

*image
not
available*

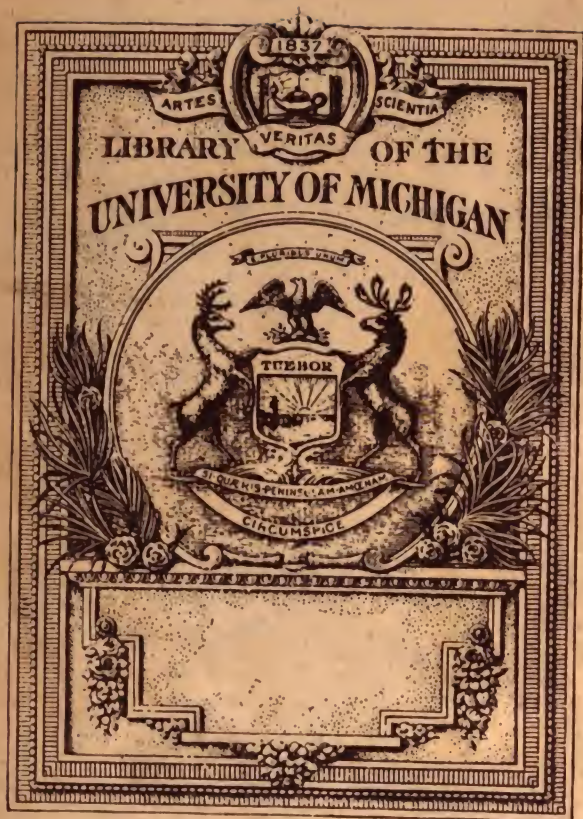
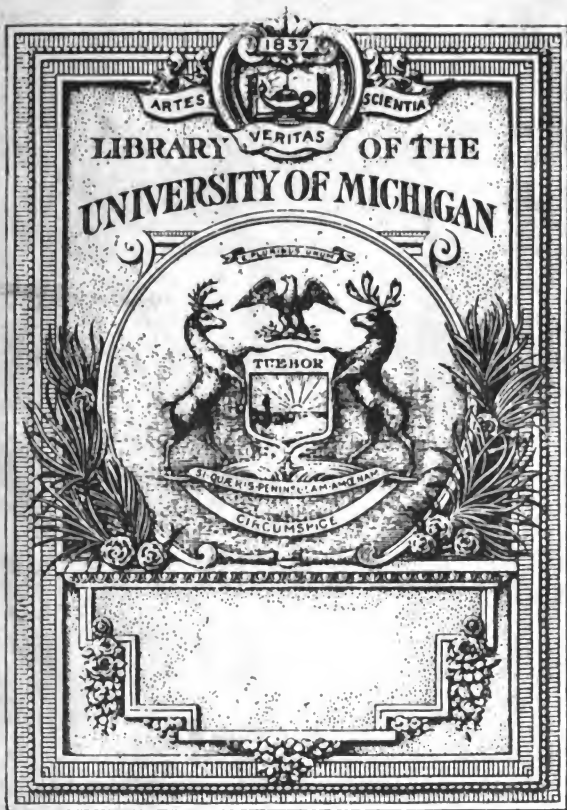


*image
not
available*



5-AS

161

T8

1701

v 2

45
76
78

MEMOIRES

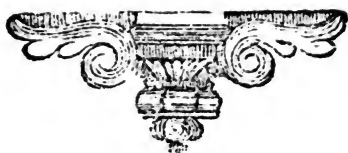
POUR

L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts.

Recueillis par l'Ordre de Son Altesse
Serenissime Monseigneur Prince
Souverain de Dombes.

Septemb. 2
Octobre. 3 - 1701.



A TREVOUX,

De l'Imprimerie de S. A. S.

Et se vendent à Paris,

Chez JEAN BOUDOT Libraire Imprimeur
Ordinaire du Roy, & de l'Academie Royale des Sciences,
Ruë S. Jacques au Soleil d'Or près S. Severin.

M. DCCI.

Avec Privilege & Approbations.

Handwritten text, likely bleed-through from the reverse side of the page. The text is mostly illegible due to fading and the quality of the scan. Some faint words like "The" and "and" are visible.

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

des Sciences & des beaux Arts.

Septemb. & Octob. 1701.

DANIELIS ERIMITÆ

Aulicæ vitæ ac civilis libri quatuor. Ejusdem opuscula varia &c.

C'est-à-dire, quatre Livres sur la vie de la Cour & sur la vie Civile, composés par Daniel l'Hermite : avec divers petits Ouvrages du même Auteur. A Utrecht chez Guillaume Brodelet 1701. in 8°.

Pagg. 427.

CET Ouvrage composé depuis près d'un siècle avoit entièrement disparu ; ainsi il doit en quelque sorte paroître nouveau. Il s'en est trouvé une copie entre les mains du Chevalier Maffei. Mr. Magliabecchi la lui a fait demander par le Chevalier Guidé ; & il l'a communiquée à Mr. Grævius, à qui nous sommes redevables de cette Edition.

Septemb. Octob. 1701.

4. *Memoires pour l'Histoire*

Daniel l'Hermite auroit pû intituler son Ouvrage l'*Homme de Cour* : car tout ce qu'il s'y propose, c'est de former un Courtisan. Il écrit lui-même en Courtisan, c'est-à-dire, avec beaucoup d'esprit, d'agrément & de politesse. Il parle d'abord de la Cour en general , & des moyens de s'y avancer ; & c'est le sujet de son premier Livre : Il apprend au Courtisan dans le second , à se maintenir à la Cour, & ce qu'il doit éviter pour cela : dans le troisième comment il doit se comporter envers les particuliers : & dans le quatrième il luy donne divers autres avis assez utiles. L'Auteur a donné à son Ouvrage la forme d'Entretiens , qu'il a jugée plus propre au dessein qu'il avoit d'instruire : & comme il suppose que c'est à Rome qu'il a eu ces entretiens , il commence son premier Livre , par un portrait de cette ville , qui n'est gueres avantageux.

J'avois , dit-il , trouvé la ville de Rome très-belle dans les Ouvrages de Juste Lipse : mais y étant venu par curiosité , j'ai long-tems cherché Rome dans Rome même. J'ai

des Sciences & des beaux Arts. 5
été surpris de n'y plus voir ni Capitole, ni Mausolées, ni Amphitheatres, ni Cirques. On n'y voit de Colonnes & d'Obelisques, qu'autant qu'il en faut pour apprendre aux spectateurs ce que Rome fut, & ce qu'elle n'est plus. Le peuple même n'y conserve aucun reste de la vertu des Anciens Romains. Les beaux Arts y sont absolument négligez.

Cette description satyrique de la ville de Rome est suivie d'une autre satyre contre la vie des Courtisans. L'Auteur parcourt ensuite les diverses Cours des Princes anciens & des modernes; & il trouve dans toutes des défauts considerables. Selon lui la Cour d'Auguste n'étoit pas ce que l'on pense, & cet Empereur n'a passé pour un bon Prince, que parce que ses Successeurs ont été plus méchans que lui. Tite & Nerva étoient des Princes aimables: Vespasien, Pertinax & Severe avoient de grandes qualitez: mais la facilité des deux premiers, l'avarice des deux autres, & la cruauté de Severe rendoit le séjour

A iij

8 *Memoires pour l'Histoire*

conspection. On trouve mauvais qu'un jeune homme s'ingere de dire son avis : ainsi quand il le fait, il doit le faire avec beaucoup de modestie & de reserve. Il gagnera cependant peu à peu la confiance du Prince, s'il dit son avis à propos, & si le Prince le trouve instruit & prêt sur tout.

Un habile Courtisan doit prendre garde de ne jamais choquer aucun de ceux qui sont bien à la Cour : il ne doit pas non plus s'offenser légèrement. Il doit être court dans ses avis, garder un secret inviolable, ne point taire la verité; mais la dire avec discretion. Quand on est en faveur, il faut profiter de ces momens pour obtenir quelque charge ou quelque employ plus considerable. Par-là on rend sa fortune plus fixe & plus stable. L'Auteur apprend ensuite le moyen d'accroître sa fortune & de supplanter ses concurrens. Ceux qui ont de la droiture & de la probité ne doivent pas s'accommoder de ce qu'il dit sur cette matiere.

Dans le second Livre l'Hermite

prescrit les moyens de conserver sa fortune à la Cour. Plusieurs, dit-il, se sont perdus pour n'avoir pas sçu mettre des bornes à leur ambition : d'autres pour avoir un peu trop fait valoir leur credit , & pour avoir dit trop librement leur pensée. La flatterie basse se fait mépriser ; une humeur hautaine & inflexible se fait haïr. C'est une vanité folle & dangereuse de faire un étalage pompeux de ses richesses , de sa puissance , de son autorité : rien n'est plus capable d'exciter la jalousie & d'attirer les disgraces. On ne doit pas tellement s'attacher au Prince regnant , qu'on néglige celui qui doit lui succéder , & les personnes qui ont l'honneur d'approcher l'un & l'autre. Il faut se comporter en tout avec beaucoup de précaution, & s'attendre encore après cela à de grands revers : rien n'étant plus incertain que la faveur des Princes. Les maximes répandues dans ces deux Livres s'accordent assez avec la politique mondaine : mais elles sont souvent très-contraires à l'esprit de l'Evangile.

Daniel l'Hermite paroît plus Chrétien dans son troisiéme livre , où il se declare hautement contre les Athées & les impies. Il veut qu'un Courtisan ait de la Religion : mais il n'exige de luy qu'une foy simple ; humble & soumise ; & il pretend qu'il doit laisser aux Theologiens le soin d'apprendre les controverses & de confondre les Heretiques. Ensuite il instruit les Courtisans sur la maniere de cacher leurs sentimens & de decouvrir ceux des autres ; sur le choix des amis , & des personnes à qui ils doivent se fier , & sur la moderation des passions. Il examine si un Courtisan doit souffrir ou venger les injures qu'on luy fait : & il juge qu'il ne doit point les venger , mais les dissimuler , & en prevenir toutes les causes. Ceux qu'on offense , dit-il , y ont presque toujours donné lieu , par leur faste , par l'indiscretion de leurs paroles , par un extérieur trop negligé , ou par leurs débauches. Evitons ces vices , & nous recevrons peu d'injures.

Le quatrième Livre commence par une très-belle description de la

Bibliothèque du Vatican , que Sixte V. a si fort enrichie : & à cette occasion l'Auteur fait voir que le soin de faire des Bibliothèques est fort ancien. La première de celles qui soient venues à nôtre connoissance, est celle d'un ancien Roy d'Egypte, nommé Osymanduas, qui avoit fait mettre à l'entrée ces deux mots grecs $\Psi \chi \eta \Sigma \text{ IATPEION}$, pour signifier qu'on trouve dans les Livres, de quoy guerir les maladies de l'ame, & les peines de l'esprit. Demetrius Phalereus avoit ramassé jusques à sept cent mille volumes , dans la fameuse Bibliothèque d'Alexandrie : un incendie l'ayant consumée, Cleopatre la fit rétablir & la rendit plus nombreuse. Polycrate , Pisistrate, Euclide, Nicocrate & sur tout Aristote, avoient dans la Grece de très-belles Bibliothèques. Eumene en fit une à Pergame où l'on comptoit jusques à deux cens mille Volumes. Æmilius Paulus le Macedonien enrichit Rome d'un grand nombre de Livres qu'il trouva chez les peuples qu'il avoit vaincus. Il voulut même que le jour de son triomphe ils fus-

sent portez avec les statües & les meubles pretieux qu'il avoit enlevés à l'Orient, pour apprendre aux Romains l'estime qu'ils devoient faire de ces sortes de dépoüilles.

Ce n'est pas seulement dans les repas somptueux que Lucullus fit paroître sa magnificence : il avoit aussi une riche Bibliotheque, où les Grecs, & les autres sçavans qui étoient à Rome, s'assembloient en forme d'Academie. Cesar aussi avoit chargé Varron de luy faire une Bibliotheque. Ce fut par les conseils d'Auguste qu'Asinius Pollion fit la sienne, & Auguste en fit encore deux autres. Tibere, Vespasien, Trajan imiterent en cela Auguste. Et nous voïons qu'à present la plûpart des Princes d'Europe ont aussi des Bibliotheques : avec cette difference que les Bibliotheques d'aujourd'hui sont incomparablement plus curieuses que celles d'autrefois, à cause de la facilité qu'on a eu de multiplier les exemplaires des Livres, depuis qu'on a trouvé l'Art d'imprimer.

Après cette digression nôtre Auteur revient aux Courtisans. Il les

les
rés
o-
re
e-
a-
li
s,
à
-
é

avertit qu'on ne fait pas toujours à la Cour l'estime qu'on devoit des gens de Lettres, quoyque les Alexandres, les Scipions, les Pompées, les Césars & beaucoup d'autres Heros de l'Antiquité aient aimé les Sçavans. Il y a pourtant, dit il, certaines études qui ne conviennent point à un Courtisan ; mais il y en a aussi qui luy sont très utiles. Il doit sur tout s'appliquer à l'Histoire ; & il peut retirer de très-grands avantages de la lecture de Thucydide, de Polybe, de Xenophon, de Plutarque : Il faut qu'il lise aussi Cesar, Saluste, Quinte-Curce, & sur tout Tacite, sans oublier de Commynes Guichardin, Emile & Paul Jove. Il faut encore qu'un Courtisan ait voyagé. Il doit s'appliquer à augmenter son bien, & sur tout à en faire un bon usage.

Nôtre Auteur ajoute plusieurs autres avis qu'il seroit trop long de rapporter dans le détail : quoy que rien ne paroisse long dans l'Ouvrage même ; car il faut avoïer que la lecture en est par tout très-agréable, soit par la pureté & l'élégance du sti-

le, soit par la multitude des exemples toujours bien choisis & rapportez à propos : soit enfin par les traits de satire qui y sont mêlez.

Voilà ce qui regarde l'Ouvrage. Venons maintenant à l'Auteur. Il étoit d'une illustre famille d'Anvers, & de la même que le fameux Pierre l'Hermite, si connu dans l'Histoire des Croisades. Daniel l'Hermite se distingua au commencement du siècle passé par la délicatesse de son esprit, & par son goût pour les belles Lettres. Joseph Scaliger, Isaac Casaubon, Grutter & plusieurs autres Sçavans avoient avec lui des liaisons très-étroites, & ils ont fait son éloge. Il a été fort maltraité par Scipius, mais cela lui est commun avec beaucoup de grands hommes. Il sortit de bonne heure de son pays, & alla voyager en Italie. Il sçeut si bien s'insinuer dans l'esprit de Ferdinand de Medicis Grand Duc de Toscane, que ce Prince le retint auprès de lui, & pour se l'attacher, il le fit un de ses Secretaires. L'Hermite n'avoit que 24. ans lors qu'il fut chargé de faire à la Cour de Florence un dis-

cours latin en forme d'Epithalame, pour le mariage de Cosme de Medicis fils aîné de Ferdinand avec la Princesse Marie Magdelaine d'Autriche. Cette piece, qui fut aussi-tôt imprimée, lui attira l'applaudissement & l'admiration de tout le monde. Cinq mois après il fit encore en latin l'éloge funebre du grand Duc Ferdinand son maître & son bienfaiteur; & il le fit avec le même succès. Ces deux discours sont effectivement pleins d'esprit & d'éloquence.

L'Hermite s'offrit ensuite à accompagner l'Ambassadeur que le nouveau Grand Duc envoya après la mort de son pere à l'Empereur Rodolphe, & à divers Princes d'Allemagne; & il fit une relation de son voïage, dont il nous reste encore la meilleure partie. On y trouve assez au long le caractère des Princes Allemands de ce tems-là : & ils n'y sont nullement flattez. Il fait un portrait fort desavantageux de l'Empereur Rodolphe, quoy qu'il avoue que cet Empereur ait paru un grand Prince dans les premières années de

son Regne. Mais il donne sur tout une étrange idée de l'Electeur de Saxe ; il trouva le Marquis de Brandebourg le plus humain de tous les Princes Allemands. Le Lantgrave de Hesse avoit moins de politesse ; mais plus d'esprit. L'Auteur fait ainsi le portrait de presque tout ce qu'il y avoit alors de Princes considerables en Allemagne.

L'Hermite avoit aussi voyagé en Suisse. Il fit la description du pais, & des mœurs des habitans , & il l'envoya au Prince Ferdinand de Gonzague fils du Duc de Mantouë. Nous ne connoissons point d'autres Ouvrages de nôtre Auteur, que ceux dont nous venons de parler, excepté une Lettre qu'il avoit écrite contre Scioppius , & qu'il est difficile de retrouver maintenant.

*SUITE DES INSCRIPTIONS
de Monsieur Fabretti.*

L'Exemple du P. Sirmond , de Scaliger & de tant d'autres sçavans qui se sont occupez très-serieusement à ramasser des Inscrip-

tions, ou à arranger celles que d'autres avoient ramassées, montre assez le cas qu'ils faisoient de cette sorte d'étude, & combien ils la croyoient utile pour perfectionner les connoissances que nous fournit la lecture des Livres. En effet souvent, par exemple, on trouve pour la Chronologie les noms des Consuls, & semblables Epoques sur les marbrés & sur les autres monumens anciens. Mr. Fabretti en a communiqué un à l'Emin. Card. Noris sur lequel on voit le jeudy d'après Pâques marqué au 4. d'Avril sous le Consulat de Constantin & de Rufus : & ce sçavant Cardinal s'est avantageusement servi de ce monument, pour fixer cette année à l'an 457. de l'Ere Chrétienne.

Mr. Fabretti prétend aussi avoir trouvé par ses Inscriptions l'endroit où étoit située la ville des Veïens, dont il est tant parlé dans l'ancienne Histoire Romaine. Dès le tems de Properce & de Lucain on n'en trouvoit aucun vestige, & on ne sçavoit plus où la chercher. Il croit encor avoir découvert par ce moyen la

situation du Palais de Licinius ; celle de l'ancien cimetiere de Tertullin , dont il donne exactement le plan ; * celle de Laurentin de Pline , qu'il place au bord de la Mer , sur le chemin d'Ostie a Laurente , environ à égale distance de l'une & de l'autre ville. Il corrige Luc de Holstein qui place cette maison de campagne à la tour de Paterne ; car Paterne est l'ancien *Laurentum*. Mr. Fabretti a écrit autrefois là - dessus plus au long à Mr. Laurent Panciatici.

On trouve encore dans les Inscriptions des mots Latins qu'on ne rencontre gueres dans les Auteurs qui nous sont restez, ou qui servent à expliquer ce que nous n'entendrions pas sans cela. Par exemple, on y voit *crudelis* , *impia* , *scelerata mater* , qui ne signifient autre chose que *mere malheureuse* : & *crudele nefas* , qui ne se prend que pour un *grand malheur*. On y apprend qu'*ustrinum* est un lieu fermé, qui servoit à brûler les corps morts : que *viridarium* , est un cimetiere pour le peuple, & non-seulement pour les Moi-

* pag. 712.

des Sciences & des beaux Arts. 19

nes , comme la prétendu Mr. Du Cange dans son Glossaire Latin.

Les Inscriptions nous ont aussi conservé un grand nombre de petites pieces , qui valent la peine d'être ramassées , & qui sont d'un très-bon goût. En voici quelques-unes qui feront juger du reste. On lit pag. 612. 613. au bas d'un Epitaphe.

*Per hac sepulebra , perque quos colis
Manes ,*

*Hic parce tumulis ingredi peilem
sepè.*

*Sic nunquam doleas , atque triste
suspires ,*

*Quantum doloris titulus iste res-
tatur.*

Pag. 193. & 194. il y en a deux Grecques qui sont d'une grande beauté, sur la mort de deux jeunes personnes , mais on les trouve encore ailleurs , & outre cela elles sont trop longues pour être mises icy. Pag. 377. Mr. Fabretti trouve celle - cy digne de Catulle même.

*Umbrarum secura quies , animaque
Piorum*

*Laudata, colitis qua loca sancta
Erebi ;*

*Sedes insontem Magnillam ducite
vestras ,*

*Per nemora & campos protinus
Elysios.*

*Rapta est octavo fatis instantibus
anno ,*

*Carpebat vita tempora dum
tenera.*

*Formosa & sensu mirabilis, & super
annos*

*Docta, decens, dulcis, grataque
blanditiis.*

*Perpetuo talis gemitu lacrymisque
colenda*

Infelix avo tam citò qua caruit:

*An felix , agra potius subducta se-
necta ,*

*Sic Hecubâ flevit Penthesilea
minus.*

Malgré ce que nous venons de rapporter afin de faire voir l'utilité des Inscriptions pour la perfection des sciences ; il faut cependant avoüer, que parmi le grand nom-

bre il y en a beaucoup dont on ne voit pas trop quel fruit on pourroit tirer. Mais pour justifier ceux qui en font des recueils , on peut dire que celles qui paroissent inutiles , parce qu'elles n'ont rien de particulier , ne laissent pas de servir de nombre ; & que le nombre sert à nous assûrer d'une chose qui ne passeroit que pour conjecture, si elle étoit apuyée sur un seul exemple.

En effet si Mr. Fabretti multiplie si fort ses exemples , il le fait toujours à propos. C'est pour éclaircir quelque fait d'Histoire , quelque ancienne coûtume , quelque passage d'un Auteur , ou quelque autre point d'érudition. On apprend aussi par-là , non-seulement à lire les Inscriptions , dont les unes mettent plus au long ce que les autres n'expriment qu'en abrégé ; mais aussi à connoître le caractère & le style des differens siècles. Ceux qui se sont adonnez à l'étude des Inscriptions trouvent qu'elle n'est pas plus sterile que celle des Manuscrits , qui occupe aujourd'hui tant de sçavans. Les Inscriptions même ont

24 *Memoires pour l'Histoire*

nat contre les débauches des Bacchanales , porté sous le Consulat de Marcius & de Polthumius. * Il est d'une orthographe pareille à celle de l'Inscription de Scipion , dont l'explication fit tant d'honneur au P. Sirmond en 1616. & à Jérôme Aleander.

On trouve dans le même chapitre un reste d'une espece de Confrairie du Dieu Sylvain , & un bel éclaircissement sur les deux temples de la Deesse Feronia. L'un étoit sur le Mont-Soracte ; & c'est celui dont parle Strabon l. 5. L'autre étoit dans le país des Sabins ; & il fut l'occasion de la guerre que le Roy Tullus Hostilius leur declara , selon le rapport de Tite-Live , l. 1. & de Denis d'Halicarnasse l. 3. Il y a dans ce chapitre plusieurs choses très-curieuses & très-particulieres sur les *Luperci* ; sur Osiris & Serapis , sur les Sistrés à trois & à quatre cordes.

Le chapitre septième contient des choses toutes nouvelles. Mr. Fabretti s'est attaché à y donner l'explication de quelques Antiques

* *L'an de Rome 568.*

de

de terre, de tuiles & d'autres pié-
ces semblables, ausquelles on n'a-
voit gueres songé jusqu'à présent.
Ces sortes d'Antiques sont souvent
sans aucune marque : quelquefois
on y voit le nom de celuy à qui ap-
partenoit le champ, d'où on avoit
tiré la terre, & le numero de l'at-
telier ou de la boutique, quand il y
en avoit plusieurs. On n'y trouve
point les noms des Consuls avant
l'an 854. de la ville de Rome, c'est
à dire, l'an 101. de JESUS-CHRIST.
On ne laisse pas d'avoir quelquefois
d'autres regles pour distinguer l'âge
de ses Antiques. Mr. Fabretti en
ramasse jusqu'à 60. qui portent les
noms des Consuls, & il s'en sert
quelquefois pour corriger les fau-
tes qui se sont glissées dans les Fastes.
Quelquefois on n'y trouve qu'un
Consul nommé. M. Fabretti est per-
suadé qu'il n'y a point de mystere
en cela, non plus que dans l'ordre
qu'on leur donne : celuy qui est le
premier dans un monument se trou-
vant quelquefois le dernier dans un
autre. On ne commence à écrire
C o s s pour Consules ou Cons. libus.

Septemb. Octeb. 1701.

B

que sous le Consulat de Gallus & de Volusianus.

On trouve dans ce chapitre une maniere assez particuliere dont se servoient les Romains pour retenir dans le devoir leurs esclaves , qui étoient sujets à s'enfuir. Au rapport de Plinè , liv. 28. chap. 2. on croyoit d'abord que les prieres des Vestaïes sur la tête des esclaves avoient la force de les retenir : mais après que l'experience eut fait perdre la foy à ces prieres , on s'avisa d'attacher au cou des esclaves une piece d'airain , de plomb , ou de quelque autre matiere , avec ces mots , *tene me quia fugio*, pour avertir ceux qui les verroient s'enfuir de les arrêter , & de les ramener à leurs Maîtres. On trouve encore icy la refutation de Lucas Pœtus , qui a crû que l'once Romaine d'à present étoit plus forte que l'ancienne d'un scrupule & quatre grains ; ce qui fait trois drachmes & un scrupule de difference pour la livre. Mr. Eabretti n'ose rien déterminer ; mais il produit assez d'anciens monumens pour montrer qu'au contraire l'an-

des Sciences & des beaux Arts. 27
cienne livre étoit plus forte que la
moderne.

Il examine aussi le Conge Farnese, & finit par quelques poids des Grecs; en quoy on trouve à douter plutôt qu'à décider. On pourroit dire là-dessus fort à propos ce que Cicéron a dit en traitant un point sur lequel il est étonnant qu'un aussi grand génie que luy ait paru balancer: * *Utinam tam facile vera invenire possim, quam falsa convincere.* L'Auteur conclut cependant en general que l'once Romaine moderne est plus legere que l'ancienne, & plus pesante que la Grecque.

Nous ne nous arrêtons point à ce qu'il dit sur les Talismans & autres figures grotesques, qui ne valent pas assurément la peine & le temps qu'on employe à les déchiffrer. C'est le jugement qu'en porte le sçavant P. Petau; & nous pouvons nous en tenir là.

Le huitième chapitre est particulièrement employé aux monumens des Chrétiens. Ils ont souvent manqué d'y mettre leurs noms, mais on

* *Lib. I. de nat. Deor.*

B ij

ne manque gueres de trouver quelque une des marques qui les distinguoient des Payens , comme α & ς ; le Monogramme de JESUS-CHRIST ΧΡ ; un pigeon ; une ancre de navire, symbole de l'Esperance ; un poisson qu'on prenoit pour le symbole de JESUS-CHRIST, parce que le mot Grec ιχθὺς , qui signifie poisson, contient les lettres initiales des cinq mots Grecs qui expriment *Jesus-Christ Fils de Dieu , Sauveur*. On voit encore sur ces monumens des Chrétiens plusieurs autres termes particuliers , comme , *in pace , pax tibi , &c.*

On peut lire là-dessus le P. Aringhus dans son Livre de *Roma subterranea*. Cet Auteur est persuadé que le couteau, la palme, & sur tout les petits vases qu'on trouve quelquefois dans les tombeaux, sont des marques certaines du martyre. On le croit ainsi à Rome : & Mr. Fabretti avoue que pendant tout le temps qu'il a eu soin des Reliques , il s'est contenté de cette preuve. Mais montrant un jour une de ces phioles à un curieux d'une autre Religion , il re-

marqua qu'il se mocquoit de sa credulité: & ce Curieux a même imprimé depuis peu, que ce qu'on prenoit pour du sang n'étoit que de l'eau qui s'étoit séchée dans la phiole, & à laquelle la qualité du terroir donnoit une teinture rouge. Cela a donné lieu à Mr. Fabretti de fortifier cette preuve, & le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici ce qu'il en dit.

Premierement il n'est gueres possible que l'eau penetre dans une phiole qu'on trouve bouchée fort exactement avec de la chaux; & si l'eau peut y passer, elle n'y doit pas sécher. De plus la qualité du terroir est toute différente dans les differens cimetières qu'on trouve à Rome: la terre est noire dans l'un, & jaune dans l'autre: & cependant on trouve par tout cette couleur rouge dans la phiole. Enfin le témoignage de Mr. de Leibnitz ne doit point être suspect à ceux qui ont le malheur de se trouver separés de l'Eglise Romaine. Ce Sçavant homme, a examiné un morceau de phiole teinte de sang & pri-

ces Gordiens sont-ils differens : car Lampridius témoigne qu'il y a eu des Antonins Gordiens & des Antoines Gordiens. Reinesius a eu tort de rejeter les Consuls particuliers des Colonies & des Villes qu'on appelloit Municipales : il y en a des preuves très-certaines. Le P. Mabillon a eu raison de reprendre en bien des endroits la trop grande credulité de ceux qui sur la foy d'une Inscription mal entendue ont pris pour des SS. Martyrs, des Païens ou même des Chrétiens dont la sainteté n'est pas fort constante. Mr. Fabretti pretend d'un autre côté que le P. Mabillon a été trop loin.



donné le soin de construire le Mausolée. Mr. Fabretti est d'un sentiment contraire , qu'il appuie de très-fortes preuves.

Le neuvième chapitre est d'un grand travail. Mr. Fabretti y a ramassé tous les noms des familles Romaines qu'on trouve dans les Inscriptions, & qui ont échappé à Gruter : il en compte plus de huit cens. On y trouve quelquefois des abreges assez singuliers , comme , AA VV GG pour marquer deux Augustes : & F F F. L L L. pour marquer trois personnes du nom de Flavius. Dans l'une de ces Inscriptions on trouve le terme de *Ducenarius* , & celui de *Trecenarius* dans une autre.

Le dixième chapitre est un recueil de beaucoup de choses curieuses qui n'ont pû avoir place dans le reste du Livre. On y trouve des Inscriptions dans lesquelles le troisième Gordien est appelé *Antonin* , d'autres dans lesquelles on l'appelle *Antoine*. * Tristan a donné la raison de cette difference. Peut-être

* tom. 2 p. 473. & 503.

tugal, où il demeura quelques années, pendant lesquelles il eut connoissance de presque toutes les affaires. Aussi nous assure-t-il qu'il n'a écrit rien qu'il n'ait vû, & qu'il n'ait appris de personnes dignes de foy. Ses Memoires comprennent les affaires de la guerre & les intrigues de la Cour. Nous allons donner separément l'abregé des unes & des autres.

LES AFFAIRES DE la guerre.

LA France ayant conclu en 1659 la paix avec l'Espagne (sans y comprendre le Portugal), tout le monde crut que ce Royaume, qui se trouvoit sans Capitaines, sans Soldats, sans argent & sans Alliez, étoit perdu; & qu'il seroit bien tôt la proie des Catholans. Mr. de Turenne, qui voyoit ce danger mieux que personne, en fut touché; & il engagea Frederic Comte de Schomberg, qu'il estimoit, à aller servir en Portugal. Mr. de Schomberg vint avec le Comte de Soule: & ils

toit l'Ambassadeur de Portugal en France ; mais il ne paroissoit plus en public depuis la conclusion de la paix des Pyrenées. L'Ambassadeur & Mr. de Schomberg étant convenus ensemble de certaines conditions, celui - cy ne pensa plus qu'à chercher de vieux Soldats , & des Officiers capables , dont il pût former un corps qui servît de modèle aux troupes de Portugal : & ayant réglé ses affaires domestiques , il s'embarqua en Angleterre , vint prendre au Havre le Comte de Soure , & arriva le treizième de Novembre 1660. devant Lisbonne. Il y avoit vingt ans que les Portugais avoient secoué le joug des Castillans , & quatre ans qu'ils avoient perdu le Roy Dom Jean quatrième , que les Espagnols appelloient encore alors le Duc de Bragance.

Le Royaume de Portugal en y comprenant celui d'Algarve , n'a gueres, que cent ou six-vingt lieues de long, sur trente à quarante de large. La riviere du Migne, l'Océan, & la Guadiane le bornent de trois côtés. L'autre côté qui regarde l'O-

rient consiste en trois petites Provinces; Tra los montes, la Beyre & l'Alentege. Les montagnes qui se trouvent entre le Migne & le Duero, rendent la premiere d'un accès difficile. La Beyre qui s'étend depuis le Duero jusqu'au Tage, outre les montagnes, a devant soy les vastes & steriles plaines de Castille & de Leon, qui lui tiennent lieu de barriere & de défense. L'Alentege qui est renformée entre le Tage & la Guadiane n'est separée des Etats du Roy Catholique que par une ligne tirée d'un fleuve à l'autre, une ou deux lieues au dessous d'Alcantara & de Badajos. Comme cette Province est beaucoup plus ouverte que les deux autres, c'est par là que les Castillans ont ordinairement tenté d'entrer en Portugal. Les Portugais sont naturellement braves, & la Noblesse de ce Royaume a beaucoup d'esprit & d'honneur. Leurs armées sont ordinairement petites, les voyages des Indes ayant enlevé une partie des habitans de ce Royaume. La Cavalerie n'y est jamais nombreuse: parce que le grand nombre des mu-

les & des mulets qu'on y élève , fait que les chevaux y sont plus rares. Il y a peu de Regimens d'Infanterie entretenus pendant toute l'année : on en lève d'Auxiliaires dans le besoin , qui ne vont que par force en campagne , & qui se débandent aisément ; mais qui ne laissent pas de se bien battre dans l'occasion. Quand le Comte de Schomberg arriva en Portugal, peu de personnes y entendoient la guerre, & on la faisoit sans regle & sans ordre : on peut en juger parce qu'il arriva dans les campagnes de 1657. & 1658.

Dom Jean de Bragance Roy de Portugal étant mort en 1656. seize ans après être monté sur le Thrône, les Espagnols pour profiter de la minorité de Dom Alphonse son fils , entrèrent dans le Royaume & mirent le Siege devant Olivence. Les Portugais assemblerent aussi-tôt des troupes , & le Comte de S. Laurent à leur tête , ils s'avancerent jusqu'aux lignes des Castillans. Ils auroient pu les forcer en les attaquant brusquement : au lieu de cela ils tinrent un long conseil , où il fut

Le siege cependant dura depuis le 15. de Septembre jusqu'au 14. de Janvier 1659. Ce jour-là Dom Antoine de Meneses Marquis de Marialve parut à la tête de quatre mille Portugais seulement, à une demie lieuë des lignes des Castillans; & il envoya dire au Comte de Haro que le lendemain il lui donneroit bataille. Les Castillans avoient quatre fois plus de troupes que les Portugais: cependant dans la crainte d'être surpris, ils passerent toute la nuit sous les armes, & se tinrent en bataille une partie de la journée suivante, sans qu'il parût aucun Portugais. Sur les huit heures du soir, les Castillans s'étant retirez, dans la persuasion que leurs ennemis n'osoient paroître; les Portugais s'avancerent à la faveur d'un gros brouillard, jusqu'au pied de la circonvallation. On ne les y attendoit pas, & on n'y avoit laissé que la garde ordinaire, qu'ils eurent bien tôt forcée. Ils arriverent au milieu du camp, avant que de trouver qui leur fit tête; & ceux qui se presenterent étoient si en desordre,

qu'ils furent bien-tôt renversez & rompus. Le Duc de saint Germain rallia une partie des troupes, & se retira à Badajos, aussi-bien que le Comte de Haro. Ceux qui ne purent les suivre furent tuez ou pris avec le bagage.

Dom Antoine de Meneses fut si content de l'heureux succès de son entreprise, que sur le champ il fit venir devant lui les prisonniers, parmi lesquels il y avoit beaucoup de personnes de qualité, beaucoup d'Officiers, & quelques Généraux : & après leur avoir dit que toutes les fois qu'il leur prendroit envie de revenir en Portugal, on les traiteroit comme il venoit de faire, il les remit en liberté ; & il leur permit de s'en retourner chacun chez soy. Il entra ensuite dans la Ville, & il donna ses ordres pour faire le lendemain marcher son armée à dessein de recueillir de nouveaux fruits de sa victoire ; mais le lendemain il se trouva sans armée : toutes les troupes s'étant débandées.

Telle étoit la maniere dont les Portugais faisoient la guerre, lors

que le Comte de Schomberg arriva à Lisbonne. Son premier soin fut de s'instruire de l'état des affaires, de visiter les places, & le païs, & d'étudier le genie de la Nation. Ils'aperçût assez d'abord, qu'il auroit bien à souffrir; mais il resolut de passer par dessus toutes les difficultez. Deux choses lui firent sur tout de la peine : la longueur des deliberations, lors qu'il étoit question d'agir & de donner sur les ennemis; & l'ignorance des Généraux. Car il ne commandoit point l'Armée en Chef; il avoit toujours un Général au dessus de lui : & souvent il avoit plus de peine à ménager l'esprit de ce Général, qu'à vaincre les ennemis. Il se fit peu de choses dans la Campagne de 1661. mais le Comte de Schomberg acquit beaucoup de gloire l'année suivante.

Dom Juan d'Autriche étoit entré en Portugal avec 15. ou 20. mille hommes d'excellentes troupes : les Portugais n'en avoient pas plus de huit mille. Le Comte de Schomberg jugea d'abord que les Espagnols vouloient se saisir d'Eltreimos, pla-

ce très-importante , dont la prise eût fort incommodé la Capitale. Mais le Marquis de Marialve Général des Portugais s'étoit mis en tête qu'on en vouloit à Ville vitieuse ; & il étoit résolu de se jeter dans cette place avec toutes les troupes. Le Comte de Schomberg ne pût jamais l'en dissuader : cependant il ne laissa pas de faire de sa propre autorité marcher la petite armée vers Estremoz ; & si-tôt qu'il y fut arrivé , il traça un Camp proche la ville basse , qui étoit la plus exposée , & s'y retrancha en diligence. Le soir même Dom Juan parut devant Estremoz ; & les Généraux Portugais , qui virent alors que le Comte de Schomberg avoit pris des mesures très-justes , l'en estimerent d'avantage. Le Comte n'avoit eu que 16. heures pour travailler à son retranchement ; encore avoit-il été pendant ce temps-là fort interrompu par les Généraux , qui l'envoyoient avertir sans cesse , que leur avis étoit qu'on se retirât à Evora. Il demeura ferme , & le succès le justifia. Le 11. de Juin 1717. Dom Juan d'Autriche se trouva

déconcerté : & n'ayant osé attaquer les retranchemens , il fut contraint de se retirer , après avoir escarmouché pendant un jour entier. Il prit quelques châteaux de peu d'importance , & alla assieger Jerumegne , qui résista 20. jours. La conduite irrégulière que les Portugais tinrent pendant le reste de la Campagne , contre l'avis du Comte de Schomberg , le degouta si fort , qu'il étoit résolu de retourner en France : & il l'auroit fait , si des lettres pressantes qu'il reçût sur ce sujet , ne l'eussent engagé à rester.

L'année suivante Dom Juan entra encore le premier en campagne , & il prit d'abord Evora , la seconde ville du Royaume. Les Portugais assemblèrent une armée de 15. à 16. mille hommes ; mais elle ne fut en état de marcher que long-tems après la prise de la ville , lorsque Dom Juan se retiroit pour prendre des quartiers de rafraichissement. Le 7. de Juin les Portugais se trouverent campés sur la Terra, assés près d'Estremos , à une demie-lieuë des Castillans. Le 8. Dom Juan prit le che-

min de Souffel ; mais parcequ'il avoit une chaîne de montagnes à passer , il se saisit de quelques hauteurs, de peur qu'on ne l'incommo- dât dans sa marche. Son Infanterie rangée sur deux lignes occupoit une montagne , qui étoit en forme de croissant. Vis-à-vis cette montagne il y en avoit une autre de la même forme ;, sur laquelle les Portugais vinrent se poster à dix heures du matin : en sorte que les deux Armées n'étoient plus séparées , que par un petit vallon. Le Comte de Schomberg vouloit donner bataille, & il ne s'étoit si fort avancé que dans ce dessein.

On étoit prêt d'en venir aux mains , lorsque le Comte de Villaflo General des Portugais envoya dire au Comte de Schomberg de faire alte: il vouloit tenir Conseil. Le Comte de Schomberg profita de ce tems pour observer les mouvemens des ennemis , & pour disposer son armée mieux encore qu'elle n'étoit. Cependant il s'apperçût que Dom Juan faisoit filer vers Aronchez son gros bagage , & quatre mille prison-

niers qu'il avoit faits à Evora. Il resolut de profiter de cette occasion; & sans attendre les ordres du General, qui tenoit toujours conseil, il se mit à la tête de la premiere ligne, & commença à charger les ennemis. Les Portugais firent paroître en cette occasion beaucoup de vigueur. Ils monterent avec courage sur la hauteur que les Castillans occupoient; renverserent leur premiere ligne sur la seconde, & mirent en un moment toute leur infanterie en desordre. Le combat de la Cavalerie fut plus opiniâtre; mais du Saussay, qui commandoit le Regiment de Schomberg, ayant par trois fois chargé les Gardes de Dom Juan les rompit enfin, & les mit en desordre.

Cependant le Comte de Villafloz dans le lieu où il avoit assemblé son Conseil, prenoit tout le monde à témoin que la bataille s'étoit donnée sans son ordre. Il avoit auprès de luy, outre ses gardes un regiment d'infanterie qui n'avoit point combattu; & le Comte de Schomberg envoya dire au Maistre de Camp de

l'amener au combat sous peine de la vie. Cette infanterie obeït, & fit les décharges si à propos, qu'elle acheva de mettre en desordre la cavalerie ennemie, qui relisloit encore. La cavalerie Portugaise étoit si harassée, qu'il ne se trouva que quatre cens chevaux en état de poursuivre les fuyards. Il n'y eut pas plus de deux mille hommes tuez sur le champ de bataille, dont le quart ou le tiers étoit Portugais; mais les paisans tuèrent beaucoup de Castillans, dans la fuite : on prit tout le canon & le bagage. On reprit aussi trois ou quatre mille prisonniers que les ennemis avoient faits à Evora; & on en fit sur eux environ cinq mille, parmi lesquels il y avoit plus de cent Officiers de marque.

Pendant que l'armée victorieuse se rafraichissoit, elle fut jointe par les troupes du Marquis de Marialve, ce qui la mit en état d'entreprendre le siege d'Evora. On arriva devant cette ville le 17. du même mois, & la place capitula le 24. La Cavalerie de la place fut démontée, & tous les Soldats faits prisonniers de guer-

re. Après la prise d'Evora le Comte de Villafior fut rappelé ; & le Comte de Schomberg fut fait Grand, sous le titre de Comte de Mortola : & on lui donna le commandement des Armées pour le reste de la campagne. Quand il eut mis les troupes en quartier d'hiver & fait la visite des frontieres, il se rendit à la Cour, où il fut reçu comme le liberateur du Royaume.

Il s'attendoit que l'année suivante on luy laisseroit le commandement de l'Armée : on le donna cependant au marquis de Marialve. Les Portugais prirent cette année là Valence d'Alcantara , & mirent en deroute huit mille Castillans qui assiegeoient Castel Rodrigue dans la Province de Beyre, & qui saisis d'une terreur Panique à l'approche de quatre mille Portugais seulement, abandonnerent lâchement leur canon , leur Bagage & dix - sept cens hommes qu'on prit.

La Campagne de 1665. fut très-glorieuse au Comte de Schomberg. Le Marquis de Caracene étoit entré en Portugal avec 15000. hommes de
 pied

pieu & 8000. chevaux, & avoit mis le siege devant Ville Vitioſe. Il ſe rendit aifément maître de la ville; mais le château donna le temps aux Portugais d'aſſembler leur Armée. Ils partirent d'Eltremos le dixſeptième de Juin, avec douze à treize mille hommes d'infanterie, & cinq mille cinq cens chevaux; après deux lieuës de marche ils apperçurent les ennemis qui venoient à eux, & à peine eurent-ils le temps de ſe mettre en bataille. Le combat fut long & opiniâtre; mais les Portugais mirent enfin les Caſtillans en déroute. Il ne reſta que 1500. morts ſur la place, dont il y eut un tiers de Portugais, mais on fit beaucoup de priſonniers. On prit 60. drapeaux, 15. étendards, 14. pieces de canon, & deux mortiers. Le Marquis de Marialve, qui avoit le commandement de l'Armée Portugaiſe, & le Comte de St. Jean ſe diſtinguerent fort en cette occaſion. Ces deux Seigneurs furent toujours à la tête de l'Infanterie: Mais ils reconnurent qu'on devoit principalement la victoire au Comte de Schomberg. Dès le lendemain.

Septemb. Octob. 1701. C

l'Armée victorieuse se rompit presque toute , & chacun se retira chez soy ; le reste de la Campagne se passa en des courses , & à prendre ou reprendre des places peu importantes.

Le Comte de Schomberg commença l'année 1666. par la prise d'Alguerie, & de Dayamaque petite place de Castille. Quelques mois après il prit saint Lucar sur la Guadiana ; mais ayant été obligé de passer quelque temps à la Cour , les Castillans profiterent de cette occasion pour faire des courses qui leur furent heureuses.

L'année suivante les Roys de France & de Portugal firent une ligue offensive & deffensive contre la Castille , après quoy il ne se fit rien de considerable à la guerre jusqu'au 12. de Février de 1668. que le Portugal conclut la paix avec l'Espagne au préjudice de la ligue qu'il avoit faite avec la France.

Voilà à peu près ce que contiennent les memoires de Monsieur d'Abblancourt par rapport aux affaires de la guerre. Les intrigues de la Cour qu'il décrit paroissent encore plus

des Sciences & des beaux Arts. si
curieuses, il reprend les choses de
plus haut, & commence par la révo-
lution qui se fit en 1640 lorsque les
Espagnols furent chassés du Portu-
gal.

LES INTRIGUES DE
la Cour.

LE 27. Nov. de l'année 1640.
Trois Seigneurs Portugais se
trouvant seuls & en liberté, & s'en-
tretenant du bonheur des Catalans,
qui avoient secoué le joug des Castil-
lans, s'exciterent à en faire autant
pour leur Patrie. Le lendemain ils
se rassemblèrent au nombre de sept,
& après s'être promis le secret, ils
résolurent de se trouver tous le
samedi suivant premier jour de De-
cembre à l'entrée du Palais, & d'a-
mener chacun trois hommes seuls,
& gens de main. Ils s'y trouverent à
quatre heures du soir, comme ils en
étoient convenus. La garde du Pa-
lais ne consistoit alors qu'en un petit
nombre d'Allemands, qui s'occu-
poient ordinairement pendant le
jour à faire des messages. On les
écarta aisément. Ensuite on alla

droit à la chambre de Vasconcelos Secrétaire d'Etat , & premier Ministre , qu'on tua & qu'on jetta par les fenêtres en criant ; *Vive le Roy Dom Jean quatrième.* Ceux qui étoient restez dans la Sale du Palais firent de même , & on entendit en un instant dans toute la ville , *Vive le Roy Dom Jean quatrième.* Cependant les grands s'assemblerent , & envoyèrent une lettre circulaire à toutes les villes du Royaume , qui imiterent l'exemple de la Capitale. On dépêcha aussi un courier à Dom Jean Duc de Bragance , qui étoit pour lors à Ville-Vitiosa à vingt-six lieues de Lisbonne.

Ce Prince balançoit quelque temps s'il accepteroit la Couronne. Après s'y être résolu il partit pour Lisbonne , où il n'arriva que le lundy au soir. Dès ce soir là il fut reconnu par toute la ville ; par tout le reste du Royaume avant la fin de la semaine , & par toutes les places d'Afrique , d'Asie & d'Amerique dans le cours de l'année. Il n'y eut que la ville de Cieuta , où l'on oublia d'envoyer la lettre circulaire , qui demeura aux

Espagnols. Cette grande revolution ne coûta la vie qu'à trois hommes.

Le nouveau Roy borna son ambition à se maintenir dans la possession de ses Etats, sans vouloir rien entreprendre sur la Castille. Il mourut en 1656. laissant trois enfans; Dom Alphonse, qui lui succeda; Dom Pedre, qui regne à present; & l'Infante Catherine, qui épousa peu après Charles II. Roy d'Angleterre.

Dom Alphonse entroit alors dans sa 14. année. Ce Prince avoit eu dans son enfance une grande maladie qui luy avoit fort affoibly l'esprit. Il étoit d'une humeur indocile: il avoit les inclinations basses, & beaucoup de penchant à la cruauté. Cela fut cause qu'on delibera dès l'année 1653. quatre ans avant la mort de Dom Jean, si l'Infant Dom Pedre, qui n'avoit alors que cinq ans, ne devoit point être preferé à Dom Alphonse son aîné. Cet avis ne fut pas suivi, & Dom Alphonse fut déclaré Prince: c'est le nom qu'on donne en Portugal à l'Héritier presomptif de la Couronne; depuis ce

temps-là ce jeune Prince n'écouta plus ni les leçons de ses maîtres, ny celles du Roy & de la Reine, mais sa licence s'accrut, sur tout quand il se vit Roy après la mort de son Pere.

Un de ses plaisirs étoit de regarder par les fenêtres du Palais, les enfans qui jouïoient, & qui se battoient quelquefois à coups de pierres. Il y en eut un nommé Antoine de Conti fils d'un marchand, pour qui il eut de l'inclination: il trouva le moyen de s'entretenir avec luy, & il en fit son Favori. Son Gouverneur, & même la Reyne firent ce qu'ils purent pour l'empêcher de voir Conti, mais on ne pût jamais rien gagner sur luy de ce côté-là. Il se plaisoit à monter les chevaux les plus furieux, & il les pouffoit comme s'il eût eu dessein de se tuer, plutôt que de se divertir. S'étant un jour écarté de ses gens, il alla irriter un taurcau, son cheval fut blessé & le jetta par terre: il pensa mourir de cette chute, & il n'en fut pas plus sage. Retournant un soir à Lisbonne, il poussa son cheval à toute bride pour passer sur le ventre de deux

Bourgeois qu'il aperçut, & ayant manqué son coup, il mit l'épée à la main pour les tuer. Un autre soir s'étant écarté de ses gens dans les rues de Lisbonne, il mit l'épée à la main, & attaqua trois hommes qu'il rencontra: un d'eux sans le connoître luy porta un coup qui le jetta par terre.

On espéra en vain que l'âge corrigeroit & changeroit cette humeur feroce. On voulut l'obliger d'assister aux Conseils, & de se trouver aux audiences publiques, mais il fut bientôt degoûté de ces occupations. La Regente desesperant de reduire jamais un esprit si indocile, eut bien voulu faire declarer Prince l'Infant Dom Pedre, & même le mettre en la place de son frere, si la conjoncture se trouvoit favorable. Elle pensa aussi à marier avantageusement l'Infante sa fille, & elle y réussit en la donnant à Charles II. Roy d'Angleterre: Antoine de Conti prit soin des preparatifs pour l'embarquement de la Princesse. Il n'étoit pas si aisé de mettre l'Infant Dom Pedre en la place de Dom Alphonse. Ainsi la Reyne mere toute habile qu'elle étoit, ne voyant

point de jour à executer ce dessein , ne pensa plus qu'à se retirer , & à laisser au Prince le gouvernement de l'Etat. On la supplia néanmoins d'écarter auparavant ceux qui donnoient de mauvais conseils au Roy : c'est pourquoy elle fit saisir Antoine de Conti , Baltazar Rodrigue de Matos, & quelques autres, & les fit mettre sur un vaisseau qui partoît pour le Bresil.

Quand le Roy sçeut qu'on avoit arrêté Conti , il se laissa aller aux derniers emportemens. Ensuite ayant pris quelques mesures avec le Comte de Castel Melior , & s'étant retiré à Alcantara, il manda la garde Allemande , & ceux de la Noblesse en qui il se confioit le plus , & donna avis aux Gouverneurs des Places & Provinces qu'il avoit pris possession du Gouvernement de l'Etat. La Reine mere instruite de tout cela manda au Roy de revenir dans la ville , & l'assura que son intention étoit de luy remettre le Gouvernement de son Royaume : ce qu'elle executa de bonne foy trois jours après , dans une Assemblée de

tous les Tribunaux de Lisbonne.

Le Royne se gouverna plus après cela que par les conseils des Comtes d'Atougie & de Castel Melior, & par ceux de Sebastien Cesar. Le Comte de Castel Melior fut néanmoins celuy qui dans la suite eut plus de part à la faveur. La presence de la Reyne étoit incommode ; & pour l'obliger à executer au plutôt le dessein qu'elle avoit pris de se retirer, on engagea en plusieurs occasions le Roy à la maltraiter. Quand ce Prince ne fut plus retenu par la presence de sa mere, il vécut avec moins de retenue que jamais. Il alloit de nuit dans les rues, où il attaquoit tout ce qui se presentoit à luy. On espera que le mariage pourroit luy faire changer de conduite, & on le pressoit fort d'y penser ; mais le Comte de Castel Melior qui craignoit que sa faveur ne diminuât par là, empêchoit que rien ne se conclût. Cependant, malgré les intrigues du Favori, le mariage du Roy avec la Princesse de Nemours fut arrêté quelque temps avant la mort de la Reyne mere.

Cette mort reveilla dans l'esprit de l'Infant Dom Pedre la tendresse qu'il avoit eüe autrefois pour elle, & qui paroissoit depuis quelque tems bien diminuée. On s'apperçut qu'il évitoit la rencontre de ceux qui avoient maltraitté cette Princesse ; & il leur faisoit assés sentir la resolution où il étoit de s'en venger. Les Favoris de leur côté s'appliquerent à le broüiller avec le Roy, & à luy faire du chagrin. Ce qui le piqua plus vivement fut, qu'à l'arrivée de la nouvelle Reyne, on le laissa sans suite, & sans équipage. Il témoigna au Roy combien cela luy faisoit de peine ; mais on n'eut point d'égard à ses remontrances, & il résolut enfin de se retirer. Cependant une maladie qu'eut la nouvelle Reine l'engagea bien-tôt après à venir à la Cour, où ses mecontentemens ne firent que s'accroître.

La Reyne n'avoit pas moins à souffrir que luy. Dom Alphonse ne paroissoit touché ni de son esprit, ni de sa beauté ; il la traittoit durement, & permettoit que les Favoris luy perdissent souvent le respect.

Elle fut sur tout effrayée d'une fausse porte qu'on pratiqua dans sa chambre , & elle apprehenda que Dom Alphonse n'eût dessein de s'en servir , pour couvrir la honte de son impuissance : elle s'en ouvrit à son Confesseur , & par son moyen au Comte de Schomberg. Ce Seigneur fit d'abord difficulté de prendre les interets de la Reyne contre Dom Alphonse qu'il servoit ; mais il se laissa ensuite gagner.

Dom Pedre pendant ce temps-là rechercha l'amitié de la Reyne , & s'étant lié étroitement avec elle , ces deux partis réunis devinrent formidables au Comte de Castel Melhor. La Reyne forma alors le dessein de faire declarer nul son mariage , & Dom Pedre celui de se faire déclarer Regent du Royaume , attendu que Dom Alphonse étoit visiblement indigne & incapable de regner. Les pratiques de l'Infant & de la Princesse ne purent être si secretes que le Favory n'en conceût quelque soupçon : il fit redoubler les gardes du Palais & s'appliqua à donner de nouveaux chagrins à l'un & à

l'autre. L'Infant resolut enfin d'éclater, écrivit au Roy & luy demanda l'éloignement du Comte de Castelmelior. Dom Alphonse l'ayant refusé, Dom Pedre porta ses plaintes aux Tribunaux de Lisbonne, & leur communiqua les lettres qu'il avoit écrites au Roy & la réponse qu'il en avoit reçüe. Tout le monde entra dans les interets de l'Infant, & tous les Secretaires d'Etat avec les Grands du Royaume, se joignirent à luy pour demander l'éloignement du Favory.

On étoit menacé d'une guerre civile, lorsque la Reyne offrit sa médiation, dont l'effet fut que le Favory s'absenteroit, & que Dom Pedre iroit au Palais. Le Roy l'y reçût très-froidement, & la Reyne fit avertir Dom Pedre de ne plus se trouver devant le Roy. Ce Prince reparut cependant quelques jours après à la Cour, où il ne fut pas mieux reçu. Sur ces entrefaites Antoine Souze de Macedo Secretaire d'Etat, qui s'étoit absenté pour avoir fait une insulte à la Reine, fut rappelé, & la Reine s'en plaignit inutilement. L'Infant

touché de l'injustice qu'on faisoit à cette Princesse, alla au Palais suivi de la Noblesse & d'un grand concours de peuple ; & demanda l'éloignement du Secrétaire d'Etat. Toute la ville étoit en émotion, le Palais étoit plein de monde, & Dom Alphonse après s'être montré au peuple se mit à jouer du flageolet.

Cette action peu sentée déplut tellement que plusieurs vouloient qu'on l'arrêtât à l'heure même. L'Infant résolut dans son conseil de faire convoquer les Etats, & il engagea la ville de Lisbonne à le demander au Roy. Le Conseil d'Etat, les Deputés de la plupart des villes & des Chapitres du Royaume demanderent la même chose ; mais Dom Alphonse les refusa toujours. Cependant il y avoit beaucoup de troupes dans la ville qui faisoient la garde sur la place. L'Infant aborda les Officiers le lendemain de la Toussaints, & leur demanda si c'étoit contre luy qu'ils étoient en armes ; ils assurerent tous qu'ils étoient prests à le servir. Dom Pedre les remercia & il alla sur le champ au Palais se

rendre maistre de Dom Alphonse, en ne laissant auprès de luy que des personnes seûres. L'Infant conseilla ensuite à la Reine de se retirer dans le Convent de l'Esperance, ce qu'elle exécuta aussi-tôt. Delà elle écrivit au Roy, que le peu de considération qu'on avoit pour elle l'avoit obligée de se retirer, & que n'étant point sa femme, elle luy demandoit sa dot, & son congé pour retourner en France. Elle congedia tout ce qu'elle avoit auprès d'elle de filles Portugaises, disant qu'elle n'étoit point leur Reine : elle appella aussi l'Abbé de saint Romain envoyé de France pour luy dire les raisons qui l'avoient portée à se retirer dans un Monastere.

Le Roy, si tôt qu'il eût receû la lettre de la Reine, vint au Monastere & voulut en rompre les portes, mais l'Infant, qui survint avec les Conseillers d'Etat, l'empêcherent de passer outre. Le Roy soutint toujours qu'il n'étoit point impuissant : la Reine cependant fit assembler les Officiers de la Couronne, & leur declara le dessein qu'elle avoit de

s'en retourner en France, après que son mariage auroit été déclaré nul. Elle écrivit pour ce sujet au Chapitre de la Cathedrale, qui luy répondit comme elle desiroit. Le bruit s'étant répandu que le Roy étoit impuissant & son mariage nul, le peuple tout d'une voix dit qu'il falloit marier la Reine avec l'Infant. On offrit la Couronne à Dom Pedre : mais il la refusa toujours, & il convoqua les Etats pour le mois de Janvier suivant. Le Comte de Schomberg avoit de son côté tellement disposé les troupes dans l'Alentege, qu'il étoit impossible au Favori de s'en servir contre Dom Pedre. Les Etats assemblez déclarerent Dom Pedre Regent du Royaume, & le prièrent d'épouser la Reine, dont le mariage avec Dom Alphonse fut déclaré nul par une Sentence Ecclesiastique rendue le 24. de Mars 1668. La Reyne ayant reçu de France la dispense que le Legat avoit accordée pour ce mariage, elle épousa l'Infant le 2. d'Avril de la même année. Dom Alphonse fut embarqué & mené aux Isles Terceres,

d'où on le ramena après quelques années en Portugal.

Quoy que l'extrait de ce livre soit un peu long, on ne veut point omettre icy la manière dont on fait en Portugal ce qu'ils appellent les *Actes de Foy*, c'est à dire, le jugement des criminels condamnés par l'Inquisition. Voici ce que Mr. d'Ablancourt en raconte.

Le jour ordonné pour cette cérémonie, on fait sortir tout ce qu'il y a de prisonniers dans les cachots de l'Inquisition. Ils marchent tous, un cierge blanc à la main, la tête rase, avec un habillement semblable à celui des Crieurs de confrairies. Cet habillement est jaune, & on y voit une croix de S. André devant & derrière. Les femmes ne sont distinguées que par un voile blanc qu'elles portent sur la tête. Chaque prisonnier marche entre 2. *Familiers du S. Office*. Ce sont ordinairement des personnes de grande qualité, qui ont sur leur manteau la marque de leur dignité, & une grande gaule à la main. Cette longue file de prisonniers qui vont l'un après l'autre, est pre-

cedée de quelques Prêtres en surplis, qui font porter la croix devant eux ; & se rend sur les six heures du matin dans la grande place du Palais, sur un Theatre fort solide, fermé & couvert , plus long & bien plus large qu'un jeu de paume. A l'un des bouts est un Amphitheatre fort élevé , qui contient environ six vingt prisonniers avec les Familiers du St. Office : ce qui fait un grand spectacle. A l'autre bout sont les Juges de l'Inquisition , entre deux est une séparation en forme de Tribune , où il y a une Chaire de Predicateur.

L'action commence par un sermon pour la conversion des Juifs. Ensuite un Ecclesiastique lit du haut de la même Chaire les condamnations, ce qui est fort ennuyeux & dure long-tems. On commence par juger ceux qui sont convaincus de sortilege ou de quelques pechez contre nature. On vient après aux Juifs qui promettent de se convertir ; & puis à ceux qui sont opiniâtres ; les Juifs opiniâtres sont livrez au bras seculier , & ne manquent point d'être brûlez dès le même jour.

CHAT HAKKARAIM,
 feu Secta Charræorum Dissert-
 ationibus aliquot Philologicis
 adumbrata &c. *Dissertations sur la*
Secte des Caraites, où l'on fait voir
par le témoignage des Manuscrits
son origine, son progrès & ses prin-
cipaux Dogmes. Par Jean Schupart,
 à Jene 1701. chez Jean Dielk.
 in 4°. pagg. 186.

CEt Ouvrage peut servir de ré-
 ponse aux Juifs qui nous ob-
 jectent comme une marque de faus-
 seté en matiere de Religion, les dif-
 ferentes Sectes qui partagent le
 Chriltianisme. L'Auteur sans entrer
 dans le detail des anciennes Here-
 sies qui les diviserent autrefois, &
 dont Joseph fait mention, s'appli-
 que uniquement à montrer combien
 la doctrine des Caraites, qui sub-
 siste encore à present, est opposée à
 celle des Rabbins Thalmudistes ;
 qu'on appelle autrement les *Tradi-*
tionnaires.

Il nous a donné quatre Disserta-
 tions. Dans la premiere il explique

ce que signifie le nom de *Caraites* : il examine dans la seconde quelle est leur origine ; dans la troisieme il parle des livres qu'ils ont composez : enfin il fait voir dans laquatrieme en quoy consiste leur doctrine , & la difference qu'il y a entre leurs sentimens & ceux des *Thalmudistes*. L'Auteur a joint à ces Dissertations un grand nombre de sçavantes notes, qui contiennent les preuves de la plupart des choses qu'il avance.

Mr. Schupart commence sa premiere Dissertation par remarquer que l'Etymologie des mots nous conduit à la connoissance des choses, & que c'est là un sentiment generalement reçu, dont les Grecs, les Latins & les Hébreux sont convenus. Il expose ensuite les diverses significations du verbe *Kara* , & s'arrête à celle qui est en usage parmi les Rabbins , sçavoir , *étudier, apprendre, lire l'Ecriture*. On le trouve en ce sens en plusieurs endroits du *Thalmud* , entre autres dans le livre *Sota* , (de la femme adultere) & dans le livre *Schabat* (de la celebration du sabbat) où le mot *Kara*

signifie lire le Texte sacré , & *Schana*, étudier la Misne. Il semble que Buxtorf n'a pas assez distingué ces deux mots : car il traduit simplement *Kara*, lire : & *Schana* apprendre. On voit de là pourquoy l'on nomme *Caraites* cette Secte de Juifs qui ne s'attachent qu'à l'Ecriture, & qui rejettent les Traditions Rabbini-ques.

L'Auteur a crû devoir avertir icy que dans le traitté *Megillah* , il n'a point trouvé ce que dit R. Abrah. Zachut , que Rab. Samuel & Jochannam y sont appelez *Caraites* , c'est-à-dire selon l'explication de R. Salomon Jarchi, Docteurs dont les paroles sont égales à celles de l'Ecriture : qu'il n'y a point vû , non plus que dans le Dictionnaire Chaldaïque, qu'on tire *Kare* du mot *נָוֶרֶס* qui veut dire Seigneur. Mais quelque jugement qu'on porte de ces citations ; il est certain que l'on ne doit entendre par les *Caraites* , que ceux d'entre les Juifs qui ne reçoivent que l'Ecriture Sainte. On les appelle quelquefois *Miniens* & *Epicuriens* , qui sont les termes dont les Rabbins

se servent pour signifier en general
les Héretiques.

Nôtre Auteur remarque néanmoins dans ses notes, que les Docteurs Hebreux ne s'accordent point sur la signification du mot d'Epicurien dans les Auteurs Juifs. R. Ackiba croit qu'ils nomment ainsi ceux qui s'occupent à la lecture des livres prophanes, & les enchanteurs. Abba Saül dit, que ce sont ceux qui prononcent le mot ineffable de *Jehova*. D'autres assurent que les Epicuriens sont ceux qui méprisent les sages & leurs disciples ; ceux qui se revoltent contre la Loy, qui ne reconnoissent point de maîtres, qui nient les fondemens de la foy & l'immortalité de l'ame.

Il est bon de remarquer en passant que Mr. Schupart ne traduit pas assez exactement ces paroles de Chohen de Lara : *Chopher Behikar Veschaarith Hannephesch : qui aliquem articulum fundamentalem & immortalitatem animæ negat.* Il falloit dire, celui qui nie l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, & non pas, quelque article fondamental. Car nier

le fondement chez les Hebreux , c'est nier ou l'existence ou la providence de Dieu.

Pour ce qui est du nom de *Min*iens on ne le donne qu'aux Sadducéens & aux Bajethosiens, dit Majemon. Mais au regard de l'origine de ce mot, Majemon s'est trompé selon Eliele Levite. Celui-ci croit que le mot hebreu *min* vient de *Manes* Chef des Manichéens. Ce qui est de vray c'est que ce nom convient principalement aux Sadducéens, parceque Sadok & Bajethose ont été les premiers Heretiques qui ayent paru dans la Nation Juive.

Au reste, quoy qu'on ait quelquefois confondu les Caraites avec les Sadducéens, parcequ'ils rejettent également les Traditions ; il y a cependant une grande difference entre eux. Les premiers reconnoissent l'immortalité de l'ame, la resurrection des corps, la nature des esprits, la recompense des justes, au lieu que les derniers, du moins au temps de Jesus-Christ, n'admettoient aucun de ces articles. Mais

les uns & les autres ont toujours reçu les vingt-quatre livres de la Bible. C'est le sentiment de Mr. Schupart, qui prouve contre S. Jérôme & ceux qui l'ont suivi, que les Sadducéens recevoient toute l'Ecriture Sainte. Voicy comme parle ce Pere dans ses Commentaires sur S. Matthieu ch. 22. v. 31. *Hi (Sadducæi) quinque tantum libros Moſis recipiebant, Prophetarum vaticinia reſpicientes : Stultum ergo erat inde proferre teſtimonia, cujus autoritatem non ſequabantur.* Les Sadducéens ne recevoient que les cinq livres de Moÿſe, & rejettoient les oracles des Prophetes : c'eût donc été une folie que de leur citer des endroits des livres dont ils ne reconnoiſſoient point l'autorité.

Mr. Schupart oppoſe à S. Jérôme le temoignage de Joſeph, qui nous apprend dans ſes Antiquitez Judaïques liv. 13. chap. 18. que les Sadducéens ne ſe revolterent que contre les Traditions orales, & qu'ils ne vouloient pas qu'on les obſervât. Ils diſoient qu'il falloit garder ce qui étoit écrit dans la Loy de Moÿſe, & négliger les Traditions Pharifai-

ques qui n'étoient point écrites. Sur quoy Scaliger fait cette judicieuse reflexion. *Si l'on veut que les Sadducéens n'aient admis que les cinq livres de Moïse, il faut dire qu'ils regardoient tout le reste de l'Ecriture comme des Traditions non écrites : ce qui n'a pas la moindre vrai-semblance.*

D'ailleurs les Thalmudistes seroient tombez dans l'inconvenient que S. Jérôme traite de folie. Car ils objectoient à ces Heretiques quelques passages des Prophetes & des Hagiographes, que ceux-cy ont toujours tâché d'éluder par des explications forcées. Il n'est donc pas vrai qu'ils ne recevoient que le Pentateuque, & qu'on ne pouvoit raisonnablement les attaquer que par l'autorité de Moïse. Mais laissons là les anciens Sadducéens, pour revenir aux Caraïtes de nos jours, qu'on appelle autrement *les Scripturaires*, les Disciples, les Docteurs de l'Ecriture & du Texte.

Mr. Schupart déclare au commencement de la seconde Dissertation, que l'origine de la Secte des Caraïtes est fort obscure ; que les
Auteurs

Auteurs qui l'ont cherchée jusques à present, n'ont fait qu'aller à tâtons dans les tenebres, & n'ont rien découvert, surquoy l'on puisse appuyer un jugement certain : parce que ces Juifs cachent avec tant de soin les livres de leurs Docteurs, que l'on n'en trouve qu'avec beaucoup de peine. Buxtorf avoüe ingénûment qu'il n'en a jamais vû. Wagenselius, qui a parcouru presque toute l'Europe & visité les Bibliothèques Juives, a eu le chagrin de n'en rencontrer aucun. Seldenus n'en a lû qu'un imprimé à Constantinople l'an 1582. il est de R. Juda Pocki & intitulé *la porte de Juda*. Seldenus a vû encore un manuscrit de R. Elie fils de Moïse.

Si l'on en croit les Caraites eux-mêmes sur leur origine, ils viennent en droite ligne de ceux des dix Tribus qui retournerent de la captivité de Salmanassar. Peringer dans sa lettre adressée à Mr. Ludolf, assure que c'est ainsi qu'en parlent ceux qu'il a vûs dans plusieurs villes de Lithuanie. Il ajoûte que leur langue est la même que la Tartare ou plu-

Septemb. Octob. 1701. D

tôt la Turque. Ce qu'il prouve, parce que c'est en cette langue qu'ils parlent dans leurs Ecoles, & qu'ils expliquent les livres de l'Ecriture. Les 4. premiers versets de la Genèse qu'il a tirez de leur version, en sont une preuve manifeste. Il est vrai que l'Auteur de ces Dissertations ne les a pas copiez exactement, & qu'il faut corriger tous les mots pour y trouver ce Turc dont il parle. Par exemple, au lieu de *Enc* il faut lire *7lc* : au lieu de *regri*, *tangri* : au lieu de *7oklarini*, *Gocguelarini* : pour *Ier-ni*, *7eri* : pour *verats*, *viran*, pour *danosch*, *dabosch*, *karanlic* pour *karan-gilic*, & ainsi des autres mots qui sont tous contrefaits.

Au reste Peringer dit dans sa lettre, que les Caraïtes de Lithuanie regardent tous les livres de l'Ancien Testament comme Canoniques : *Universos veteris Testamenti libros pro Canonicis recipiant*. Et au regard de leur origine il croit qu'ils sont sortis des mêmes pays que ces Tartares Mahometans qui sont à Vilne, & dans les contrées voisines de cette Ville. Les Caraïtes de Constantinople, au

rapport de Buxtorf, se vantent d'être les restes de ces anciens Hebreux qui y demeuroient au tems du grand Constantin.

Il est aisé, dit l'Auteur de ces *Dissertations*, de montrer que les Caraites ne décendent point des dix Tribus qui furent captives sous Salmanassar; parce que le peu de Juifs qui revinrent des lieux où il les avoit transportées, ne firent point une Secte à part: ils se réunirent avec les autres dans la Palestine. D'ailleurs toutes les Tribus ayant été confonduës, comme elles l'ont été en effet, & les registres publics de leurs genealogies étant perdus, sur quel fondement peut-on dire que les Caraites sont issus des dix Tribus d'Israël?

Les Rabbins sont fort en peine de sçavoir ce qu'elles sont devenuës, ces dix Tribus. Ils 'disent dans le *Traité Sanedrin*, que Dieu les a rejetées, & qu'elles ne retourneront jamais du lieu de leur exil. Joseph prétend qu'elles étoient de son tems au de-là de l'Euphrate. R. Benjamin dit de Tudele, dans ses voya-

ges fabuleux en place quatre dans les villes & les bourgades qui sont autour des montagnes de Nisbon proche le fleuve Gozan. Ces Tribus, sçavoir, Dan, Zabulon, Aser & Nephtali, n'ont point d'autre maître, dit-il, qu'un Juif nommé R. Joseph Amarcala. D'autres les mettent au de-là du fleuve Sambathion : mais ce fleuve est inconnu aux Geographes.

Abarbanel dit qu'il a appris de quelques Portugais qui étoient allez dans les Indes, qu'on trouve encore des restes de la Tribu de Benjamin & de Juda, qui sont demeurez depuis leur transmigration sous Sennacherib au de-là des montagnes qu'il appelle *les Monts tenebreux* : il croit, lui, que c'est une partie des dix Tribus.

Les dix Tribus ont entierement disparu selon quelques-uns Le Prophete Elie, dit R. David Kimchi, les découvrira, & rétablira chacun des Juifs dans sa propre Tribu. Tout cela fait voir que c'est une folie aux Caraïtes d'aller chercher leurs ancêtres parrai ces dix Tribus.

Les plus sçavans d'entre les Juifs prétendent que les Caraïtes viennent des anciens Sadducéens. C'est le sentiment de Maïemon , d'Aben-Ezra , de R. Moïse fils de Nachaman , de Lipmannus & de quelques autres. Mais Abarbanel, & celui qui a fait imprimer le Jochasin de Zachut, mettent une grande différence entre ces deux Sectes.

Leon de Modene , que plusieurs suivent maintenant , est persuadé que les Caraïtes sont les successeurs des Sadducéens , qui ont retranché de leur dogmes ces opinions odieuses contre l'immortalité de l'ame , la resurrection des morts , la récompense des justes dans la vie future , & les peines des impies. Buxtorf, Holtinger, Carpzovius n'en doutent pas.

Mais ce grand nombre d'Auteurs n'a point empêché Mr. Schupart de prendre un autre parti : voici les raisons qu'il en a eues. 1. Si les Sadducéens, dit-il , osèrent se separer des Pharisiens & combattre leurs sentimens dans un tems où l'état des Juifs étoit encore florissant , que ne

feroient-ils pas maintenant que leur nation est dispersée & dépouillée de toute sorte d'autorité, & qu'elle ne pense plus qu'à amasser des richesses? Ce n'est donc pas la crainte de se rendre odieux qui les a empêchez de défendre leurs sentimens. 2. La haine des autres Juifs contre les Caraïtes ne sçauroit augmenter? Car les Juifs ont en horreur tous ceux qui s'éloignent de leurs Traditions.

On doute que ces raisons paroissent convaincantes aux Sçavans. En effet quand quelques erreurs des Chefs des Heresies sont grossieres & palpables, comme étoient sans doute celles des premiers Sadducéens, ceux qui viennent ensuite les abandonnent souvent, & ne retiennent que celles qu'ils croient pouvoir soutenir avec quelque sorte de vray-semblance. C'est ce que nous avons vu arriver de nos jours: Les Lutheriens & les Calvinistes se sont écartez en bien des choses des sentimens de Luther & de Calvin.

Mr. Schupart s'est fait sur cela un système à peu près semblable à

celuy du Ministre Claude sur l'Eucharistie, & il paroît avoir affecté de faire allusion aux erreurs pretenduës de l'Eglise Catholique. Il en a été, dit-il, de ces Heretiques comme de tous les autres. Les commencemens en sont obscurs : pour peu que les erreurs soient anciennes, il est impossible de marquer précisément le tems où elles ont pris naissance : parce qu'elles ne s'introduisent pas tout d'un coup, mais peu à peu. D'abord ce ne sont que des opinions de quelques particuliers, qui deviennent ensuite des articles de foy. C'est ainsi, dit-il, que le Caraisme s'est glissé parmi les Juifs.

Tout le monde sçait, continue cet Auteur, l'attachement que cette nation superstitieuse a pour son Thalmud. Elle prefere à la Sainte Ecriture l'amas confus de Loix & de ceremonies dont la Misne & la Gemarre sont remplies. Cette maxime Rabbinique en fait foy : *Mon fils soyez plus exact à observer ce que disent les Scribes, qu'à garder la Loy de Moÿse.* Le Texte de l'Ecriture, dit-

on , dans le *Traitté Sopherin* , est semblable à l'eau : la Misne ressemble au vin , & les six parties du *Thalmud* à l'hypocras. Peut-on douter , ajoûte Mr. Schupart , que quelques Juifs dès le commencement de la superstition Traditionnaire , n'ayent tâché de secouer le joug insupportable dont on les chargeoit ? La revolte des Sadducéens en est une preuve plus que suffisante. Il est probable que plusieurs d'abord murmurèrent en secret contre ce qu'on appelloit les *Traditions des Sages* ; qu'en suite le nombre de ceux qui murmuroient s'étant accru , ils se déclarèrent ouvertement contre les Docteurs de la Tradition Orale : mais sur tout lors qu'ils virent qu'on en avoit fait un corps de doctrine , qui ne fut achevé que vers le septième siècle après la Naissance de JESUS - CHRIST ; ce fut alors qu'Anan & Saül disciples de R. Juda combattirent la doctrine de leur maître , & se mirent à la tête de ceux qui rejettoient les Traditions. Ils ne furent pas les Auteurs du Caraïsme , comme l'a cru le Pere Morin ; ils en

des Sciences & des beaux Arts. 81
furent seulement les Promoteurs.
Les Scripturaires, dit Louïs Cap-
pelle dans sa Critique sacrée, sont
plus anciens que les Sadducéens.

Tout ce raisonnement de Mr.
Schupart n'étant fondé que sur des
conjectures, il sera libre à chacun
d'en penser ce qu'il voudra.

MIROIR POUR PHILIPPE V.

*Monarque d'Espagne, contenant les
Actions Heroïques de Louïs le Grand
son Grand-pere, présenté à leurs
Majestez par le Pere Coronelli M. C.
1701. in 12. pagg. 156.*

LE Reverend Pere Coronelli
Cordelier ou Mineur Conven-
tuel d'Italie est maintenant General
de son Ordre. Il est connu depuis
long tems en France & ailleurs par
les Globes celestes & terrestres de sa
façon qu'on trouve aujourd'huy
dans la plûpart des Bibliothèques un
peu considerables de Paris, & des
païs étrangers. Mais ce qu'il a fait
de plus beau en ce genre, c'est les
deux globes que S. E. Mr. le Car-
dinal d'Etrées, luy a fait faire pour

D v

être presentez à Sa Majesté. Ils sont de quinze pieds de diametre ; & cependant ils sont d'un si parfait équilibre, que malgré leur pesanteur, on les tourne aisément avec la main. C'est à cela que fait allusion le distique Latin , écrit sur le pied qui soutient le globe celeste.

Incluta Gallorum prob quanta potentia Regis !

En digito cæli volvit & orbis opus.

Sur l'Horizon du globe terrestre on a marqué les actions de Louïs le Grand , où les choses les plus memorables de son Regne, selon les jours differens de l'année. Cela fait une année complete. Il y a même des jours qui sont chargez de plus d'une action. C'est là ce qu'on a fait imprimer dans le livre dont il s'agit, à l'occasion du nouveau Roy d'Espagne , auquel on ne peut assurément proposer de meilleur modele que Louïs le Grand. On peut très-bien appliquer icy la pensée d'Ennodius dans le Panegyrique de Theodoric , que l'Auteur des Fastes

de Louïs le Grand avoit mise à la tête de son Ouvrage, *Non respiciat alterum, qui regnandi poscit exemplum.* Que ce luy qui cherche un modele pour bien régner, arrête les yeux sur ce Prince seul. Le P. Coronelli a ajouté aux choses qu'il a tirées de son globe celles qui sont arrivées depuis 1683. qu'il fut fait.

Cette Edition Françoisse du Pere Coronelli n'ayant pas été revûë ny faite en France, il s'y est glissé beaucoup de fautes. Par exemple au 19. de May (p. 45.) en parlant de la bataille de Rocroy gagnée par feu Mr. le Prince en 1643. on l'appelle *le Duc d'Anguien aujourd'huy Prince de Condé* : cela étoit bon en 1683. lorsque le P. Coronelli acheva ses globes ; mais en 1701. il faut parler autrement. On a mis (pag. 93.) une action du Roy du jour de l'Assomption au 25. d'Août. La bataille de saint Denis en 1678. est mise au 22. d'Août & au 14. du même mois. Quelquefois le même article est repeté au même jour en deux manieres différentes, comme au 17. d'Août la prise d'Agolta en Sicile par le

D. 117

Marechal Duc de Vivonne. Dans la table on trouve *Alexandre Jacobin* 8. On croit trouver quelque chose sur le Pere Noël Alexandre Dominicain, & on cherche ce que ce Pere a fait à l'honneur du Roy digne d'être mis dans le Miroir de Philippe V. On trouve à la page 8. qu'*Alexandre Jacobosen* Capitaine de fregate du Roy, mena à la rade de Dunkerque quatre prises qu'il avoit faites sur les Hollandois. Au 4. de Decembre on fait partir Philippe V. de Paris pour Madrid. On sçait que ce Monarque est parti de Versailles ou de Sceaux & non pas de Paris.

Il y a dans nôtre Auteur plusieurs fautes de cette nature, sans compter les fautes de François, mais tout cela est bien pardonnable à un homme qui écrit dans une langue Etrangere, & qui ne parle que de choses éloignées de luy. D'ailleurs le Livre merite bien une seconde Edition, où il sera aisé de reformer ce que la premiere a de defectueux, laquelle malgré cela ne laisse pas de faire beaucoup d'honneur à son illustre Auteur.

DISSERTATIO DE

loquela , quâ non solum vox humana & loquendi artificium ex originibus suis eruuntur , sed &c. *Traitté de la Pârole , dans lequel non seulement on explique ce que c'est que la voix humaine & comment elle se forme , mais on donne aussi des moyens pour faire parler ceux qui sont venus au monde sourds & muets , & pour corriger les défauts de ceux qui ont de la peine à parler. Par Jean Conrard Amman Docteur en Medecine. A Amsterdam, chez Jean Wolters. 1700. in 8°. pagg. 120.*

UN Auteur qui fait parler les muets merite de l'attention. Mr. Wallis Professeur en Mathématique à Oxford avoit fait parler quelques muets avant M. Amman : mais celuy-cy a beaucoup perfectionné la nouvelle methode ; & il avoit déjà fait parler six muets, quand il apprit que Mr. Wallis avoit écrit sur cette matiere.

Nôtre Auteur divise son livre en

trois chapitres. Dans le premier il traite de la parole en general, & il recherche les raisons qui obligeroient les hommes à se faire un langage, si Dieu ne leur avoit point appris lui même à parler. Selon Mr. Amman la langue du premier homme étoit une image du Verbe ou de la parole éternelle de Dieu; & elle renfermoit quelque chose de singulier pour se faire entendre aux essences mêmes des choses, comme ont fait depuis quelques Saints, lors qu'en vertu de l'union qu'ils avoient avec Dieu ils parloient aux morts, & commandoient aux cadavres de resusciter.

M. Amman explique les organes qui servent à former la parole; mais il avertit luy-même qu'il ne pretend pas le faire bien exactement. Il fait observer que ce n'est pas une plus petite ou une plus grande ouverture du larynx qui modifie la voix; car si cela étoit, dit-il, pourquoy cesserions nous d'avoir de la voix quand nous sommes fort enrhumés? En effet nous pouvons alors comme auparavant ouvrir & fermer le la-

larynx. Ce qui modifie donc la voix, c'est le tremouffement qui se fait dans les cartilages du larynx & de la trachée artère, & qui depend des os, des muscles, & des nerfs de la poitrine & de la tête. Le tremouffement dont on parle ressemble à celui que l'on fait dans un verre sur les bords duquel on conduit le doigt avec quelque effort.

Dans le 2. chapitre l'Auteur traite de la maniere dont les lettres sont formées, & par le mot de lettres, il entend également les sons, & les caracteres qui expriment les sons. Il pretend que les Allemands passent les autres Nations dans l'exactitude à bien distinguer les caracteres, & à les peindre d'une maniere uniforme pour marquer le même son.

Le 3. chapitre est le plus curieux ; en deux mois Mr. Amman apprend aux muets à parler, à lire & à écrire. Son art consiste dans les regles suivantes,

1. Quoy que les muets soient sourds, & n'entendent pas le son ; ils distinguent néanmoins le mouvement qui fait le son, du simple souf-

de la respiration qui ne fait point de bruit. Mais pour leur faire remarquer davantage la difference de ces deux mouvemens , il faut porter leur main à votre gozier ; afin qu'ils s'apperçoivent du tremoussement qui s'y passe, quand vous parlez. Faites leur ensuite porter la main à leur propre gozier jusqu'à ce qu'ils produisent eux-mêmes quelque son.

2. Pour leur rendre la prononciation plus facile , vous mettrez un miroir devant eux , & ils verront plus aisément de quelle maniere il faut imiter le mouvement que vous produisez , & qu'ils doivent produire.

3. Quand vous aurez tiré du muet la prononciation de quelque voyelle , faites la lui repeter plusieurs fois ; tracez ensuite la lettre qui signifie la voyelle , & faites la luy remarquer. Rien n'accoutume plus un tel disciple à bien prononcer , que le soin de luy ferrer le nez quand il prononce.

4. Il faut obliger le muet à porter en même tems une main à votre

gozier & l'autre à vôtre nez : il s'apercevra qu'il y a des tremoussemens du gozier qui sont accompagnés de celui du nez, & d'autres qui ne le sont pas. Par exemple le mouvement du nez sert à prononcer N.

5. La lettre L est difficile pour un muet : cependant il la prononcera , si vous lui faites appliquer la langue aux dents d'en haut , & si lui serrant ensuite le nez vous lui faites signe de tremousser du gozier avec effort. De telles leçons ne se donnent pas aisément sans rire.

6. La lettre R. est la plus difficile de toutes à proferer. On ne dispose les muets à le faire , qu'en leur montrant dans un miroir comment ils doivent mouvoir le gozier & la langue.

7. Quand vôtre Ecolier sçait les lettres, faites lui signe d'en dire plusieurs de suite & de les tracer de la même manière sur le papier. D'abord il prononce trop lentement , surtout les voyelles : au lieu de dire A par exemple , il prononce A A A A. Pour le corriger , il faut lui

fermer la bouche aussi-tôt qu'il a prononcé le premier A : cela lui fait comprendre qu'on n'en demande pas davantage.

8. Lorsqu'il commence à sçavoir lire, faites le lire souvent devant un miroir, & lisés la même chose vous-même. Le mouvement que vous faites perfectionnera de plus en plus le muet qui tâche d'imiter ce qu'il voit dans le miroir. Il faut luy parler lentement, sans quoy il ne pourroit rien distinguer.

9. Dès qu'il sçait prononcer quelque mot, il est facile de luy faire observer ce que le mot signifie.

Ces regles comme l'Auteur le remarque fort bien, peuvent servir à ceux qui ne sont pas muets : & si on s'accoutumoit à juger par ces regles de ce que disent les hommes, lors même qu'on ne peut pas les entendre, on decouvriroit une infinité de secrets.

En effet il y a à Amiens une marchande qui est devenuë absolument sourde, & qui comprend tout ce qu'on lui dit en attachant les yeux sur la bouche de celui qui lui parle.

On s'entretient aussi facilement avec elle , que si elle avoit l'ouïe excellente , & même plus facilement en un sens. Car on n'est pas obligé de parler haut , & elle comprend ce que vous luy dites, lorsque vous ne vous entendez pas vous-même. Quand on lui parle en quelque autre langue qu'en François elle le remarque dans le moment & dit : *je ne sçay point cette langue.* Ce fait est certain dans toutes ses circonstances, & on ne le raconte icy qu'après en avoir été témoin.

On n'osoit presque croire qu'il y eût de véritables Ventriloques: mais M. Amman assure dans son livre qu'il a vû à Amsterdam une vieille qui l'étoit. Quand on entendoit cette vieille sans la voir, on croyoit entendre une femme qui causoit avec un homme.

M. Amman donne aussi des regles pour corriger les defauts des personnes qui sans être muettes prononcent mal quelques mots ou quelques lettres. Tout cet Ouvrage est curieux & bien écrit.

DIX PREUVES DE LA
Verité de la Religion Chrétienne pro-
posées aux Universitez d'Angleterre
par le Pere Edmond Campien de la
Compagnie de Jesus. A Trevoux, &
se vendent à Paris, chez Jean
Boudot, Libraire, Imprimeur or-
dinaire du Roy &c. ruë S. Jacques,
au Soleil d'or. 1701. Avec Privile-
gé & Approbation. in 12. pagg. 121.

QUoyque le P. Edmond Cam-
 pien soit assez connu par sa
 doctrine, par son éloquence, par
 son zele à prêcher la Foy, & sur
 tout par la mort glorieuse qu'il a
 soufferte pour la Religion, on n'a
 pas laissé de mettre à la tête de
 cette Traduction un abrégé de sa
 vie.

Il nâquit à Londres l'an 1540.
 L'Herésie étoit dès-lors le parti do-
 minant en Angleterre, & Campien
 s'y laissa engager : mais comme il
 avoit beaucoup de pénétration &
 de droiture, il eut bien-tôt des
 scrupules sur sa Religion. Pour se
 mettre l'esprit en repos il étudia à

fond l'Ecriture , les Conciles & les Peres ; & il consulta souvent les plus habiles de son parti. Ses scrupules s'augmentoient par les moyens qu'il prenoit pour les appaiser : & decouvrant toûjours de plus en plus l'égarement où il étoit , il resolut enfin de se faire Catholique. Il en fut cependant encore detourné par les esperances de fortune que lui donna Richard Cheneus homme adroit & artificieux , qui lui fit recevoir l'Ordre de Diacre à la maniere des Lutheriens. Campien en eut de cruels remords, & il n'espera plus trouver la paix que dans le sein de l'Eglise Catholique. Ne songeant donc plus qu'à renoncer à l'Hérésie il se retira à Dublin , puis en Flandre. De - là , par un esprit de penitence , il fit à pied le voyage de Rome , & il fut reçu Jesuite.

Après avoir rempli parmi ces Peres divers emplois considerables, il fut envoyé par le Pape Gregoire XIII. en Angleterre avec le fameux Pere Personius ; & il y demanda la permission de prouver en public la verité de la Religion Catholique.

Cette demande n'ayant été reçûe que comme une proposition audacieuse, il fit l'Ouvrage dont il s'agit, & dont le succès desola les Protestans, en même tems qu'il fit beaucoup d'honneur à la Religion. En effet il faut avoüer que c'est un chef-d'œuvre, soit pour l'érudition, soit pour la force, soit pour l'éloquence. Muret ne cessoit de le lire, & il le faisoit toujours avec un plaisir nouveau. Il avoit même écrit à la premiere page, *Libellus aureus verè digito Dei scriptus. Livre tout d'or, vraiment écrit du doigt de Dieu.* L'exemplaire où sont ces paroles de la main de Muret est dans la Bibliothèque des Jésuites de Rome, à qui ce sçavant homme a laissé la sienne en mourant.

Tandis que Campien & par ses écrits & par ses discours faisoit une infinité de conversions en Angleterre, il fut trahi par un Apostat & mené prisonnier à Londres. Quelque aversion qu'on eût de sa Religion, on avoit encore plus d'estime de sa personne, & on tâcha de le gagner par de magnifiques promes-

ses ; jusqu'à luy faire esperer l'Archevêché de Cantorbery : mais il n'en fut pas ébranlé ; non plus que des supplices qu'on luy fit endurer. Ils furent pourtant si cruels, qu'après deux jours de torture le Gouverneur de la Tour se vantoit de l'avoir fait croître d'un demi pied. Pendant qu'il étoit sur le chevalet, on le harceloit par de continuelles disputes, qu'il soutint en cet état avec une presence d'esprit qui étonna ses ennemis. Dès que sa sentence luy eut été prononcée, il se mit à dire tout haut le *Te Deum* en action de graces. Il mourut âgé de 41. ans, le premier de Decembre 1581. sa mort fut d'abord écrite en François & puis traduite en Latin par le celebre Estius.

Les dix preuves qui composent l'Ouvrage dont on parle icy, sont devenues fort communes par la multitude de Livres de Controverse, qui ont été faits depuis ce tems-là : mais on peut dire qu'elles ne sont exposées nulle part d'une manière si serrée, si vive, & si éloquente.

La premiere preuve est tirée de la liberté que les Protestans se donnent de recevoir pour Canoniques, ou de rejeter comme Apocryphes les Livres de l'Ecriture, selon qu'ils s'en accommodent ou ne s'en accommodent pas; sans pouvoir donner d'autre regle de ce choix que leur esprit particulier.

La seconde preuve, qui est une suite de la premiere, ne fait qu'appliquer aux sens de l'Ecriture ce qu'on a dit des Livres qui la composent,

La troisieme preuve se tire de la visibilité de l'Eglise, dont les Protestans donnent une idée chimerique, quand ils disent qu'elle n'est connue que d'un petit nombre de Predestinez: au lieu que l'Ecriture & les Apôtres ne parlent que d'une Eglise sensible & que tous les hommes peuvent connoître.

La quatrieme preuve est appuyée sur l'autorité des Conciles qui ont été composez d'un nombre très-considerable des plus grands hommes qui aient été dans l'Eglise, à tous lesquels Luther ose se preferer: luy seul avec Melancton.

La

La cinquième preuve , qui est le témoignage des Peres , donne de l'indignation contre ceux qui traitent d'ignorans , d'extravagans , d'enforcelez , de damnez ceux qui ont été regardez pendant 14. ou 15. siècles comme les Colonnes & les Docteurs de l'Eglise.

La sixième preuve appuye la precedente , en montrant que personne n'a dû ni pû mieux expliquer l'Ecriture , que ces Peres, dont on se fait les Juges.

La septième preuve se prend de l'ancienne Histoire, qui rapporte fidellement jusqu'aux moindres choses qui regardent la Religion , sans qu'elle ait jamais fait mention de ce monstrueux changement que les Reformateurs supposent s'être fait dans l'Eglise.

Les Paradoxes des Protestans font la huitième preuve. Qui ne sera effrayé d'entendre dire à Calvin que Dieu est l'auteur du peché, qu'il le conseille, qu'il le commande, qu'il y coopere, qu'il le sçait, & qu'il y conduit la perverse volonté de l'homme : que l'adultere

Septemb. Octob. 1701.

E

de David & l'impieté de Judas n'ont pas moins été l'ouvrage de Dieu, que la vocation de Paul : que Jesus-Christ tout Dieu qu'il étoit, croissoit en sagesse comme le reste des hommes, à mesure qu'il croissoit en âge ; si bien que dans les premières années il ne fut pas exempt d'ignorance : que priant dans le jardin des Olives, il sentit les peines des damnez : que sur la Croix il brûla du feu de l'Enfer, & qu'avant que de mourir son ame fut tourmentée comme celle des reprouvez &c. Qu'on n'aille pas au reste s'imaginer que ces propositions impies aient échappé à Calvin : bien loin de les désavouer & de s'en disculper, il traite de misérables & de fripons ceux qui s'opposent à cette doctrine.

A ces paradoxes de speculation joignez ceux de pratique que soutient Luther, & qu'on ne peut rapporter sans rougir ; qu'un homme peut abuser de sa servante, si sa femme luy refuse le devoir du mariage : que le mariage est aussi nécessaire à l'homme que la nourriture & le sommeil : que le mariage est un état

plus parfait que la virginité ; que plus on est chargé de crimes plus on approche de la Grace ; que toutes les bonnes œuvres sont des pechez : que le Decalogue ne sert plus de rien : que Dieu ne prend point garde à tout ce que nous faisons : qu'il faut confesser les pechez ; mais qu'il n'importe à qui , & que quand celuy qui donne l'Absolution ne le feroit que pour rire , on ne laisseroit pas d'être absous , pourvû qu'on ait la foy : que c'est aux Laïques , & non pas aux Prêtres , à dire les Heures Canoniales : que dès-là qu'on est Chrétien on est libre , & qu'on n'est plus obligé d'obeïr aux hommes.

La neuvième preuve est prise des Sophismes puerils des Reformateurs. Ils prétendent avoir bien décrit la virginité , quand ils se sont épuisés à rapporter les éloges que l'Ecriture fait du mariage. Ils chicanent sur les mots ; & parce qu'ils ne trouvent pas dans l'Ecriture le mot de *transubstantiation* , ils ne veulent pas que la chose y soit exprimée.

La dixième preuve est le témoi-

gnage qu'ont rendu à la Religion Catholique tant de genereux Martyrs, tant de glorieux Confesseurs, tant d'illustres Vierges, tant de grands Evêques, tant de saints Pontifes qui ont sans intermission occupé le Saint Siege de saint Pierre; tant de sçavans Docteurs, tant de Religieux Princes, tant de Peuples. Tous les Impies mêmes & les Herétiques ont rendu témoignage à la Religion Catholique, en l'attaquant elle seule & se réunissant tous pour la détruire.

A l'occasion des Princes qui ont défendu la Religion, le P. Campien cite ces paroles d'Isaïe, chap. 49. *les Roys seront les peres & les Reynes seront les meres qui vous nourriront; & il parle ainsi à la Reine Elizabeth :*
 „ C'est donc à vous puissante Reine,
 „ que parle le saint Prophete : écoutez sa voix, & soyez persuadée que
 „ jamais Calvin ne se trouvera
 „ dans le même Ciel que les Princes
 „ qui ont été les défenseurs, & les
 „ modeles de la vraie pieté. Joignez-vous à eux, & montrez-vous
 : „ digne de la couronne que vous

portez ; digne des Rois vos an-
cestres ; digne des loüanges que les
rars qualitez qu'on admire en
vous , & les belles connoissances
que vous possédez , vous attirent
de routes parts. C'est la seule
chose que je vous souhaite : & à
Dieu ne plaise que , quoy qu'il
arrive , j'aye jamais d'autre des-
sein , que de contribuer de tout
mon pouvoir à votre salut & à
votre gloire. Je sçay qu'on veut
me faire passer dans l'esprit de
votre Majesté pour un seditieux ,
pour un ennemi de l'Etat ; & qu'on
me menace du dernier supplice ,
où l'on ne condamne que les traî-
tres & les scelerats : mais le cheva-
let , le gibet , la mort ne m'éton-
nent point. Il viendra un jour qui
decidera lesquels auront eu le plus
de zélé pour votre service , ou les
partisans de Luther , ou les enfans
de la Compagnie de Jesus.

Il seroit à souhaiter que l'Ouvrage
dont nous parlons fût entre les
mains de tous les Fidèles : & nous
ne craignons point que ceux qui se
donneront la peine de le lire soit

dans l'Original Latin , soit dans la Traduction , jugent que nous en ayions rendu un témoignage trop avantageux. La Traduction est du P. Brignon Jesuite , qui en a déjà donné plusieurs excellentes au Public : comme les Meditations & la Guide de Dupont , l'Imitation de JESUS-CHRIST, le Combat Spirituel &c. Nous lui devons aussi *la vie de Jesus-Christ par le Pere Montreuil*, dans l'état où elle paroît maintenant.

PROJET POUR LA CORRECTION
du Dictionnaire Historique de Mr.
Moréry, déjà revû, corrigé & aug-
menté dans la dernière Edition de
Paris, par Mr. Vaultier. A Paris
1701. in 4°. pagg. II.

LA premiere édition du Dictionnaire de Mr. Louis Moréry, faite en un volume in folio à Lyon en 1674. étoit d'un dessein plus vaste & valoit mieux que tout ce qu'on avoit vû jusqu'alors en ce genre. Il travailla à rendre son Ouvrage plus complet, & on prétend

que ce travail abregca ses jours : car il mourut à l'âge de 37. ans en 1680. Mr. Parayre son amy eut soin de faire achever la deuxième édition de 1680. divisée en deux tomes. Mr. Morery étoit mort sur la fin de l'impression du premier. La troisième édition est de 1683. & elle est faite sur la précédente. Les deux éditions suivantes qui se firent encore en France furent un peu plus correctes ; & augmentées de quelques articles.

Le supplément parut en 1689. Il fut fait sur les memoires de plusieurs personnes sçavantes & principalement sur ceux de Mr. Chapuyseau , à ce que Mr. Vaultier nous apprend dans la Preface de l'édition de Paris 1699. Comme ce volume étoit toujours séparé des deux autres : on songea en France à faire une nouvelle édition , dans laquelle les articles du supplément fussent rangés à leur place avec ceux des deux autres volumes. Les Hollandois nous prévinrent ; & Mr. Jean le Clerc eut soin d'une sixième édition qui se fit par une Compagnie de

Libraires de Hollande en 1694.

La septième & huitième édition, qui se firent encore en Hollande, ne furent gueres différentes de la fixième ; & on n'y corrigea presque que des fautes d'impression. Mr. Vaultier profitant du Dictionnaire Critique de Mr. Bayle , de la Bibliothèque Orientale de Mr. d'Herbello , & du Dictionnaire des Arts de Mr. Corneille , fit faire à Paris une neuvième édition de Morery en 1699.

Mr. le Clerc avoit un peu décrié Morery. Mr. Vaultier dans la Préface de cette édition a eu raison de remarquer que quoique Morery ne fut pas impeccable , *Mr. le Clerc auroit pu le redresser sans le secours de l'invective & de l'ironie ; que c'étoit, traiter trop cruellement un homme à qui le public est redevable au moins d'avoir rompu la glace dans un Ouvrage de cette importance.* Mr. le Clerc, qui aime la tolérance en fait de Religion , n'est nullement endurant sur tout le reste. Ainsi il prit le soin de faire un extrait des fautes de la nouvelle édition de Paris , & l'Au-

teur des nouvelles de la Republique des Lettres l'insera dans son mois de Fevrier 1700. mais sans le mettre sur son compte. Nous n'entrerons point ici dans leurs querelles personnelles. Le public est obligé à l'un & l'autre des soins qu'ils ont pris de mettre ce Dictionnaire en meilleur état qu'il n'étoit : mais sur tout à Mr. Vaultier qui songe maintenant à le refondre entierement & en faire un Ouvrage tout nouveau. Voici son plan.

1. Il rendra la Chronologie uniforme. Il suivra celle d'Usser pour le tems qui a precedé la Naissance de N. S. & pour la suite Mr. de Tillemont & le P. Labbe. il marquera par tout les dattes des années, avant ou après JESUS-CHRIST, en y joignant encore quelque epoque, comme celle des Olympiades dans l'Histoire Greque, de la Fondation de Rome dans l'Histoire Romaine, de l'Egire dans l'Histoire des Mahometans, &c. pour la Periode Julienne; l'Ere de Nabonassar, des Seleucides, de Diocletien &c. il ne juge pas necessaire de s'en servir.

dans un Dictionnaire qui est fait pour d'autres que pour les Sçavans.

2. L'Auteur reformera la Géographie ancienne & nouvelle , qui avoit assurément grand besoin d'être reformée dans toutes les éditions de Morery qui ont paru jusqu'à présent.

3. La distribution des articles n'est pas d'une petite conséquence. Il est important qu'un Lecteur trouve chaque article dans le rang dans lequel il doit le chercher naturellement : sur tout lors que le Dictionnaire est en plusieurs volumes, qu'il est fort incommode de remuer souvent. Ce soin comprend encore celui de rétablir plusieurs noms défigurés & méconnoissables , parce qu'ils ne sont pas bien écrits.

4. Mr. Vaultier se charge de rendre toutes les narrations complètes, en sorte qu'à chaque article historique on trouve un abrégé complet & suivi de tout ce qui y a rapport, en ajoutant le moderne à l'ancien , lors qu'il est possible.

5. La reformation de la Mythologie n'est pas un petit Ouvrage ,

non plus que l'exactitude pour les citations qui sont en quelque manière la base & le fondement de tout le Dictionnaire. Cela demande qu'on aille aux sources, & qu'on ne s'en fie point à d'autres. Mr. le Clerc se sçait bon gré des découvertes qu'il a faites sur la Mythologie, & il est certain qu'il en fait quelques-unes de très-heureuses.

Mr. Vaultier reconnoît de bonne foy que les Sçavans voudroient qu'on retranchât dans Morery ce qui ne merite pas de tenir place dans un Dictionnaire Universel ; & il seroit luy-même assez du même goût. Mais il craint d'allarmer par là ceux qui doivent acheter ce Dictionnaire , & qui ont coûtume de chercher dans les nouvelles éditions des augmentations, plutôt que des retranchemens. Il y a long - tems qu'on dit que la plupart des Livres seroient meilleurs dans le fond s'ils étoient plus courts : mais on n'a point encore vû d'Auteur qui en faisant r'imprimer un Ouvrage ait mis à la tête *Nouvelle édition corrigée & diminuée.*

Une des choses qui meriteroit peut-être le plus d'être retranchée d'un Dictionnaire, & que cependant Mr. Vaultier conservera, ce sont les Genealogies. Il fera même ce qu'il pourra pour n'en omettre aucune, pourvu que les personnes intéressées lui fournissent les memoires dont il a besoin pour cela.

Le reste du projet est employé à répondre à l'extrait que M. le Clerc a publié dans les *Nouvelles de la Republique des Lettres*. Il auroit pû examiner avec la même rigueur le travail de M. le Clerc sur Morery: mais *ce seroit me vanger*, dit-il, & *ce n'est pas mon but*: outre que je n'aurois pas manqué d'attirer un nouvel orage, qu'il auroit encore fallu détourner aux dépens d'un tems qui m'est pretieux, & que je dois conserver à des occupations plus utiles. Le Public comprend aisément que les mêmes raisons nous obligent ici de ménager M. le Clerc, & de ne pas entrer dans tout le détail des réponses qu'on fait à ses accusations.

INSTITUTIO CONCIONATORUM

feu Præcepta & Regulæ , &c.

C'est-à-dire, Instruction des Predicateurs, ou Regles pour former des Predicateurs de la parole de Dieu, tirées des Saints Peres & des Instructions de saint Charles Borromée.

Par le Pere Noël Alexandre Docteur en Theologie de la faculté de Paris.

A Delft, chez Henri Van-Rhin

1701. Avec Approbation, in 8°.

pagg. 496.

IL est bien loüable au P. Alexandre de s'appliquer infatigablement, comme il fait, à écrire; & de travailler aujourd'huy à donner des Predicateurs à la Chaire, après avoir travaillé si long-tems à donner des Théologiens à l'Ecole. L'Ouvrage dont il est ici question, a deux parties. Dans la premiere on trouve ce qui peut former un bon Predicateur. La seconde, qui est beaucoup plus ample, ne contient que des desseins de Sermons sur plusieurs sujets de la Morale Chrétienne & sur quelques Saints en particulier.

Le P. Alexandre commence donc par donner des regles pour la Predication. Il demande d'abord qui sont ceux qu'on y doit employer. Cet employ, di-il, regarde principalement les Evêques: ils ne peuvent se dispenser, sans de fortes raisons, de prêcher eux-mêmes dans leurs Eglises, tous les Dimanches, & toutes les Fêtes de l'année, tous les jours mêmes, ou du moins trois jours la semaine pendant l'Avent & le Carême. Pour les autres Eglises de leur Diocese, ils y doivent faire prêcher les Curez, ou d'autres Predicateurs; si les Curez ne peuvent pas le faire. C'est pour cela qu'on a recours aux Reguliers. Le Souverain Pontife & les Evêques les envoient dans la vigne du Seigneur pour la cultiver. Le P. Alexandre cite sur cela un Concile Provincial de Rouen tenu l'an 1581. où il est dit que les Evêques doivent regarder les Reguliers comme leurs Coadjuteurs; & les maisons des Reguliers comme autant de Seminaires de Predicateurs: qu'ainsi les

Reguliers doivent trouver dans les Evêques , de la bonté , de l'appuy , les secours mêmes dont ils peuvent avoir besoin dans leurs necessitez.

Or entre tous les Predicateurs qu'on tire des maisons Regulieres , les Freres Prescheurs , dit le P. Alexandre , tiennent le premier rang , & leur seul nom de *Freres Prescheurs* en est une preuve. Deforte , ajoute-t'il , qu'il n'y a aucun Frere Prescheur qui ne puisse dire avec l'Apôtre , malheur à moy si je ne presche : *Va mihi si non Evangelizavero*. Le P. Alexandre convient cependant qu'il faut du choix en cela. Il veut qu'on ait égard à la capacité , au talent , à l'âge , à la figure même du corps. Un si grand Ministère , dit-il , ne demande que des hommes Sçavans , & éloquens. La Chaire doit être interdite à ceux qui paroissent trop jeûnes. On n'y peut souffrir des Orateurs contrefaits , bossus &c.

Le P. Alexandre passe à la science du Predicateur & aux sources où il la doit puiser. Ces sources sont l'E-

criture , & les Peres qui l'ont expliquée ; leurs Sermons & leurs Homelies ; les Traditions Apostoliques & Ecclesiastiques &c. L'Auteur marque ici fort au long tout ce que peut lire un Predicateur qui veut devenir habile.

Pour la matiere des Sermons , l'Evangile du jour la doit fournir. Il seroit à souhaiter qu'on en pût toujours faire une espece d'Homelie , qu'on y joignât même l'Epître & la Priere qui sont propres de la Messe du jour. On ne doit point prêcher un Mystere sans en donner quelque intelligence au Peuple. Il ne faut rien mêler d'apocryphe dans les Panegyriques des Saints ; rien qui ne puisse édifier. Saint Charles Borromée veut qu'en citant l'Ecriture on ne suive que la Vulgate : Cependant pour l'expliquer on peut recourir au Grec & à l'Hebreu. On ne doit donner à l'Ecriture que des sens naturels & autorisez par les Peres.

Au reste un Predicateur ne scauroit être trop sage dans ses sermons. Qu'il évite donc tout ce qui sent la

dispute de l'Ecole : qu'il ne se permette rien de badin & d'indigne de la gravité de la Chaire : qu'il ne fasse point mal à propos le Prophe-
te : qu'il cite peu les Auteurs prophanes , & ne leur donne point plus d'autorité qu'ils n'en méritent : qu'il ne s'emporte point en furieux contre les vices : qu'il prenne garde surtout de faire de la Chaire un Theatre où il declame contre des Ordres entiers. Beaucoup moins doit-il parler contre les Puissances Ecclesiastiques ou Seculieres. Au Texte près, il ne doit point entrer de Latin dans un discours François : C'est ainsi dit le P. Alexandre, qu'en usent les plus Éloquens Predicateurs.

L'Auteur traite ensuite de l'éloquence de la Chaire. Les regles de l'Art ne permirent jamais deux exordes. Tout l'art consiste à instruire & à toucher. On ne doit point négliger les ornemens qui peuvent plaire ; mais on ne les doit point affecter : un discours peiné ne convertit point.

Comme il est particulièrement du devoir d'un Predicateur d'instruire

les Fideles sur l'usage des Sacre-
mens , de les éloigner du vice & de
les porter à la vertu , l'Auteur dit
quelque chose de tout cela , & il
passe ensuite aux bienseances de la
Chaire. On les gardera , dit - il , si
l'on sçait proportionner son dis-
cours à la portée de son Auditeur.

Rien n'échappe au P. Alexandre
touchant l'élocution : il veut sur-
tout qu'elle soit simple , & il entre
dans un si grand détail à ce sujet ,
qu'il avertit de ne pas dire en ci-
tant le Prophete Royal le *serenissi-*
me David , mais David simplement.

Au regard de la prononciation ,
il enseigne jusqu'aux differens tons
qu'on doit prendre au commence-
ment , au milieu , & à la fin d'un dis-
cours. Il s'applique aussi très-parti-
culierement à regler l'Action de son
Predicateur , & il lui marque avec
un soin surprenant les moindres
défauts extérieurs qu'il doit éviter.
Par exemple , il lui recommande
de se tenir droit , de n'avoir point
le menton contre l'estomach , de ne
porter point le doigt dans le nez ,
de ne se mordre point les levres , de

ne hausser point les épaules pour les baïsser incontinent après , de ne tousser , & de ne cracher que par nécessité , de ne souffler point du nez en parlant, de ne point paroître en Chaire comme un Gladiateur qui combattroit contre le pecheur : Enfin il pense jusqu'aux doigts & aux sourcils. Ceux qui ont du goût pour l'éloquence & qui sçavent combien l'Action contribue à la perfection de l'Orateur, ne seront pas surpris que le P. Alexandre soit entré dans ce détail, & lui en sçauront même gré.

L'interieur de celui qui prêche ne doit pas être moins réglé que son exterieur ; & ceux qui font profession de persuader aux autres la pratique de la vertu , doivent la pratiquer eux-mêmes ; l'on est surtout icy édifié de voir avec quel desinteressement le P. Alexandre voudroit qu'on prêchât la parole de Dieu. Rien ne le revolte plus que la conduite de ces Predicateurs mercenaires qui vont de village en village faire de leurs Sermons un trafic indigne d'un si saint Ministère.

Après avoir donné des regles pour la Predication, le Pere Alexandre donne des desseins de Sermons sur la plûpart des Evangiles de l'année; & chaque dessein à sa division. Il paroît que l'Auteur ne cherche pas tant à plaire qu'à édifier, & qu'il s'est moins appliqué à trouver des divisions qui fussent justes, qu'à en trouver qui fournissent beaucoup d'instruction. Par exemple sur la Fête de la Purification, il veut que nous apprenions de JESUS-CHRIST, ce que nous devons offrir à Dieu; de la sainte Vierge, comment il faut nous justifier; & de S. Simon quel doit être l'objet de nos desirs.

Tous ces desseins son enrichis de collections de passages qui se rapportent aux divers membres des divisions de chaque sermon, & qui sont comme des pierres d'attente pour la composition du Sermon même. Le P. Alexandre dit qu'il n'avoit composé cet Ouvrage que pour les Religieux de son Ordre. C'eût été dommage que tant d'instructions si utiles & si importantes

n'eussent été que pour un certain nombre de personnes ; & on est très-obligé à l'Auteur d'en avoir bien voulu faire part à tout le monde.

P E T R I F R A N C I I

Eloquentiæ exterioris specimen
primum , ad Orationem Cicero-
nis pro M. Marcello , &c. *Deux*
essais de l'Eloquence extérieure sur
les Oraisons de Cicéron pour Archias
& pour Marcellus , avec deux dis-
cours sur la maniere de declamer,
par Mr. Francius. Seconde édition ,
à Amsterdam , chez Henri Wes-
tenius 1700. in 8°. pagg. 400.

ON se propose en cet Ouvrage d'enseigner la pratique de l'Eloquence *extérieure* qu'on nomme ordinairement dans les Colleges , la *Declamation* , & qui est proprement la maniere de prononcer un discours L'Auteur prend icy un moïen singulier , & dont on ne sçache pas que personne se soit encore jamais avisé. Il raporte les deux Oraisons de Cicéron qu'on vient de nommer dans le titre : il en prend chaque

periode, chaque phrase, & presque chaque mot en particulier; sur quoy il marque la maniere, le ton de voix, le geste de la main, le mouvement de la tête & des yeux, & l'air du visage qui conviennent aux paroles. Par exemple sur ces mots *diurni silentii*, on dit qu'il le faut prononcer lentement & de suite; sur *Patres conscripti*, qu'il faut les dire bas; sur *quo eram his temporibus usus*, qu'il faut les prononcer d'une haleine & d'un ton mediocre; sur *partim dolor*, qu'il faut faire un geste ou une inclination de tête à droite, & sur *partim verecundia*, le faire à gauche, sur *finem hodiernus dies attulit*, qu'il faut étendre un peu la main; & ainsi du reste à proportion.

On demandera peut-être sur tout cela ce que c'est que d'étendre un peu la main, ou de parler d'un ton mediocre, & quelle mesure précisément il y faut garder. C'est ce qu'il n'est pas facile de faire comprendre aux Lecteurs, comme l'Auteur le remarque dans son avertissement. Cependant en remuant la main, & en élevant la voix hors

d'une juste mesure , on prononcera à peu près avec le même succès que ce fameux Valet qu'on fit Avocat sur le champ , & à qui l'on disoit de faire des gestes , & d'élever la voix. Il faisoit ce qu'on luy disoit ; mais parce qu'il ne le faisoit pas dans une juste proportion , il en étoit beaucoup plus ridicule. Aussi Mr. Francius qui est Professeur public d'Eloquence à Amsterdam , a-t-il eu soin d'avertir que son Ouvrage est particulièrement pour ceux qui l'ont entendu & vû luy-même montrer la pratique de ce qu'il enseigne, afin de leur en rappeler & de leur en conserver la memoire.

A l'égard de tous les autres , il semble que l'Auteur, pour leur rendre utile son dessein , auroit dû emprunter de la Musique l'art de noter les differens tons de voix , & du celebre Mr. Beauchamp l'art de marquer sur le papier les divers mouvemens du corps ; sans toutes ces précautions , ces Essais de Mr. Francius n'ont pas laissé de paroître utiles ; puis que c'est ici la seconde édition. L'on y trouve au commen-

cement de la seconde partie quelques regles de bienfiance que doivent observer les Ministres Protestans dans l'exercice de leur predication, & l'Auteur entre en leur faveur dans un grand détail. Il trouve mauvais dans la dixième regle que ceux qui prêchent tiennent leur mouchoir à la main, comme on le fait en Hollande; ou qu'on le mette sur la Chaire, comme on le pratique en France; il permet cependant que le Predicateur s'essuye le visage quand il suë, & qu'il se mouche dans le besoin, disant que ce sont là des necessitez humaines dont on ne peut faire un crime à personne. Voilà une indulgence dont les Orateurs ont lieu d'être contents.

Les deux discours Latins que Mr. Francius ajoûte à la fin de la premiere partie sont deux harangues qu'il a prononcées luy-même. Dans la premiere il montre l'importance de s'exercer à bien déclamer; contre ceux qui s'imaginent que c'est un exercice frivole: dans la seconde il prétend justifier sa methode de faire apprendre

des Sciences & des beaux Arts. 121
apprendre par cœur les pieces de
quelque Auteur celebre , pour s'ex-
ercer à les dire avec art, & suivant
des regles certaines.

HISTOIRE DES EMPEREURS
*& des autres Princes qui ont regné
durant les six premiers siècles de l'E-
glise, &c. Justifiée par les cita-
tions des Auteurs Originaux : avec
des Notes pour éclaircir les princi-
pales difficultez de l'Histoire. Tome
cinquième qui comprend depuis Va-
lentinien I. jusqu'à Honoré. Par Mr.
le Nain de Tillemont. A Paris chez
Charles Robustel, rue S. Jacques
1701. in 4°. pagg. 879.*

LE cinquième tome de l'Histoire
des Empereurs comprend celle
de Valentinien , de Valens, de Gra-
tien, de Valentinien II. de Theo-
dose, d'Arcadius & d'Honorius fils
de Theodose.

V A L E N T I N I E N.

Valentinien eut pour pere Gra-
tien, homme d'une naissance medio-
Septemb. Octob. 1701. F

cre , & qui s'avanca par son merite. Celui-ci s'étoit acquis sur tout l'estime & l'affection des gens de guerre ; ce qui contribua beaucoup à faire monter son fils sur le Thrône Imperial. Valentinien fut élu Empereur vers le commencement du mois de Fevrier de l'an de N. S. 364. neuf ou dix jours après la mort de Jovien. Il étoit absent , & l'on ne pouvoit point l'accuser d'avoir brigué l'Empire ; il n'étoit pas même croyable qu'il y eût pensée ; cependant toutes les voix se réunirent en sa faveur. L'armée étoit pour lors à Nicée, où Valentinien, qui étoit resté à Ancyre , se rendit le 24. de Fevrier , & fut proclamé Empereur le 26. Il fit voir dès ce jour-là même , qu'il étoit digne de l'Empire, par la maniere dont il reprima les soldats qui vouloient lui choisir sur le champ un Colleague.

Une Election si singuliere a été regardée par plusieurs anciens Ecrivains comme un effet de la Divine Providence , qui avoit voulu récompenser dès cette vie la générosité avec laquelle Valentinien avoit

confessé la Foy de JESUS-CHRIST sous Julien l'Apostat au péril de ses biens & de sa fortune. Valentinien continua sur le Thrône à faire éclater son zele pour la Religion : mais en même-tems qu'il l'appuyoit par ses Edits, il sceut toujours se contenir dans les bornes d'un Empereur, & ne s'ingera jamais de juger des matieres qui la regardent.

Ce Prince avoit d'excellentes qualitez. Il étoit bien fait de corps, & il avoit l'air majestueux. Quoy qu'il eut de la facilité pour parler, il parloit peu ; & il le faisoit toujours avec sagesse. Il avoit l'esprit vif, la memoire heureuse, beaucoup de genie pour les Arts. Il étoit plein de feu, & cependant très grave & très-serieux. Ammien lui donne la gloire d'avoir été extrêmement chaste. Il ne donnoit les Charges qu'à ceux qu'il en jugeoit les plus dignes. Il a toujours paru ennemi irreconciliable des vices & sur tout de l'injustice : aussi disoit-il souvent que la justice est la premiere vertu d'un Souverain. Il cherchoit à soulager les peuples & ils s'appliquoit

sur tout à les mettre à couvert des insultes des Barbares. Plusieurs Ecrivains loüent sa prudence , sa fermeté , son courage , sa vigilance & son habileté dans la guerre. Mais on lui reproche d'un autre côté d'avoir trop fait paroître de bonne opinion de lui-même , d'avoir été en vieux de la gloire des autres, & de s'être trop aisément effrayé dans les dangers imprevis. Sa severité & son inclination à ménager ses finances ont aussi passé dans l'esprit de plusieurs pour cruauté & pour avarice. Nonobstant ces defauts il a été regardé comme un grand Prince, & il l'étoit en effet.

Valentinien n'avoit pas encore regné un mois qu'il s'associa son frere Valens, & l'aislant l'Orient au nouvel Empereur , il se reserva l'Illyrie, l'Italie, les Gaules, l'Angleterre, l'Espagne & l'Afrique, qui composoient l'Empire d'Occident. Pendant son regne les Allemans firent plusieurs courses dans les Gaules; les Sarmates, & les Quades dans la Pannonie; les Pictes & les Saxons dans l'Angleterre; les Astures &

des Sciences & des beaux Arts. 125
divers autres peuples Maures dans
l'Afrique.

Les Allemans commencerent leurs
courses dans les Gaules dès l'an 365.
mais il repasserent le Rhein à l'ap-
proche des troupes que l'Empereur,
qui étoit pour lors à Paris, envoya
contre eux. Ils revinrent l'année
suivante en plus grand nombre ; &
ils taillerent en pieces ce qui se pre-
senta des troupes Romaines pour
les arrêter. On envoya contre ceux
Dagalaïse , auquel Jovin succeda
bien-tôt. Celui-ci defit trois fois les
Allemans : leur Roy même fut pris
& pendu sur le champ par les sol-
dats. Mais les Barbares eurent leur
revanche l'année d'après, ayant sur-
pris & pillé Mayence. Les Romains
ne se vangerent de cet échec que
par une honteuse perfidie , faisant
assassiner Vithicabe un des Rois de
cette nation, par un de ses gens qu'ils
avoient corrompu.

En 368. Valentinien accompagné
de Gratien son fils entra dans le
païs des Allemans, & les ayant atta-
quez sur une montagne, où ils s'é-
toient retranchez , il les y força.

F ij

Presque toute leur armée perit en cette occasion : ce qui les obligea de demander la paix à Valentinien. Mais ce Prince ayant l'année suivante fait faire quelques fortifications sur les bords du Rhein , les Allemans prétendirent que c'étoit donner atteinte à la paix : & parce qu'on n'eut point d'égard à leurs remontrances ils donnerent sur les travailleurs, & tuerent tout ce qu'ils rencontrèrent sur le mont Piri : c'est le poste qu'on vouloit fortifier , & que quelques-uns croient être à présent Heidelberg.

L'an 370. Valentinien tâcha d'engager les Bourguignons à porter la guerre dans le païs des Allemans. Mais les Bourguignons voyant que les Romains ne les secundoient pas, s'en retournerent sans avoir rien fait : & les Romains firent seulement quelques courses sur le païs ennemi. La campagne suivante Valentinien voulut surprendre Macrien, celui des Rois Allemans qui lui faisoit le plus de peine. Macrien fut averti de la marche de l'Empereur & se retira : de sorte que les Romains s'en retournerent sans avoir

rien fait que de ravager le païs. Ils conclurent néanmoins deux ans après avec Macrien une paix que ce Prince garda fidèlement.

Cette même année les Quades & les Sarmates commencèrent à ravager la Pannonie. En voici l'occasion. Valentinien pour couvrir les terres de l'Empire avoit ordonné qu'on bâtît quelques forts au de là du Danube. Le terrain sur lequel on voulut les bâtir appartenoit aux Quades : & ces peuples prièrent Equice, qui commandoit les Romains dans ces contrées, d'en écrire à l'Empereur, avant que de passer outre. L'Empereur ordonna qu'on continuât les forts, & envoya Marcellien pour y faire travailler. Gabinien Roy des Quades vint lui-même trouver ce Seigneur Romain & le pria de faire en sorte que les choses demeurassent comme elles avoient été. Mais Marcellien fit assassiner Gabinien à la fin d'un repas qu'il lui donna. Les Quades irrités de la mort de leur Roy, prennent aussi-tôt les armes, passent le Danube avec les Sarmates, rava-

gent tout le plat païs , & taillent en pieces deux Legions. Les Sarmates voulurent aussi entrer dans la Haute-Mesie ; mais il en furent repoussez par Theodose , qui fut depuis Empereur. Valentinien alla lui-même en Illyrie l'année suivante : sa mort l'empêcha de terminer cette guerre.

Huit ans auparavant les Pictes & les Ecoissois avoient fait une irruption en Angleterre , & le soin de cette guerre fut confié au Comte Theodose pere de l'Empereur du même nom. Theodose defit les Barbares par mer & par terre , & conquist sur eux une Province dont ils s'étoient emparez. Theodose defit aussi les Saxons qui par le moyen de leur Vaisseaux ravageoient les côtes de l'Empire Romain : mais on fit à ces peuples une trahison, à laquelle il n'eut point de part.

L'an 370. ils avoient demandé la paix ; & l'ayant obtenuë, ils s'en retournoient en leurs païs : les Romains leur dresserent une embuscade à Deussonne , qu'on croit être Duits vis-à-vis de Cologne au de-là du Rhein ; & les ayant surpris , ils

les massacrerent impitoyablement. Valentinien eut aussi une guerre contre les François, dont on ne sçait pas le détail.

La revolte d'Afrique inquieta beaucoup plus ce Prince que n'avoient fait les courses des Barbares. Le Comte Romain qui gouvernoit cette Province y faisoit un brigandage horrible , & y avoit mécontenté beaucoup de personnes. Un Prince Maure nommé Firme étant irrité contre Romain , & voulant prévenir les violences qu'il en craignoit resolut enfin de secoüer le joug. Il se fit donc declarer Roy, & souleva tous les Maures contre l'Empire. Il ravagea toute l'Afrique , prit Cesarée qu'on croit être Alger, & se saisit aussi de Rucate ou il fit bien du desordre. Comme Valentinien avoit beaucoup de confiance dans l'habilité du Comte Theodose , il lui abandonna le soin de cette guerre qui dura plusieurs années , & qui fut celebre par un grand nombre de batailles que les Barbares perdirent toutes. La guerre ne finit que par la mort de Firme

qui s'étrangla pour ne point tomber entre les mains de son vainqueur.

Valentinien mourut d'Apoplexie le 17. de Novembre de l'année 375. la cinquante-cinquième de son âge, après avoir regné près de douze ans.

V A L E N S.

Il s'en falloit bien que Valens eût tout le merite de Valentinien son frere. Il n'avoit été instruit ni dans les belles Lettres, ni dans la Science militaire. Ce Prince ne laissoit pas cependant d'avoir de bonnes qualitez : s'il ne fut pas capable de trouver de lui même des expediens, il sçavoit au moins choisir les meilleurs parmi ceux qu'on lui proposoit. Il étoit constant & fidelle dans son amitié, severe à faire observer la discipline civile & militaire; magnifique dans les Ouvrages publics. Themistius dit qu'il rebâtit, embellit, & agrandit plusieurs villes; qu'il rendit les ports de mer plus commodes; qu'il fit reparer

les grands chemins. Il fit faire aussi des bains public à Constantinople & à Antioche, & divers châteaux le long du Danube. Voilà les bonnes qualitez de Valens : qui d'un autre côté étoit timide, ennemi du travail, sauvage, colere, dur & porté à la cruauté. Il se fit Arrien & persecuta cruellement les Catholiques, pendant qu'il laissoit une liberté entiere aux Payens, aux Juifs & à tous les Heretiques.

Il eut de grosses guerres à soutenir pendant son regne. La premiere fut contre Procope qui, pendant que Valens étoit en Cappadoce, s'étoit fait proclamer Empereur à Constantinople. Valens eût à cette nouvelle abandonné les marques de sa dignité; s'il n'eût été rassuré par ses principaux Officiers. Procope gagna les premieres troupes qu'on envoya contre lui; & Rumitalque l'un de ses Capitaines se saisit de Nicée. Valens fut aussi-tôt investir Nicée, & alla lui-même mettre le siege devant Chalcedoine : mais il fut obligé d'abandonner honteusement l'un & l'autre entreprise, &

de se retirer à Ancyre pour attendre de nouvelles troupes. Cependant Procope se saisit de Cyzique, & se rendit maître de tout l'Hellespont. Tout cela se passa l'an de N. S. 365.

L'année suivante fut fatale à Procope. Vallens lui donna bataille proche de Nacolie ville de Phrygie. Le combat fut long-tems douteux ; mais un des Capitaines de Procope ayant passé du côté de Valens pendant le combat, & ayant été suivi de plusieurs autres, Procope prit la fuite. Deux de ses Capitaines l'arrêterent la nuit suivante & l'amenèrent à Valens qui lui fit couper la tête, & qui fit en même-tems mourir les deux traîtres qui l'avoient amené.

La seconde guerre que Valens eut à soutenir fut contre les Goths, qui s'étoient déclarez pour Procope. Valens marcha contre eux ; mais il ne peut passer le Danube qui étoit débordé. Il ne le passa que l'année suivante qui étoit la 369. de N.S. & les Goths s'étant retirés dans les forets, il fit ravager tout leur

païs. Il défit ensuite Athanaric le plus puissant Roy des Goths, qui s'étoit avancé avec une armée nombreuse : après quoy ces peuples demanderent la paix & l'obtinrent.

Deux ans après Valens fit la guerre à Sapor Roy de Perse, qui avoit fait tuer Arsace Roy d'Arménie, & qui vouloit encore perdre Parasild' Arsace. Le danger où se trouvoit ce malheureux Prince, toucha l'Empereur, qui luy envoya du secours & alla luy même en Arménie. Les Perses regardant ces démarches de Valens comme une déclaration de guerre, attaquèrent ses troupes, qui les receurent avec beaucoup de fermeté, & qui en firent un grand carnage. La campagne suivante ne fut remarquable que par une perfidie insigne commise par les ordres de Valens. Le Roy d'Arménie luy étoit devenu suspect sans raison ; & sur cela il le fit assassiner. Depuis ce tems-là Valens fut toujours malheureux.

La revolte des Goths le contraignit de faire avec les Perses une paix désavantageuse. Ceux-là avoient

été chassé de leur païs par les Huns; & Valens leur avoit permis de s'établir dans la Thrace. On avoit promis de leur fournir des vivres après qu'ils auroient passé le Danube : On ne leur tint point parole, & on ne leur en vendoit qu'à un prix excessif. Ainsi la faim mit les Barbares dans la nécessité de prendre les armes, & de faire le dégât dans le païs, & les troupes Romaines qui vouloient s'y opposer ayant été plusieurs fois battues; Valens prit la resolution de marcher en personne contre les Goths. Il étoit avec une grosse armée à la vûe des ennemis; & Gratien son neveu s'avançoit à grandes journées pour venir à son secours. Fritigene Roy des Goths demandoit de son côté à traiter de paix; mais Valens ne voulut ni faire la paix avec les Barbares, ni partager avec Gratien la gloire de les vaincre. Ainsi malgré le conseil de ses principaux Officiers, il donna bataille avant que ce Prince fut arrivé, & son armée fut taillée en pieces.

L'Empire n'avoit point souffert

de perte plus considerable depuis la bataille de Cannes que celle qu'il fit alors. Valens fut blessé d'un coup de flèche , dont quelques uns ont dit qu'il mourut sur le champ de bataille. D'autres assurent qu'il fut brussé dans une maison où il s'étoit retiré à cause de sa blessure. Un saint Abbé nomme Isaac, lorsque ce Prince partit de Constantinople , luy prédit cette mort funeste à cause de la persecution qu'il faisoit aux Catholiques.

G R A T I E N.

Gratien nâquit à Sirmich le 18. d'Avril en 359. il n'avoit gueres que huit ans , lorsque Valentinien son pere le declara Auguste en 367. Il n'en avoit que 16. & demi , lorsque son pere mourut ; & il ne regna que huit ans depuis la mort de son pere. Cependant dans un regne si court, & à un âge si peu avancé, il n'a pas laissé d'acquérir beaucoup de reputation. Aussi étoit ce un Prince des plus aimables & des plus accomplis qu'on puisse voir. Il étoit bien fait

de corps & de visage , d'un naturel excellent , belliqueux , adroit dans les exercices militaires , prompt & vigilant à la guerre , chaste & très-frugal dans le boire & dans le manger , peu addonné au sommeil , modeste , plein de bonté & de douceur , liberal , sage & éloquent. Il eut toujours pour le celebre Aufone son precepteur , une soumission respectueuse , qu'on auroit louée dans un simple particulier. Tout ce qu'on reproche à ce Prince , c'est d'avoir été un peu trop enjoué , trop facile à accorder des graces , & trop porté au plaisir de la chasse , dans un tems où la situation de l'Empire demandoit de luy une application entiere aux affaires ; mais ces defauts legers étoient pardonnables à un Prince de son âge ; & il s'en seroit bientôt corrigé. Ammien qu'on n'a jamais accusé d'avoir loué avec excès les Princes Chrétiens , dit que Gratien auroit infalliblement égalé les plus grands Princes de l'Antiquité , s'il avoit vécu plus long-tems.

L'Histoire n'a pas marqué en détail les victoires de Gratien. On

ſçait ſeulement qu'il remporta par lui-même & par ſes Capitaines, pluſieurs avantages ſur les Goths & ſur les autres Barbares : il n'y a que la bataille de Colmar dont les Auteurs nous ayent inſtruits en particulier. Les Allemans ayant appris que Gratien avoit envoyé l'élite de ſes troupes au ſecours de Valens ſon oncle, & qu'il alloit luy-même partir pour l'Illyre crurent qu'ils pouvoient en ſeureté attaquer les Gaules. Gratien ramalla promptement quelques troupes ; & quoy qu'il eut bien moins de ſoldats que les ennemis ; il ne laiffa pas d'aller à leur rencontre. Il les attaqua avec courage, en tua juſqu'à trente mille, entra dans leur pays, & les ayant forcez dans leurs montagnes, il les obligea de ſe rendre & de luy fournir un certain nombre de ſoldats.

Mais deux choſes rendirent particulièrement recommandables le regne de Gratien ; ſon zele pour la Foy Catholique , & le choix qu'il fit de Theodoſe pour ſon Collegue à l'Empire. Il fit une infinité de Loix en faveur des Catholiques ,

renversa l'Autel de la Victoire que Julien avoit rétabli dans le Senat, ôta aux Vestales les Privileges que les Empereurs Payens leur avoient accordez, refusa l'habit & la qualité de souverain Pontife, que les Gentils lui offrirent, rappella tous les Evêques Catholiques que Valens avoit chassés de leurs sieges, & entretenoit toujours avec S. Ambroise une liaison très-étroite. Il aimoit à être avec lui; il le prioit de l'instruire des choses de la Foy; il luy écrivoit quand il étoit absent. Saint Ambroise répondoit de son côté à l'amour que Gratien lui portoit, & rien ne le consolait davantage que la foy & la pieté de ce Prince, qu'il appelle dans une de ses lettres *très-Chrétien* : titre glorieux, que les Rois de France par leur pieté se sont depuis rendu propre & hereditaire.

Les grandes qualitez de Gratien n'empêcherent pas qu'il ne s'attirât la haine des soldats Romains. Les Alains & les François qui s'étoient trouvez dans ses armées, l'y avoient très-bien servi; & Gratien leur

donna beaucoup de témoignages d'estime & de confiance. Les Légions Romaines qui avoient un grand mépris pour les Barbares, ne pouvoient supporter l'estime que l'Empereur avoit pour eux : & Maxime profitant de ces conjonctures prit la pourpre en Angleterre, d'où il passa aussi tôt dans les Gaules. Il sceut si bien ménager l'esprit des soldats qui se declarerent pour lui & abandonnerent tout à coup Gratien. Ce Prince digne d'un meilleur sort fut pris & tué par ses ennemis auprès de Lyon , où il s'étoit réfugié avec trois cens chevaux seulement.

VALENTINIEN II.

Valentinien second n'avoit que quatre ans , lorsqu'il fut proclamé Empereur par l'armée d'Illyrie , après la mort de Valentinien premier son pere. Gratien , qui avoit trouvé mauvais que cela se fût fait sans attendre son consentement , ne laissa pas de se l'associer aussi tôt après. S. Ambroise pendant la mino-

rité de Valentinien eut beaucoup à souffrir de l'Imperatrice Justine sa mere qui étoit Arienne. Après la mort de Gratien, Maxime qui ne voulut pas s'attirer d'abord les armes de Theodose, consentit à laisser à Valentinien l'Italie & l'Afrique. Mais quand il crût sa domination affermie, il entra en Italie avec une armée. Valentinien se refugia à Constantinople auprès de Theodose qui le reçut parfaitement bien, & le rétablit l'année suivante, après avoir vaincu & pris Maxime. Valentinien profita beaucoup de l'exemple & des instructions que lui donna Theodose pendant les trois ans qu'il demeura en Italie; & ce Prince promettoit beaucoup; mais Arbogaste, à qui il avoit voulu ôter sa charge, le fit cruellement étrangler à l'âge de vingt-ans. Saint Ambroise qui l'aimoit tendrement, sur tout depuis qu'il avoit cessé de persecuter l'Eglise, fit son Eloge funebre; & ne laissa pas d'espérer son salut; quoyque ce Prince, qui avoit demandé le Baptême, fût mort avant que de l'avoir reçu.

Pour n'être point trop long-tems sur un même Livre, on remet au Journal suivant ce qui regarde les Empereurs Theodose, Arcadius & Honorius.

LA RHETORIQUE DE
l'Honnête-Homme , ou la maniere de bien écrire des Lettres, de faire toutes sortes de discours & de les prononcer agréablement; celle d'acquies l'usage de la langue Française , d'imiter les Poètes , & de choisir les bons Auteurs pour son étude : où l'on a ajouté à la fin le Catalogue des Livres dont un honnête-homme doit former sa Bibliothèque.
A Amsterdam, chez George Gallet 1700. in 8°. pagg. 245.

LE dessein de l'Auteur est d'apprendre à bien faire toutes les petites pieces, où il entre de l'esprit & de l'éloquence, & qui sont d'un usage frequent dans la vie civile : comme les Lettres, les Complimens, les Harangues, les Oraisons Funebres, les Discours d'un Ambassadeur, les billers, les placets,

&c. Sur chacune de ces choses il donne quelques regles, & apporte un exemple. Il ajoute à la fin les Livres dont peut être composé la Bibliothèque d'un honnête-homme: il pouvoit dire d'un honnête-homme Protestant, & qui n'est pas difficile sur le choix des Livres: témoin l'Histoire de la Papesse Jeanne qu'on met serieusement ici parmi ceux dont on fait la liste.

L'Auteur observe dans l'avertissement que son Ouvrage manquoit au Public, & que du moins le plan en est bon. Il est vrai que ce dessein flatte l'imagination: aussi d'autres que lui l'avoient-ils eu, & entre autres le P. Fabri dans son *Euphyander* imprimé à Lyon 1669. in 12. Mais l'Auteur prétend qu'on n'a point encore donné de regles si claires que les siennes. On en peut juger par ce qu'il dit, pour enseigner à faire un placet: qu'il y faut user de termes soumis, & s'y expliquer d'une manière aisée, ingénieuse & sans bassesse: que le stile doit être vif sans être guindé ni affecté, mais accompagné d'une élégance

naturelle. A la verité rien n'est plus clair que tout cela ; mais avec cette leçon je ne sçai si l'on aura un grand secours pour faire un placet, supposé qu'on n'en sçache pas faire d'ailleurs. C'est-là le défaut de la plûpart des preceptes qu'on veut donner touchant la pratique de l'éloquence : ils sont si vagues qu'après les avoir reçeûs, on est à peu près aussi avancé qu'auparavant.

Il semble que ce soit pour remédier à cet inconvenient qu'on a mis un exemple à chaque article pour faire voir en particulier l'application des regles trop generales. Il seroit à souhaitter qu'on en eût mis plus d'un : car les matieres étant infinies & devant être néanmoins traitées d'une maniere propre, il est difficile qu'un exemple sur un sujet, serve beaucoup dans un sujet different. L'Auteur apporte pour exemple dans le genre persuasif, la Lettre de la Reine Christine au Landgrave de Hesse pour l'engager à ne point changer de Religion : est-ce là un modele fort naturel pour persuader à un homme de re-

noncer au jeu? Le point essentiel en fait d'éloquence & de belles lettres, est de se former le goût par un grand usage des bons Livres, & de cultiver son talent par un grand exercice.

*ESSAIS SUR L'IDEE DU
parfait Magistrat , où l'on fait voir
une partie des obligations des Juges.
A Paris , chez Pierre Emery ,
Quay des Augustins 1701. 1. vol.
in 12. pagg. 586.*

CE Livre est plein d'instructions très-propres à former un bon Magistrat, & l'Auteur y fait paroître beaucoup de piété & de Religion. Son Avertissement roule entièrement sur l'obligation que chacun a d'étudier ses devoirs.

„ Il ne faudroit que cela , dit-il,
„ pour empêcher tous les desordres
„ que nous voyons dans le monde.
„ Le Marchand se plaint du Magistrat,
„ & le Magistrat du Marchand.
„ Il en est de même du Gentilhomme
„ & du Laboureur , du Bourgeois
„ & du soldat. Et toutes ces
„ plaintes

plaintes sont le plus souvent assez “
justes , parce que tous font des “
fautes contre les devoirs de leur “
profession. . . Pour faire cesser ces “
plaintes reciproques , il ne faut ni “
étudier la Politique , ni fouiller “
dans l’Histoire, ni courir les terres “
& les mers , afin de trouver les “
moyens de changer en mieux la “
face du Corps Politique. Il suffi- “
roit de bien étudier nos Ordon- “
nances (après l’Evangile qui est la “
Loy de tous les Chrétiens) il suffi- “
roit, dis-je , de bien étudier nos “
Ordonnances & de les pratiquer. “
Alors tout le monde seroit con- “
tent. “

Cette étude , ajoute l’Auteur, “
regarde particulièrement le Ma- “
gistrat: parcequ’il est proprement “
l’Inspecteur de tous les Ordres “
qui composent la Société Civile, “
& qu’il est établi pour veiller à ce “
que tous les Citoyens observent “
les loix qui reglent le devoir de “
leur profession. Ainsi la vigilance “
& l’exaétitude du Magistrat suffi- “
roit pour remettre tout le peuple “
dans l’ordre , & par consequent “

Septemb. Octobr. 1701.

G

„ pour entretenir tout le Corps Po-
 „ litique dans l'union & dans la
 „ paix.

„ C'est de cette maniere que se
 „ doivent reformer les Empires &
 „ toutes les Societez. Il ne faut
 „ point changer le gouvernement
 „ établi, mais observer exactement
 „ toutes les Loix. Ainsi auroient
 „ dû faire les prétendus Reforma-
 „ teurs du dernier siecle, pour refor-
 „ mer veritablement l'Eglise, selon
 „ le dessein qu'ils se vantoient d'en
 „ avoir : étudier les dogmes & les
 „ Canons de ses Conciles & les re-
 „ gles de sa Morale, afin d'y con-
 „ former leur foy & leurs mœurs.
 „ Par cette conformité l'Eglise se
 „ seroit trouvée reformée en eux ;
 „ & leur exemple auroit servi à la
 „ reformer dans les autres.

L'Auteur examine ensuite si la
 venalité des charges n'est pas la cau-
 se des maux qui se commettent dans
 l'administration de la Justice. Il
 convient que cette venalité à ses
 inconveniens : mais enfin, dit-il, est-
 elle un obstacle à la science ? étouffe-
 t-elle les sentimens d'honneur & de

probité dans les ames bien nées ? Au contraire , plus un père de famille est accommodé , plus aussi il est en état de rendre habile un fils qu'on destine aux emplois de la Justice.

Quand l'Auteur veut apporter des exemples des grands Magistrats, ils ne les va point chercher parmi les Grecs & les Romains ; il s'attache à ceux qui sont parmi nous , ou qui ont vécu de nos jours.

Ces Essais contiennent quarante deux chapitres , à la fin desquels on a mis quelques additions par forme de supplément. L'Auteur entre dans un grand détail de toutes les actions du Magistrat , & regle jusqu'à ses divertissemens , ses exercices, son habit, l'extérieur de sa personne. Il marque ce qu'il doit à Dieu , à la Religion , à la Loy , au Public : quel doit être son zele à faire observer les Ordonnances , sa fermeté contre les sollicitations : ce qu'il peut faire en faveur de ses parens , & de ses amis : son assiduité dans l'exercice de sa charge , &c. Il veut que le parfait Magistrat opine selon ce qu'il croit le plus juste ,

quand il seroit assuré d'être seul de son avis. Il parle du secret qui se doit garder dans les Compagnies de Juges; de leur reception; des informations de vie & de mœurs, quand on entre en charge; du serment qu'on fait alors; des causes de recusation; des Mercuriales; du Droit François; de la Loy; de la Jurisprudence des Arrêts; de l'Usage; des procédures & formalitez; de la conduite du Magistrat dans les affaires criminelles; de sa vigilance sur les Ministres inferieur de la Justice; du respect dû aux Magistrats; des Arbitres &c.

L'on ne doit point attendre de nous le détail de ce que l'Auteur dit sur tout cela: mais voici quelques endroits plus marquez que nous avons cru ne devoir pas omettre.

Un Magistrat ne doit pas tellement s'appliquer aux affaires du public qu'il neglige celles de sa famille. Sur cela l'Auteur rapporte que la femme de Mr. du Menil Avocat General lui disoit ces paroles de la femme d'Aristide à son mari; *je voudrois que les affaires du public fussent*

des Sciences & des beaux Arts. 149
les vôtres, & que les vôtres fussent celles du public. Pag. 24.

Charles IX. interdit un jour un Conseiller de la Cour pour avoir joué à la paume devant tout le monde. Ce Prince jugeoit que cela étoit indigne de la gravité d'un Magistrat. *pag. 31.*

Dion nous apprend qu'Auguste défendit aux Juges de faire des visites. L'Auteur remarque très-bien que cette Loy se pouvoit pratiquer parmi les Romains, chez qui les Juges n'étoient que pour un tems, ou pour quelques affaires seulement. Mais parmi nous que les Juges le fassent toute leur vie dans leur pays, & au milieu de leurs parens, ce feroit vouloir rompre tous les liens de la société que de leur faire pratiquer cette Loy. *pag. 95.*

Mr. de Lamoignon recevoit également bien toutes les personnes qui avoient des affaires devant lui de quelque qualité & condition qu'elles fussent, & il donnoit une audience favorable à tout le monde. *N'ajoutons pas, disoit il souvent, au malheur qu'ils ont d'avoir des procès*

150 *Memoires pour l'Histoire*
celui d'être mal reçûs de leurs juges :
nous sommes établis pour examiner leur
droit, & non pas pour éprouver leur pa-
tience. pag. 170

On trouve dans Athenée liv. 23.
que celui qui avoit une seule fois
mangé au cabaret ne pouvoit jamais
être de l'Areopage. pag. 171.

La constance de Maître Guillau-
me Joly Lieutenant General de la
Connétablie, à ne point jurer qu'il
n'avoit point achepté son office,
donna lieu à Henri IV. de faire ar-
rêter dans l'Assemblée des Notables
à Roüen, que l'on retrancheroit ce
serment qui se faisoit contre la veri-
té & contre la notorieté publique.
pag. 194.

La Loy est un Arrêté de toute la
Republique, ou de toute la Cité,
suivant lequel les particuliers doi-
vent regler leur vie & leur condui-
te. Dans les Etats Monarchiques
cet Arrêté vient du Conseil du Sou-
verain. Il y a donc dans la Loy une
espece d'obligation contractuelle,
ou des Citoyens entre eux, ou des
sujets envers le Prince, de vivre se-
lon cet Arrêté, & d'y conformer

leurs actions & la disposition de leurs biens. *pag.* 341.

Un Magistrat ne doit pas employer la tromperie ; mais il peut user d'adresse pour decouvrir l'Auteur d'un crime. En voici des exemples, Un homme avoit été tué d'un coup de pistolet par un gaucher ; le Juge, pour sçavoir si l'accusé étoit gaucher , laissa tomber son gant : l'accusé aussi-tôt le ramassa de la main gauche. L'Empereur Claude I. commanda à une mere de prendre pour mari celui qu'elle ne vouloit pas reconnoître pour son fils : cette mere , qui avoit été assez dénaturée pour desavoüer son fils, ne le fut pourtant pas assez pour l'épouser ; & par-là son crime fut averé. *pag.* 395.

A l'Occasion de l'Ordonnance de Louis XIII. qui défend aux Juges de prendre à ferme ni d'acquérir par decret des heritages qui se vendent dans les Jurisdicitions des corps dont ils sont, l'Auteur rapporte l'exemple d'un grand Prince que Dieu a enlevé du monde depuis quelques années à la fleur de son âge. Ce

Prince ayant sçeu de son Intendant qu'une terre , dont il s'étoit fait rendre adjudicataire par decret à 40000. liv. en valoit 80000. il lui ordonna d'en payer encore 40000. *n'étant pas juste, dit-il , qu'une personne comme moy s'enrichisse de la perte des particuliers , à cause que l'autorité de mon nom a empêché les encheres.* pag. 416.

L'Empereur Zenon avoit ordonné que tous ceux qui auroient administré quelque charge dans les Provinces demeurassent dans les lieux de leur administration encore 50. jours après leur temps achevé ; afin que pendant ce temps-là tous ceux qui auroient sujet de se plaindre, le pussent faire avec liberté : & si quelqu'un avoit la temerité de violer cette loy en se retirant avant les cinquante jours expirez , il étoit coupable de crime de Leze-Majesté. pag. 452.

L'Auteur rapporte l'origine des Epices. Il ne faut point douter que la Justice ne fût autrefois en France toute gratuite : puisque nous voyons dans les anciennes Ordonnan-

ces qu'il n'est parlé que des taxes pour les voyages que les Juges ou Commissaires étoient obligez de faire, & pour la confection des Enquêtes : lesquelles taxes sont spécifiées avec défense de passer au delà. Cela étoit conforme à l'ancienne Jurisprudence des Romains. Dans la suite des temps les Parties qui avoient gagné leurs procès firent quelques petits presens de confitures & de sucreries, d'où on leur donna le nom d'*Epices* : nom general qui comprenoit toutes les choses de cette nature : comme il paroît par nos anciens Historiens, lesquels, pour exprimer *la collation*, disent, *apporter le vin & les épices*. Ces presens qu'on pouvoit comparer aux étreines des Romains, ont été à la fin convertis en argent.

pag. 487.

Le President Lizet forcé par le credit de la Duchesse de Valentinois, à qui il n'étoit pas aussi dévoué qu'elle l'auroit souhaité, de donner la demission de sa charge, dit que pour avoir été trois ans Conseiller, douze ans Avocat du Roy, & vingt-

ans Premier President du Parlement; il n'avoit pas tant acquis de terre, qu'il en avoit sous ses pieds: ce qui obligea François I. de lui donner l'Abbaye de Saint Victor pour subsister dans sa retraite. *pag. 513.*

Mr. de Montholon premier Garde des Sceaux de ce nom, avoit accompagné le Roy à la Rochelle, dont les habitans avoient oublié leur devoir. Le Prince ayant converti la peine corporelle que meritoient les Rochelois en une amende pecuniaire de deux cens mille liv. fit present de cette somme à Mr. de Montholon, pour lui marquer combien il étoit content de ses services. Mais ce grand homme remit cette somme aux Rochelois, à condition qu'ils feroient bâtir un Hopital pour les malades: ce qui fut executé. *pag. 514.*

Nous ne sçaurions mieux finir cet extrait que par l'endroit où l'Auteur recommande aux Magistrats la frugalité & la modestie. „ Si on veut, dit-il, bien étudier la „ vie de tous ceux qui se sont acquis

la veneration des peuples & la “
consideration des Souverains, on “
n'en trouvera point qui n'ait me- “
né une vie très frugale, très-mo- “
deste, & très-éloignée de tout ce “
qui se sent du Luxe. Le Chancelier “
de Birague depençoit si peu qu'il “
ne pouvoit moins : on dit que sou- “
vent le necessaire lui manquoit. “
Les Lizets, les Harlays, les Mon- “
tholons, les de Thou, les Ver- “
duns, les Bochards, & tous les au- “
tres dont la memoire est aujour- “
d'huy en benediction, ont tou- “
jours retenu beaucoup de choses “
de la simplicité & de la modestie “
des mœurs anciennes. (pag. 518.) “

AUTORUM JURIDICORUM

notitia, Auctore Georgio Beyero
J. U. D. *Notice des Auteurs de Droit,*
par Mr. Beyer Docteur en Droit Ci-
vil & en Droit Canon. A Lipsie in
8°. Premier essai 1698. pagg. 137.
Second essai 1701. pagg. 144.

Monsieur Georges Beyer a en-
trepris de donner une notice
de tous les Livres qui peuvent ser-

vir à un homme qui veut apprendre à fonds la Jurisprudence. On peut faire, dit-il, trois questions touchant les Auteurs qui ont rapport à cette science. 1. On peut demander qui ils sont ; 2. Sur quelles matieres ils ont écrit ; 3. De quelle maniere ils l'on fait.

On trouve les noms de ces Auteurs dans Lipenius, dans Draudius & dans les autres qui ont fait des Bibliothèques de Droit en particulier, ou des Bibliothèques universelles. Nôtre Auteur donne la liste, premierement de ceux qui ont traité du Droit Naturel ; puis de ceux qui ont traité du Droit Romain ; & ainsi des autres qui ont traité du Droit Germanique, du Droit Feodal, du Droit Ecclesiastique & du Droit des Gens. Il fait aussi le denombrement de ceux qui ont écrit la vie des Jurisconsultes, & donne la critique de leurs Ouvrages.

Mr. Beyer dans les deux essais qui composent ce volume porte son jugement sur soixante Ouvrages de Droit dont il donne l'extrait. La plus part de ces Ouvrages sont des

Jurifconsultes Allemands. Cela rendra sa Notice plus curieuse par rapport aux autres Nations qui ne peuvent pas avoir si commodément les livres qui s'impriment en Allemagne.

PAULI COLOMESII
Opuscula, &c. *Amstelodami apud
Henricum & viduam Theodori Boom
1700. in 12. pag. 276.*

CE n'est icy qu'une nouvelle édition, ce petit Ouvrage ayant été imprimé dès l'année 1668. à Paris, chez Mabre - Cramoisy. Il ne faut qu'en traduire le titre pour en donner une idée suffisante. Ce sont les *Opuscules de Paul Colomiés, contenant divers points de Critique, de Philologie, & de l'Histoire des hommes sçavans du XVI. & XVII. siècle.* Le premier de ces Opuscules est intitulé *ΚΕΙΜΗΛΙΑ Litteraria, Raretez Litteraires.* Ce sont divers points d'érudition qui n'intéressent pas également tout le monde : mais il s'y trouve un trait d'histoire re-

marquable, & qui meriteroit d'être bien verifié. Le voicy. Augustin Chieff Banquier de Rome fit au Pape Leon X. qui venoit de baptiser son fils, & à toute la Cour Romaine, un festin le plus somptueux dont on ait peut-être jamais ouï parler. On ne servoit qu'en vaisselle d'argent ; & à chaque service on jettoit dans le Tibre toute la vaisselle qui venoit de paroître sur la table. On ajoute que cette dépense n'étoit rien en comparaison de celle qu'on fit pour le dernier service, où il y avoit plusieurs assiettes de langues de Perroquets, qui étoient alors des oiseaux beaucoup plus rares & plus précieux qu'ils ne sont aujourd'hui.

Le second Opuscule est un recueil des particularitez qui regardent plusieurs gens de Lettres. On a toujours fait l'honneur aux Sçavans de rechercher les circonstances de leur vie & de leurs Ouvrages, comme celles de la vie & des actions des Princes ; & la posterité en est effectivement aussi curieuse. On est bien aise par exem-

ple d'apprendre icy qu'on trouva il y a 50. ans quelques fragmens des Decades de Tite Live que nous n'avons point, sur un battoir dont un des amis de Mr. Chapelain jouïoit à la longue paume. Des Religieuses de Fontevrauld ayant donné plusieurs volumes de cet Auteur en parchemin à un Apoticaire, celui-cy les avoit vendus à un faiseur de battoirs.

Le 3^e. Opuscule est la clef des Lettres Latines de trois grands hommes Scaliger, Casaubon, Saumaïse, & des Lettres Françoises écrites à Mr. Joseph Juste de la Scala. Cet Ouvrage doit être aussi recherché que ceux mêmes desquels il donne une entière intelligence, en faisant connoître les personnes qui n'y sont designées que par des lettres ou des noms supposés.

Le cinquième & le dernier Opuscule contient des notes sur les *Institutions* de Quintilien. Ces notes pourront servir à la traduction Françoisse de cet Auteur à laquelle on travaille depuis quelque temps.

HISTOIRE D'U CHRISTIANISME,
où l'on fait voir l'Origine & l'Anti-
quité de ses veritez. A Paris chez
Nicolas Pepie, ruë S. Jacques 1701.
1. vol. in 12. pagg. 410.

LA Religion est la chose du monde la plus essentielle, ou plutôt la seule chose essentielle aux hommes : ainsi rien n'est plus déplorable que la diversité des sentimens qui partagent les hommes sur le chapitre de la Religion ; puisque de toutes les Societez qui se combattent, il n'y en a qu'une seule qui ne soit pas dans l'erreur. Pour découvrir sûrement cette Société on pretend remonter à l'origine de toutes choses, & par ce qu'il y a de plus ancien dans le monde faire voir que le Christianisme vient de Dieu, & qu'il s'est conservé inviolable depuis les premiers temps jusqu'à nous.

Pour cet effet on commence le premier livre par un abrégé des preuves ordinaires de l'existence de Dieu. La connoissance d'un Dieu. Auteur de l'Univers nous porte na-

turellement à en rechercher l'histoire ; & celle que Moïse a faite se presente la premiere à l'esprit. Il n'y en a point de si ancienne , ni qui developpe si bien les idées que nous avons naturellement & de la grandeur de Dieu & de la misere de l'homme. Dieu fit écrire cette histoire à Moyse pour retracer dans l'ame des hommes ces caracteres de la Loy naurelle que leur corruption avoit presque effacez. Jusquelà ils n'avoient point eu d'histoire suivie , mais seulement des memoires qui passoient de pere en fils ; comme Joseph le remarque des enfans de Seth , qui élevèrent deux colonnes sur lesquelles ils écrivirent les choses remarquables dont ils étoient témoins. Moyse mit son livre à côté de l'Arche d'Alliance, & ordonna à tous ceux qui devoient regner sur Israël d'en faire des copies : l'Original fut ainsi conservé jusqu'au tems d'Esdras qui en fit si fort multiplier les exemplaires , qu'ils commencerent à être entre les mains de tout le monde.

La plus part des fait merveilleux qui se trouvent dans les livres de Moïse se confirment par ce qu'on trouve de semblable dans les Auteurs profanes qui en ont emprunté leurs traits les plus marquez. Le cahos des Poëtes ; le siecle d'or ; Saturne fils du Ciel & de la Terre, banni & jetté dans le Tartare ; le deluge d'Ogyges ; la guerre des Geants ; la force & les exploits d'Hercule , ne sont visiblement que des allusions à ce que rapporte l'Ecriture de la creation du monde, de la premiere fertilité de la terre, d'Adam chassé du Paradis terrestre , du deluge de Noé & des aventures de Samson. Les Grecs avoient tiré ces idées des Hebreux avec qui ils avoient commerce par la Phenicie, où ils envoyoient des vaisseaux. De tout cecy l'Auteur conclud l'Antiquité de l'Histoire sainte, qui renferme les principaux dogmes du Chrittianisme.

Il y trouve le dogme de la Trinité dans ces mots de la Genese, *Dieu crea le ciel & la terre ; & dans ceux-cy ; Faisons l'homme à nôtre image :*

le nombre singulier du premier passage marquant l'unité de nature, & le nombre pluriel du second marquant la pluralité des personnes. Il est dit aussi qu'*Abraham en vit trois & n'en adora qu'un*. On rapporte icy des endroits des Auteurs prophétiques qui ont eû les mêmes idées de la Trinité ; comme Zoroastre à qui l'on attribue cette sentence , *Le Pere a tout fait , & l'a donné à l'entendement second*. Mercure Trismegiste s'explique ainsi sur le même sujet : *La vie & la lumiere comme Auteur a engendré la parole , & un autre entendement maître ouvrier , qui est feu & esprit ; ils ne se separent point l'un de l'autre , ajoûte-il , parceque l'unité est leur principe*. On voit les mêmes pensées dans plusieurs autres, comme Philon, Damascius, & sur tout dans Platon.

L'Auteur fait voir aussi l'institution du mariage tel que le pratiquent les Chrétiens dans ces paroles de la Genèse ; *Ils seront deux dans une seule chair*. On decouvre encore aisément la corruption de l'homme par le péché & la spiritua-

lité de son ame marquée par cette expression, *dés ce même instant vous mourrez de mort*. Adam ne mourut pas sur le champ d'une mort corporelle. On doit donc entendre ces paroles de la mort spirituelle qu'une ame subit en perdant la vie de la grace. L'immortalité de l'ame a été reconnue aussi par les prophanes. Phocylide dit que les *ames des morts sont incorruptibles, parcequ'elles sont l'image de Dieu*. Un grand nombre d'autres enseignent la même chose : mais nul ne s'exprime plus clairement que Platon. *Ce qui se meut de soy, dit ce Philosophe, est toujours en mouvement, & par consequent immortel. L'ame étant muë est principe de mouvement ; or tout principe est incorruptible*. L'Auteur rapporte aussi comment Dieu fit connoître à nos premiers Peres le mystere de l'incarnation, & la nécessité où seroient desormais les hommes de reparer le desordre du peché par la penitence. Mais bien que cette penitence dût être nécessaire, elle ne devoit pas suffire pour nous sauver : c'est pourquoy il a fallu établir le

Baptême dont la Circoncision étoit un supplément. Voilà à peu près l'analyse de tout ce premier Livre qui renferme ou plutôt qui indique seulement les matieres les plus importantes.

Tout le second Livre n'est gueres qu'un recit succinct de l'Histoire-Sainte depuis Noé jusqu'à JESUS-CHRIST, d'où l'on conclut que parmi les revolutions & les changemens survenus dans le monde rien n'a changé par rapport à la Religion.

Le 3^e. & le 4^e. Livres sont un simple recit qui ne contient de l'Histoire du Christianisme que ce que nous avons dans l'Evangile.

LUCÆ VANDE - POLL.

J. C. & Antecessoris Ultrajectini de Exheredatione & Præteritione Romana atque Hodierna, Liber singularis. C'est - à - dire, *Traité de Luc Vande-Poll, sur l'Exheredation & la Præterition.* A Amsterdam, chez François Halma 1700. in 4^o. pagg. 678.

CEt Auteur a recueilli avec beaucoup de soin tout ce qu'il

y a dans l'ancienne & dans la nouvelle Jurisprudence , qui a rapport à son sujet. Il semble qu'il ait voulu épuiser la matiere, n'ayant omis aucun des cas sur lesquels il peut y avoir quelque difficulté.

Après avoir brièvement expliqué ce que c'étoit parmi les Grecs que l'Abdication, à laquelle a succédé l'Exheredation parmi les Romains , il traite au long tout ce qui regarde l'Exheredation : & cela selon la methode qu'il s'est proposée, & qu'il suit toujours très-exactement. 1°. Il rapporte & explique ce qui est du Droit Romain ancien. 2°. Il propose ce qui est du Droit écrit moderne. 3°. Il ajoute ce qui est du Droit Coutumier : principalement dans les Provinces Unies des Pais-Bas & dans les pais voisins de l'Allemagne & de la Flandre. Enfin il vient aux quatorze causes d'Exheredation dont il rapporte les divers motifs & tous les cas particuliers.

L'Auteur passe ensuite à ce qui regarde la *Pretenition* ou *Omission*, expliquant assez au long & par rap-

port aux usages anciens & nouveaux , communs & particuliers , la formule *Ceteri exheredes sunt*.

Il finit son Ouvrage par l'*Inofficifiré*, traittant des cas les plus ordinaires sur la Loy vingt - septième de Constantin. *C. de inofficioso testamento*. Il rapporte les divers sentimens des Auteurs sur le Droit de querela *inofficiosi* : il expose leurs raisons & il les combat : il établit solidement son opinion , & répond aux diverses objections. Il s'explique toujours avec beaucoup de netteté , & d'une maniere à rendre son sujet très-intelligible & son Livre d'une grande utilité pour les gens du métier.

L' A M E C H R E T I E N N E
soumise à l'Esprit de Dieu. A Paris,
chez Jean Collombat Imprimeur
ordinaire de Madame la Duchesse
de Bourgogne , au Pelican
1701. avec Approbation & Privi-
lege du Roy, in 8^e. pagg. 364.

IL est louable dans une personne
du sexe d'écrire aussi-bien que
fait Mademoiselle Feüillet : mais il

l'est beaucoup d'avantage d'employer son talent sur des Ouvrages aussi pieux que celui qu'elle donne ici au Public. Elle en a fait déjà plusieurs autres du même caractère qui ont été favorablement reçus ; comme *la Concordance des Propheties avec l'Evangile sur la Passion, la Resurrection & l'Ascension de Jesus-Christ. La Voie qui Conduit au Ciel, traduite du P. Drexelius Jesuite par ordre de Madame la Dauphine : Les quatre fins de l'homme.* Elle veut montrer ici comment les Fidelles, en quelque état qu'ils se trouvent, doivent être soumis à la volonté de Dieu : elle en marque les motifs & les moyens, qui sont exposez d'une maniere aussi sensible que pleine d'onction.

LES OEUVRES DE M^r CHARLES

Loyseau Avocat en Parlement, contenant les cinq Livres du Droit des Offices, les Traitez des Seigneuries, des Ordres & simples Dignitez, du Déguerpissement & Delaissement par Hypotheque; de la Garantie des Rentes & Abus de la Justice des Villages. Dernière édition plus exacte que les précédentes.

A Lyon par la Compagnie des Libraires 1701.

Monsieur Loyseau fut au commencement du siècle passé, un des plus habiles Avocats du Parlement de Paris. Il fut d'abord Lieutenant Particulier à Sens; ensuite Bailly de Châtaudun; enfin Avocat consultant à Paris. Il a excellé en particulier dans la connoissance du Droit Romain. Le Traité du Déguerpissement est son chef-d'œuvre, à cause du mélange judicieux qu'il y fait du Droit Romain avec le Droit François. On a fait plusieurs éditions de ses Ouvrages qui sont rares & fort recherchés. Cette

Septemb. Octob. 1701.

H

170. *Memoires pour l'Histoire*
derniere édition qui vient d'être
achevée est exacte & correcte.

EXPLICATION DE DIVERS
termes François que beaucoup de
gens confondent faute d'en avoir une
notion nette.

UN grand Prince, encore plus
distingué par son esprit, que
par sa naissance, ayant souhaité de
savoir la difference précise qu'il y a
entre l'Enigme, le Graphe, le Log-
graphe & le Rebus, entre la Devise,
l'Emblème, & l'Hieroglyphe; entre le
Paradoxe & le Problème; entre l'A-
xiome & l'Aphorisme; entre la Sen-
tence, la Maxime & le Proverbe; en-
tre l'Apophtegme & le Bon mot; entre
la Turlupinade & le Quolibet; le Pere
Bouhours fut engagé à démêler tous
ces mots, & voici comment il s'en
acquitta.

Enigme.

Ce mot emporte de lui-même
obscurité, & vient du verbe Grec
αἰνῶ qui signifie, je parle obscu-
rément. C'est la notion que tout le
monde en a; & quand dans le dis-

cours familier on dit à quelqu'un, *ce que vous me dites est une Enigme; vous me parlez par Enigmes*, on veut faire entendre, que ce qu'il dit n'est pas clair, qu'il y a du mystere & de l'obscurité dans la chose, ou dans l'expression. Telle est l'idée generale du mot d'*Enigme*; mais il s'agit ici d'une idée particuliere qui regarde un petit Ouvrage ingenieux qu'on appelle *Enigme*. Il y en a de deux sortes : l'une en peinture, & l'autre en paroles.

Enigme en peinture.

L'*Enigme* peinte est une representation des Ouvrages de la nature ou de l'art, que l'on cache sous des figures humaines tirées de l'Histoire ou de la Fable. Desorte qu'aux yeux des spectateurs ce n'est qu'un simple tableau, qui represente par exemple Job couché sur son fumier, ou Phaëton qui tombe du Ciel : mais les connoisseurs decouvrent sous ces apparences *le Melon & le ferein*, par le rapport que l'un a avec Job étendu sur le fumier, & l'autre avec Phaëton qui tombe du Ciel.

Si on faisoit peindre Bajafet Empereur des Turcs enfermé dans une cage de fer par Tamerlan son vainqueur ; à l'égard du Peintre ce seroit un tableau Historique ; mais à l'égard d'un homme de Lettres ce pourroit être un Enigme , pour représenter allegoriquement le *Perroquet* , oiseau Oriental & bigarré de diverses couleurs : pour le représenter , dis-je , sous le portrait d'un Prince d'Orient prisonnier , & vêtu d'habits encore plus bigarrez que n'est le plumage d'un perroquet.

Enigme en paroles.

C'est une description spirituelle & mystérieuse de quelque chose. En voici une du verre :

*Celui qui détruit tout est celui qui
m'engendre ;*

*Pourveu qu'on sache l'art de ménager
le vent ,*

*Et que par un soufle sçavant
On tire mon corps de la cendre.*

Il y a des recueils d'Enigmes en vers. On peut au reste faire une Enigme en prose comme en vers.

L'Enigme est donc un tableau , ou un discours , qui renferme quelque sens caché qu'on propose à deviner.

Griphe.

Le Griphe n'est rien qu'une Enigme en Paroles. Il ajoute seulement à l'Enigme je ne sçai quoy de captieux, capable de surprendre & d'embarrasser. Comme ce que Sphinx proposa aux Thebains , *quel étoit cet animal qui au matin a quatre pieds ; deux sur le haut du jour , & trois sur le soir* , ce qu'Oedipe expliqua de l'homme , qui dans l'enfance va à quatre pieds , puis devenu grand n'a besoin que de ses deux pieds pour marcher , & enfin va à trois pieds , lorsque dans la veillesse il a besoin d'un bâton.

C'est une sorte de Griphe que la question proposée par Samson aux Philistins à l'occasion du rayon de miel qu'il trouva dans la gueule du lion après l'avoir déchiré : *De comedente exivit cibus , & de forti egressa est dulcedo* ; c'est-à-dire , *celui qui devore a fourni de quoy manger , & la force a fait naître la douceur* : Ce que les

Philistins expliquèrent par le moyen de Dalila en disant à Samson : *Quid dulcius melle ? Quid fortius Leone ? Qu'y-a-t'il de plus doux que le miel ? Qu'y-a-t'il de plus fort que le lion.*

Le mot de Griphe vient d'un mot Grec qui signifie *filet* ou *rets de pêcheur*, propre à prendre les poissons.

Logogriphe.

Il ne roule point comme le Griphe sur la representation des choses, mais sur les différentes manieres de cacher un mot en retranchant, ou en divisant les lettres. Par exemple si vous prenez tout entier le mot d'*ovis* qui signifie une *brebis*, vous direz, *elle est foible d'elle-même*, mais si vous lui coupez la tête, c'est à dire, si vous ôtez la premiere lettre, ce n'est que *force*, parce que l'*o* étant retranché, il ne reste que *vis* qui signifie, *force*.

Voici encore un exemple qui fait entendre la chose. Pour souhaiter le bonjour à quelqu'un en Latin, & lui dire *Ave*, on s'est avisé de faire ce vers.

*Mitto tibi navem prora puppique ca-
rentem.*

Ce qui signifie en François, je vous
envoie un navire qui n'a ni proue ni
poupe; & ce qui n'a de sens qu'en
Latin: parce qu'ôtant la première
lettre & la dernière de *Navem*, il
reste *ave*; & que l'une répond à la
proue qui est l'avant du vaisseau, &
l'autre répond à la poupe qui est
l'arrière du vaisseau, comme par-
lent les gens de mer.

Rebus.

C'est une figure énigmatique
composée de peintures ou de let-
tres, lesquelles par leur action, par
leur arrangement, par leur nombre,
par leur couleur, ou autrement, ex-
priment un mot, un nom, un sen-
timent ou quelque autre chose. Par
exemple pour signifier *Vieux parche-
min*, on peint un vieillard qui che-
mine appuyé sur son bâton.

Pour exprimer ces paroles, *entre
six & sept j'ay grand appetit*, on a mis
entre les deux chiffres 6. & 7. un
grand G. & un petit a en cette ma-
nière : 6. G. a. 7.

G iij

Devise.

C'est un composé de figures tirées de la nature ou de l'art , lesquelles on appelle *corps* ; & de paroles courtes , proportionnées à la figure , auxquelles on donne le nom d'*ame*. C'est , dis-je , un composé de cette nature pour expliquer nôtre dessein ou nôtre pensée par comparaison. On dit par comparaison ; car l'essence de la Devise consiste dans une comparaison prise de la nature ou de l'art , & fondée sur une métaphore. Un jeune Seigneur également brave & ambitieux eut pour sa Devise dans le dernier Carrousel de la Cour une fusée en l'air avec ce mot Italien , *Poco duri , pur che m'inalzi* , dont le sens est , *je veux bien durer peu , pourveu que je m'élève*. On peut faire là-dessus ce discours. De même que la fusée s'élève bien haut , quoique la durée en soit fort courte , il ne m'importe pas de vivre long-tems , pourveu que j'acquiere de la gloire , & que je parviennne à une haute fortune : ce qui forme une juste comparaison. Sur ce pied-là la Devise n'est autre chose à la bien

definir , qu'une métaphore peinte ; ou plutôt c'est un Enigme renversée. Car au lieu que l'Enigme représente la nature ou l'Art par les événemens de l'Histoire & par les aventures de la Fable ; la Devise est une représentation des qualitez humaines & spirituelles par des corps naturels ou artificiels.

Ainsi pour marquer le caractère de Louis le Grand, on a peint le Soleil, qui tout lumineux qu'il est a encore plus de vertu que d'éclat : & pour mieux déterminer le sens de la peinture à cette signification particulière , on y ajoute ce mot Castellan, *Mas virtud que luz.*

On a exprimé le mérite personnel d'une grande Reine par une Grenade avec ces paroles, *mon prix n'est pas de ma couronne* : & le talent d'un homme Apostolique qui se fait tout à tous , par un miroir avec ce mot tiré de saint Paul , *omnibus omnia.*

Emblème.

C'est un Symbole fait pour instruire de quelques veritez morales, & beaucoup plus libre que la Devise.

H v

qui a des regles rigoureuses ; dont l'Emblème se dispense. Car toutes sortes de figures y entrent : hommes ; animaux ; membres détachés du corps ; un œil ; un cœur par exemple au haut d'un Rocher ou à la pointe d'une pyramide : sans compter que les paroles qui l'accompagnent sont d'ordinaire des propositions qui ont un sens complet indépendamment de la peinture ; au lieu que le mot de la Devise ne signifie rien tout seul , & sans rapport à la figure qui en fait le corps.

Le Geryon avec ses trois corps unis ensemble , & ces paroles au dessus , *Concordia insuperabilis* , est un Emblème pour marquer que la concorde rend les hommes invincibles. C'en est une autre que l'aveugle, qui pour se conduire, porte en marchant un estropié privé de l'usage de ses jambes ; avec ces paroles , *mutuum auxilium* , qui signifient *le secours mutuel*.

Quelquefois les Emblèmes sont sans paroles. Quelquefois outre un mot qui les accompagne, on y ajoû-

te des vers comme on peut voir dans les Emblemes d'Alciat : & dans la Doctrine des mœurs tirée de la Philosophie des Stoïques ; & représentée en cent tableaux, dont le premier est l'Embleme de la nature qui presente une jeune personne à la sagesse , ou à la Deesse des Sciences & des Arts. Ces paroles sont au dessus , *La nature commence ; la nourriture acheve ;* & ces vers au dessous ,

Ne te promets pas tout des soins de la nature ;

Il faut que ton travail accompagne le sien.

Le champ le plus fertile a besoin de culture :

Et si le laboureur ne l'ensemence bien ,

Il n'y recueille rien.

Hieroglyphe.

Si on n'a égard qu'à l'origine du mot, ce n'est que l'image des choses sacrées & divines. C'est un symbole qui par la figure d'un animal , d'un arbre, ou d'un autre être naturel presente quelque chose de la Théo-

logie des Egyptiens : comme il paroît dans leurs pyramides , où ils ont marqué tout ce que leur Religion & leur Morale avoient de plus mystereux.

Mais quoique les Egyptiens soient les inventeurs des Hieroglyphes ; ils n'ont pas été les seuls qui s'en soient servis. Les Juifs & les Chrétiens ont eus leurs. Les Cherubins de l'Arche d'Alliance , les Clefs de saint Pierre, l'Epée de saint Paul, les instrumens du Martyre des Saints , sont des symboles Hieroglyphiques parmi nous ; comme un cercle , ou un serpent mordant sa queue étoit le symbole Hieroglyphique de l'année & de l'éternité parmi les Egyptiens.

Paradoxe.

C'est une proposition qui surprend d'abord, qui semble incroyable & qui a même l'air d'être fautive, bien qu'elle soit vraie dans le fonds : & qu'elle paroisse telle quand on l'a un peu pénétrée. Exemples : La pauvreté est preferable aux richesses, a moins de liberté dans la plus grande fortune.

Cicéron dit en la preface de ses Paradoxes que parce que ces sortes de propositions ont du merveilleux, & qu'elles sont contre l'opinion commune, elles ont été appellées *Paradoxes* par les Philosophes Stoïciens : *Quæ quia sunt admirabilia contraque opinionem omnium, ab ipsis etiam παράδοξα appellantur.* Il ajoute au même endroit que ce qu'on appelle *Paradoxe*, lui semble digne de Socrate, & tout plein de verité, *mibi ista παράδοξα quæ appellantur, maximè videntur esse Socratica, longèque verissima.* Son dernier Paradoxe a ce caractere : que le seul sage est riche.

Probleme.

C'est une question ou une proposition qui ne paroît ni vraie ni fausse ; qui est probable des deux côtez ; dont le pour & le contre se peuvent soutenir également. Exemples : *S'il est plus avantageux d'obeir que de commander. Si c'est le Soleil qui se meut autour de la terre, ou si c'est la terre qui se meut autour du Soleil.* C'est aussi un effet naturel qu'on propose afin d'en decouvrir la cause veritable ou apparente ; c'est une

proposition par laquelle on demande raison d'une chose qui n'est pas connue. *Pourquoy, par exemple, nous nous degoutons plutôt des choses douces que de celles qui sont ameres? Pourquoy on nage mieux dans la mer que dans les fleuves? Pourquoy l'eau de la mer est salée?*

Probleme en Mathematique, c'est une proposition par laquelle on demande comment se peut faire une operation Mathematique : *Comment par exemple on peut diviser une ligne en deux, d'écrire un cercle dans un quarré.*

Axiome.

C'est toute proposition physique ou morale, speculative ou pratique, generalement reçüe, claire par elle-même & dont on ne peut douter. Exemples : *Le tout est plus grand que sa partie ; On ne donne point ce qu'on n'a pas ; Ne faites point à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse.*

Aphorisme.

C'est une décision fondée sur l'experience, & qui sert de principe à quelque Science ou à quelque Art :

comme celles - cy tirées des Aphorismes d'Hippocrate. Plus vous nourrissez les corps pleins de mauvaises humeurs, plus vous leur faites de mal. Les maladies qui viennent de repletion, se guerissent par l'évacuation.

Sentence.

C'est une proposition universelle, serieuse, courte, sensée, qui renferme quelque vérité morale : comme, *L'adversité est le seul moyen de connoître les vrais amis. Ceux qui savent parler, savent se taire. C'est un grand avantage que de bien commencer.*

Maxime.

C'est aussi une proposition générale & pleine de sens, mais qui contient une vérité morale toute pratique & qui tend directement à la conduite des mœurs. Exemples ? Il faut toujours être en garde contre soy-même : il ne faut être ny trop à soy, ny trop aux autres. On doit se souvenir du bien qu'on a reçu, & oublier le bien qu'on a fait.

La sentence ne va pas tant à la pratique : elle s'en tient plus à la speculation, ou à la réflexion sur ce que

font ordinairement les hommes ; comme : *Il est rare que les Grands n'abusent pas de leur grandeur. Il n'y a rien de si sot, qui n'ait été dit par quelque Philosophe.*

Le dernier siecle a été un siecle de Sentences & de Maximes : mais la plûpart de ceux qui en ont fait ne les ont point demêlées ; & ils confondent souvent la Maxime avec la Sentence. Ils prennent même quelquefois pour Sentence ou pour Maxime une simple réflexion qui n'est ni l'une ni l'autre.

Je parle icy de la Maxime prise à la rigueur , & entant qu'elle est différente de la sentence ; car je sçay bien qu'à la prendre dans toute son étendue selon l'usage de nôtre langue , c'est quelquefois un principe , un fondement de quelque art ou de quelque science , & que nous disons ; Des maximes d'Etat , des maximes de Politique , des maximes de Théologie. *Proverbe.*

C'est selon l'idée commune une Sentence populaire , ou une façon de parler triviale , mais sententieuse , qui est dans la bouche de toutes

fortes de personnes. Comme, *Il n'est pire eau que celle qui dort. Qui a peur des feüilles ne doit point aller au bois. Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse. A bon char, bon rat.*

Le Proverbe a presque toujours quelque chose de figuré, & on l'exprime d'ordinaire en termes métaphoriques. Je dis presque toujours & d'ordinaire; parce qu'il y a beaucoup de proverbes où la métaphore n'entre point: Comme, *A grands Seigneurs peu de paroles: Les honneurs changent les mœurs. La voix du Peuple est la voix de Dieu.* Mais contre un proverbe qui demeure dans le propre, il y en a cent de métaphoriques & de figurez.

Si la métaphore est basse & tirée d'une chose vile ou peu honnête, c'est un proverbe des Halles: Comme, *S'il me donne des poix, je luy donneray des fèves.*

Mais si la métaphore est noble, si elle est jolie, le proverbe n'a rien de bas: témoin ceux cy *la belle plume fait le bel oiseau. Avec le tems & la patience la feüille du meurier devient du satin.* c'est un proverbe Turc.

Les Espagnols & les Italiens excellent en proverbes dans le figuré & dans le propre. Nos proverbes sont la plû-part roturiers & païsans, si j'ose parler de la sorte : les leurs sont presque tous nobles, & d'un caractère singulier. En consejas las paredes han orejas. Guerra, caza y amores, por un plazer mil dolores ;

Sol madruguero non dura dia entero.

Bandiera vecchia honor di capitano ;
Ne di tempo ne di signoria, ti pigliar malinconia.

L'arme de poltroni non tagliano ne forano.

C'est-à-dire : Dans les conseils les murailles ont des oreilles. La chasse ; la guerre , la galanterie ; pour un plaisir mille peines.

Le soleil matineux ne dure pas le jour entier. La vieille bannière est l'Honneur du Capitaine. Ne vous chagrinez ni du tems ni du gouvernement. Les armes des poltrons ne percent point.

Peut-être que ce langage étranger rend ces proverbes encore plus beaux qu'ils ne le sont ; & que nous les estimerions moins , si nous les avions originairement en nôtre lan-

gue : Il faut avoüer néanmoins qu'ils ont dans le sens & dans l'expression un certain agrément , & je ne sçay quelle finesse qui ne se trouvent point dans les nôtres.

Apophtegme.

C'est à parler exactement & avec précision , un dit notable , une parole remarquable de quelque personne illustre : & j'ose dire que Mr. d'Ablancourt , à qui nous devons la traduction des Apophtegmes de l'Antiquité , ne la pas bien défini , lorsqu'il dit dans sa Preface qu'on peut l'appeller *un bon mot*.

L'Apophtegme va plus à exprimer la grandeur de l'ame & ses sentimens , que la finesse de l'esprit ou la vivacité de l'imagination. L'Apophtegme est de luy même sérieux & grave , digne d'un Heros , ou d'un Philosophe. C'est d'ordinaire une parole méditée & qu'on a coûtume de dire souvent ; ou si c'est une réponse , on cherche moins à briller en répondant , qu'à dire quelque chose de moral & d'instructif. Aussi c'est aux Sages & aux Grands que les Apophtegmes conviennent par-

ticulierement ; & il ne faut qu'ouvrir Plutarque , Diogene Laërce , Athenée & quelques autres qui ont recueilli les Apophtegmes des Anciens , pour demeurer d'accord de ce que je dis. Mais les exemples le feront encore mieux comprendre.

Cyrus avoit accoustumé de dire qu'on n'est pas digne de commander , si on n'est meilleur que ceux à qui on commande.

Alexandre dit un jour qu'il devoit d'autant plus à Aristote qu'à son Pere , que c'étoit quelque chose de plus , de bien vivre que de vivre simplement.

Pythagore disoit, que le monde étoit une comedie dont les Philosophes sont les spectateurs. Qu'il vaut mieux se faire aimer que se faire craindre.

Aristippe disoit que le sage vivroit bien , quand il n'y auroit point de loix : & qu'il y avoit de la difference entre un sot & un habile homme , comme entre un cheval dressé & un qui ne l'est pas.

Ce sont là des Apophtegmes à prendre le mot dans sa signification étroite & rigoureuse. Je sçay bien que parmi les Apophtegmes de Mr.

d'Ablancourt on trouve plusieurs choses qui piquent & qui ont du sel; mais je maintiens que ce sont moins des Apophtegmes que de bons mots. Car la même personne qui dit aujourd'huy un Apophtegme, peut dire demain un bon mot; & il ne faut pas confondre l'un avec l'autre.

Bon mot.

C'est une parole ou plutôt une repartie vive, gaye & picquante, qui revient à ce que les Italiens appellent *motto*, & les Espagnols *gudeza*. Je dis une repartie; car quoy qu'il y ait plusieurs mots ingenieux qui passent pour bons mots tout directs qu'ils sont, l'essence ou la perfection du bon mot consiste dans une espece d'impromptu, qui ne paroisse point préparé ni medité, & que l'occasion seule fasse naître. Or il n'y a que la repartie qu'on fait sur le champ qui ait ce caractère là. Je dis une repartie vive; car le bon mot ajoute à l'Apophtegme, j'en sçay quoy qui frappe, qui reveille, & qui surprend. C'est comme un éclair qui part de la nuë tout à coup.

& qui ébloüit. C'est un trait qui vole & qui perce en même tems.

Car il faut enfin que la repartie soit gaye & piquante, qu'elle ait du sel, & qu'elle tourne même quelquefois contre ceux qui interrogent ou qui attaquent : en sorte que celui qui l'entend ait sujet de rire ou sente au moins du plaisir. Ainsi le parfait bon mot va au plaissant & au satyrique ; mais au plaissant noble & au Satyrique delicat. Un ou deux exemples feront mieux sentir la chose.

Le Cardinal de Richelieu disant un jour à M. Camus Evêque de Bellay ; *Je vous canoniserois si vous ne faisiez point tant la guerre aux Capucins.* Monseigneur, repliqua l'Evêque, nous aurions tous deux ce que nous souhaitons ; vous seriez Pape, & je serois Saint.

Au siege de la Rochelle Louis XIV. ayant pris un pou sur l'haud du Marechal de Bassompierre voulant s'en divertir ; *Sire n'en faites point de bruit*, dit le Marechal ; *car le monde croiroit qu'on ne vous envoie des poux à votre ser-*

Du reste il y a des bons mots de plus d'une espece. Il y en a de naïfs qui plaisent par leur simplicité naturelle; de sanglans & d'outrageux, qui touchent au vif; de flatteurs, qui chatouillent plus qu'ils ne piquent. Mais ce n'est pas icy le lieu de les rapporter. Je n'ay entrepris que de marquer en quoy le Bon mot differe de l'Apophregme; & ce que j'ay dit suffit pour cela: j'ajoute seulement que le Bon mot & le Beau mot sont aussi fort differents, & que ceux qui les confondent, n'ont pas des notions distinctes de ces deux choses. Le Beau mot, n'est en notre langue qu'une belle pensée, un trait remarquable de quelque Auteur. Cicéron a dit un beau mot sur Cesar qui avoit la memoire excellente & un grand fond de clemence: *Vous n'avez coutume de rien oublier que les injures.* C'est un beau mot de l'ancien Plin au sujet des perles: *Que la nature n'est nulle part plus entiere ni plus admirable que dans les petites choses.*

Turlupinade.

C'est une méchante plaisanterie

qui roule sur des jeux de mots : & dont le nom vient d'un certain farceur celebre, qui faisoit rire le peuple par de fausses pointes & par de fades équivoques.

Un diseur de Turlupinades, a dit qu'il étoit étrange que les Chrétiens fussent si aisés à corrompre, veu qu'ils étoient salés dès leur naissance : à cause du sel qu'on met dans la bouche de l'enfant au Baptême.

Quelques mauvaises que soient ces sortes de pointes, elles ont été un tems en vogue à la Cour : & un Courtisan se sçavoit bon gré de dire qu'Hercule *floit adroitement chez Omphale*, & même qu'il y *floit doux* ; parce qu'on ne lit point qu'il ait jamais rompu ni roüets, ni quenouïlles, ni fuseaux.

Ce qui m'étonne le plus c'est, que la Turlupinade non seulement ait régné dans le lieu de la politesse ; mais qu'elle se soit introduite autrefois jusques dans la Chaire de verité, & qu'un Predicateur en expliquant ces paroles, *Omnis caro fœnam*, ait osé dire devant un grand Prince : *foin*
de

des Sciences & des beaux Arts. 193
de moy , foin de vous , Monseigneur, foin
de tous les hommes.

Quolibet.

C'est une maniere de parler fort triviale, usitée parmi la populace, & fondée sur une froide allusion, sur une basse équivoque, ou sur quelque chose de pis. Exemples : *la fortune luy a rourné le dos*, en parlant d'une personne contrefaite ; *C'est le chien de Jean de Nivelle, il s'enfuit quand on l'appelle.*

Il n'y a de difference entre la Turlupinade & le Quolibet que du plus au moins ; leur origine & leur nature est toute la même. Ils sont frere, & sœur, pour m'exprimer de la sorte ; mais la sœur n'est pas tout-à-fait si ridicule que le frere, c'est-à-dire qu'il y a encore plus de bassesse & d'impertinence dans le Quolibet, que dans la Turlupinade. L'usage des Quolibets est propre des gens de la lie du peuple qui font les plaisans & qui affectent de railler les autres. Car le mot de *Quolibet* signifie aussi dans le même style, *Lardon & Brocard* : & nous disons en ce sens d'un petit Bourgeois

Septemb. Octob. 1701.

I

qui a le mot pour rire , Il ne voit passer personne , à qui il ne donne son quolibet. On ne laisse pas de trouver encore à la Cour & dans le grand monde quelques diseurs de Quolibets. Mais de tous les mauvais plaisans ce sont les plus fastidieux, & les personnes de bon goût ne les peuvent pas souffrir.

D I F F I C U L T E Z C O N T R E
*la nouvelle conjecture sur la nature
 de la glace, proposée dans les Me-
 moires de Janvier & de Fevrier.*

LA personne qui nous a communiqué ces difficultez, s'est contentée d'indiquer par le chiffre quels sont les articles du nouveau système que chaque difficulté regarde, sans exprimer ce qui est contenu dans ces articles. Ainsi pour comprendre son écrit il étoit nécessaire d'avoir actuellement devant les yeux les Memoires de Janvier & Fevrier où se trouve la nouvelle conjecture sur la nature de la glace. C'est ce qui nous a contraint de changer un peu la forme de cet écrit.

des Sciences & des beaux Arts. 195
mais en y faisant ce changement ,
nous avons tâché de n'en point di-
minuer la force.

L'Auteur de la nouvelle con-
jecture sur la nature de la glace s'étoit
principalement proposé d'expliquer
comment l'eau qui se glace peut
en même tems qu'elle devient dure,
se dilater & devenir plus legere.
Pour expliquer ce phenomene, il a
recours aux ressorts de l'air semé
dans l'eau ; & il pretend que ces
ressorts se debandent un peu en hy-
ver , parce qu'alors ils sont plus
roides & qu'ils ont plus de force.
Il a ajouté que ces ressorts en se de-
bandant écartent un peu les parties
de l'eau ; & neanmoins les pressent
& les tiennent serrées : c'est à cela
qu'il attribue la dureté & la legere-
té de la glace. Il a proposé sa pen-
sée non pas comme un systéme for-
mé sur lequel il appuyât beaucoup ;
mais comme une simple conjecture
qui ne laisse pas d'avoir ses difficul-
tez ; quoy qu'elle luy paroisse en
avoir moins que le systéme ordina-
re: voici les objections qu'on luy
fait.

1. On objecte que l'eau dont on a tiré l'air grossier ; ne laisse pas de se glacer ; quoy qu'alors elle ne souffre aucune dilatation.

2. Qu'il n'est pas certain que les parties de l'air grossier prises séparément aient chacune la vertu de ressort : On reconnoît néanmoins qu'elles ont du ressort , quand elles sont plusieurs ensemble.

3. Que si la nouvelle conjecture étoit véritable , on devroit avoir de la glace plus ou moins molle l'une que l'autre , comme il arrive aux graisses qui se figent.

4. Qu'on ne voit aucune bulle d'air dans la glace provenüe de l'eau qui a été purgée d'air.

5. Que les bulles d'air qu'on aperçoit sensiblement dans la glace qui se forme de l'eau qui n'a point été épurée , viennent non pas de ce que les ressorts de l'air se debandent un peu , & occupent un plus grand espace ; mais de ce que plusieurs parties d'air qui étoient dispersées se sont réunies.

6. Que s'il est vray qu'en hyver la matiere subtile a moins de

mouvement , & que les pores de l'air sont alors plus resserrez, il s'enfuit de là que l'air en cette saison doit avoir moins de ressort.

7. Que cette conjecture ne s'accorde point avec le systéme de Mr. des Cartes sur la liquidité de l'eau & la flexibilité de ses parties.

8. Que l'eau se glace aussi-bien dans la machine du vuide que dehors.

Les autres objections sont moins importantes , & on peut également les faire contre le systéme commun : c'est pourquoy nous ne les rapporterons point icy.

Difficultez contre la Dissertation Physique sur la nature des exhalaisons & des vapeurs , contenüe dans les Memoires de Mars & d'Avril.

Ces difficultez sont du même Auteur que les precedentes. Pour les bien entendre , il faut remettre icy en deux mots quel est le systéme contre lequel il les propose.

Il vient naturellement en l'esprit que les nuées étant composées de vapeurs , & les vapeurs n'étant que

de petites parties d'eau , les nuées devroient retomber bien-tôt par leur propre poids; & ne pas demeurer si long-tems suspenduës en l'air. C'est pour prevenir cette difficulté que l'Auteur de la Dissertation Physique pretend que les vapeurs ne sont que de petites bulles ou bouteilles très-déliées, qui étant remplies, non pas d'air grossier, mais de parties ignées, ou d'un air rarefié, sont un tout plus léger que l'air grossier au dessus duquel elles s'élèvent, & qui sont en équilibre avec l'air plus subtil, dans lequel les vapeurs & les nuées demeurent suspenduës. Voici ce qu'on objecte contre ce systeme.

1. On trouve mauvais que l'Auteur de la Dissertation ait dit, que les parties ignées ou l'air rarefié qui remplissent les bulles des vapeurs, reçoivent leur mouvement des feux souterrains ou de la chaleur du soleil.

2. On soutient que l'air rarefié & les parties ignées qui seroient enfermées dans les bulles des vapeurs, devroient bien-tôt s'échaper par les

pores de l'eau ; ou que du moins l'air rarefié devroit se condenser aussi-tôt.

3. On soutient que l'eau n'est pas toujours assez visqueuse pour former des bulles ; & que quand elle le feroit , ces bulles doivent se rompre si-tôt qu'elles sont arrivées à la surface de l'eau, comme il arrive au regard des bulles sensibles , qui se forment dans un bassin plein d'eau sur le feu.

4. On dit que l'air qui est renfermé dans l'eau n'y est pas toujours disposé en bulles ; & que dans le système de ces bulles , on ne peut pas dire pourquoy la vapeur qui sort d'un chaudron qui est sur le feu , nous fait voir une couronne avec des couleurs , ny pourquoi la même chose s'apperçoit autour de la lune & du soleil , ny comment il se peut faire des arcs-en-ciel sur les gelées blanches.

L'écrivain qui nous a été communiqué renfermoit encore quelques autres objections que nous omettons icy ; parce qu'il nous a paru que celui qui les a faites n'a pas assez pris

la pensée de celui qu'il attaque. Au reste ce sera à l'Auteur des deux nouveaux systêmes sur la glace & sur les vapeurs de répondre, s'il le juge necessaire, aux difficultez qu'on lui propose. En tout cas le Public peut toujours, en comparant ces systêmes avec les difficultez qu'on y oppose, juger de quel côté est la verité.

EXTRAIT D'UNE LETTRE
de Mr. de Leibnitz sur ce qu'il y a
dans les Memoires de Janvier & de
Fevrier touchant la generation de la
glace, & touchant la Demonstration
Cartesienne de l'existence de Dieu
par le R. P. l'Amy Benedictin.

QUoi que Mr. de Leibnitz n'ait pas écrit ce qu'on va voir pour être rendu public, cependant tout ce qui sort de sa plume est si digne de paroître, que nous avons cru ne faire aucune peine à l'Auteur, & faire plaisir aux Sçavans, de leur communiquer ce qu'il pense sur deux articles de nos Memoires de Janvier & de Fevrier.

De la generation de la glace.

Quant à la génération de la glace dont il est parlé dans les Memoires, il semble qu'en hyver, l'eau cessant d'être assez agitée par la chaleur, & l'air qui y étoit auparavant enfermé, brisé & pressé par cette agitation, se trouvant plus libre ; il se réunit en plus grosses bulles, & se détachant de l'eau luy donne plus de moyen de se joindre & de se prendre. C'est pour cette raison que l'eau se glaçant, l'air amassé devient plus fort, tant par l'unioû, comme je l'expliqueray bien-tôt, que parce-que cette violente compression, où il se trouvoit presque autant que dans le Salpêtre ou dans la poudre à canon, n'étant plus balancée par le mouvement interne de l'eau, comme je vay encore l'expliquer, il exerce sa force élastique, & par-là il devient capable de rompre jusqu'à des vases de fer.

Figurons-nous une masse de graisse mêlée avec de la liqueur, & qu'un mouvement violent réduit le tout

en une infinité de petites parties. La graisse deviendrait consistante si elle étoit seule, & la liqueur a des parties élastiques. Ainsi le mouvement que nous supposons a deux effets : il empêche la graisse de se prendre ou congeler, & la liqueur élastique de se détendre, à peu près comme un tourbillon de vent, empêche des épics courbez de se dresser. Mais le mouvement cessant, les parties convenables se rejoindront, la graisse délivrée de la liqueur se prendra, & la liqueur se réunira, soit entièrement, soit en grosses gouttes ou bulles enfermées en partie dans les cavitez de la graisse. La liqueur élastique de son côté se détendra, & fera effort pour occuper plus de place. Car des bulles plus grosses enfermant plus de matiere sous la même superficie, donnent alors moins de prise aux empêchemens extérieurs, soit du mouvement des corps qui les environnent, ou de la fermeté des parois qui pourroient empêcher leur dilatation ou detente.

Au reste la nouvelle conjecture sur la glace contient plusieurs cho-

ses très-bonnes , & qu'on peut concilier avec ce que je viens de dire.

De la demonstration du R. P. l' Amy.

J'ay déjà dit ailleurs mon sentiment sur la demonstration de l'existence de Dieu de saint Anselme, renouvelée par Des Cartes ; dont la substance est que ce qui renferme dans son idée toutes les perfections, ou le plus grand de tous les êtres possibles, comprend aussi l'existence dans son essence : puisque l'existence est du nombre des perfections , & qu'autrement quelque chose pourroit être ajouté à ce qui est parfait. Je tiens le milieu entre ceux qui prennent ce raisonnement pour un sophisme , & entre l'opinion du R. Pere l'Amy expliquée icy, qui le prend pour une demonstration achevée. J'accorde donc que c'est une demonstration , mais imparfaite , qui demande ou suppose une vérité qui merite d'être encore démontrée. Car on suppose tacitement que *Dien* ou bien *l'Être parfait*, est possible. Si ce point étoit

encore démontré comme il faut, on pourroit dire que l'existence de Dieu seroit démontrée geometriquement *à priori*. Et cela montre ce que j'ay déjà dit qu'on ne peut raisonner parfaitement sur des idées, qu'en connoissant leur possibilité: à quoy les Geometres ont pris garde, mais pas assez les Cartésiens. Cependant on peut dire que cette demonstration ne laisse pas d'être considerable, & pour ainsi dire presumptive. Car tout estre doit être tenu possible jusqu'à ce qu'on prouve son impossibilité, je doute cependant que le R. P. l'Amy ait eu sujet de dire qu'elle a été adoptée par l'Ecole: car l'Auteur de la Note marginale remarque fort bien icy que saint Thomas l'avoit rejetée.

Quoy qu'il en soit on pourroit former une demonstration encore plus simple, en ne parlant point des perfections, pour n'être point arrêté par ceux qui s'aviseroient de nier que toutes les perfections soient compatibles, & par conséquent que l'idée en question soit possible. Car

en disant seulement que Dieu est un Estre de foy ou primitif *Ens à se*, c'est à-dire qui existe par son essence; il est aisé de conclure de cette définition, qu'un tel Estre, s'il est possible, existe; ou plutôt cette conclusion est un corollaire qui se tire immédiatement de la définition, & n'en diffère presque point. Car l'essence de la chose n'étant que ce qui fait sa possibilité en particulier, il est bien manifeste qu'exister par son essence, est exister par sa possibilité. Et si l'*Estre de foy* étoit défini en termes encore plus approchans, en disant que c'est l'*Estre qui doit exister parce qu'il est possible*, il est manifeste que tout ce qu'on pourroit dire contre l'existence d'un tel être, seroit de nier sa possibilité.

On pourroit encore faire à ce sujet une proposition modale qui seroit un des meilleurs fruits de toute la Logique : sçavoir que si l'*Estre nécessaire est possible, il existe*. Car l'*Estre nécessaire*, & l'*Estre par son Essence* ne sont qu'une même chose. Ainsi le raisonnement pris de ce biais paroît avoir de la solidité; & ceux

qui veulent que des seules notions, idées, définitions, ou essences possibles on ne peut jamais inferer l'existence actuelle, retombent en effet dans ce que je viens de dire; c'est à dire qu'ils nient la possibilité de l'Estre de soy. Mais ce qui est bien à remarquer, ce biais même sert à faire connoître qu'ils ont tort, & remplit enfin le vuide de la demonstration. Car si l'Estre de soy est impossible, tous les êtres par autrui le sont aussi; puis qu'ils ne sont enfin que par l'Estre de soy: ainsi rien ne fçauroit exister: Ce raisonnement nous conduit à une autre importante proposition modale égale à la précédente, & qui jointe avec elle achève la demonstration. On la pourroit énoncer ainsi: *si l'Estre nécessaire n'est point, il n'y a point d'Estre possible.* Il semble que cette demonstration n'avoit pas été portée si loin jusqu'ici: Cependant j'ay travaillé aussi ailleurs à prouver que l'Estre parfait est possible.

Je n'avois dessein, Monsieur, que de vous écrire en peu de mots quelques petites réflexions sur les Me-

moires que vous m'avez envoyez ; mais la variété des matieres , la chaleur de la méditation , & le plaisir que j'ay pris au dessein généreux du Prince qui est le Protecteur de cet Ouvrage , m'ont emporté. Je vous demande pardon d'avoir été si long , & je suis &c.

DECOUVERTE D'UNE COLONNE
de Constantin le Grand.

LE Pere de Colonia Jesuite étant à Arles & se promenant le long du Rhône, jeta les yeux par hazard sur une colonne d'environ six pieds de haut ; où des batteaux étoient attachez , & elle lui parut Antrique. Il rendit compte à Monsieur l'Archevêque d'Arles, auprès de qui il étoit alors , de ses conjectures sur ce monument ; & ce Prelat qui a du goût pour l'Antiquité , voulut bien se transporter sur les lieux pour l'examiner. On fit creuser autour de la colonne, on la nettoya avec soin ; & on y lût enfin cette Inscription, que Mr. Marcel connu par ses sçavans Ouvrages aida à déchiffrer.

IMP. CÆS.
 FL. VAL.
 CONSTAN-
 TINO
 P. F. AUG.
 DIVI
 CONSTAN-
 TII AUG.
 PII
 FILIO

Le Pere Colonia prétend qu'il faut lire ainsi : *Imperatorî Cafari Flâvio Valerio Constantino*, Pio , Felici , Augusto &c. & voici les remarques qu'il nous a envoyées sur ce fujet.

Il y a bien de l'apparence que ce Monument fut érigé, lors que Constantin le Grand celebra à Arles les Decennales de fon regne, & qu'il y crea tout à la fois trois Cefars : Crispus qu'il avoit eu de Minervine ; Constantin le jeune qu'il avoit eu de Fauffa, & Licinius fon Neveu, fils du vieux Licinius & de Constantia fœur de Constantin. Voici fur quoy je me fonde, dit ce Pere.

Il eft feur que Constantin le Grand celebra lui-même cette fête à Ar-

les , comme le ſçavant Pere Pagi l'a montré dans ſa Critique des Annales de Baronius : les preuves en paroiffent incontestables. Cette ſolemnité ſe fit l'an 316. ſous le Conſulat de Sabinus & de Rufus. C'étoit la dixième année du regne de Conſtantin , qui prit poſſeſſion de l'Empire l'an 306. le 25. de Juillet jour de la mort de Conſtantius Chlorus ſon Pere. Or il eſt ſeur qu'en l'année 316. Conſtantin ſe trouva à Arles au mois de Juillet. Au commencement de cette année il fut à Treves ; de là il alla à Vienne, de Vienne il ſe rendit à Arles, où il publia la 5. & la 6. loy de *Appellationibus*, dattées des Ides d'Aouſt , c'eſt à peu près le tems auquel on commença les Decennales.

La raiſon qui put engager Conſtantin à celebrer les Decennales à Arles , c'eſt que Criſpus & le jeune Conſtantin , qui avoient la meilleure part à cette fête , y étoient nez. Aurelius Viſtor dit clairement dans ſon Abregé , que Conſtantin le jeune étoit né à Arles : voici ſes paroles. *Filium ſuum Criſpum nomine ex Minervina concubina ſuſceptum, item*

Constantinum iisdem diebus natum Oppido Arelatensi, Licinianumque Licinii filium mensium fere viginti Casares fecit. Pour ce qui est de Crispus qui fut depuis si connu par son mérite & par ses malheurs, il est constant qu'il nâquit aussi à Arles. C'est le sentiment de Tristhan, qu'il prouve par le témoignage de Paul Diacre.

Une seconde raison porta probablement Constantin à donner à la Ville d'Arles une glorieuse marque de distinction en y faisant célébrer ses Decennales, c'est l'inclination particuliere que ce Prince avoit toujours eüe pour cette ville. Elle étoit pour lors une des plus considerables des Gaules avec Treves & Lyon. L'inclination de Constantin pour Arles alla jusqu'à vouloir que cette ville portât son nom, & fût appelée *Constantina*, au lieu d'*Arelate*.

Le fait est constant, & nous en avons une preuve authentique rapporté par le P. Sirmond dans le premier tome de ses Conciles des Gaules. C'est la requête que les Evê-

ques de la Gaule Narbonnoise présenterent au Pape S. Leon le Grand l'année 450. Une des grandes raisons qu'ils apportent à ce Pape pour l'engager à soutenir les droits de la ville d'Arles, c'est la consideration particuliere que l'Empereur Constantin avoit marqué pour cette ville, en l'honorant de son nom. *Hactantum à gloriosissima memoria Constantino peculiariter honorata est, ut ab ejus vocabulo, præter proprium nomen quo Arelas vocabatur, CONSTANTINÆ nomen acceperit.*

Cette bien-veillance de Constantin envers la ville d'Arles paroît encore par le choix qu'il en fit pour y célébrer l'an 314. ce fameux Concile contre les Donatistes, qui est appelé par S. Augustin, *plenarium & universale atque universæ Ecclesiæ Concilium*. Ce qui a causé tant de disputes entre Mr. de Launoy & le P. Nicolai. Baronius croit que Constantin assista luy-même à ce Concile d'Arles, & il se sert de l'autorité d'Eusebe pour le prouver; mais les paroles d'Eusebe me paroissent fort équivoques: & il est bien difficile

aux Empereurs ces belles Apologies qu'ils firent pour la Religion Chrétienne. C'est à cette même occasion que se faisoient les Translations des Reliques & les Dedicaces des premieres Eglises, & que ce fut en particulier la Dedicace d'Antioche. C'est enfin à cette occasion que les Empereurs avoient accoutumé de jetter les fondemens des Villes, de faire des liberalitez au Peuple, de créer des Césars & de donner le nom d'*Augustes* à leurs Epouses.

Dion dans son 53. livre nous apprend la veritable origine des Decennales. Il rapporte qu'*Auguste* ayant déclaré qu'il n'acceptoit l'Autorité Souveraine, que pour dix ans, temoigna publiquement qu'il vouloit s'en decharger lors que ce terme fut expiré. Mais le Senat & le Peuple l'ayant conjuré unanimement de retenir l'Empire, il y consentit pour l'espace de dix autres années; ensuite pour dix autres: & de cette maniere il conserva l'Autorité souveraine jusqu'à la fin de sa vie. Et c'est pour cela (ajoute

Dion) que les Empereurs encore aujourd'hui, quoy qu'ils aient l'Autorité Souveraine pour toute leur vie, ne laissent pas de faire celebrer de dix en dix ans une Feste solennelle pour prolonger le tems de leur Empire.

DISSERTATION DU MEME
*Auteur sur une Colonne Milliaire
d'Arles.*

L'Inscription suivante est à la vérité dans Gruter, mais il la rapporte simplement & sans notes : il semble qu'elle demande des réflexions particulieres. Elle est tirée d'une Colonne Milliaire qui est de marbre, & qui a environ douze pieds de hauteur. Cette Colonne a été partagée en deux pieces égales qu'on voit au bas des degrez de l'Eglise du College des Jesuites : mais heureusement on n'a pas touché à l'Inscription qu'on voit toute entiere sur une des pieces. La voicy.

SALVIS DD NN. THEO-
 DOSIO ET VALEN-
 TINIANO P. F. V. AC
 TRIUM. SEMPER
 AUG. XV. CON. VIR.
 INL. AUXILIARIS
 PRÆ. PRÆT. GALLIA.
 DE ARELATÆ M. A.
 MILLIARIA PONI.
 S. M. P. I.

C'est-à-dire. *Salvis Dominis nostris Theodosio & Valentiniano Pii, Felicibus, Victoribus ac Triumphatoribus semper Augustis, decimum quintum consulibus, vir inlustis Auxiliaris Præfectus Prætorio Galliarum de Arelate Massiliam Milliaria poni statuit. Milliare passuum primum.*

Cette belle Inscription éclaircit plusieurs points importants de l'Histoire du cinquième siècle.

1°. Elle nous apprend qu'*Auxiliaris* a été Prefet du Pretoire des Gaules : & il ne faut que la lire pour connoître sans peine l'erreur de Jodocus Sincerus, qui parlant de cette colonne dans son *Itinerarium Gallia*, a cru qu'il falloit lire *Auxiliaris Præfectura Prætorium Galliarum*.

Au

Au lieu de lire *Auxiliaris Praefectus Pratorio Galliarum.*

Cet *Auxiliaris* dont il s'agit icy, est le même qui s'emploïa si utilement à Rome pour reconcilier le Pape Saint Leon le Grand avec Saint Hilaire Evêque, d'Arles, & pour terminer le fameux differend qui s'étoit élevé entre eux à l'occasion de Chelidonius Evêque de Bezançon. Saint Hilaire avoit déposé cet Evêque dans un Concile, pour avoir autrefois épousé une veuve, & pour avoir condamné des gens à mort pendant qu'il étoit magistrat.

Le jugement de S. Hilaire ayant été cassé à Rome, où il s'étoit rendu à pied, & d'où il étoit parti secrettement sans attendre la décision entière de son affaire, *Auxiliaris* qui s'y trouva alors parla au Pape en sa faveur. Il écrivit en même tems à S. Hilaire cette belle Lettre rapportée par S. Honorat de Marseille, où il le conjure de se relacher en faveur de la paix. Il lui dit entre autres choses ces paroles remarquables :
Aures praterea Romanorum quadam
Septemb. Octeb. 1701. K

teneritudine plus trahuntur : in quam si se sanctitas tua subinde demittat, plurimum nihil perditurus acquiris. Les oreilles des Romains sont d'une extreme delicatesse : si vous vous y accommodez un peu , vous gagnerez beaucoup sans rien perdre.

L'Inscription de la Colonne nous apprend en second lieu , qu'Arles étoit en ce temps-là le siege du Prefet du Pretoire des Gaules , ce qui marque que cette ville étoit tres-distinguée parmi les autres.

Joseph Scaliger, qui avoit d'ailleurs tant d'érudition , expliquant l'Inscription dont il s'agit , a cru qu'*Arelate. Ma. Milliaria* signifioit *Arelate Mamillaria*. Il pretend qu'on nommoit ainsi cette ville à cause de la fertilité de son terroir. L'erreur de ce sçavant homme a déjà été remarquée par Theophile Raynaud & par le P. Lacarry dans son livre de l'état des Gaules sous les Prefets du Pretoire des Gaules.

D I V E R S P R O B L E M E S
sur la nature des lignes courbes.

DAns la pratique des Arts, on a besoin d'une ligne courbe, dont voicy la nature. Ses principales appliquées suivent la progression des nombres naturels, 1. 2. 3. les segmens de l'axe qu'elles font, suivent la progression des nombres triangulaires, 1. 3. 6.

Un Ecrivain dit que cette courbe est une parabole ordinaire. Cependant c'est une chose démontrée, que dans la parabole ordinaire, les appliquées étant 1. 2. 3. les segmens de l'axe sont 1. 4. 9. Ainsi cette courbe n'est pas une parabole ordinaire. Là-dessus on peut faire diverses questions importantes.

1. Si la courbe dont nous parlons est geometrique, ou mechanique?

2. Comment on peut avoir geometriquement, ou du moins par des instrumens reglez, les points d'entre deux que les principales appliquées ne determinent pas? Une machine aisée pour cela, soulageroit beaucoup les ouvriers dans la pratique.

K ij

3. Si cette courbe. tournoit autour d'une de ses appliquées perpendiculaire à l'axe , qu'elle seroit la solidité ou la grandeur du corps qui se formeroit ?

4. Où seroit le centre de pesanteur de la moitié de ce solide coupé en deux par un plan qui passeroit par cette appliquée ?

Toutes ces questions sont importantes pour la pratique des Arts , comme on pourra le faire voir un jour.

*LETTRE DE M^r DU COURROY
Medecin, écrite de Beauvais le 27.
Juin 1701. touchant deux jumeaux
qui ne font qu'un même corps au-
dessous du diaphragme.*

PArmi toutes les productions monstrueuses dont parlent une infinité d'Auteurs, il ne s'en rencontre pas qui ait une parfaite ressemblance avec celle-cy.

Mardi dernier la femme d'un nommé Gerard vigneron demeurant au fauxbourg de S. Jacques de cette ville mit au monde après trois ou quatre heures d'un travail assez

vïolent , deux enfant mâles entiere-
ment formez & parfaits depuis la
tête jusqu'au bas des fausses côtes ,
vers la region du diaphragme. Ces
deux enfans avoient donc chacun
leur tête avec toutes ses parties ;
chacun deux épaules , deux bras ,
deux mains &c. & chacun leur poi-
trine : le tout aussi parfait & accom-
pli , qu'il se trouve aux enfans qui
viennent au monde au terme de
neuf mois. Mais depuis la region
du diaphragme , c'est-à-dire depuis
les fausses côtes jusques au bout des
pieds , ces enfans se joignoient , &
n'en formoient plus qu'un : n'ayant
à eux deux qu'un ventre, deux cuif-
ses , deux jambes & deux pieds. Le
ventre à l'endroit de l'union , im-
mediatement au dessous du dia-
phragme , paroissoit plus large que
dans le naturel ; parceque cet en-
droit servoit de base à l'union des
deux enfans , qui commençoient là
à n'en faire plus qu'un ; le reste du
ventre inferieur s'etrecissoit un peu
jusqu'à l'hypogastre , au bas duquel
il y avoit deux parties naturelles
parfaitement bien formées , dont

l'une étoit en sa place ordinaire , & l'autre plus bas à l'endroit de l'anüs, qu'elle couvroit entierement. Outre cela il y avoit au bas du coccyx une espece d'excroissance de chair longue d'environ quatre doigts , d'une substance cartilagineuse vers le milieu, & qui se terminoit en pointe.

Mr. de Fercour Conseiler au Presidial de cette ville, fit apporter chez lui ce fruit monstrueux pour en faire faire l'ouverture : ce qui fut fait par Me Pierre Fournier Chirurgien, en presence de quatre Medecins dont j'étois un. Nous avons trouvé les deux têtes de ces deux enfans parfaites , tant pour les parties internes , que pour les parties externes : aussi bien que les épaulles , bras, mains &c. Dans chacune de leurs poitrines il s'est trouvé un cœur avec son enveloppe appelée pericarde , un poulmon avec son mediastin, une trachée artere , un esophage, & un diaphragme qui separoit la cavité de chaque poitrine d'avec les parties nourricieres ou ces deux enfans commençoient à s'unir & devenir un. Dans le bas

ventre il ne s'est trouvé qu'un foye, mais de moitié plus grand qu'il n'est ordinairement. Au dessous du foye il n'y avoit qu'un seul estomach de grandeur ordinaire, dans lequel se dechargeoient les deux esophages par un seul orifice. Il y avoit deux rates aux deux côtez, dont l'une par sa petitesse paroissoit plutôt quelque capsule atrabilaire, & l'autre étoit d'une grandeur proportionnée, & naturelle. Les intestins étoient simples & à l'ordinaire, aussi-bien que les deux reins, & les deux ureteres qui se dechargeoient aussi dans une seule & même vessie, laquelle se vuidoit par les deux verges. Le rectum se trouva fort plein de *meconium*, (c'est l'excrement qui se forme les derniers jours que l'enfant reste dans le ventre de sa mere) parce qu'il n'y avoit pas d'ouverture à l'anus, sur lequel étoit placée l'autre partie naturelle.

L'un des deux enfans ayant montré la tête, fut baptisé par la matrone qui jugea du danger par la difficulté du travail. Environ une demi-heure après la mere étant delivrée,

la matrone s'apperçut d'un mouvement manifeste dans celui des enfans qui n'avoit pas été baptisé, & elle le baptisa aussi. Le premier baptisé ne donna aucun signe de vie après l'enfantement, & l'autre ne vécut depuis qu'un demi - quart d'heure.

OBSERVATIONS TOUCHANT
*Belle-Isle & la greve du Mont saint Michel, envoyées aux Auteurs des Memoires par M. ***.*

UN voyage de Belle-Isle en Bretagne m'a donné occasion de faire quelques observations que je vous envoie. Vous jugerez si elles meritent d'être communiquées au Public.

Belle-Isle n'est éloignée que de quatre lieuës de terre ferme; & le nom qu'elle porte lui convient assez à cause de sa fertilité. Il semble même qu'autrefois elle ait été considerable: car du port où l'on arrive en venant de Vannes, jusqu'au côté opposé de l'Isle on voit presque de demi-quart de lieuë en de-

my quart de lieuë de grandes pierres, hautes d'environ dix pieds, & larges de quatre ou cinq. Elles sont élevées perpendiculairement, & les habitans croient qu'on les a dressées autrefois pour faciliter la route des Bretons qui venoient de la terre ferme, & qui traversoient l'Isle pour aller trafiquer avec les Anglois. Pour moi je croirois plutôt que ces pierres sont les restes de quelque camp de Cesar. Car on ne voit rien de semblable dans les Landes de Bretagne où cela auroit été encore plus nécessaire qu'à Belle-Isle, dont la largeur est peu considerable. Au contraire on voit dans la terre ferme aux environs de Belle-Isle plusieurs vestiges des camps de Cesar, où il y a de distance en distance de grandes pierres à peu près semblables à celles dont il s'agit.

Voici une autre chose qui me paroît meriter plus d'attention. Quand le vent vient directement de la terre ferme, dans le port de Belle-Isle qui est au pied du Château, l'entrée du port à plusieurs brasses d'eau : au lieu qu'il y a beaucoup de sable,

quand le vent vient par dessus l'Isle. Je ne conçûs pas d'abord la raison de cette difference : & pour l'examiner j'allay me reposer sur une terrasse où l'on va par le Château, & qui est creusée dans le roc. Si l'on en croit la tradition, le Poëte S. Amand qui étoit attaché à la maison de Retz, s'y retiroit assez souvent avec bonne provision de bouteilles d'excellent vin ; & il y composoit ses vers au bruit des vents & des flots qui se battent au pied du rocher.

Etant là je fis reflexion que la terre est fort haute auprès du port : de sorte que, quand le vent souffle par dessus l'Isle, il ne peut agir sur la mer qu'à une distance assez considerable : d'où je conclus que quand le vent est violent, l'eau est beaucoup plus pressée à l'endroit où le vent tombe, que dans tout l'espace qui est entre cet endroit & le port. Il s'ensuit de là que le sable est aussi plus pressé sous l'effort du vent que vers le port : ce qui est cause que suivant la nature des autres corps qui vont du côté opposé à celui d'où on les presse le plus fortement,

le sable roule vers le port & le remplit.

Au contraire quand le vent vient du côté de Vannes, & qu'il souffle directement dans le port, la hauteur des terres l'arreste; de sorte que retournant en partie sur luy-même, il presse violemment l'eau du port, l'eau presse le sable, & le sable, étant plus pressé dans le port que dans les lieux éloignez, roule du port vers le large. Il est vray que cette variation de la hauteur du sable n'arrive pas dans tous les endroits du monde où les côtes sont hautes, & où les vents soufflent aussi violemment qu'auprès de Belle-Isle; mais cela ne détruit pas mon explication. Pour la défendre il suffit de supposer que le sable du fond de la mer auprès de Belle-Isle, est plus léger & plus mobile que dans d'autres endroits, & le voisinage de la riviere de Loire rend la chose assez vraisemblable.

En effet cette riviere roule avec elle un sable très-leger, comme il paroît à l'œil en Été, lorsque ses eaux sont claires & basses. Outre cela dans ses

creües elle transporte souvent des montagnes de sable , pour ainsi dire, d'un côté du rivage à l'autre : de sorte que le courant est rarement plusieurs années de suite du même côté. On peut donc dire que la Loire entrant dans la mer , pousse son sable aux environs, & que quelque cause particuliere en entraine une partie vers Belle-Isle , où le changement du vent suffit pour le porter tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, ainsi que nous l'avons expliqué.

Voici encore quelques autres remarques que j'ay faites. En sortant de Bretagne j'ay passé au Mont saint Michel , & dans le passage il m'arriva une chose qui me fit un peu repentir de ma curiosité. Car le vent s'étant élevé comme je marchois sur la greve qui étoit alors assez sèche, il se forma comme un nuage de sable dont je fus tout à coup enveloppé & qui ne me permettoit pas de voir à 7. ou 8. pas de mon cheval. Si cela eût duré , j'étois en danger de périr. Un de mes amis qui m'accompagnait , & qui est du pays, me dit, après que le vent fut apaisé, que

ceux qui perissoient en allant au Mont S. Michel , ou en revenant , ne perissoient gueres que par le vent , lequel élevant le sable leur ôtoit par là la veuë des terres , de sorte qu'ils alloient quelquefois se precipiter dans des endroits dangereux , ou tournoient de tous côtez sur la grève , jusqu'au retour de la mer qui les enveloppoit.

J'avois cru que les guides qu'on prend pour se faire conduire au Mont S. Michel étoient fort nécessaires pour éviter les sables mouvans ; mais le même amy m'assûra que ces guides étoient fort inutiles , & qu'en deux mots on pouvoit apprendre aux voyageurs ce qui étoit nécessaire pour s'en passer. Eh que faut-il donc sçavoir pour cela , lui dis-je ? Il n'y a repris-il , rien à craindre quand la mer ne fait que de se retirer , car alors le sable qui est encore mouillé a de la consistance : en tout cas il faut éviter les endroits où l'on voit un petit tatus noir ; car c'est-là l'indice du sable mouvant,

Je lui demanday ce qu'il pensoit

de ces sables mouvans ; car c'est un homme de lettres ; & voicy ses conjectures. Il prétend. 1. Que sous la greve il y a un grand nombre de courants d'eau. 2. Que quand la mer est haute de plusieurs pieds , elle presse beaucoup le sable , & luy donne une espece de solidité : de sorte qu'après les grandes marées il arrive rarement qu'on soit absorbé dans les sables mouvans. 3. Que quand la mer monte moins haut, elle presse moins la greve , & lui donne moins de consistance : d'où vient que si après le reflux , un grand vent ou un soleil fort ardent desseichent beaucoup le sable, & reduisent, pour ainsi dire , la greve en poussiere , pendant que les eaux qui coulent dessous ébranlent aussi de leur côté le sable , toute la masse qui est au dessus devient une matiere branlante sans liaison & sans fermeté, où un poids considerable tel qu'est un homme à cheval , enfonce aisément.

Au reste , ajouta mon ami , les courants dont je viens de parler , n'étant formez , au moins en partie,

que de l'eau de la mer qui penetre en quelques endroits dans la greve jusques au terrain solide ; il n'est pas surprenant qu'ils se trouvent tantôt dans un endroit & tantôt dans l'autre. Or les petits talus qu'on apperçoit en quelques lieux , & qui sont une marque du sable mouvant , viennent peut-être de ce que le sable s'est un peu éboulé dans ces endroits à cause du mouvement de l'eau qui coule dessous.

D'autres disent que ces sables mouvans sont des especes de puits que la mer remplit de sable , & qui rejettent le sable ensuite en bouillonnant quand la mer se retire : de sorte qu'il n'en reste pas assez pour soutenir un homme ; sur tout si cet homme demeure long-tems au même endroit , & donne le temps à son propre poids d'enfoncer insensiblement tout le sable dans l'eau & de l'en imbiber. Je prefererois cette explication aux autres pour la raison que voici.

Comme nous revenions du Mont S. Michel, où il n'y a rien qui oblige de s'arrester un moment dès

qu'on a vû l'Abbaye des Peres Benedictins , dont l'Eglise & la maison couvrent presque tout le rocher ; il fallut traverser une petite riviere pour rentrer dans Avanches. Je fus fort surpris en la passant de voir dans le fond, d'espace en espace, de trous profonds, les uns d'un pied , les autres de deux, quelques-uns de plus , & dont le diametre paroïssoit être d'environ un pied & demi ou deux pieds. Il semble que c'est là en petit ce que sont en grands les sables mouvans, où l'on se perd quelque-fois en traversant la greve. Les trous en question ne peuvent être profonds ; parce qu'il y a peu de sable entre l'eau de la riviere & la terre solide : ils ne peuvent être larges, parce que l'eau qui en sort n'est pas abondante : ils sont sans sable, parceque le peu de hauteur qu'ils ont, fait que les fontaines qui en sortent chassent aisément le sable qui les bouche.

C'est ainsi que la mer remplit de sable tous les pays , toutes les fontaines , tous les courants qui sont dans la greve ; mais elle les en rem-

plit en si grande quantité , à cause de la hauteur du sable , que leurs eaux n'ont pas assez de force pour le pousser dehors , dans l'espace qu'il y a d'un flux à un autre. L'eau de ces fontaines & de ces courants , a seulement assez de force pour ébranler son sable & pour en faire des gouffres , qui s'ouvrent aisément sous ceux qui passent , ou qui s'arrestent sur leur surface. Quelques-uns de ces puits ou de ces fontaines ébranlent apparemment le sable avec plus de force que les autres ; parce qu'ils viennent d'un endroit plus élevé que celui par où ils tâchent de sortir , & leur effet est aussi naturel que celui d'un jet d'eau.

EXPLICATION DES NOMS.

ABPACAΞ ABPACAΔABPA.

C'Est une nouvelle explication de deux noms qui ont donné la torture aux plus grands esprits de nôtre siècle. Le P. Kirker Jesuite en a parlé dans son Obélisque de Pam-

phile. Saumaïse dans son Livre *De Annis Climactericis* pag. 572. se mocque de la maniere dont Scaliger l'explique. Mr. Chifflet a composé un Livre sur ce sujet , où il met ses pensées & celles de ses amis qu'il avoit consultez la-dessus. Mr. Vendelin Chanoine de Tournay dans une lettre qu'il luy écrit approche le plus près de la verité , quand il dit que ce mot signifie.

A	Ab	Pater
B	ben	Filius
P	rouah	Spiritus
A	hakadosh	Sanctus
C	σωτηρία	Salus
A	ξύλο	à
E	ξύλο	ligno.

Il y a pourtant des defauts dans cette explication. Premièrement il ne s'y trouve point de construction : ce sont deux pensées detachées qui n'ont nulle liaison entre elles. Ensuite l'A qui est au milieu ne répond pas bien au mot Hebreu *hakadosh* qui commence par un *he*. Dire enfin que l'autre A ne soit mis que

pour la préposition $\delta\tau\omicron$, cela n'est nullement vrai-semblable.

Mr. Vendelin semble ne pas rencontrer encore tout à fait juste, quand il explique ces trois lettres $\epsilon\alpha\Delta$ du mot $\alpha\beta\rho\alpha\epsilon\alpha\Delta\alpha\beta\rho\alpha$ par ceux-cy, $\Sigma\omega\lambda\eta\epsilon\alpha\ \delta\tau\omicron\delta\ \delta'\omicron\zeta\eta\varsigma$, *Salus à gloria* en sous entendant *Trinitatis* : quoy qu'il juge quelles y viennent fort bien, à cause que les quatre premières lettres qui sont au commencement de ce mot, qui marquent selon lui les trois personnes de la Trinité, se trouvent encore à la fin.

L'explication que le P. H. donne aux deux mots dont il s'agit, dans une réponse qu'il fait à un habile homme qui l'a consulté là-dessus, paroît plus naturelle. La voicy.

$\alpha\beta\rho\alpha\epsilon\alpha\Xi$ est un mot mystérieux, composé d'Hebreu & de Grec, dont le sens est, *Deus unus & trinus homines salvans per crucem.*

236 Memoires pour l'Histoire

A	Ab	Pater	A	1
B	Ben	Filius	B	2
P	Rouah-hakadosh	Spir. Sanctus	P	100
A	ἄνθρωποις	homines	A	1
C	σώζων	Salvans	C	200
A	ἁγίῳ	per sacrum	A	1
Ξ	ξύλον	lignum.	Ξ	60
				365

Le mot ἁγίον ξύλον, *sacrum lignum* le bois sacré est visiblement une circonlocution qui signifie la sainte Croix, ou le bois de la sainte Croix.

Le mot A B P A C A Δ A B P A est de même caractère & signifie, *Deus unus & trinus, homines salvans per crucem: Pater & Filius & Spiritus, Sanctus Dominus Deus unus est.*

A	Ab	Pater
B	Ben	Filius
P	Rouah-hakadosh	Spiritus Sanctus
A	ἄνθρωποις	homines
C	σώζων	Salvans
A	ἁγίῳ	per sacram
Δ	δένδρον	arborem
A	Ab	Pater
B	Ben	Filius
P	Rouah-hakadosh	Spiritus Sanctus
A	Adonai	Dominus Deus unus est.

Les noms des trois personnes de la Trinité sont mis d'abord pour signifier, *Deus unus ac Trinus*, qui est la même chose : & quand on les repete ensemble, c'est pour signifier les trois personnes en particulier. Pour *ἁγιον δένδρον*, *arbor sancta*, c'est une circonlocution semblable à la premiere, pour signifier la sainte Croix, comme tout le monde sçait.

On trouve ce dernier mot dans le Poëte Q. Serenus Sammonicus, qu'on croit avoir été un Medecin Chrétien, mais pourtant heretique Basilidien. C'est un remede qu'il prescrit pour guerir de la fièvre double tierce. Il ordonne au malade de porter au cou ce mot écrit d'une certaine maniere que voicy :



A B P A C A Δ A B P A

A B P A C A Δ A B P

A B P A C A Δ A B

A B P A C A Δ A

A B P A C A Δ

A B P A C A

A B P A C

A B P A

A B P

A B

A

L'artifice de cette figure consiste, en ce que prenant les dernieres lettres seulement, à commencer depuis la pointe & remontant en haut du côté gauche, l'on y trouve le même mot, ou plutôt la même pensée qui est dans la premiere ligne entiere.

On trouve dans plusieurs Cabinets des pierres où ce mot A B P A C A ≡ est gravé, tantôt avec des figures grotesques, & quelquefois même fort indecentes; tantôt avec des images de pieté; comme Mr. de Sponde dans son *Abregé de Baronius*, l'an 120. dit qu'il en a vû une chez Mr. Petau Conseiller à Paris,

qui avoit d'un côté les images de S. Pierre & de S. Paul, & de l'autre le mot $ABPA\text{C}\text{A}\Xi$ Il n'en faut point chercher d'autre raison de cela que le caprice & la bizarrerie de ceux entre les mains desquels ces pierres sont tombées, & qui y ont mis ce mot au hazard, dans un siècle bien postérieur à ces figures qu'ils y ont trouvé gravées. Aussi ces figures sont ordinairement anciennes, & de bonne main : & ceux qui y ont gravé ce mot, les ont respectées, pour ainsi dire, car ils n'ont osé presque jamais le mettre sur le côté de ces figures, de crainte de les gâter ; c'est presque toujours au revers qu'il se trouve ; & il est aisé de reconnoître que la graveure des figures & celle du mot $ABPA\text{C}\text{A}\Xi$ ne sont point du même ouvrier ; mais que celle cy est beaucoup plus grossière & plus moderne.

Il y a chez M. Germond Auditeur des Comptes à Paris une de ces pierres, où ces mots sont gravez d'un côté, $ABPA\Xi\text{A}\text{C}\text{A}\Delta\text{O}\text{N}\text{A}\text{I}$
 $\text{I}\text{A}\Omega\text{C}\text{A}\text{B}\text{A}\Omega\Theta$. Qui signifient,
Pater & Filius & Spiritus Sanctus ho-

240 *Memoires pour l'Histoire*
mines per crucem salvans , Dominus
Deus ipse exercituum est. Car le mot
 I A Ω est icy formé de l'Hebreu
 i a & du pronom ho, par un he, un
 vau & un Aleph : qui signifie ipse. La
 même pierre a sur le revers ces
 noms O Υ Ρ Ι Η Λ , Γ Α Β Ρ Ι Η Λ ,
 Ρ Α Φ Α Η Λ , Μ Ι Χ Α Η Λ , c'est-à di-
 re Uriel, Gabriel, Raphaël, Michaël;
 & quelques autres qu'on ne peut li-
 re, parceque les lettres sont effacées.

S U I T E D E L A L E T T R E
de Mr. de l'Isle où il examine la
Carte d'Espagne de Mr. Nolin.

Monsieur de l'Isle en nous adres-
 sant sa lettre y a ajouté ces pa-
 roles. Je prie les Auteurs des Me-
 moires, qui me paroissent delicats
 en matiere de controverse, de con-
 siderer que parlant en mon nom, je
 ne pretends pas les rendre garants
 d'aucune des choses que j'avance
 dans cet écrit : & à l'égard du stile,
 si Mr. Nolin s'en trouvoit offensé,
 je le prie de se souvenir de la ma-
 niere dont il m'a traitté dans le Jour-
 nal du dixneuvième de Juillet de
 l'an

l'an 1700. sans que j'y eusse donné de ma part aucune occasion. Sans cette precaution de Mr. de l'Isle nous aurions eu de la peine à ne pas retrancher ce qu'il peut y avoir d'un peu dur dans le stile de sa lettre : & nous prions icy ceux qui auront de semblables pieces à nous adresser , qu'elles soient écrites d'une maniere à ne nous pas mettre dans la neccessité d'y rien changer.

Voilà, Monsieur, la construction de ma carte justifiée : mais comme les choses paroissent mieux par la comparaison que l'on en fait avec d'autres , je m'en vais la comparer avec une autre carte du même pais faite par un de nos derniers Auteurs. Ce sera celle de Mr. Nolin : vous l'avez dans votre recueil , & il vous sera aisé de verifier ce que je vous en diray.

Ceux qui sçavent , comme vous , le differend que nous avons Mr. Nolin & moy , ne s'étonneront pas que j'aye choisi la carte plutôt que celle d'un autre pour en faire la comparaison avec la mienne. Je l'ay accusé de m'avoir copié dans
Septemb. Octob. 1701. L

sa dernière Mappemonde , si différente de la première qu'il avoit donnée : & je lui ay fourni plusieurs fois les moyens de se justifier , & de me convaincre d'imposture, supposé que mon accusation en fût une. Mais au lieu d'accepter les moyens honnêtes que j'ay offerts, ou de m'en offrir lui-même quelques autres, comme je l'en ay tant prié, il publie presentement que c'est moy qui l'ay copié; ou que, comme feu Mr. de Tralage *l'aïdoit de toutes ses lumieres*, celles que ledit sieur de Tralage m'a aussi communiquées ont fait que nous nous sommes rencontrés si juste, parce que nous travaillions tous deux sur les mêmes memoires.

Comme Mr. Nolin demeure ferme dans cette defense, qui a si peu d'apparence devant les connoisseurs, & qu'à l'égard de mes offres il persiste dans un silence qui étonne tout le monde; il est évident que c'est lui qui me réduit à la dure nécessité de défendre mon honneur & mes interêts par l'examen de ses ouvrages & de ceux de

feu Mr. de Tralage ; protestant devant Dieu & devant les hommes que je n'ay aucune animosité contre leurs personnes. Ce n'est que pour la découverte de la verité que j'écris, & pour l'avantage du public, auquel il est utile de connoître les fautes qui sont dans les ouvrages qu'on lui presente.

Je vous avouë d'abord, Monsieur, que j'ay été surpris de ne trouver dans la Carte de Mr. Nolin aucune observation mise en pratique, au moins de celles que j'ay rapportées cy - dessus. Je dis aucune : car ni Madrit, ni Toledé, ni Lisbonne, ni Valence, ni Barcelonne, ni Roses, ni Maillorque, ni Bayonne n'y sont dans leurs veritables longitudes ou latitudes ; quoi qu'il y ait quelques-unes de ces places qui sont fixées par plusieurs observations. Il n'y a pas non plus une seule place d'Ar-ragon dont la position soit semblable à celle que Labaña leur a donnée : les unes manquent de vingt minutes, d'autre de quarante & d'autres de plus de 50. Monsieur Nolin n'a donc pas toujours tra-

L ij

vaillé en conformité des nouvelles découvertes , comme il avance bien hardiment : & puis que ces principales places ne sont pas dans leur véritable situation , vous jugez bien qu'il n'y en doit avoir aucune dans toute l'Espagne qui y soit. Car cela feroit une autre difformité sur la Carte qui seroit moins supportable que la première.

M. Nolin n'a pas mieux connu les mesures d'Espagne, non plus que Mr. de Tralage , supposé qu'il l'ait aidé de toutes ses lumieres. J'ay fait voir que les lieuës communes étoient de 20. au degré ; il n'en met que 18. Que les lieuës de Catalogne étoient de 19. au degré ; il y en met 20. dans l'échelle de sa Carte d'Espagne , & 12 $\frac{1}{4}$ dans sa Carte de Catalogne. Quelle difference ! il seroit bon qu'il donnât un éclaircissement là-dessus, & que Mr. de Tralage lui eût laissé des lumieres suffisantes pour se tirer d'une contradiction si manifeste.

On voit par les distances de Mer dont tous les Pilotes conviennent depuis Bayonne jusqu'au Cap Finis-

terre & par les routes qui sont dans les terres , que cette côte ne doit avoir que 7. degrez 40. minutes en longitude ; Mr. Nolin lui donne 20. degrez de plus. Généralement parlant les observations & les mesures ne donnent à l'Espagne que 12. degrez & demi d'Orient en Occident ; M. Nolin lui en donne 15. & demi ; sa longueur doit être à sa largeur comme de 6. à 5. selon Strabon ; M. Nolin a fait cette proportion comme de 3. à deux.

Les distances particulieres des villes ne sont pas non plus observées dans la Carte de M. Nolin. On compte 29. lieuës de Madrit à Cuença ; il en met 42. Leonard d'Argensola qui a fait une description d'Aragon ne donne à ce païs que 25. à 30. lieuës de l'Est à l'Oüest : ce qui est conforme aux distances rapportée par Sylva & à la Carte de Labaña faite par ordre des Etats d'Aragon ; M. Nolin en met 54 : c'est doubler la distance.

La Carte de Navarre , qui est assez conforme à celle d'Aragon ne

donne à la Navarre que 22. lieuës de l'Est à l'Oüest; Mr. Nolin en met 37. Entre Madrit & Roses il y a environ 40. lieuës de trop dans la Carte de Mr. Nolin. On compte 53. lieuës de Madrit à Valence; Mr. Nolin y en met 79. Le Royaume d'Algarven n'a que 27. lieuës de long; Mr. Nolin lui en donne 34. De Seville à Cordouë il y a 36. lieuës; icy on en trouve 53. On compte de Cordouë à Baëça 20. lieuës; icy on en trouve 29. De Cordouë à Valence 78. icy il y en a 92. Le Royaume de Grenade n'a que 60. lieuës de long selon Sylva; Mr. Nolin lui en donne 82.

Il me semble que voilà des fautes bien considerables; mais ce ne font pas là les seules que Monsieur Nolin a faites: il y a dans sa Carte quantité de bonnes places omises. En Arragon il a omis *Calataïud* qui a 3000. feux, & qui est la quatrième ville d'Arragon suivant Sylva & Leonard d'Argensola. Il a aussi omis *Daroca* qui est la septième ou huitième en grandeur de ce pais-là.

Dans le Royaume de Valence il a omis *Xativa* qui est la deuxième ville du Royaume & la plus grande après Valence.

Dans l'Andalousie il a omis *Lucena* près de Palos, qui a 5000. feux & est aussi grande que Cadis & Jaën ; & il donne le nom de ville à *Palos* ; qui n'est qu'un bourg de cent feux. Il omet *Ubeda* qui est la septième ville en grandeur & qui a bien 4000. feux , *Carmone* une des plus belles villes du païs ; les grands bourgs de *Constantine* & de *Guadalcanal* dans la Sierra Morena , quoiqu'il y ait mille feux dans l'un & 1400. dans l'autre.

En Portugal il a omis *Santarem* qui a 3000. feux , qui est une des places des plus considerables, & qui surpasse en grandeur & en richesses plusieurs villes de ce Royaume. Il omet *Extremoz*, *Villaviziosa*, & *Villareal* , qui sont des Capitales, ou des chefs lieux de certains districts considerables.

En Castille il a mis *Osma* comme une grande ville , quoy qu'il n'y ait plus que 50. ou 60. feux :

L iij

& il ne marque que comme un village le *bourg d'Osma* qu'il appelle *Borgo d'Ofual*, quoi qu'il soit beaucoup plus considerable que l'autre.

En Biscaye il a omis *Orduña* que quelques-uns regardent comme la capitale du païs. Il marque *Tolosa* comme une grosse ville, & en écrit le nom en lettres de distinction; quoique ce ne soit qu'un bourg de 400. feux; & *Vittoria* qu'il ne marque que comme un village, est une assez grande ville au rapport de Sylva.

Les omissions ne feroient pas des fautes à imputer à un Geographe, s'il les avoit faites avec choix; & qu'il y eût été contraint par le peu d'espace. Mais quand il y a de la place de reste, & qu'au lieu de bonnes villes on met des villages & des bicoques qui ne sont de nulle consideration, il me semble, Monsieur, qu'on fait voir évidemment par-là, qu'on ne connoît pas le pays que l'on décrit.

Une autre sorte de fautes est qu'il y a quantité de places qui sont situées bien loin de l'endroit où elles

devroient être. *Alcantara* est sur les frontieres de Portugal, & au midy de la Riviere du Tage : Texeira, Mr. Sanfon & tous les Geographes la mettent ainsi; Mr. Nolin l'a mise au Nord de la riviere & à 20. lieuës des frontieres de Portugal.

Le *Port Mahon* qu'il met à la partie Occidentale de l'Isle de Minorque, est marqué constamment par tous les Pilotes à la partie Orientale. J'omets plusieurs exemples de cette nature; mais j'en feray le détail à ceux qui auront cette curiosité, quand ils le souhaitteront.

Voici des fautes d'une autre espee: ce sont des places doublées ou marquées deux fois. Mr. Nolin marque *Hinujosa* & *Hinojosa* dans le Royaume de Leon. Il met deux Aviles & deux Villaviciosa dans les Asturies; deux Foresecas, l'une près de l'autre en Arragon, deux Castelseguira près l'une de l'autre, & au voisinage, deux Tovarà dans les montagnes d'Alcaraz, &c.

Mais le nombre des noms corrompus surpasse de beaucoup les autres sortes de fautes. *Saneno Abar-*

ca, pour Sancho Abarca : *Vinzeïre*, pour Vimiero : *Algazire* pour Algazire : *Xares*, pour Xeres : *Nelgar*, pour Melgar : *Pizarega*, pour Pizverga : *Consuagra*, pour Consuegra : *Banbos* pour Baños, & beaucoup d'autres dont je pourrois donner un Catalogue, si je ne craignois de vous ennuyer. Il y en a 72. qui m'ont sauté aux yeux ; mais il peut y en avoir un bien plus grand nombre.

Il y a plusieurs de ces fautes qui regardent l'*n* liquide que les Espagnols marquent avec un tiret au dessus, & qui se prononce comme *en* en François par exemple *Ocaña* se prononce *Ocagna* ; *des gands d'Otagne* Mr. Nolin a pris cela pour un *n* doublée, & a écrit par tout *Ocana*, *la Corunna*, *la Duenna*, *Mendonnedo*, *Salo bronna*, &c. Est-il possible qu'en cela Mr. de Tralage l'ait aidé de toutes ses lumieres ?

Vous sçavez, Monsieur, qu'une des principales choses que l'on exige d'un Geographe, est de bien marquer les rivières & les montagnes ; parceque ce sont des bornes natu-

relles qui ne changent point , & qui conduisent naturellement à la découverte des veritez Geographiques. Les rivieres de Mr. Nolin sont fort defectueuses , & j'en donnerois plusieurs exemples. Pour les montagnes , de crainte de tomber dans le même inconvenient, il n'en a presque point marqué : quoy que l'Espagne soit toute coupée de hautes & rudes montagnes que l'on regarde comme des bras des Pyrenées; les unes qu'ils appellent simplement *montes* , & d'autres qu'ils appellent *serras*. Je conviens qu'une Carte en est plus nette quand il n'y a point de montagnes, & je connois des gens qui se servent de cette invention pour rendre leurs Cartes plus belles : mais je doute bien que cette netteté & cette beauté soit une perfection de la Carte.

Voilà bien des fautes auxquelles Mr. Nolin auroit pu remedier , si Mr. de Tralage avoit bieu voulu l'aider de toutes ses lumieres. Car il n'est pas possible que M. de Tralage ignorât toutes ces choses ; puis qu'au rapport de Mr. Nolin sa capacité sur

L. vj

la Geographie étoit universelle ; & que sa bibliotheque étoit la plus complete qu'il y eût au monde en cette matiere.

Mais on ne peut pas disconvenir qu'il n'y ait sur cette Carte des choses qui sont uniquement de Mr. de Tralage : sçavoir la jonction des noms anciens aux noms modernes des villes. Cela étoit de son goût : il m'a fait l'honneur de m'en parler plus d'une fois & de me demander mon avis là-dessus ; & je conviens que cette matiere employée discrettement & avec connoissance de cause , supposé qu'elle ne causât point de confusion sur la Carte seroit bonne & utile. Mais il est question de sçavoir comment Mr. de Tralage s'en est acquitté. Je dis Mr. de Tralage ; car pour Mr. Nolin vous sçavez bien Mr. qu'il ne sçait pas la Geographie ancienne, & qu'ainsi il ne sçauroit en marquer le rapport avec la nouvelle. Je ne feray que deux remarques sur cet article ; car mon loisir ne me permet pas de tout examiner. La premiere sera sur *Salamanque* & sur *Portalegre*, & la 2^e sur *Beja* & sur *Badajos*.

Salamanque est une ville du Roïaume de Leon, bien connue par son Université : & Portalegre est une Ville du Royaume de Portugal & de la Province d'Estremadoure, ces deux villes sont environ à 50. lieues l'une de l'autre & cependant Mr. de Tralage a fait mettre auprès de l'une & de l'autre qu'elle s'appelloit *Salamantica* ou *Hermantica*. Vous jugez bien, Monsieur, que cela ne sauroit être. Louis Nugnes a cru que *Salamantica* & *Hermantica* étoient la même chose : Ortelius n'est pas de ce sentiment. Donnez gain de cause auquel des deux il vous plaira; mais vous ne pourrez jamais accorder à Mr. de Tralage que l'ancienne ville de *Salamantica* soit en même tems & la ville de *Salamanque* & celle de *Portalegre*.

A l'égard de *Beja* & de *Badajos* le même Mr. de Tralage a cru que la première étoit l'ancienne ville de *Pax Julia*. Il a eu raison; car cela a été prouvé par Resendius, & embrassé par Nugnes. Mais quand il a ajouté à *Badajos* le nom ancien de *Pax Augusta*, il n'a pas eu raison.

Car le même Resendius a prouvé que *Pax Augusta* & *Pax Julia* étoit la même place, & que l'un & l'autre de ces noms convenoit à Beja. Mr. l'Abbé de Longueruë dont je tiens cette importante remarque, (car j'avoüe que je n'ay pas lû Rescendius) m'a ajouté qu'il n'étoit pas possible que Badajos fût *Pax Augusta*; parceque Badajos n'étoit pas une ville ancienne, mais seulement une ville du moyen âge; ayant été bâtie par un Abderrahman fils de Merwan du tems de l'Emir *Mahomet* Prince de Cordouë. Si Mr. de Tralage avoit seulement consulté la Carte ancienne de M. *Samson* qu'il n'est pas mal aisé de trouver, il auroit bien vu que ce sçavant Geographe n'a point mis de ville du nom de *Pax Augusta* à l'endroit où est aujourd'huy Badajos. Mais il a voulu encherir sur M. *Sanfon* & il s'est trompé; & Mr. *Nolin* n'a pu le redresser.

DESCRIPTION DU MICROSCOPE
de Jean Marshal.

IL est composé de trois verres ;
Sçavoir le verre oculaire W. le
verre du milieu A. & le verre ob-
jectif C.

B. Est le couvercle pour garan-
tir de la poussiere le verre oculai-
re W.

X. Est la hauteur où se trouve
l'ouverture par où l'œil regarde.
W est une viz où est enfermé le ver-
re oculaire.

A 1. Est une viz où le verre du
milieu est fixe.

A 2. Un second tuyau servant
à alonger le Microscope , & pla-
cé au dedans du tuyau exte-
rieur.

C. Le verre objectif , placé dans
une virole de cuivre faite en ecroüe,
afin de le pouvoir mettre , ôter , &
changer selon le besoin.

Z. Le pied ou base sur laquelle
le Microscope est affermi.

T. Un petit tiroir dans la base
du Microscope ; lequel tiroir est

divisé en dedans par une Regle
deux parties inegales ; dont la p.
étroite est sous divisée , par de nou-
velles Regles , en six petits espace
quarrez , pour tenir un pareil nom-
bre de verres objectifs differens ,
dont les uns grossissent les objets plus
que les autres. Ils sont tous montez
dans des viroles ou écrouës de cui-
vre , & prêts à être appliquez en C.
& ils sont marquez des nombres
1, 2, 3, 4, 5, 6. Les separations sont
aussi marquées 1, 2, 3, 4, 5, 6.

L'autre partie du tiroir sert pour
tenir la plaque de verre (*a*) sur la-
quelle se mettent les objets : une
paire de petites pincettes (*b*) pour
prendre & manier commodément
les objets : & une autre plaque (*d*)
ayant un côté blanc & l'autre noir ,
qui sert encore à mettre l'objet des-
sus ; sçavoir les objets noirs sur le
côté blanc , & les blancs sur le côté
noir.

L. M. Est une boule de cuivre en-
gagée fort juste dans une partie
creuse de sphere au dedans de la-
quelle elle tourne avec quelque
peine : & par ce moyen tout le corps

tage , l'axe
jours maint

c. quelque
out le corps

du Microscope , se peut arrêter en telle situation qu'on veut pour l'avantage du jour.

K O. Est une barre quarrée de cuivre , le long de laquelle le Microscope coule, & se peut hausser & baisser par le moyen du collier quarré **E** , qui est tout d'une piece avec le bras **D** , qui porte le Microscope.

G , Est un autre collier quarré de cuivre, qui glisse aussi en montant & descendant le long de la barre **K O**, Il a une petite viz **H**, par le moyen de laquelle on l'arrête , selon le besoin , contre ladite barre , à telle hauteur qu'on veut.

I, Est une piece de cuivre dans le centre de laquelle est un écrou propre pour la viz **F**, qui est rivée dans un bras qui sort du collier **E**, on arrête d'abord le collier **G** , sur la barre **K O**, par la viz **H**. Et ensuite le Microscope se hausse & baisse, le long de la barre **K O**, en tournant l'écrou **I**, & par ce moyen on l'approche ou on l'éloigne de l'objet. Et ce qui est d'un grand avantage , l'axe du Microscope est toujours maintenu en ligne droite, avec

le même point de l'objet, vers lequel il avoit été dirigé dès le commencement : Ce qui fait qu'icy l'on n'a pas l'incommodité qui se rencontre dans les autres Microscopes, de perdre souvent la vûe de l'objet, quand on tourne le Microscope, pour le hausser ou le baisser.

Q. Est une glace de verre pour mettre les objets dessus. Elle est fixée dans un chassis de cuivre dont le bras NN. est arrêté aux deux côtez de la barre KO. par le moyen de l'écrou O. ledit bras NN. à une fente dans toute sa longueur ; par le moyen de laquelle on le peut facilement mettre en sa place, ou l'en ôter, & l'arrêter à telle distance qu'on veut de la barre K. O.

P. Est un petit poisson vivant, posé sur la glace de verre, afin que la circulation du sang se puisse voir dans une partie des nageoires de sa queue, à l'endroit marqué C.

R. Est un verre convexe, qui rassemble dans un petit espace (c) les rayons de lumière qu'il reçoit d'une chandelle placée à terre en S,

pendant que le Microscope est posé sur le bord d'une table, ou d'un esca-
beau : lequel espace éclairé (c) sert
à rendre la circulation plus vi-
sible.

V. Un petit canal de plomb, qu'il
faut mettre sur le poisson, pour l'em-
pêcher de sauter hors de sa place, &
de retirer sa queue du petit espace
éclairé.

Les nombres 1, 2, 3, 4, 5, & 6, mar-
quez sur la barre KO. déterminent
la juste distance ; qui doit être entre
le verre objectif, & l'objet particu-
lier qu'on regarde , selon que les
objectifs dont on se sert grossissent
plus ou moins. Par exemple, si vous
vous servez de l'objectif 5, ou 6. (l'un
& l'autre desquels fera voir la circu-
lation du sang ,) il faudra fixer le
bord d'en haut du collier quarré E,
à la marque 5, ou 6. de la barre KO,
alors le Microscope fera à fort peu
près de la distance juste où il doit
être de l'objet , de sorte que par un
tour ou deux de l'écrou I, soit d'un
côté ou de l'autre , vous pouvez en
peu de tems l'ajuster à la portée de
votre œil , & mettre l'objet dans la

260 *Memoires pour l'Histoire*
situation où il paroît plus distincte-
ment.

Par ce Microscope on peut aussi fort bien examiner les liqueurs. Car si vous mettez une petite goutte de quelque liqueur sur la glace de verre, justement dans le milieu de l'espace éclairé (e) ses parties deviendront fort visibles, & l'on decouvrira les petites creatures vivantes qu'elle peut contenir.

Ainsi l'on verra aussi distinctement que par aucun autre Microscope les petits vers, qui sont dans le vinaigre, & les petits animaux qui sont dans de l'eau où l'on a fait infuser du poivre, du froment, ou de l'orge; comme aussi les vers, & les autres petites creatures vivantes, qui sont dans de l'eau de fossé.



OBSERVATIONS DE Mr.
Galland sur l'Explication d'une Me-
daille Grecque de Caracalle, publiée
dans les Memoires pour l'Histoire
des sciences & des beaux Arts,
des mois de Mars, & d'Avril der-
niers pag. 123.

LE Sçavant homme qui avoit
avancé en presence de plusieurs
Antiquaires, que jamais l'on n'avoit
donné aux Empereurs Romains sur
les medailles, le titre de Βασιλεὺς
chez les Grecs, non plus que le titre
de Rex, chez les Latins, s'enga-
geoit à soutenir un sentiment aussi
peu recevable que la raison qu'il en
apporta : puis qu'on lui produisit
une medaille, où il faut lire ANTON-
NINON ΒΑΣΙΛΕΥΣ, nonobstant l'ex-
plication qu'il a apportée, comme
nous tacherons de le faire voir, en
le suivant pas à pas.

L'on ne trouvera pas, comme il
le pretend, que le mot *Imperator*,
sur les medailles latines, ne signifie
que *Generalissime des troupes confe-
derées de l'Empire*. Il est vray qu'il

y a quelque fois cette signification : mais ce n'est pas aussi frequemment qu'il paroît se l'être persuadé ; & il n'est pas difficile de le prouver. *Imperator*, lors qu'il se trouve sur les medailles, après les noms des Empe- reurs , parmi leurs autres titres en cette maniere. IMP. IMP. II. IMP. III. IMP. IIII. &c. s'entend veritablement comme il l'a enten- du. Et ce titre leur étoit donné or- dinairement par les soldats autant de fois qu'ils remportoient quelque victoire , ou quelque avantage con- siderable sur les ennemis , soit par eux-mêmes, ou par leurs Généraux. Cela se peut prouver par une infi- nité d'exemples.

Mais lors que le même mot se trouve employé comme un prénom suivant l'expression de Suetone dans la vie de Jules Cesar , où il dit de Jules Cesar même : *Non enim hono- res modò nimios recepit , ut continuum Consulatam , perpetuam Dictaturam , Praefecturamque morum , insuper pra- nomen Imperatoris &c.* Alors ce mê- me titre à une signification bien dif- ferente : & l'on sçait qu'il n'y a pas

d'Empereurs, qui ne l'ayent porté comme un prénom, depuis Jules Cesar jusqu'à Constantin inclusive-ment, dont les fils prirent à la place celui de DN. *Dominus Noster*. C'est un fait dont les Medailles & les Inscriptions Romaines donnent un témoignage très-authentique.

Quelle est donc la signification, qu'avoit *Imperator*, étant attribué aux Empereurs Romains, comme un pronom ? c'est celle que Dion marque en deux endroits de son Histoire, sçavoir au Livre 43. & au 52. Voici de quelle maniere il parle au Livre 43. page 184. de l'édition de Robert Estienne en 1548. afin que l'on puisse consulter le texte grec. Car il suffit icy pour abregger de le traduire fidèlement en nôtre langue.

Après avoir fait mention de plusieurs titres honorables, de magnifiques privileges, & de prerogatives, que le Senat avoit accordez à Jules Cesar, Dion ajoute : *Ils lui donnerent encore, & ce fut le premier & pour la premiere fois, pour luy & pour ses enfans, comme quelque chose de*

propre, le nom d'Αὐτοκράτωρ, (c'est ainsi qu'il interprete Imperator) non pas seulement suivant la coutume ancienne, comme avoient été appellez plusieurs autres & lui-même plusieurs fois à l'occasion des guerres ; ni comme ceux qui avoient été honorez de quelque commandement ou de quelque pouvoir limité ; mais en un mot le même nom que l'on donne encore aujourd'hui à ceux qui ont la souveraine puissance.

Au Livre 52. page 334. le même Auteur dit encore en parlant d'Auguste : Cesar en cette année qu'il fut Consul pour la cinquième fois, fit ce que je viens de rapporter presentement, & tout ce qui a été dit cy-devant : & il prit encore le nom d'αὐτοκράτωρ. Je ne parle pas de celui que l'on donnoit pour avoir remporté des victoires suivant la coutume ancienne ; car il lui avoit été donné plusieurs fois auparavant, & on le lui donna plusieurs autres fois depuis, à l'occasion des mêmes victoires, pour lesquelles, il porte aussi le nom d'αὐτοκράτωρ dans ses statues ; mais je parle de l'autre qui marque la
souveraine

des Sciences & des beaux Arts. 265
souveraine puissance , de la maniere
qu'il fut accordé par Arrest du Senat ,
à Cesar son pere & à ses enfans.

Sans s'arrêter aux autres significations d'Αὐτοκρατωρ parce que cela me meneroit trop loin , nous nous contenterons des deux icy mentionnées , dont il n'y a que la dernière qui ait lieu sur les medailles grecques frappées au nom & au coin des Empereurs Romains. En effet, il ne s'en trouvera pas , où celle de *Generalissime* , qui est la première , puisse avoir lieu , comme on l'a avancé. Cela est demonstratif en ce que l'on ne peut en citer une seule , où il y ait après le nom d'aucun Empereur , ΑΥΤΟΚ. Β. ΑΥΤΟΚ. Γ. &c. comme il y a , non pas sur toutes les Latines , mais sur un très - grand nombre IMP. II. IMP. III. &c. ce qui ne peut convenir qu'à la première signification : au lieu que toutes celles où ce mot est exprimé , soit en son entier , soit en abrégé , l'ont devant en forme de prénom , suivant l'expression de Suetonne. De cette maniere l'on ne peut l'entendre autre-

Septemb. Octobr. 1701.

M

ment que suivant la seconde explication de Dion , qui marque une souveraine puissance si absoluë & si inamissible , pour ainsi dire , qu'elle se communique au descendans sans limite ; proprietez qui ne peuvent convenir à la premiere signification.

En disant que l'on ne peut citer une seule medaille grecque, frappée sous les Empereurs Romains , ou le mot ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ se trouve après le nom de l'Empereur , je n'en excepte pas même une très-particuliere d'Auguste , apportée d'Egypte depuis peu de tems , qui se trouve au cabinet de Mr. Foucault , quoique ce nom y soit après le nom de cet Empereur. On ne sera pas fâché de voir icy la description de cette medaille qui est de moyen bronze.

ΘΕΟΥ ΥΙΟΥ. *Divi Filii. La tête d'Auguste nuë. .*)(. ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ. *Cæsaris Imperatoris*, l'Aigle d'Egypte poscé sur la foudre , telle qu'on la voit très-ordinairement sur les medailles d'Egypte.

Je n'excepte pas, dis-je cette medaille grecque de toutes les autres, quoi qu'ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ s'y lise après le nom d'Auguste : parce qu'il doit se prendre dans la même signification, que si l'inscription étoit conçûe en cette maniere :

ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ ΚΑΙ ΣΑΡΡΟΣ ΘΕΟΥ ΥΙΟΥ. *Imperatoris Caesaris, Divi Filii.*

Pour en être persuadé il faut remarquer que cette medaille est de la même grandeur, du même metal, de la même forme & de la même fabrique, que les medailles d'Egypte où il y a

ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ;

& par consequent qu'elle a été frappée immédiatement dans le tems qu'Auguste se vit maître absolu du Royaume d'Egypte & de ses dependances par la mort de Marc-Antoine & de Cleopatre. Alors les Monnoyeurs d'Egypte qui la frapperent, ne pouvant pas y mettre

ΚΑΙ ΣΑΡΡΟΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ.

Caesaris Regis ; sans deplaire infiniment à Auguste, & encore à tous les Romains, quoy qu'Auguste eût la même puissance sur l'Egypte, qu'a-

voient eu ses Rois, dont la race venoit de s'éteindre par la mort de Cleopatre, ils y mirent ΚΑΙΣΑΡΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ.

Il ne s'ensuit donc pas qu'*Imperator*, sur les medailles latines, ne signifie que le *Generalissime des Troupes de l'Empire*, de ce que jamais chez les Grecs (s'il est vray que cela soit ainsi) l'on n'a donné aux Empereurs Romains le titre de Βασιλεὺς ; mais il semble qu'en voicy la raison. C'est que chez eux Βασιλεὺς, signifiant precisément ce que *Rex* signifioit chez les Romains, & que les Romains ayant en horreur ce mot & ce qu'il signifioit, ils ne pouvoient pas donner à leurs Empereurs le titre qui y correspondoit. Mais voyant que les Romains eux-mêmes, par la disette de leur langue, avoient donné une signification si forte & si étendue à leur mot *Imperator*, qu'elle exprimoit entierement ce qu'ils entendoient par celui d'Αὐτοκράτωρ, ils ne firent pas difficulté de s'en servir pour s'exprimer de leur côté & tâcher

de s'accommoder à leur intention : en quoi ils réussirent si bien que jamais les Romains ne s'en plainquirent.

Mais si les Grecs emploïerent ce mot sur leurs medailles & sur les monumens publics , comme il étoit très-difficile qu'ils se desaccoutumassent de se servir du mot de βασιλεύς , qui leur étoit presque à tous très-familier , ils continuerent de s'en servir en parlant entre eux , & même en écrivant : comme il est aisé de le prouver par un grand nombre de témoignages. C'est ce qui a fait peut-être qu'il est échappé aux Caphyates , ou à leurs Monnoyeurs de s'en servir sur la medaille de Caracalle : peut-être aussi qu'ils l'ont fait pour de bonnes raisons qui ne nous sont pas connues. Ainsi il paroît que celui qui produisit cette medaille , s'est rendu trop facilement aux raisons contraires qu'on lui apporta. Nous allons examiner ces raisons après avoir ajouté quelque chose à la description que l'on a donnée de la medaille.

J'ay la medaille devant moy en

M iij

écrivait ces observations , & on n'y lit pas ANTONINON BACI : mais seulement NON BACI. lettres manifestes , & d'une distance égale : de sorte qu'il n'est pas possible d'y en ajouter d'autres ; la lettre I se terminant à l'habillement de Caracalle qui est représenté jusqu'aux épaules. Les autres lettres sont effacées de telle manière qu'on ne peut pas dire s'il y a un O , ou un Ω. Je crois que l'on y verroit Ω , si elles paroissent , puis qu'en 168. autres medailles grecques de Caracalle , des trois grandeurs , du cabinet de M. Foucault , on lit ANTΩNENOC , ou ANTONENEINOC , & non autrement. La tête qui est couronnée de laurier a l'air fort jeune , comme on l'a remarqué , de sorte qu'on ne peut presque pas douter , que la medaille n'ait été frappée en la troisième année de Severe , pere de Caracalle , qui l'associa dès-lors à l'Empire en lui communiquant le titre d'Auguste. La Legende du revers est ΚΑΦΥΙΑΤΩΝ avec le type de Cerès , tel qu'on l'a décrit.

Que βασιλεὺς ne se soit jamais re-

marqué sur les medailles grecques des Empereurs avant la decouverte de celle-cy , ce n'est pas une raison assez forte pour persuader au public qu'il faut se défier qu'il n'y ait du mystere caché sous les lettres *BACI*. Si cela étoit il faudroit dire qu'il y auroit du mystere en un grand nombre d'autres observations qui se trouvent une seule fois sur les medailles, quoique l'explication en soit très-intelligible par elles mêmes. Il est constant que sur d'autres medailles que je ne cite pas, pour éviter un trop long discours *BA BAC. BACI. & BACIA*. sont les abbreviations de *BACIAEYΣ* ou *BACIAEΩC*. Pourquoi ne vouloir pas que *BACI*, le soit aussi de *BACIAEA*, sur la medaille des Caphyates?

Parceque l'on veut accommoder *ΚΑΦΥΙΑΤΩΝ* à un sens particulier que l'on imagine, on veut que Caphye n'ait été qu'un village auprès d'un bois. Mais est on en droit de changer aujourd'huy en un village, un lieu qu'un Historien & deux Geographes anciens appellent positivement une ville? l'on ci-

re le bois de Boulogne ; mais pourquoy ne cite t'on pas le bois ou la forêts d'Orleans ? Ce bois fera-t'il jamais devenir Orleans un village ? Pline ne fait de ce lieu qu'un bois consacré à une fausse divinité. Comment le prouve-t'on ? On lit, dit-on, dans son Histoire naturelle à l'endroit cité, *In Caphyis*, ou *Caphyarum Arcadiae luco*. Mais l'on en demeure-là, & l'on n'en donne pas l'interpretation. Cependant puis que Polybe livre 4. Strabon livre 13. & Stephanus l'appellent du nom de Ville l'on ne peut se dispenser d'expliquer ainsi les paroles de Pline : *Dans le bois sacré de Caphyes, ville d'Arcadie*. Quoique Pline n'ait pas ajoûté le mot Latin de ville ; néanmoins il ne faut pas douter qu'il ne l'ait sous entendu. Quand on dit *la Forest d'Orleans*, l'on ne prend pas pour cela Orleans pour un village ; mais pour une ville telle qu'elle est, quoique le mot de ville ne soit pas exprimé. De plus cōment peut-il venir en pensée que des medailles aussi bien frappées que celle dont il s'agit & celle de Severe pere de Caracalle, ayent été frappées dans un village ?

Voici enfin le mystere, & on le trouve, où il ne doit pas y en avoir. On separe les lettres B A C I, qui sont naturellement une abreviation de ΒΑCΙΛΕΑ, d'ailleurs nullement separées sur la medaille, & on leur donne un sens à la maniere qui suit : ΑΝΤΩΝΙΝΟΝ Β. Α. CΙ-ΚΑΦΥΑΤΩΝ Ἀντωνίνων Βιόδωρ & ἀγαπᾷ Σιλᾶ : en Latin, *Antoninum diligit Alma Ceres*, ou *Ceres frugifera Caphyatarum* : en François, *Cerés la Mere nourrice des Caphyates chérit Antonin*. On ajoute que comme ceux qui étoient presens dans l'assemblée où l'on en parla, avoient tous le goût des Inscriptions anciennes, ils applaudirent aussi-tôt à cette explication.

Avant que de dire ce que j'en pense il est bon de remarquer que dans les Recueils les plus amples d'Abbreviations dont les Romains se sont servis, il n'y en a aucune de deux syllabes distinctes & faciles à prononcer comme B A C I, dont les lettres se puissent prendre chacune separement, ou deux joints ensemble, pour l'expression d'un mot

M. V.

en particulier. Il n'y a ce me semble que CONOB. Mais cette abbreviation a été introduite longtemps depuis BACI, & elle ne peut servir d'exemple pour appuier la pretention que l'on a. De plus l'on peut douter que des explications de CONOB, que l'on a données jusques à present, il y en ait une qui se puisse admettre.

Si les Romains n'ont pas eu d'abbreviations de ce genre, il est encore moins probable qu'il y en ait eu chez les Grecs, qui n'en admettoient qu'un très-petit nombre, dans leurs inscriptions, & sur leurs medailles, avant qu'ils fussent sous la domination des Romains qui les y introduisirent insensiblement en plus grand nombre; mais toutes assez aisées à expliquer, comme on en peut voir les exemples dans l'*Index* que Monsieur Vaillant vient d'en donner à la fin de la seconde édition de ses villes grecques par les medailles. L'on en pourroit dire d'avantage sur cette remarque très-importante au sujet dont il s'agit, mais l'on abbrege ces observations autant que l'on peut.

On ne dira pas si ces Messieurs qui applaudirent à l'explication qu'on leur donna, avoient le goût des Inscriptions anciennes: mais l'on peut bien assurer qu'ils ne connoissoient point la nature des Inscriptions grecques. S'ils l'avoient connue, ils auroient fait réflexion qu'il n'y a rien de semblable dans toutes celles que nous avons.

L'Exemple de Κ Υ Ρ. Σ Α. Ο Δ Η, que l'on apporte ne satisfait pas, & de la maniere qu'il est cité, l'on a sujet de faire scrupule d'y ajouter foy. Tout au plus il ne peut servir de comparaison qu'entre Σ Α & Σ Ι : & Σ α ρ. ω ι δ ι. auroit bien de la peine à soutenir Σ ι λ α. C'est α λ α π α, *diligent* qui fait l'ame de l'explication, dont il s'agit; mais il n'y a pas d'exemple qui puisse le justifier. On rend les deux premieres lettres de Β Α C I, chacune par un mot different: pourquoi rendre les deux autres par un seul? l'on ne peut pas en donner une bonne raison. Il est vray que Σ ι λ α signifie Cérés en qualité de Mere nourrice, & l'on est obligé à Athenée de la conservation de ce mot: mais

peut-on assurer que les Caphyates aient connu & respecté Cerés sous ce nom là ? chaque ville Grecque en fait de Religion , avoit des ceremonies, des usages & des noms particuliers , qui ne passaient pas au delà de leurs confins , & qu'on ne recevoit pas ailleurs. Il faudroit de bons garants pour convaincre que $\Sigma\iota\omega$ étoit en usage chez les Caphyates.

Une marque que ce mot ne conviendrait pas icy à Cerés, c'est que Cerés n'est pas représentée sur la medaille avec des épis de bled qui lui conviendroient en qualité de mere nourrice ; mais le flambeau à la main cherchant Proserpine sa fille. Le type des medailles doit avoir du rapport avec les Inscriptions ; mais celui cy n'en a pas avec *Alma Cerés*. Cerés n'est pas là représentée comme la nourrice du genre humain , encore moins comme celle des Caphyates en particulier ; mais comme affligée de la perte de sa fille.

On dit que Caracalle au fond étoit un grand Prince , qui n'eût pu souffrir qu'on lui donnât un

titre qui ne lui appartenoit point. Il auroit peut être été assez ambitieux pour le recevoir, s'il eût cru plaire aux Romains par cet endroit. Quoy qu'il en soit peu d'Antiquaires goûteront que l'on explique icy **BACI** autrement que par **BACI** *ἱεῖα*, comme Mr. Vaillant l'a expliqué dans ses villes grecques. Quand ce seroit une meprise ou une flatterie des Caphyates, ou qu'ils auroient employé le mot de *Βασιλεὺς* pour *Ἀὐτοκράτωρ* dans la signification de prénom, il n'y a rien à risquer à être du même sentiment, non seulement après une telle autorité qui est d'un grand poids, mais encore par toutes les raisons, marquées cy-devant.

Ce n'est pas seulement sur les medailles de Caracalle que le titre *Ἀὐτοκράτωρ* se met devant le nom propre; c'est sur toutes les medailles grecques des Empereurs Romains; & on ne le trouve pas autrement sur aucune, excepté sur celle d'Auguste frappée en Egypte pour les raisons qu'en ont été marquées. On n'en est pas de même de **BACI**

ΔΕΥΣ. Les Grecs l'ont mis indifféremment devant ou après le nom de leurs Rois. Nous avons vû que sur les medailles d'Egypte , il est après , plus ordinairement que devant. Il est ainsi après sur celles-cy dans le cabinet de Monsieur Foucault. ΑΤΑΘΟΚΛΕΟΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΠΥΡΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΦΙΛΕΤΑΙΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. ΑΒΤΑΡΟΣ ΒΑΣΙΛΕΥΣ, & au revers ΡΥΘΟΝΝΟC ΒΑ pour ΒΑΣΙΛΕΥC : une tête sans barbe avec le même bonnet qu'Abgare , apparemment son pere ; medaille qui n'est pas commune. Mais quand ΒΑCΙ, seroit sur la medaille de Caracalle après le nom pour αὐτοκράτωρ , cela ne feroit rien , puis que dans le fond il a la même signification.

Il se peut faire que les Caphyates n'ayent jamais frappé de medailles qu'à l'honneur de Severe & de Caracalle , néanmoins il est bon de suspendre son jugement là dessus. L'on avoit cru de même qu'il n'y avoit que deux medailles différentes du Gratien pretendu *Augusti Ge-*

per Augustus : Cependant il s'en est trouvé une troisième, comme nous l'avons déjà fait remarquer. Quelle raison auroit-on d'exclurre Julia Domna & Geta de la bien-veillance des Caphyates ? Pourquoi ne leur en auroient-ils pas aussi donné des marques, pendant qu'ils avoient comme l'on dit, la main à l'œuvre ? Car seroit-il possible que les Caphyates eussent fait la dépense de lever une monnoye exprès, pour ne faire frapper que deux medailles.

*Additions aux Observations
precedentes.*

Ces Observations étoient achevées, lorsque je me suis souvenu qu'il y avoit d'autres medailles d'Empereurs Romains que celle d'Auguste où *αὐγούστωρ* se trouve après le nom propre, toutes frappées en Egypte. Il y en a une de Tibere dans le Cabinet de Monsieur Foucault, plus petite que de la troisième grandeur ordinaire, avec *TIBERIOY KAISAPOΣ*, *Tiberii*

Casaris, d'un côté : inscription qui accompagne, non pas la tête de Tibere, mais le petit vase ancien appelé *Simpulum*; & au revers ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ *Imperatoris*; avec trois épis de bled, representez d'une maniere qu'ils ressemblent fort à la fleurs de lis de France.

Il y a dans le même cabinet deux autres medailles d'Egypte du même Tibere; mais *αὐτοκράτωρ* ne s'y lit pas. Je ne puis rien dire de celles de Caligula : elles sont si rares que je ne me souviens pas d'en avoir vû. Mais en vingt-six medailles de Claude du même cabinet frappées aussi en Egypte, il n'y en a pas une qui n'ait le même mot après le nom, en deux manieres que voicy.

ΤΙ. ΚΛΑΥ. ΚΑΙ. ΣΕΒΑΣΤΕΡΜ.
Tiberius Claudius Casar Augustus Germanicus. La tête de Claude couronnée de laurier.

.) (. ΑΥΤΟΡΚΑ. Ε. Α. *Imperator annno* 1. Le type de la victoire.

ΤΙ. ΚΛΑΥ ΚΑΙ ΣΕΒΑ. ΓΕΡΜΑΝΙ.
ΑΥΤΟ. Ε. Ι. *Tiberius Claudius Casar*

des Sciences & des beaux Arts. 281
Augustus Germanicus, anno 3. La tête
couronnée de laurier.

.)(. ΜΕΣΣΑΛΙΝΑ ΚΑΙΣ. ΣΕΒΑΣ.
Messalina Caesaris Augusti. conjux.
Messaline debout &c.

Les medailles du même Empe-
reur frappées la quatrième, la cin-
quième & la sixième année de son
regne avec le même type au revers,
ont l'inscription du côté de la tête,
comme à la seconde medaille; mais
toutes les autres avec un revers dif-
ferent l'ont semblable à la première,
jusqu'à la quatorzième & dernière
année de cet Empereur.

Ces deux circonstances se trou-
vent aussi observées sur les me-
dailles de Neron; mais avec cette
différence que le mot ΑΥΓΕΡΑΤΩΡ
est devant le nom de Neron, en for-
me de prénom, comme on le peut
voir en cet exemple.

ΑΥ. ΝΕΡΩ ΚΛΑΥ. ΚΑΙΣ. ΣΕΒ.
ΤΕΡ. Ε. Δ. *Imperator Nero Claudius*
Caesar Augustus Germanicus, anno 4.
La tête de Neron rayonnée.

.)(. ΔΙΟΣ ΟΛΥΜΠΙΟΥ. *Jovis*
Olympii. La tête de Jupiter.

Cette troisieme maniere ne s'observe pas en cinq medailles de Galba, mais en deux d'Othon. On ne l'observe pas non plus en deux de Vitellius; mais après Vitellius, on la voit seule dans celles de Vespasien & de tous les autres Empereurs suivans, où je ne trouve plus les deux autres manieres. Mais il n'y a personne qui ne voie clairement qu'en l'une & en l'autre maniere, *αὐτοκράτωρ* a la même signification sur ces medailles, que s'il étoit devant le nom, sçavoir celle que les Romains entendirent suivant Dion en accordant ce nom à Jules Cesar, & qu'emporte le mot *Imperator* sur les medailles latines devant le nom de chaque Empereur.

Ainsi nonobstant ces exemples des medailles d'Egypte, la proposition avancée, qu'*αὐτοκράτωρ* ne signifie jamais le *Generalissime* sur les medailles grecques frappées au nom & au coin des Empereurs Romains subsiste toujours.

On a communiqué ces Observations, ainsi que M. G. l'a souhaité lui-même.

des Sciences & des beaux Arts. 283
me , à l'Auteur de l'explication qu'il
attaque ; & voicy sa reponse.

Réponse aux Observations de
Monsieur Galland.

Je dois sçavoir gré à Mr. Galland de ce qu'il ne produit aucune preuve positive qui entame tant soit peu mon explication. Car tout ce qu'il oppose de plus fort, c'est que *peut-être cela est échappé aux Caphyates* de mettre parmi les titres d'un Empereur Romain sur une medaille qu'on lui presentoit un titre dont les Romains avoient tous horreur. A quoy il est aisé de repondre que peut-être aussi, & plus vraisemblablement même, ces Caphyates n'ont pas été si malavisez que Mr. Galland les fait. Car quand on veut frapper une medaille pour un Prince, on prend bien garde à ce qu'on y dit : & l'on consulte alors des gens habiles.

Si M. Galland demande pourquoi dans B A C I. les deux premieres lettres font chacune un mot, & les deux dernieres n'en font qu'un on luy

repond que c'est comme dans la medaille de Severe frappée à Ascalone & qui est au cabinet du Roy , A Y. KACC EOYHPOC , ou les deux premieres lettres ne signifient qu'un seul mot , *αὐτοκράτωρ* ; & les trois suivantes sont trois mots differents , *Καῖσα Δέυξις Σεπίμις* : & comme dans le medaille d'Auguste , S. P. Q. R. VSPETR AUG. les trois dernieres lettres ne sont qu'un mot ; & presque toutes les autres en font chacune un , *Senatus Populusque Romanus votum solvit pro salute & reditu Augusti*. Il s'en trouve un million d'exemples semblables.

Pour ce qui regarde Cerés, ce qui en a été dit dans la premiere Dissertation doit suffire. Il faut ne pas sçavoir ce que signifie le mot grec *Σίσω*, pour douter si l'on connoissoit autant *Σίσω* que tout autre nom de Cerés dans tout le país où l'on parloit Grec.

Quant au mot latin *Imperator*, qui n'est qu'un incident , je persiste à croire que quand il est mis devant le nom propre, il ne signifie dans les an-

ciennes medailles que le *Generalissime des troupes confederées de l'Empire* ; soit à vie , comme l'étoit autrefois le Connestable en France & maintenant le Stadhouder en Hollande, ou pour un certain tems marqué par la Republique : & quand ce mot est après le nom du Prince parmi les autres titres , il ne signifie que le Generalissime pour une campagne , ou pour plusieurs, si le nombre en est marqué. Mais dans ce que j'ay dit sur le mot *αὐτοκράτωρ* , j'ay voulu faire comprendre , que dans les medailles grecques , en quelque endroit que ce mot soit placé , il le faut prendre dans la premiere signification d'*Imperator* : parceque ces Empereurs , ou pour mieux dire , ces Generalissimes avoient un pouvoir bien plus étendu sur les troupes qui étoient en Orient que sur celles de l'Occident. De là vient qu'Antonin fils de Severe fut bien plutôt *αὐτοκράτωρ* en Orient , qu'il n'eut en Occident la qualité d'Auguste.

M. G. est bien modeste , quand il dit que les medailles de Caligula

avec le mot *αὐτοκράτωρ* sont rares, & qu'il n'en a jamais vû. Je ne sçai s'il a eu peur de favoriser trop mon sentiment. Quoi qu'il en soit je defie les plus habiles Antiquaires de déterminer une seule medaille de ce Prince, ou ce titre d'ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ se trouve. Je défie d'en trouver même de Tibere son predecesseur. Ce que les medailles nous apprennent en dépit de l'Histoire, c'est que l'un & l'autre a été en Orient *σαῶς δας*, ou *Augustus*, c'est-à-dire Gouverneur de Province & Intendant de Justice, Police & Finances, au nom du Senat ou de la Republique; mais que ni l'un ni l'autre n'a été en ce pays-là *ἀρχαίτης*, c'est-à-dire que ni l'un ni l'autre n'y a eu le commandement des troupes de l'Empire.

Je n'en excepte que la Judée, & pour Tibere seulement : parce qu'il s'étoit approprié cette Province, comme avoit fait son predecesseur. C'est de la Judée que S. Luc a dit *anno quinto decimo Imperii Tiberii Caesaris procurante Pontio Pilato Judæam*. C'est dans la Judée qu'a

été frappée la medaille de Tibere qui est au Cabinet de Mr. Foucault , où l'on voit d'un côté ΤΙΒΕΡΙΟΥ ΚΑΙΣΑΡΟΣ , & de l'autre ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡΟΣ avec trois épis de bled , tels qu'ils sont sur les medailles du dernier Agrippa, qui sont aussi du même volume que celle-là. Mais hors la Judée on ne trouvera jamais Tibere même ΑΥΤΟΚΡΑΤΟΡ sur les medailles.

L'Empereur Claude lui-même ne fut jamais IMPERATOR au premier sens dans tout l'Occident, depuis l'Archipel en deçà. Et l'on n'est pas obligé d'en croire Suetone , quand il dit, que ce Prince par modestie ne prit pas ce titre, ou *ce prénom* : puisqu'on le trouve sur ses medailles , qui sont frappées dans l'Orient. Mais qui que ce soit encore qui dise , que le mot IMPERATOR est un *prénom* , n'en sera jamais cru de ceux qui savent l'antiquité.

Au reste l'Arcadie n'étant pas beaucoup près si grande que la moitié de la basse Normandie , on

se trompe d'y chercher des villes comme Orleans, ou de s'imaginer que Caphye pût-êtré aussi grande : puis que Pline n'a pas cru la devoir compter parmi les trente Villes ou vilettes qu'il met dans l'Arcadie , & qu'il assure que ce n'étoit qu'un village, du moins de son tems. M. G. n'a pas aussi remarqué , que hors la famille de Severe , il n'y a jamais eu de medaille frappée en Arcadie , excepté celles de deux villes dans la famille de M. Aurele.

M. G. nous a promis dans le dernier tome des Memoires , *que si Dieu lui faisoit la grace d'aller jusqu'à cet endroit de l'ouvrage qu'il medite* il nous apprendroit ce que veut dire le mot A U G. dans la fameuse médaille de Gratien. D. N. GRATIANUS AUGGAUG. Je souhaite de tout mon cœur qu'il se puisse acquitter de sa promesse , & qu'il y réussisse mieux qu'il n'a fait en expliquant le premier mot AUGG. par *Augustorum*. En quoi il n'a pas été plus heureux que celui qui a crû qu'il falloit lire *Augusti Germanus Augustus*.

EXTRAIT

EXTRAIT DE LA DISSERTATION
sur les Geants, du sieur Thomas Molyneux Docteur en Medecine, prise des Transactions Philosophiques, d'Angleterre du mois de Fevrier 1701.

IL y a quelques années que l'Auteur étant en Hollande vit dans les Ecoles publiques de Leyden une partie du crane d'un homme (c'est celle qu'on appelle, *os frontis*) qui étoit d'une grandeur prodigieuse. Il fut curieux de la comparer avec le même os d'un homme ordinaire ; & en ayant pris les dimensions il les envoya au sieur Alton alors secretaire de la société Royale. Mr. Alton trouva la lettre de Mr. Molyneux si curieuse qu'il la fit imprimer: ce fut au moins de Fevrier 1685. Mais comme cette relation étoit assez imparfaite, ayant été composée dans le voïage ; Mr. Molyneux a cru qu'il feroit plaisir au Public de lui communiquer plus au long ses pensées sur ce sujet, qui ne sçauroient être que très-agreables aux Sçavans.

Septemb. Octob. 1701.

N

Car en montrant qu'il y a eu des hommes d'une grandeur extraordinaire, non seulement on fait plaisir aux Philosophes & aux Naturalistes; mais on rend aussi service à la Religion: puisque par là on confirme la verité de plusieurs passages de l'Ecriture, où il est fait mention de Géans.

L'Auteur, sans s'arrêter à certaines relations de divers Ecrivains qu'il juge peu probables, examine si l'argument qu'on peut tirer des os extraordinaires qu'on conserve encore aujourd'hui dans les cabinets des curieux, n'est pas plus solide pour montrer qu'il y a eu effectivement des hommes d'une grandeur prodigieuse. Il avouë cependant de bonne foy qu'on peut s'y tromper; & il rapporte à ce sujet ce que dit Suetone, en parlant d'Auguste: *Ædes suas non tam statuarum tabularumque pictarum ornatu, quam rebus vetustate ac raritate notabilibus excoluit, qualia sunt Capreis immanium belluarum ferarumque membra pregrandia, quæ dicuntur Gigantum ossa.*

Certainement, dit Mr. Molyneux,

la plûpart des os veritables qu'on pretend être des Geants (car il y en a qu'on croit être des os , & qui ne sont que des matieres petrifiées) ces os sont souvent des os d'elephants ou de baleines. L'Auteur est persuadé en particulier que la dent dont parle Olaus Vormius , & que Bartholin décrit dans son Histoire Anatomique , n'est pas la dent d'un Geant , comme ils le pretendent ; mais que c'est la dent d'une de ces baleines si connuës dans les mers du Nord ; poisson appelé, *cetus dentatus*. En effet ces années passées on faisoit voir à Londres les os d'une des nageoires d'une petite baleine , que le peuple prenoit pour la main d'un Geant : & veritablement la baleine a les nageoires de devant composées d'autant de jointures que la main d'un homme.

Mais outre que ces sortes d'impostures peuvent être facilement découvertes par un habile Anatomiste , il n'y a personne qui ne puisse faire des conjectures fort probables sur ce sujet. Car si d'un côté l'on considere les dimensions de

ces os énormes, & de l'autre la grandeur de l'homme dont le corps, comme on le suppose, a été composé de parties & de membres proportionnez aux os qui nous en restent; s'il arrive qu'après une exacte supputation, le tout monte à une si prodigieuse hauteur, qu'elle soit & contraire aux observations des Curieux, & à l'autorité des Sçavans qui ont taitté de ces matieres, alors on peut conclure ou du moins soupçonner que ces os sont faux & supposés.

Pour ce qui est de l'os qui a donné occasion à la dissertation de Mr. Molyneux, quoy qu'il soit d'une prodigieuse grandeur, on ne peut cependant douter qu'il ne soit d'un homme. Car outre qu'il est parfaitement ressemblant à l'os du devant de la tête des autres hommes; il est constant que dans tous les animaux, si vous en exceptez le singe, il n'y en a aucun qui ait les os de la tête semblable à ceux de l'homme.

Mais pour rendre encore ceci plus clair, il est nécessaire de montrer icy la proportion qui se trouve en-

tre cet os & celui d'un homme ordinaire : Et à cet effet on a pris avec toute l'exaëtitude possible les dimensions de l'un & de l'autre. Dans un homme d'une taille ordinaire, l'os dont il est ici question a de tour dix poulces & un dixième en suivant la suture Coronale : & depuis l'endroit où se joignent la Coronale & la sagittale jusqu'aux os du nez, quatre poulces & demi. L'épaisseur de l'os est d'environ un quart de pouce. Il est certain que les mêmes dimensions de l'os dont il s'agit sont deux fois aussi grandes. On peut donc inferer de tout ceci que cet os de Geant a été à l'égard de tout le corps d'un Geant ce qu'est l'os d'un homme ordinaire à l'égard de son corps : d'où il s'ensuit que le Geant étoit pour le moins deux fois aussi grand que les hommes ordinaires, & qu'ainsi il avoit onze ou douze pieds de hauteur,

Pour ne pas admettre cette consequence, on dira peut être qu'un homme pourroit avoir la tête d'une aussi suprenante grosseur, & cependant n'être pas plus grand que

les autres hommes. Mais comment concevoir qu'un petit corps soutint un crane d'une si prodigieuse étendue , rempli d'ailleurs de tant de matieres : & que ce corps crût & parvint à une juste grandeur ? On sçait que souvent ou par maladie , ou par quelque autre cause , les glandes , les entrailles & les autres parties molles & charnuës du corps , s'enflent extraordinairement , & deviennent monstreuses. Mais on ne croit pas que la même chose soit jamais arrivée à l'égard d'une partie dure & osseuse. On sçait aussi que les enfans qui sont en chartre ont communément la tête fort grosse en comparaison du corps , & qu'ils sont sujets à l'hydropisie de tête qui s'enfle en eux d'une maniere extraordinaire. Mais ces maladies n'étant causées que par un amas d'humeurs superfluës , elles étendent le crane qui est encore mou & flexible , sans rien ajouter à sa substance osseuse : au contraire elles la diminuent ainsi que l'experience le montre souvent. Car on trouve de ces enfans qui n'ont pas le crane plus épais

qu'une coque d'œuf , ou qu'une feuille de parchemin.

Au reste les personnes d'un age avancé ne sont jamais attaquées de ces sortes de maladies : parceque comme elles ont le crane dur & les os bien joints, l'abondance des humeurs ne peut pas les dilater. Pour les enfans ils y sont fort sujets , à cause qu'ils ont le crane tendre , pliant & membraneux. Il est même à remarquer que si ces maladies ne sont gueries de bonne heure ou par les remedes , ou par la force de la nature, on en meurt avant que d'atteindre l'âge viril. La raison en paroît claire. Car la tête croissant tous les jours par la quantité d'humeurs qui la dilatent , elle parvient enfin à une telle grosseur que le corps ne peut plus soutenir un si pesant fardeau : d'où s'ensuit la destruction de la machine.

Il faut avouër cependant que dans les hommes faits, la tête ne garde pas toujours une proportion si exacte ; mais la disproportion qui s'y trouve est peu considerable en elle même , & ne merite pas qu'on

N iiiij

y fasse attention. En effet si on examine la chose de près, la difference ne se trouvera que très-petite. Car la tête d'un homme ordinaire a environ 22. pouces de circonference, s'il arrive qu'on en trouve qui ayent 25. ou 26. pouces, la chose paroît remarquable & suprenante : mais supposé qu'on vît des hommes dont la tête eût jusqu'à 28. ou 29. pouces de tour, de tels hommes passeroient avec raison pour des monstres. Cependant il est constant que la tête de celuy dont nous parlons a eu pour le moins 44. pouces de circonference : & cet homme avoit sans doute le corps proportionné à une tête d'une grosseur prodigieuse.

Après tout un tel corps, quoy qu'extraordinaire, n'est pas absolument contraire aux loix de la nature. Il semble même qu'il est conforme à la maniere qu'elle paroît affecter dans la production de la plû-part de ses Ouvrages. Car quoi qu'elle suive de certaines regles en formant des corps parfaits, comme ceux des animaux & des plantes; cependant elle ne s'attache pas

fi scrupuleusement à ces regles qu'elle ne s'en éloigne quelquefois. Nous voyons, par exemple, parmi les différentes especes d'arbres que les uns, quoi que de même espece, deviennent nains; pendant que les autres croissent jusqu'à une hauteur très-considerable. Parmi les animaux mêmes nous en trouvons de petits, pendant que les autres sont d'une grandeur enorme. Les chevaux de l'Isle de Man ne sont gueres plus grands que les Dogues d'Angleterre: & si on les compare aux chevaux qu'on élève dans la Province de Northampton, ou dans l'Evêché de Liege en Flandres, les uns ne sont que de Nains, & les autres peuvent passer pour des Geants dans leur espece.

Mais ces exemples ne serviront de rien, si on ne montre que la nature est aussi variable dans la production de l'homme, que dans ses autres ouvrages. Or tout le monde sçait ce que l'Antiquité nous a appris des Pygmées. Car quand même ce seroit là une fable, il est certain que cette fable comme toutes les

autres est fondée sur quelque chose de réel dans la nature. Peut-on douter que les Lapons ne soient tres-remarquables pour la petitesse de leur taille ? Il est encore constant qu'il y a eu de tout tems des Nains. Aldrovandus nous en fournit un exemple bien remarquable en celui qu'avoit autrefois le Duc de Crequy, & qui selon cet Auteur n'avoit tout au plus que deux pieds & demi de hauteur. Or si les causes naturelles produisent des hommes d'une si petite taille que souvent ils n'arrivent pas à la moitié de la grandeur ordinaire ; pourquoy ces mêmes causes ne porteroient-elles pas quelquefois les choses à une autre extrémité ?

La mesure ordinaire de l'âge dans ceux qui vivent le plus, c'est environ 70. ans : cependant l'on a vû quelquefois des hommes qui ont de beaucoup passé ce terme. Thomas Par, au rapport du sieur Bett dans son traité, *De ortu & natura sanguinis*, est mort à l'âge de 152. ans & 9. mois. Henry Jenkins à a vécu 162. ans. Le Lord Bacon dans son His-

toire naturelle assure que la Comtesse Desmond avoit 140. ans accomplis. Et toute l'Angleterre sçait que Mademoiselle Eckleston mourut en 1691. à l'âge de 143. ans On ne doute pas de la verité de ces exemples domestiques qui montrent qu'il y a eu des personnes qui ont passé considerablement les bornes de l'âge commun des hommes : pourquoi douteroit-on qu'il y en ait aussi eu qui ayent passé les bornes de la grandeur commune , & qui ayent été d'une taille extraordinaire ? En effet ces deux proprietes, la longue vie & la grandeur du corps, resultent si naturellement de leurs propres causes, qu'elles ont été souvent comme hereditaires dans de certaines familles. De là vient que les Grecs avoient leurs *Macrobes*, les Latins leurs *Celses* : & en Palestine on trouvoit autrefois les *Enakims*, ou enfans des Geants.

Des ces remarques generales il s'ensuit au moins que la taille de Geant ne repugne point dans le cours de la nature. Mais si on veut descendre dans un plus grand de-

tail, & consulter les Auteurs dignes de foy , on sera contraint d'avouer qu'il y a eu , & qu'il y a encore probablement aujourd'hui des hommes qui par leur grandeur meritent le nom de Geants.

L'Auteur même de cette Dissertation en a vû un à Dublin. en 1682. Il s'appelloit Edmond Malone, & il étoit né de parens d'une taille ordinaire. Mr. Molyneux qui prit la peine de le mesurer, luy trouva sept pieds sept pouces de hauteur , c'est-à-dire deux pieds de plus que n'a le commun des hommes. Gaultier Parsons un des domestiques du Roy Jacques I. étoit pour le moins aussi grand qu'Edmond Malone. Isband Diemberbroeck dans son Anatomie assure qu'il vit à Utrecht en 1665. un homme qui avoit huit pieds & demi de hauteur , tout le corps bien proportionné & une force répondant à sa taille,

Jean Becan, un des plus fameux & des plus sçavans Medecins du dernier siecle, a rapporté plusieurs exemples d'hommes extraordinaires en grandeur. Comme son livre , *Origine*

nes Antuerpiana commence à être rare , on cite icy ses propres paroles : *Semptem vel sex cubitorum*, dit-il , *homines nostrâ quoque atate accidere. Vidimus enim mulierem decem pedes altam : juvenem item novem pedibus non multo minorem Staturâ est Giganteâ quidam Heratensis ad decem propè pedes longus.*

Mais pour ne pas fatiguer le Lecteur d'un trop grand nombre de témoignages semblables, M. Molyneux se contente d'en adjoûter un tiré d'André Thevet fameux Cosmographe d'Henry III. Roy de France & de Pologne. Thevet dans un voyage qu'il fit en Affrique rencontra un marchand Espagnol qui peu de temps auparavant avoit fait naufrage sur ces côtes. Celuy cy de tous ses biens n'avoit sauvé qu'un coffre où il gardoit les os d'un Geant haut d'onze pieds cinq pouces , mort en 1559. Surquoy Thevet s'écrie : *Chose merveilleuse ! à laquelle à grand peine j'eusse adjouté foy , si je ne l'eusse vûe : d'autant que les os de jambes avoient trois grands pieds quatre doigt de long , & la teste en-*

viron trois pieds un doigt de tour. l'Auteur fait remarquer que cette circonference de la teste est parfaitement porportionnée à la longueur des jambes , & que le Geant du marchand Espagnol avoit dû être de la même taille que celui dont il a vû une partie du crâne à Leyden & qui luy a donné occasion de traiter cette matiere.

Mr. Molyneux ajoute que les plus grands Geants dont il est parlé dans l'Ecriture , n'ont été au plus que comme ceux qu'on vient de dire. Car pour ce qui regarde Goliath , le Texte sacré determine expressement sa grandeur ; qui selon l'opinion commune ne peut monter qu'à neuf pieds neuf pouces. Og Roy de Bazan a été considerablement plus grand que Goliath. Car si nous jugeons de la mesure de son corps par celle de son lit, l'Ecriture donne à son lit neuf coudées. Mais comme il n'est pas probable que son lit n'ait pas été plus long que son corps, on peut tres-vraisemblablement determiner la hauteur d'Og environ à douze pieds.

SUITE DES CORRECTIONS
à faire dans les Poësies de S. Orien-
tius imprimées par le R. P. Martene.

Pag. 18. vers 1.

Simonitis gradiare meis, fidiſſime lector,
Gerulaſecurus colla premis colubri.
Il faut *carula* au lieu de *Gerula*.

Là même vers 7.

An ſi ventofa moveat te gloria lingua.
Il faut *at ſi*, au lieu d'*an ſi*.

Là même vers 19.

Lenito titulo Parcunſa dicit Avarus.
Il faut mettre *parcum ſe*, & non pas
parcunſa, qui n'a jamais été un mot
latin. On ne peut pas dire qu'il ſoit
mis icy pour *parſimonia*.

Pag. 19. vers 7.

Simile pertuleris, par quoque redde
malum.
Au lieu de *ſimile*, il faut mettre *ſi*
mala.

Là même vers 12.

Nullum ſava reum faciat ſententia,
nullum

Anſtero Proceres plectere iudicio.
Il faut mettre *properes*, au lieu de
proceres.

304 *Memoires pour l'Histoire*

Là même vers 17.

Affertorvita qui nescit esse sua.
Au lieu de *nescit*, lisez *nequit*.

Là même vers 24.

Dulci prater ea franos impone palato,
Nesapor Antiquus se viat illecebris.
Il faut mettre *antiquis*, au lieu d'*antiquus*.

Pag. 20. vers 21.

Teque per innumeros cum vult mens
sauciat motus.

Au lieu de *sauciat*, mettez *saucia*.

Là même vers 27.

Evius qui donet largus tibi talia quando,
Orandi subeat tunc pia cura tibi.

Au lieu d'*evius*, il faut *ejus*.

Là même vers 29.

Pascere tam magno sumptu quot posset
egenos,

Quotque dies latos Hac daret una
dies.

Il faut lire *hic* & non pas *hec*.

Pag. 21. vers 1.

Vera quidem, sed sunt ardua quæstæ tuis
Il faut mettre, *quæ statuis*.

Là même vers 8.

An tibi fragiles mundi querantur ho-
nores,

Munere quos speres emeruisse ho-
minem ?

Il faut mettre au 1. vers *an tibi si fragiles* ; & au 2. *hominum*, au lieu d'*hominem* ; sans point interrogant.

Là même vers 11.

Dum celeri Vita currimus in stadio.

Au lieu de *vita* , il faut *vita*.

Là même vers 20.

*Ille prior forsā , qui serior adfuit ,
ibi.*

Au lieu d'*ibi* , lisez *ibit*.

Là même vers 21.

Atria pulsabit stulta querela notus.

Corrigez le vers , & mettez ainli :

At tua pulsabit stulta querela notos.

Là même vers 26.

*Ingredieris lingua blandus , vultuque
modestus ,*

*Corpore subjectus , nihil tamen ista
juvant.*

Il faut mettre *nil* , au lieu de *nihil*.

Là même vers 28.

*Omnis bonor pretii est , ibi pro pondere
nummi.*

Lisez *ibis* , au lieu d'*ibi*.

Là même vers 29.

Carta seu foliis five potens tabulis.

Il faut *Ch. rtæ*.

Pag. 22. vers 10.

Anteferens verum falsis, ingentia parvis.

306 *Memoires pour l'Histoire*

Vitia magnificis , perdita perpetuis.
Il faut mettre *vilia* au lieu de *vitia* ;
percita au lieu de *perdita*.

Là même vers 24.

*Adde thymum violas , cassias , mellilota
crocumque.*

La correction qui est à la marge porte que *cassias* est de trop dans le vers.
Au lieu de suivre cette correction, qui fait le vers de cinq pieds, il faut lire ainsi :

*Adde thymum , violas , cassias , meli-
lota crocumque.*

Là même vers 31.

Lemmatos postes , purpureumque solum.
Il faut lire *gemma* au lieu de *lem-
m*atos.

Là même vers. 32.

Ruraq; vernantis semper redolentia flore.
Il faut mettre *vernanti* , au lieu de
vernantis.

Pag. 23. vers 10.

*Non cava non etiam metuendis sub ru-
pibus antra.*

Il faut ôter *sub* qui gâte le vers.

Pag. 24. vers 16.

*Intereunt decies qui ternos vixerit
annos.*

Il faut *interdum* , au lieu d'*intereunt*.

Là même vers 21.

Quare bonis merces, si teneare malis.

Au lieu de *quare*, il faut mettre *quare*.

Là même vers 22.

Cum, nisi dum frueris fructu, tangere fruendi,

Et vita hac vita vivat in officio?

Au lieu de *cum*, mettez *cur*; ôtez la virgule qui est après *fructu*, & transportez-la après *frueris*.

Là même vers 28.

Cumque tua hodie stringat assidua sitis.

On peut corriger le vers en cette sorte.

Cumque tuas hodie stringat sitis arida fauces.

Là même vers 32.

Sed nos decursa primævo flore juventæ,

¶ am dubii gressu, lumine, voce, manu.

Il faut mettre *dubio* ou *dubiis* ou bien *dubios*. Car sans cela il y auroit un solecisme : le mot *dubii* se rapportant au verbe *faciat*, qui est quelques vers après.

Pag. 25. vers 12.

*Nemo tamen cautus credit quod cernit,
& illum.*

Quod non vult, cernit se quoque posse pati.

308 *Memoires pour l'Histoire*

Il faut *illud* , & non pas *illum*.

Pag. 26. vers 1.

His lumen tunc flamma severa dabit.

Il faut mettre *tenue* au lieu de *tunc*.

Là même vers 10.

Non quot nos isthic terrena morte peremptis.

Excipient unam crimina multa necem

Il faut corriger le premier vers en cette sorte.

Non, qui mos est hic, terrenâ morte peremptis.

Sans cela il n'y auroit point de sens.

Là même vers 14.

Et quodam scelerum lucrosi plurimâ restent,

Vindictam reliquis ultio prima neget.

Au lieu de *lucrosi*, il faut *lucro si*.

La même vers 16.

Ast isthic omnis persolveth in ordine noxas.

Au lieu d'*isthic*, il faut *illic*.

Là même vers 26.

Dextram cade nocens linguam in convitia promptam,

Pervasor, jactans, impius indocilis.

Lisez, *promptus*, au lieu de *promptam*.

Page 27. vers 2.

des Sciences & des beaux Arts. 309

*Ille miser vere , nec erit nec miserabilis
ulli.*

Il faut ôter le second *nec* qui gâte le
vers. Là même vers 16.

*Corpore nec solo , sed toto & pectore
cauti.*

Il faut lire *casti*, au lieu de *cauti*.

Là même vers 18.

*Vel jam felices quæ prima gloria vittis ,
Lucis & infidi corporis illecebris.*

Il n'y a point de sens dans ces deux
vers. On pourroit les corriger de la
forte :

*Vel jam felices , quæ prima est gloria
victis ,*

Lucis & infidi corporis illecebris.

Là même vers 22.

*Atque Sacerdotes hoc sanctum agmen
habebit ,*

*Secretoſque hominum turbinibus mo-
nachos.*

Au lieu d' *Agmen*, lisez *examen*.

Là même vers 30.

*Atque omnes agnus quoquo ſe verterit
ibunt ,*

Perfuſi ibunt lumine , luce Dei.

Il faut *ibunt perfuſi*, au lieu de *perfuſi
ibunt*.

Là même vers 34.

Ergo ubi terribilem dederit cava buccina cantum,

Adventum tandem testificanda Dei.
Il faut mettre *testificata*, au lieu de *testificanda*.

Page 28. vers 4.

Atque omnibus raptim celeratis gressibus ibit,

Deducens sobolem prosapiamque pater.

Il faut lire *omnis*, au lieu d'*omnibus*.

Là même vers 16.

Nec tamen ulla illinc tanta inter milia perget.

Quæ non sit domino dinumerata suo.
Il faut *illuc*, au lieu d'*illinc*.

Là même vers 32.

*Quæ vobis gnaris meriti viteque futura,
Dat modo, sed dudum dona parata,
Pater.*

Il faut mettre *gnarus*, & non pas *gnaris*.

Page 29. vers 22.

Quod ne me primis credas injungere labris,

Neque istud tuto dissimulare putes.
Au lieu de *neque*, mettez *neve*.

Là même vers 26.

Sic sumas sanctam dono tradente coronam.

Il faut lire *domino*, au lieu de *dono*.

Page 30. vers 15.

*Et super omne quod est, sine quo nihil
omnia cui*

Au lieu de *cui*, lisez *cujus*.

Là même vers 29.

*Consummans sacri Mysterii sancta pro-
fundi.*

Il faut *mysteria*, au lieu de *mysterii*.

Là même vers 30.

*Plenitudo potens, dedita sibi, nexa
vicissim.*

Lisez *sibi dedita*, au lieu de *dedita sibi*.

Pag. 31. vers 19.

O felix Domini dominatio nobile, lætum.

Il faut mettre *nobile letum*, & ôter
la virgule qui est après *nobile*.

Là même vers 21.

*Impie damnator tua mors hoc stipite
pendet,*

*Credule Confessor, tua vita hoc san-
guine Vivat,*

*Flecteris judicante Deo, qui plectere
visus.*

Lisez *vivit* au lieu de *vivat*, & *plectê-
ris* pour *flectêris*.

Page 32. vers 4.

*En tibi quam pulchrum per limina nos-
tra trophæum.*

*Christe micat , quam clara patri vexilla
reportans.*

Il faut *reportas* , & non pas *repor-
tans*.

Là même vers 11.

*Dat mundi Dominum cognosci Archan-
gelos omnes.*

Au lieu de *cognosci* & *Archangelos
omnes* , lisez *cognoscier angulus omnis*.

Là même vers 14.

*Crux testata Dei pacem pingit &
est pax.*

Lisez *pacem se pingit*.

Là même vers 16.

*Vis gratias Miratur , item spectare fi-
guras ?*

Il faut lire , *vis gratas mirator*.

Là même vers 18.

Le Poëte décrit le *Labarum* ✕ & l'e-
plique ainsi :

*P græcum videas , caput est vel , brachia
fixi.*

Au lieu de *vel* lisez *X* : & on
comprendra alors la pensée de l'Au-
teur qui dit que la lettre grecque
P represente la tête de Jesus-Christ
à la Croix , & le *X* ses bras qui y
sont attachez.

Là même vers 25.

Cum

des Sciences & des beaux Arts. 313

Cum subit in ligno, lignum Deus indicat esse

Materiem fructus : cum ramum extendere in altum ,

Altior excelsis Dominas supereminet omnes.

Lisez *extendit* , au lieu d'*extendere*.

Là même vers 33.

Per pomum , Protoplaste , cadis ; cruce Christus medens.

Lisez *Cruce Christe mederis* , au lieu de *Christus medens*. Car *medens* ne peut pas être la fin d'un vers spondaïque.

Là même vers 34.

Illic mortiferam draco pestifer detulit escam

Il faut *obtulit* , au lieu de *detulit*

Pag. 33. vers 1.

Janua consideret calo, secretaq; pandat.

Lisez *cum reseret cælos* , au lieu de *consideret cælo*.

Là même vers 5.

Unde autem dictus est sapientia? regula vita est.

Il faut ôter *est* après *dictus*.

Là même vers 13.

Unde bonus Pastor? maculam quod ovilibus obster.

Septemb. Octob. 1701.

O

314 *Memoires pour l'Histoire*

Lisez aufert, au lieu d'*obstet*.

Là même vers 34.

Flos quia Confessor est, martyres ipse coronat.

Il faut corriger ce vers de la sorte :

Flos : Confessores & Martyres ipse coronat.

Page 34. vers 2.

Sape columba, dolum quia nescit, ac sine felle est.

Lisez nesciit, au lieu de *nescit*.

Là même vers 4.

Vitis adoptivo quod se hærede propaget.

Il faut *sese*, au lieu de *se*.

Là même vers 11.

Hostia viva Deo sumus. Cur ipse sacerdos?

Il faut corriger ainsi le vers:

Hostia viva Deo. Summus cur ipse sacerdos?

Là même vers 13.

Hunc ratio, hac ratio est, perquam stat machina mundi.

Lisez huic ratio, au lieu d'*hunc ratio*.

Là même vers 19.

Unde Propheta? brevi quoniam futura revelat.

Au lieu de *futura*, lisez *ventura*.

Là même vers 27.

Te Deus Emmanuel , nobiscum habitabile nomen.

Reformez ainsi le vers :

Tu Deus Emmanuël , nobiscum habitabile numen.

Là même vers 28.

Tu Dominus Sabaoth pugno tegetes omnes quod usquam est.

Lisez *tegis* , au lieu de *tegetes*.

Là même vers 30.

Te Patriarchæ omnes teque Angeli omnes adorant.

Lisez *omnes Angeli* , au lieu d' *Angeli omnes*. Là même vers 13.

Tu super ignotum Cherubin , super astra coruscas.

Il faut *ignitum* , au lieu d' *ignotum*.

Pag. 35. vers 6.

Da dolor absistat , cura & formido facesset.

Lisez *faceffat* , au lieu de *faceffet*.

Là même vers 17.

Et illa molis quadriformis machina.

Lisez *moles* , au lieu de *molis*.

Là même vers 27.

Vergilia , fugula , vesper , ago , Lucifer.

Il faut corriger ce vers de la sorte :

Vergilia , fugula , Vesperugo , Lucifer.

Pag. 36. vers 8.

O ij

316 *Memoires pour l'Histoire*

Oceane quicinctam coërces Aream.

Il faut corriger ce vers de la sorte :

Oceane cinctam qui coërces aridam.

Là même vers 13.

Inferna sedis flamma fulva tartara.

Lisez *furva*, au lieu de *fulva*.

Là même vers 23.

*Quod si quemquam ledit spiritalis
lectio.*

Lisez *quem*, au lieu de *quemquam*.

Là même vers 28.

*Si scriptor errat in mutanda littera ,
Ignarus errat , venia Christo ; si praesto
est.*

On pourroit corriger ces deux vers
de la sorte :

*Si scriptor errans in mutandâ litterâ
Ignarus errat , venia Christi praesto ei est.*

Pag. 37. vers. 3.

Et nos à face Ethnicorum emersimus.

On peut corriger ainsi :

Et ab Ethnicorum face nos emersimus.

Cen'est là qu'une partie des corrections qu'on peut faire dans l'*Orientius* ; & nous en avons retranché plusieurs , de peur d'être trop longs sur ce sujet. Cependant ceux qui ont du goût pour la Critique ne trouvent point ces sortes d'ar-

des Sciences & des beaux Arts. 317
tibles ennuyeux : & c'est à quoi on prie icy les Lecteurs de vouloir bien faire quelque attention. On écrit ces Memoires pour les Sçavans de toute espece ; & on y insere bien des choses qu'on rejetteroit , si on n'écrivoit que pour un certain genre de personnes. Ce qui ennuye l'un fait souvent plaisir à l'autre , & c'est l'avantage de ces sortes d'ouvrages que chacun y rencontre ce qui lui convient , sans être obligé de lire le reste. Un Journal bien fait est comme une table servie de toute sorte de mets , où les personnes qui ont le goût le plus different trouvent de quoi satisfaire leur appetit.

EXTRAIT D'UNE LETTRE
*écrite de Lyon le 17. de Juillet 1701.
touchant deux Parelies.*

LE quatorzième du mois dernier il parut près d'icy sur les six heures du soir deux Parelies bien formez qui furent remarquez par une infinité de gens de la campagne. Il y avoit quelques nuages dans le

ciel qui n'empêcherent pas qu'on ne distinguât parfaitement bien trois soleils placez horizontalement. Celui qu'on voyoit du côté du Septentrion étoit plus brillant que celui qui paroissoit du côté du Midy; & le veritable étoit au milieu. Plusieurs personnes tres-dignes de foy m'ayant assuré qu'il les avoient vûs, j'écrivis sur ce sujet à M. de Servieres Grand Prieur de Savigny, où l'on avoit sur tout remarqué ces Parelies. M. de Servieres m'écrivit en détail ce qu'on avoit vû à Savigny : & Mr. le Curé de Savigny, qui m'apporta sa lettre, m'assûra que s'étant trouvé à douze lieuës d'icy près de S. Bonnet le Chateau dans la Province du Forêt le même jour que les Parelies avoient paru, il les avoit aussi vûs, qu'il les avoit trouvez tres-brillans & qu'il avoit même remarqué deux Iris tres-bien formés qui accompagnoient ces Parelies.

EXTRAIT D'UNE LETTRE
sur le même sujet.

LE 14. de Juin dernier sur les sept heures du matin le tems étant tres-serein , il a paru aux habitans de Mauriac , de Plaux , & des lieux circonvoilins situez sur les montagnes d'Auvergne , un Phenomene surprenant , qui a duré près de deux heures. On a veu trois soleils placez sur la partie superieure d'un cercle parfait, incliné sur l'Horizon, & de couleur de l'arc-en-ciel. Sous le soleil le plus élevé qui étoit le plus éclatant , & sans doute le veritable , brilloit l'image d'une croix nuë & bien formée de couleur aussi de l'arc-en-ciel. Les 2. soleils apparens sembloient d'abord n'être distans du veritable que de 90. degrez chacun: ils s'en sont approchez d'un mouvement égal ; & n'ont disparu , que lors qu'ils se sont trouvez sous lui.

NOUS avons mis dans les *Memoires de May & de Juin* une *Dissertation* sous ce titre. *Examen du sentiment des Cartesiens sur la cause de la continuation du mouvement. On y attaquoit cette regle de la Philosophie Cartesienne, qu'il ne faut point demander qu'elle est la cause de la continuation du mouvement; parceque le mouvement une fois commencé continuë de foy jusqu'à ce qu'il soit detruit par une cause étrangere. Messieurs les Cartesiens ont cru devoir faire quelques reponses à cette dissertation, & ils nous en ont envoyé deux. L'une combat directement l'Auteur de la Dissertation; l'autre l'attaque indirectement, en developpant la nature du mouvement. Ces deux réponses meritent d'avoir place dans ces Memoires. La premiere est de Mr. Miron, qui est aussi distingué par son esprit & par sa vertu, que par sa naissance. La seconde est de Mr. l'Abbé de Cordemoy, fils d'un des meilleurs Philosophes & des plus beaux esprits de ces derniers tems. Il est lui-même excellent Philosophe, & tres-bel esprit. Voicy les deux écrits de ces Messieurs, tels qu'ils nous les ont envoyez.*

REPONSE A L'EXAMEN DU
*sentiment des Cartesiens sur la
cause de la continuation du mou-
vement.*

LEs Cartesiens sont bien éloignez
de vouloir qu'on admette leurs
propositions sans examen ; eux qui
tiennent pour principe incontestable , *qu'il ne faut rien recevoir pour
vray , que ce qu'on connoît evidemment.*
C'est sur ce fondement que ne trou-
vant dans l'idée de la matiere , que
la propriété passive d'être muë , &
point du tout la faculté active de
mouvoir ; ils se croient obligez de
chercher ailleurs la cause du mou-
vement. Ils s'adressent aux pures
intelligences : mais parmi toutes les
perfections qu'ils conçoivent leur
appartenir , ils ne voyent point
cette faculté motrice que les au-
tres Philosophes leur accordent
si liberalement. Ils voient encore
moins , que l'union que nous avons
avec nôtre corps nous donne droit
à la puissance de mouvoir : ainsi
ayant passé par toutes les creatu-

O v

res, ils s'élevent enfin jusqu'au Créateur.

Or consultant l'idée de Dieu, qui est celle de l'être infiniment parfait, ils ne peuvent s'empêcher de reconnoître en luy une puissance infinie : d'où ils concluent qu'il a seul la puissance de mouvoir. Ils connoissent encore que pour mouvoir, il suffit qu'il le veuille ; parcequ'à cet égard la volonté d'un être infiniment puissant, est toujours efficace. Ils sont enfin poussez invinciblement par la force de l'évidence, à soutenir qu'à moins que Dieu ne veuille que la matiere soit muë, elle ne le sera jamais : parce que si elle étoit muë, sans que Dieu le voulût, elle seroit en cela independante de lui. Dieu n'auroit pas un absolu Domaine sur elle : il n'auroit donc pas une puissance infinie : il ne seroit donc pas infiniment parfait : il ne seroit donc pas Dieu : toutes propositions absurdes, extravagantes & contradictoires. Après cela c'est multiplier les êtres sans nécessité que d'inventer des causes efficientes du mouvement qui concou-

rent avec Dieu ou avec qui Dieu concoure , puisque la volonté de Dieu suffit.

Supposons donc que Dieu ait voulu qu'un corps soit mû : en voilà assez pour le mouvoir. Dieu est un être infiniment sage : un être infiniment sage ne peut cesser de vouloir , qu'il n'en ait quelque raison. Ainsi Dieu ne cessera point de vouloir que ce corps soit mû, qu'il n'en ait quelque raison : ce corps sera donc toujours mû , jusqu'à ce que Dieu ait une raison de cesser de vouloir qu'il soit mû. Il ne faut donc point chercher de raison de la continuation du mouvement , mais seulement de la cessation du mouvement.

C'est ce qui a fait dire à Mr. Descartes dans son Monde chap. 7. *que si une partie de la matiere à une fois commencé à se mouvoir ; elle continuera toujours avec une égale force , jusqu'à ce que les autres l'arrestent ou la retardent.* Car Dieu continuera toujours à vouloir qu'elle soit muë d'une égale vitesse , jusqu'à ce qu'elle vienne à rencontrer d'autres parties

de la matiere, que Dieu commencera à mouvoir, en retardant à proportion cette premiere partie, ou en l'arrêtant tout-à-fait, suivant les loix generales de la communication des mouvemens qu'il n'est pas necessaire d'expliquer icy.

Plusieurs parties de la matiere jointes ensemble font ce qu'on appelle un *corps*. Si elles sont parfaitement en repos l'une auprès de l'autre, ce corps a une figure fixe & permanente; si elles sont muës & quelles continuent à être unies, elles composent toujours le même corps; mais ce corps change continuellement de figure. Cependant ce changement de figure ne vient point d'un changement de volonté en Dieu, Dieu seulement continue à vouloir que les parties de ce corps soient muës: & il resulte de cette continuation de volonté un changement continuel de figure dans ce corps.

Les changemens de couleur, de faveur, d'odeur ne sont, par rapport au corps, que des changemens de sa superficie, ou de sa figure exte-

des Sciences & des beaux Arts. 325
rieure : ainsi on leur peut appliquer
ce que nous venons de dire du chan-
gement de figure.

En voilà assez ce me semble, pour
convaincre un esprit attentif , qu'il
ne faut point chercher de raison de
la continuation du mouvement : &
on espere que ces reflexions bien
meditées épargneront à l'Auteur la
recherche de cette raison , & la pei-
ne d'un nouvel écrit.

Explication de la nature du mouvement.

Il ne sera pas difficile de conce-
voir la nature du mouvement , si
l'on veut faire attention aux princi-
pes ; que je vais exposer en peu de
mots.

1. *Produire les corps , c'est faire
qu'ils soient.*

2. *Conserver les corps , c'est faire
qu'ils continuent d'être.*

3. *Ils ne peuvent être plusieurs,
sans être situez.*

S'il n'y avoit qu'un seul corps, on
ne pourroit dire que ce corps fût
en aucun lieu : parceque le lieu de,

chaque corps n'est autre chose que sa situation , ou le rapport qu'il a aux autres corps. Tellement que si un corps étoit seul , il ne seroit dans aucun lieu : & si on imaginoit en ce corps un haut , un bas , un milieu &c. ce seroit en supposant des corps à l'entour de luy , & en assignant de la pensée un endroit qu'on appelleroit le bas & un autre qu'on appelleroit le haut &c. Mais tout cela se feroit par l'imagination , c'est - à - dire en nous servant de l'idée que Dieu nous a donnée , pour concevoir l'étendue , par le moyen de laquelle idée nous supposerions aisément plusieurs corps (quoy qu'ils ne fussent pas) au tour de celui qui seroit en effet.

4. *Ainsi produire , ou conserver les corps , & les situer , n'est qu'une seule & même action.*

Car enfin puisque produire ou conserver n'est qu'une même action, qui dans le premier moment s'appelle *production* , & dans tous les autres qui suivent, *conservation*; & puisque plusieurs corps ne peuvent être produits ou conservez , qu'ils ne

soient dans une certaine situation, il s'ensuit que les produire , ou les conserver & les situer n'est qu'une même action.

5. *Le lieu de chaque corps n'étant que la situation , ou le rapport qu'il a aux autres corps , on peut dire qu'il est en mouvement , c'est-à-dire qu'il change de lieu ; quand à son occasion , ce rapport vient à changer ; & qu'il est en repos quand ce rapport ne change point.*

5. *Puisque la même puissance qui a produit les corps & qui les conserve, les a situez , & les situe en chaque instant , il est évident qu'à l'égard de cette puissance , donner le lieu à un corps, ce n'est que le faire être ou conserver entre certains corps durant quelque tems ; & changer son lieu , c'est le faire être entre d'autres corps.*

De sorte que les corps sont là, ou là, parceque cette puissance les y fait être ; & comme dans le premier moment elle pourroit faire être à gauche celui qu'elle a fait être à droit, elle peut dans le second faire le contraire.

7. *Il est évident aussi que la mé-*

me puissance qui fait qu'un même corps est successivement situé sur tous les endroits qu'on peut imaginer entre tous les points d'une ligne terminée, peut faire que ce qui étoit au premier point de cette ligne, soit tout d'un coup au dernier, sans passer par les autres.

A la vérité Dieu a établi un ordre suivant lequel le mouvement est successif; & cet ordre est appelé *naturel*: mais il faut prendre garde qu'il n'y est pas astringé hors la nature; & que dans un état, comme celui de la gloire, où la Religion nous fait aspirer, on conçoit que les corps qui seront en un certain instant dans un lieu, pourront dans l'instant suivant être dans un lieu très-éloigné du premier, sans passer par les lieux, qui sont entre deux. Et cela se doit faire sans que l'on conçoive une plus grande puissance en Dieu pour l'ordre de la gloire, que pour celui de la nature. Car s'il crée des corps comme A. B. C. on conçoit qu'en les produisant il les situe: mais on conçoit en même tems qu'il pouvoit mettre B à l'une des extrémités.

tez , & C. dans le milieu dès le premier moment. Et ainsi l'on doit concevoir que quand il les produit dans le second moment , il peut produire A dans l'endroit où étoit C. & C dans l'endroit où étoit A. sans faire passer ni l'un ni l'autre dans celuy où est B.

Messieurs de Cordemoy & Miron ont bien voulu communiquer leurs reponses à l'Auteur même qu'ils combattoient, & ils ont trouvé bon qu'il y joignit quelques éclaircissemens.

Eclaircissement de l'Auteur de la Dissertation qui a pour titre Examen du sentiment des Cartesiens &c.

1. Quand l'Auteur de la Dissertation a dit que selon Messieurs les Cartesiens *le mouvement une fois commencé continue de soy , jusqu'à ce qu'il soit détruit par une cause étrangere*, il a pris ces termes selon le sens qu'ils ont dans Mr. Rohault , dont il les a empruntez & qu'il cite dans sa Dissertation. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'il ait crû que selon les Cartesiens, les corps ont eu eux-

mêmes la vertu de continuer leur mouvement. Il n'est pas assez peu instruit de la Philosophie de ces Messieurs pour leur attribuer un sentiment dont il sçait qu'ils ont toujours été très-éloignez. Tout ce qu'il a pretendu dire, c'est que selon les Cartesiens, le mouvement une fois commencé continuë, sans qu'il soit nécessaire que de la part des creatures, il intervienne aucune cause de cette continuation. C'est en ce sens qu'il a pris les paroles de Mr. Rohault, & c'est en ce sens qu'il a pretendu les combattre.

2. Quand le même Auteur soutient que le mouvement une fois commencé ne sçauroit continuer, sans que de la part des creatures il intervienne une cause de cette continuation, il ne decide point s'il faut que cette cause soit veritablement efficiente, ou simplement occasionnelle. Cette seconde question est très-differente de celle qu'il examine, & ce seroit vouloir embroüiller la matiere que de les confondre. Les Cartesiens veulent que les creatures soient causes occasionnelles du

commencement du mouvement, & non pas de la continuation : ainsi c'est refuter leur Syltème que de prouver , comme on l'a fait , que le mouvement des corps ne sçauroit continuer sans qu'il intervienne de la part des creatures une cause de cette continuation ; soit que cette cause soit veritablement efficiente, soit qu'elle soit simplement occasionnelle , ce qu'il n'est pas necessaire d'examiner maintenant.

3. L'Auteur de la Dissertation, en disant que le mouvement une fois commencé ne continuë point sans le secours d'une cause créée ne parle point du mouvement que Dieu a donné au commencement du monde , soit aux tourbillons de la matiere, soit au ciel, ou au corps qui est regardé en chaque Syltème comme le premier mobile. Ce mouvement depend uniquement dans sa continuation comme dans sa premiere production, de la volonté libre de Dieu. Ce souverain Seigneur de toutes choses, qui a librement créé le monde & qui en a déterminé la durée , a aussi déterminé le nombre

des révolutions du ciel ou de quelque autre corps que ce soit qu'on voudra regarder comme le premier mobile. Quand donc on demande ; qui est ce qui a produit & qui est ce qui continue sans interruption le mouvement general de la matiere & de ce corps que nous appellons le premier mobile ? on n'est pas surpris que les Cartesiens repondent que c'est Dieu seul : & l'Auteur de la Dissertation n'a jamais pretendu combattre ce point de leur doctrine. Mais il y a autour de nous des corps qui sont tantôt en repos tantôt en mouvement ; & parmi ces corps il y en a dont le mouvement est naturel , comme le mouvement des corps pesans & des corps legers ; d'autre dont le mouvement est violent , comme le mouvement des corps que l'on jette, & qu'on appelle communément *Projecta* , *missilia*.

On ne demande point qu'elle est la cause qui continue le mouvement naturel des corps pesans ou des corps legers. Il est visible que la même pesanteur & la même legere-té qui fait commencer le mouve-

ment dans les corps dès qu'ils cessent d'être arrestez, le fait aussi continuer jusqu'à ce qu'ils trouvent quelque obstacle qui les arreste. On ne demande point non plus quelle est la cause qui commence le mouvement violent dans les corps que l'on jette. Cette cause, soit qu'elle soit simplement occasionnelle, soit quelle soit véritablement efficiente (ce que je ne determine pas maintenant comme j'en ay déjà averti) cette cause, dis-je, est connue de tout le monde. Il est seulement question de la cause qui continue le mouvement violent dans le corps que l'on jette, dans la pierre, après que la main la quittée; dans la flèche, après quelle est séparée de l'arc, & ainsi des autres.

Les Cartesins croient qu'il n'est pas nécessaire de rechercher cette cause; & ils soutiennent que Dieu, qui à l'occasion de la main & de l'arc a commencé le mouvement dans la pierre & dans la fleche, l'y continuë ensuite, sans qu'il soit besoin d'aucune autre cause de la part des creatures: parce disent-ils, que

le mouvement est un état du corps qui doit être conservé jusqu'à ce qu'une nouvelle cause donne occasion de le détruire. C'est ce Principe de la Philosophie Cartesienne que l'Auteur de la Dissertation avoit attaqué : c'est cela seul qu'il combat. Quoiqu'il estime & qu'il honore fort les personnes qui ont répondu à sa Dissertation ; il lui paroît néanmoins que les reponses qu'on lui oppose ne détruisent point ce qu'il a avancé ; & il en laisse le jugement au public.

DISSERTATION SUR LA
*cause de la continuation du mouvement dans les corps , qu'on appelle
 en Latin , projecta , missilia &c.*

LEs Philosophes appellent en Latin , *missilia, projecta*, les corps qui ayant été mis en mouvement par une cause extérieure & contre leur nature conservent quelque tems ce mouvement violent, même après qu'ils sont séparés de la cause qui l'a commencé. Ainsi parce qu'une flèche quand elle est décochée,

qu'un boulet après qu'il est sorti de la bouche du canon, qu'une pierre qu'on a jetté en haut, qu'une toupie lors qu'elle est débarassée de la corde; parce que tous ces corps ne laissent pas après cela de retenir quelque tems le mouvement qui leur a été imprimé contre leur propre nature, on les met tous au nombre des corps jettez.

On ne cherche pas icy quelle est la cause qui commence leur mouvement. Cette cause est pour l'ordinaire tres-connuë. La main commence le mouvement dans la pierre qu'elle jette; le feu dans le boulet de canon; l'arc dans la fleche. Mais on demande quelle est la cause qui continuë ce mouvement; après que le mobile est separé de la cause qui l'a commencé.

Les Cartesiens pretendent qu'il est inutile de chercher cette cause, parceque selon eux le mouvement une fois commencé continuë de soy même, jusqu'à ce qu'il soit détruit par une cause étrangere. On a taché de faire voir dans les Memoires de May & de Juin, la fausseté de ce principe.

Quelques Peripateticiens disent que la cause qui commence le mouvement dans les corps jettez , leur imprime je ne sçay quelle qualité active , qu'ils appellent *impetuosité*, & à la quelle ils attribuent la vertu de continuër le mouvement Mais comme ils n'expliquent point ce que c'est que cette qualité, & qu'il est difficile de s'en former aucune idée; leur opinion est abandonnée de la plupart des Physiciens.

Plusieurs enseignent que le mouvement des corps que l'on jette est continué par l'air & par le corps fluide dans lequel se fait le mouvement : ce sentiment est le plus vraisemblable. Car supposé qu'il faille une cause pour continuer le mouvement, & une cause qui soit hors du mobile , & qui cependant lui soit appliquée , il faut nécessairement que cette cause soit l'air, ou le milieu fluide dans lequel se fait le mouvement. La difficulté est de déterminer de quelle maniere l'air peut servir à continuër le mouvement. Il y a là-dessus diverses opinions. En voici une nouvelle , qui paroîtra

paraîtra peut-être plus simple & plus solide que celles qui ont été proposées jusqu'à présent.

On suppose premierement que l'air & les autres corps fluides, dans lesquels se fait le mouvement des Corps jettez, ont tous quelque pesanteur.

On suppose en second lieu que les différentes colonnes de l'air, lors que leur communication n'est point interrompuë, se soutiennent les unes les autres, & qu'elles sont dans un parfait équilibre.

On suppose en troisiéme lieu que quand deux poids, soit solides, soit fluides, sont dans un parfait équilibre, on ne peut lever l'un ni diminuer son poids, sans faire en même tems descendre l'autre.

On suppose en quatriéme lieu que quand les corps pesans descendent par leur propre poids leur mouvement s'accelere & s'augmente en descendant.

On suppose enfin que les corps fluides qui sont pesans, s'écoulent par leur propre poids, & s'échappent

Septemb. Octobr. 1701.

P

en tout sens , du côté qu'il ne sont point soutenus.

Ces principes qui sont évidens, & reçûs de tout le monde , suffisent pour expliquer comment l'air est la veritable cause de la continuation du mouvement dans les corps jettez. Je commence par le mouvement perpendiculaire : parcequ'il est le plus simple : je viendray ensuite aux autres.

Quand on jette en haut une pierre , il arrive necessairement deux choses. 1. La main pousse avec force non seulement la pierre , mais encore la partie superieure de la colonne d'air qui repond à la pierre. 2. La main en s'élevant subitement avec vitesse abandonne, pour ainsi dire, la partie inferieure de la colonne d'air qui s'étend jusqu'à terre, & la laisse sans soutien & sans appui. Cette partie inferieure de la colonne d'air que la main fuit & laisse sans appui , n'étant plus en équilibre avec les colonnes des environs qui ont toute leur hauteur , ces colonnes doivent descendre, & en descendant faire monter l'air qui

est sous la main & l'obliger à suivre cette même main avec la même rapidité, avec laquelle elle s'élève & tache de s'éloigner de lui.

Cela se comprendra plus aisément par la comparaison suivante. Si les deux plats d'une balance sont chargez de deux poids égaux, qui les tiennent en équilibre, & que quelqu'un retire d'un des deux plats la plus grande partie des poids qui y étoient, l'autre plat descend aussitôt & fait monter avec vitesse celui dont le poids a été diminué. C'est là à peu près ce qui doit arriver dans l'air lors qu'on jette une pierre en haut. La main en jettant la pierre s'élève, & en s'élevant décharge la partie inférieure de la colonne d'air, de tout le poids qui la pressoit, & qui la tenoit en équilibre avec les colonnes des environs: il est donc nécessaire que les colonnes des environs descendent & fassent monter celle dont le poids se trouve ainsi diminué. Il n'y a rien en tout cela de plus inconcevable que ce que nous voyons tous les jours dans les jets d'eau. Pour-

quoi l'eau qui sort par la bouche du jet d'eaus'élève-t-elle si haut en l'air? c'est parce qu'elle est poussée par l'eau renfermée dans les canaux souterrains, qui tombant d'un lieu fort haut descend avec violence, & par son poids immense contraint celle qui est contenuë dans le tuyau qui fait le jet d'eau de lui ceder la place, & d'en sortir avec rapidité. Ce que nous voyons dans l'eau, doit pareillement arriver dans l'air. Il est impossible lors qu'on jette une pierre en haut que la main fuye & abandonne subitement la partie de la colonne d'air qui est au dessous, sans qu'il se fasse à la suite de la main un jet d'air, s'il m'est permis de parler ainsi: les colonnes des environs descendant par leur propre poids, & contraignant la partie inferieure de la colonne abandonnée, comme nous l'avons dit, de leur ceder la place & par consequent de s'élever.

Il est encore à remarquer que ces colonnes des environs ne scauroient descendre par leur propre poids, que leur mouvement ne s'accelere

suivant la loy des corps pesants : & cette acceleration continuë tandis que la main, ou quelque autre cause que ce soit qui a commencé le mouvement demeure appliquées au mobile : parceque pendant tout ce tems là rien n'empêche les colonnes des environs de descendre avec liberté , & que la main soutient tout le poids qui pourroit s'opposer à leur descente. Ainsi si la main & les autres causes qui commencent le mouvement des corps jettez sont plus long-tems appliquées au mobile, leur mouvement en est aussi plus violent. Et il ne faut pas croire que l'acceleration du mouvement dans les colonnes des environs soit peu considerable. Comme leur mouvement est tres vîte dès son commencement, tout ce que l'acceleration y ajoute doit être compté pour quelque chose. Tout cecy expliqué, il est aisé de dire quelle est la cause de la continuation du mouvement des corps jettez.

I. Une pierre qu'on jette en haut continuë de se mouvoir après que la main l'a quittée ; parce que l'air,

P iij

qui est au dessous la pousse par derriere : & cet air la pousse ; parcequ'il est lui-même obligé de monter & de ceder la place aux colonnes des environs. Enfin il cede aux colonnes des environs ; parce que ces colonnes , outre leur propre poids , ont encore tout le mouvement qu'elles ont acquis , pendant que la main a été appliquée au mobile : au lieu que la colonne dans laquelle est la pierre n'a pour leur resister que son propre poids.

2. Ce mouvement de la pierre en haut ne peut pas durer toujours , mais il doit diminuer insensiblement pour plusieurs raisons. La principale est que la colonne d'air dans laquelle est la pierre a en effet plus de poids que les colonnes des côtez ; puis qu'elle a le sien & celui de la pierre , & que les autres colonnes ont seulement le leur propre. Ces colonnes descendoient avec rapidité & acceleroient leur mouvement tandis que la main étoit appliquée à la pierre : parceque alors la main portoit la plus grande partie du poids , & qu'elles n'avoient

à vaincre que le poids du peu d'air qui s'étendoit depuis la main jusqu'à terre. Mais ces mêmes colonnes, dès que la main vient à abandonner la pierre, ont à soutenir toute la hauteur de la colonne, & de plus le poids de la pierre. Elles l'emportent cependant pendant quelque tems à cause du grand mouvement qu'elles ont acquis en tombant par leur propre poids & avec violence, pendant tout le tems que la main a été appliquée au mobile. Mais ce mouvement qui a vaincu un grand poids doit se rallentir & diminuer peu à peu ; & la pierre doit retomber dès qu'il est détruit.

3. Ce que j'ay dit du mouvement perpendiculaire en haut, peut aisément s'appliquer au mouvement horizontal. Car l'air, l'eau & toutes les liqueurs pesantes, s'écoulent indifferemment du côté qu'elles sont moins soutenues, soit que le canal par lequel elles s'écoulent soit disposé en haut comme dans des jets d'eau, soit qu'il soit disposé horizontalement, comme dans les rivières, dans les

tonneaux &c. Ainsi, soit que la main, qui ôte l'équilibre qu'il y avoit entre les colonnes d'air, jette la pierre en haut, ou qu'elle la pousse horizontalement, l'air s'écoule par le canal qu'elle lui trace, & la suit avec impetuosité.

Il semble qu'il y ait plus de difficulté à expliquer le mouvement circulaire des toupies, des boules qui tournent sur leur axe, & des corps qui tournent sur un pivot : mais pour peu qu'on y fasse d'attention on trouvera que c'est à peu près la même chose. Une toupie se meut en rond, parce que la corde avec laquelle on la fait jouer & qui lui fait faire plusieurs tours avant que d'en sortir, trouble l'équilibre généralement de toutes les colonnes qui environnent la toupie : & ces colonnes venant à pousser la toupie en même tems de tous les côtez, elles doivent la faire remuer en rond. Il est encore plus aisé d'expliquer le mouvement d'une boule qui tourne sur son axe & des corps qui tournent sur un pivot auquel ils sont attachez.

4. Le mouvement des corps jettez dure dure d'autant plus long-tems que la cause qui le commence est appliquée au mobile pendant un plus long espace : parce que le mouvement de l'air s'accelere alors d'avantage. C'est pour cette raison qu'un canon qui est plus long porte plus loin , & qu'un homme qui jette une pierre avec une fronde la pousse bien plus loin que s'il ne la jettoit qu'avec la main.

REGLEMENT ORDONNÉ
*par le Roy pour l'Academie Royale
des Inscriptions & medailles in 4°.
pagg. 14. à Paris de l'Imprimerie
Royale.*

LE Roy avoit établi en 1663. une Academie des Inscriptions & Medailles pour travailler à l'Histoire de son Regne par ces sortes de Monumens. Mais comme cette Academie n'étoit composée que de peu de personnes , S. M. a resolu d'en partager l'honneur aussi-bien que le travail. Elle sera d'oresnavant de 40. Academiciens , dix Honoraires.

P V

dix Pensionnaires , dix Associez & dix Elèves. C'est ainsi que l'Academie Royale des Sciences fut augmenté il y a quelque tems jusqu'au nombre de 70. personnes , dont dix sont Honoraires , 20. Pensionnaires , 20. Associez & 20. Elèves. Ces deux Academies ont à peu près la même forme & les mêmes reglemens ; aussi sont elles animées du même esprit , ayant le même Fondateur qui est le Roy , & le même Président qui est Mr. l'Abbé Bignon ; auquel les Sciences les plus profondes , aussi-bien que les belles Lettres doivent une grande partie du lustre & de la protection qu'elles ont en France.

L'Academie des Inscriptions, outre l'Histoire du Roy à laquelle elle travaille , & qu'elle nous fait esperer pour le commencement de l'an prochain , suivant l'article 19. du Reglement , doit s'appliquer incessamment à faire des medailles sur les principaux evenemens de l'Histoire de France , sous tous les regnes jusqu'à l'origine de la Monarchie , & à composer les descriptions historiques desdits

événemens , par rapport auxquels les Medailles auront été faites. Cela suppose les faits de nôtre Histoire bien éclaircis, les Epoques bien établies, tout debrouïllé , tout averé , tout fixé.

Le même article ordonne à ces Messieurs de travailler encore *sans délai à l'explication de toutes les medailles, médaillons, pierres & autres raretez antiques & modernes du Cabinet de sa Majesté: comme aussi à la description de toutes les Antiquitez & Monumens de France. Ceux qui sçavent un peu de quoy il s'agit, voyent assez combien ce dessein est vaste. Mais l'article suivant fait encore mieux comprendre tout ce que la nouvelle Academie embrasse.*

Ladite Academie étant principalement établie pour travailler aux Inscriptions, & autres Monumens qui ont été faits, ou que l'on pourra faire, pour conserver la memoire des hommes celebres & de leurs belles actions; elle continuera de travailler à tout ce qui regarde lesdits Ouvrages: tels que sont les Statues, les Mausolées, les Epitaphes, les Medailles, les Jettons, les De-

vives , les Inscriptions d'Edifices publics , & tous autres Ouvrages de pareille nature. Elle veillera à tout ce qui peut contribuer à la perfection de ceux qui se feront, tant pour l'invention & les Dessesins, que pour les Inscriptions & les Legendes : comme aussi à la Description de tous les Ouvrages faits ou à faire , & à l'Explication Historique des sujets par rapport auxquels ils auront été faits. Et comme la connoissance de l'Antiquité Grecque & Latine , & des Auteurs de ces deux langues est ce qui dispose le mieux à réussir dans ce genre de travaux, les Academiciens se proposeront tout ce que renferme cette espece d'érudition , comme un des objets le plus digne de leur application.

Le Roy nommera le President & le Vice - President au commencement de chaque année. Le Secrétaire est perpetuel ; & en cas d'absence , il commettra tel d'entre les Academiciens qu'il jugera à propos pour tenir en sa place le Registre. Le Tresorier est aussi perpetuel, & se peut choisir un substitut entre les Academiciens.

Le public fera fans doute bien aise d'apprendre les noms de ceux qui compofent la nouvelle Academie. Les voici dans le même rang qu'il ont au bout du Reglement dont nous parlons.

Les honoraires font , Mr. l'Abbé Bignon *President* , Monfeigneur le Coadjuteur de Strasbourg, Mr. l'Evêque de Soiffons , le P. de la Chai-ze , Mr. de Beringhen , Mr. l'Abbé de Caumartin *Vice-President* , Le P. D. Mabillon , Mr. le Duc d'Aumont, Mr. Pelletier Confeiller d'E-tat , Mr. Foucault Intendant de Caen.

Les Penfionnaires , Mrs Charpen-tier , l'Abbé Tallement *Secrétaire* , Despreaux *Directeur* , de Turreil, l'Abbé Renaudot , de la Loubere , Dacier, Pavillon, Boutard, Felibien *Treforier*.

Les Affociez, Mrs Oudinet, de Fontenelles, Rollin , de Beaujeu , Cou-ture, Foy-vaillant, l'Abbé de Tilla-det, Pouchard , l'Abbé de Vertot , Th. Corneille.

Les Elèves, Mrs Galand , Bour-delin, Rousseau , Simon Docteur en

Droit, Abbé Prevôt, de la Bon-
nodiere Duché, Boyvin Avocat,
Henrion, Moreau de Mautour. Mr.
Coypel est le Dessinateur de l'Aca-
demie

C'est icy le lieu d'ajouter que ces
Messieurs ont marqué leur établis-
sement par un jetton qui represente
d'un côté le Roy, avec cette Legen-
de, LUDOVICUS MAGNUS REX.
Au revers est une Muse qui tient de
la main droite une Couronne de
laurier élevée. On voit aussi dans le
champ une demi-colonne & un
Obelisque chargez d'inscriptions,
lesquels s'élevent au milieu des rui-
nes, & que le tems qui consume
tout paroît avoir respectez ; avec
ces mots à l'entour pris d'Horace,
VETAT MORI, *Elle immor-
talise.* On lit au bas, REGIA
INSCRIPT. ET NUMISM.
ACADEMIA. M. DCCI. l'A-
cademie Royale des Inscriptions & des
Medailles 1701.

ADDITIONS ET CORROCTIONS
*pour les Volumes precedens de ces
Mémoires.*

CE n'est pas assez d'inviter les gens de lettres à nous communiquer leurs lumieres & à nous donner leurs avis : il est bon de leur montrer que nous en profitons : & nous devons au public l'aveu sincere des fautes qui nous sont échappées dans les *Memoires* precedens.

Un des plus habiles Critiques de nôtre tems nous a fait remarquer trois fautes dans l'article où nous avons annoncé le nouveau livre de Mr. l'Abbé de S. Remy * dont nous avons été mal informez. 1. Le vray titre de ce livre, & qui renferme assez bien le dessein de l'Auteur, est *Memoires contenant ce qui s'est passé de plus memorable en France depuis l'établissement de la Monarchie jusqu'à present.* 2. Ce n'est pas le premier Vol. qui contient les *Memoires* de la premiere race. Il falloit dire que l'Auteur a donné deux to-

* *May Juin. pag. 218.*

mes au public , & que ces deux tomes comprennent les Memoires de la premiere race : le premier tome ne va que jusqu'à l'an 575. 3. Il n'est pas vray de dire que *dans la preface on répond à la miserable Histoire de Louis XIII. publiée par le sieur le Vassor.* Mr. l'Abbé de S. Remy n'a pas entrepris d'y repondre , & cela ne seroit point venu à propos dans l'Histoire de la premiere race , Il n'a eu occasion d'en parler qu'à propos de la sincerité dont les Historiens ont coûtume de faire profession.

On nous avoit mandé que le titre du livre du P. Alexandre étoit *Paralipomena Ecclesiastica* : * nous avons vû depuis que le titre étoit , *Paralipomena Theologia moralis.*

Nous venons encor de nous appercevoir que dans les derniers memoires , outre les fautes de l'impression qu'on a corrigées dans l'errata. On a laissé pag. 208. *funkerius* pour *funkerus* , & pag. 209. *Tellerus* pour *Fellerus*. On a aussi mal rapporté pag. 229. le titre du recueil des Pro-

* *May, Juin, pag. 210,*

des Sciences & des beaux Arts. 353
grammes de Thomafius; c'est Chref-
rien Thomafius, & non pas Jacques,
dont on a voulu parler.

On a imprimé pag 38. Mr. Lim-
borch *petit fils* du fameux Epifco-
pius; il falloit mettre *petit neveu*:
c'est l'expreflion latine qui a trompé:
le mot *nepos* fignifiant ordinairement
petit-fils dans les bons Auteurs,
& très rarement *neveu*. Il peut
encore nous être échappé de fem-
blables fautes: mais ceux qui fça-
vent ce que c'est que de travailler
fur des memoires d'autrui, & d'en-
voyer fon manufcrit à près de cent
lieuës pour le faire imprimer, ne
metront fur nôtre compte que la
moindre partie de ces fortes de fau-
tes. Du refte il importe peu de qui
elles viennent, & il ne s'agit que de
les corriger. L'Imprimeur promet
d'être plus exact à fa feconde édi-
tion.

Dans les nouvelles de litterature
des mois de Juillet & Aouft, on
avoit oublié d'imprimer plufieurs
choses dont nous mettrons icy les
principales, qui peuvent encore
avoir l'agrément de la nouveauté.

Nous commencerons par une lettre de l'illustre Mr. de Leibnitz écrite de Wolfembutel le 14. de May 1701. la voicy.

„ Je pourray faire imprimer Ci-
„ *meliorum Philosophicorum Epitome.*
„ Je voudrois y pouvoir joindre
„ quelque écrit du celebre Suiffet
„ qui vivoit il y a 200. ans, que Ju-
„ les Cesar Scaliger a tant estimé,
„ & que Vivés a méprisé : mais je
„ suis du sentiment du premier. On
„ m'a fait encore esperer une lettre
„ de Ratramnus, *de Cynocephalis.*

„ Un habile homme nommé Mr.
„ Peterson qui a été Surintendant
„ de l'Eglise de Lunebourg, & obli-
„ gé de se demettre de sa charge à
„ cause qu'il soutenoit le *Chiliasme*,
„ vient de donner un ouvrage in-
„ folio en Allemand, où il defend
„ hautement & amplement, & mê-
„ me avec esprit & erudition, le
„ sentiment d'Origene sur le *Myste-*
„ *rium resurrectionis omnium*, contre
„ plusieurs de nos Theologiens qui
„ combattent cette doctrine. Il ap-
„ porte quantité de passages curieux
„ des Anciens & des Modernes, &

pretend éclaircir par son hypo-
these plusieurs endroits difficiles,
& particulièrement ce qui regar-
de le peché contre le S. Esprit.
Mais j'ay peur que cela ne luy at-
tire encore quelques affaires sur
les bras. La même doctrine com-
mence à être en vogue en Angle-
terre, & même Mr. le Clerc y té-
moigne de l'inclination dans ses
Parrhasiana : quoy qu'il veuille
qu'on croye que ce n'est qu'un
jeu d'esprit. Si l'affaire éclate d'a-
vantage, je m'imagine que vos
Theologiens se joindront aux nô-
tres contre des ennemis communs.

NOUVELLES LITTERAIRE.
FRANCE.

(Paris) **M**onsieurs Thiers va
faire imprimer son
Traitté des Cloches, & on en imprime
actuellement un autre de luy sur la
veritable devotion. L'Abbé de Belle-
garde va donner au public des *lettres*
curieuses de Litterature & de Morale,
en forme de réponses à une Dame
de qualité.

(*Montpellier.*) Mr. Veyssiere, Conseiller honnoraire ou veteran à la Cour des Aydes & à la Chambre des Comptes de ce pays : s'applique maintenant plus que jamais à enrichir son cabinet de toutes sortes de medailles, graveures, portraits & autres choses semblables. Depuis qu'il a donné sa charge à Mr. son fils, il ne s'occupe que de ces savantes découvertes. Au passage de Messieurs nos Princes il eut l'honneur de leur presenter *l'Explication de deux graveures Grecques Antiques.* Elle fut fort applaudie, quoique ce ne fust gueres que une espece d'*impromptu.* Il l'a bien augmentée depuis par de nouvelles reflexions, & Je vous en enverray la deuxième édition qui meritera bien d'avoir place dans vos *Memoires.* Il trouve dans ses medailles la fondation de Nismes, le commencement des Volques, & la confederation des habitans des villes maritimes de la Provence & du Languedoc qui s'établirent dans la Gaule Cisalpine.

(*Rouen*) Il paroît icy depuis peu un livre intitulé, *l'Encyclopedie*

des Sciences & des beaux Arts. 357
*de la sainte Foy dans l'Explication du
Symbole des Apôtres, de l'Oraison Do-
minicale & de la Salutation Angelique.*
par Mr. Marcant Chanoine de Li-
sieux, chez Jean Besogne 1701.
L'Auteur y explique plusieurs ques-
tions tres-utiles d'une maniere sim-
ple, & à la fin de chaque article, il
ajoute une morale ou petite exhor-
tation de 30. ou 40. lignes.

(Paris.) On a imprimé plusieurs
Oraisons Funebres de S. A. R. Mon-
sieur : celle de M. l'Evêque Duc de
Langres prononcé à S. Denys le
23. Juillet ; celle du P. Bretonneau
prononcé à la maison Professe des
Jesuites le 18. d'Août : celle de Mr.
l'Abbé Bochart de Saron pronon-
cée au Val de Grace le 31. enfin
celle du P. le Camus qui est latine
& qu'il prononça au College de
Louis le Grand le 26. de Juillet. On
a aussi imprimé icy une Oraison Fu-
nebre du feu Roy d'Espagne, que le
P. Robert Philippe Jesuite avoit
prononcée à Luxembourg. Le P.
Lamy de l'Oratoire fait travailler à
une nouvelle édition de ses *Entre-
tiens sur les sciences.*

imprimer un Ouvrage de Mr. son Pere. C'est un tome in folio sur les Medailles Grecques qu'on attendoit depuis si long-tems, & qu'on desespéroit presque de voir jamais. Voici le titre de l'Ouvrage Posthume, comme il me l'a dicté lui-même : *Joannis Antonii Mediobarbi Biragi C. R. S. (Clerici regularis Somaſchi) editio ſecundi tomi Numismatum Græcorum Comitæ Franciſci Mediobarbi Biragi. Pariſiis.* Le Fils a beaucoup d'érudition & de merite, & il y a beaucoup de notes de ſa façon dans ce ſecond tome qu'il va donner.

(*Paris.*) On a commencé l'édition de la vie de Louïs le Grand par les Medailles. Ce livre ſera in folio. Il y aura une medaille à la tête de chaque page, & enſuite l'explication en françois, tant du ſujet & de l'occafion de la medaille, que des autres choſes qui pourront y avoir quelque rapport. Les habiles gens qui travaillent depuis ſi long-tems à cet Ouvrage nous repondent de ſon ſucces.

Mr. l'Abbé de Vallemont va donner les *Elemens de l'Histoire Fabuleuſe*,

des Sciences & des beaux Arts. 361

se, & un autre Ouvrage sous le titre de Recreations d'esprit, où l'on voit ce qu'il y a de plus curieux dans les Arts & dans les Sciences.

On imprime actuellement les livres du Baptême & de la Confirmation du P. Morin. On imprime aussi les lettres de Cicéron à Atticus traduites par Mr. Mango autrefois de l'Oratoire. On va imprimer la suite des Lettres de feu Mr. l'Abbé de la Trappe. Robustel a imprimé le *Traité des Loüanges, de la Flaterie & de la Médifanee*, par Mr. Girard de Villeterin. Il a aussi imprimé une Dissertation sur l'Histoire d'Hegesippe contre le sentiment de Mr. de Tillemont.

Un Ecclesiastique de cette ville a trouvé une nouvelle sorte de jet d'eau extraordinaire, qu'il a fait jouer en presence de plusieurs personnes. C'est un bassin de deux pieds de diametre seulement, & d'un pied de haut. Au milieu du bassin, il y a un petit jet d'eau, qui n'a rien que de commun. Sur les bords du bassin on voit trois figures qui jettent de l'eau, & qui tour-

Septemb. Octobr. 1701.

Q

364 *Memoire pour l'Histoire*

Chausse* de la maniere dont il s'est exprimé sur Raphaël : il n'a rien dit cependant que ce qu'on dit icy tous les jours de ce fameux Peintre , & que ce qu'on lit dans l'épigramme qu'on a mise sur son tombeau. Mille gens l'ont rapporté , & personne ne s'est avisé d'y trouver à redire.

*Hic situs est Raphaël , timuit quo sospite
vinci*

*Rerum magna parens , & moriente
mori.*

Je ne sçay si vous avez vû une Histoire Italienne des guerres du Bresil entre les Portugais & les Hollandois , par le P. Jean Joseph de sainte Therese Carme Déchaussé. C'est un in folio divisé en deux parties : la premiere partie à 191. pages & va jusqu'en 1637. La seconde en a 211. & va jusqu'en 1654. Ce livre est enrichi de cartes & de figures. La titre est , *Historia d'elle guerre del Regno di Brasile accadute tra la Corona di Portogallo è la Republica. di*

* Mars , Avril. p. 52.

des Sciences & des beaux Arts. 365
Olenda, con le Carte Geografiche &c.

Vous trouverez de fort bonnes choses dans un Livre imprimé l'an passé à Florence, & qui comprend bien des particularitez sur la vie & les Ouvrages des Academiciens *della Crusca*, Le titre est, *Notizie Letterarie ed Istoriche intorno agli homini Illustri dell' Accademia Fiorentina*. Firenze 1700. C'est un in 4°. de 375. pages.

Tous les autres livres nouveaux que nous avons icy (Rome 23. d'Aoust) se reduisent à cette liste que je vous envoie.

Lettere Morale del P. Giuseppe Maria Perimazzi de l'Ordine di S. Francesco di Paola.

Compendio di tutte l'Opere del Pignatelli.

Repertorium morale utriusque Fori.
Les vers Latins du P. Thomas d'Aquino Régent de Rhétorique du College Romain.

Un des principaux Ouvrages que nous ayions pour ce pais - cy est le Recueil des œuvres du Peere Paul Segnery en 2. volumes in fol.

Il est imprimé en deux colonnes

Q iij

166. *Memoires* sont *Histoires*
 & à un caractère assez menu. Il
 donne au Page par l'ordre auquel il
 été imprimé : & c'est un des pre-
 miers ordres que le saint Peré a
 donne apres son exaltation. L'Epi-
 tre Dedictoire a été trouvée for-
 belle, non seulement parce qu'elle est
 écrite fort poliment, mais sur tout
 parce qu'elle ne contient que des ve-
 ritez. C'est aussi par ordre de la Sain-
 teté qu'on a mis la vie du P. Segneri
 à la tête de ce Recueil : vous sçavez
 en quelle veneration il étoit dans
 toute l'Italie pour sa sagesse & sa
 vertu, & avec quel succès il a écrit
 & prêché. C'étoit un des hommes
 qui parloit sa langue le plus correc-
 tement.

ALLEMAGNE.

Mr. Jean Christ. Sturmius Profes-
 seur de Physique & de Mathemati-
 que a fait imprimer à Nuremberg
 le second Volume de sa *Mathesis*
Puerilis, dont le premier volume pa-
 rut en 1699. in 8°. pagg. 884. le se-
 cond Volume est de 852. pag. le des-
 sein de l'Auteur est assez particu-

lier. Il prétend qu'on introduise la mathématique dans toutes les basses classes, même dans les écoles où l'on apprend seulement à lire : en sorte que les enfans apprennent tous les ans quelque traité avec leurs autres études. Son premier tome comprend dans cette veüe. 1. L'Arithmétique & l'Algebre. 2. La Geometrie & la Trigonometrie. 3. Les Fortifications. 4. L'Architecture. 5. La Mecanique. Le second tome renferme, 1. L'Optique, la Catoptrique, & la Dioptrique. 2. L'Astronomie & l'usage des Globes 3. La Chronologie. 4. Le Traité des Eclipses. 5. La Gnomonique, &c.

(Strasbourg.) Un Gentil homme de ce païs-cy nommé Waldner de Freundestein, vient de mettre au jour un tres-beau Traité *De Firmamentis conventionum publicarum*. C'est un in 4°. de 188. pages. Il l'a dédié à Mr. le Marquis d'Uxelles Lieutenant General des Troupes du Roy, quoy qu'il soit imprimé à Gieffen en Hesse. Ce jeune Gentilhomme est encore Auteur d'un autre in 4°. de 64. pages intitulé *De Diplomatis*

Germania Imperatorum & Regum.
 C'est aussi de luy que nous avons
 un troisiéme in 4°. de 48. pages qui
 a pour titre, *Dissertatio de obligatio-*
ne & potestate Regis Romanorum in ge-
neris, occasione Proœmii Capitulationis
Josephi.

Voici tout ce que dit le sieur
 Buddeus pour répondre aux *Excer-*
cepta Historica de Mr. Obrecht sur
 le Testament de Charles II. vous
 avez parlé de cette Dissertation de
 Buddeus dans les Memoires de Juil-
 let & d'Aoust pag. 227. Il prétend
 chap. 2. §. 8. qu'il est clair & demons-
 tratif par la nature même de la succe-
 sion, que si les heritiers legitimes man-
 quent dans la posterité de Charles V.
 (ce sont ses termes, *si legitimi here-*
des in posteritate Caroli V. deficient)
 on ne peut se dispenser de transferer la
 succession à la posterité de Ferdinand
 I. C'est assurément de quoy on ne
 disconvient point à la Cour de
 France : mais la question est de sça-
 voir si Philippe V. n'est pas *heritier*
legitime de Charles II. & c'est juste-
 ment de quoy Mr. Buddeus ne par-
 le point. Mais il prouve fort au long

des Sciences & des beaux Arts. 369
que les Espagnols n'ont pas toujours
gardé les mêmes regles dans la suc-
cession de leurs Rois , & que quand
il faudroit regler la succession par
les degrez de parenté , comme le
pretend Mr. Obrecht , & comme
Mr. Buddeus ne le nie pas , la Mai-
son d'Auſtriche ne perdrait pas
pour cela ſes droits.

ANGLETERRE.

Monſieur Ludolfe Cuſter , qui
ſ'appelle en latin *Neocorus* , va im-
primer tout de bon Suidas à Cam-
brigge. On rend icy juſtice à ſon
ſçavoir & à ſon travail, comme on a
fait par tout. On ne parle parmi les
ſçavans que de luy & de Mr. Grabb,
qui continue à travailler pour les
nouvelles editions des Peres. Il eſt
maintenant ſur S. Irenée. Le ſieur
Mill maitre és Arts , fait imprimer
à Oxford S. Cyrille de Jeruſalem ;
Mr. Hudſon , qui depuis quelque
tems a ſoin de la Bibliotheque d'Ox-
ford à la place de Mr. Hydde , fait
réimprimer Denys d'Halicarnaffe ,
dont les exemplaires ſont devenus

Q v

si rares. On fait encore à Oxford une nouvelle édition de Lycophron. La nouvelle édition des Conciles que Mr. Alix avoit promise va fort lentement. Bien des gens s'appliquent à nous donner des Traductions Angloises de ce que nous avons de meilleurs Auteurs dans l'antiquité, Nous avons depuis peu l'Histoire de Thucydide & celle de Josephe. On a aussi traduit le Dictionnaire de Morery, & cette Traduction pourra servir à ceux qui font de nouvelles éditions de ce Dictionnaire en France & en Hollande.

On songe à faire icy differens Recueils de voïages non encore imprimés, sur le plan que Mr. Melchisedech Thevenot a suivi dans les 5. volumes qu'il a donnez au public, & qui contiennent des choses très-curieuses & très-singulieres. Comme on s'addonne beaucoup en ce pays-cy à la navigation & au commerce, on n'aura pas de peine à y ramasser bien des voyages curieux. Mais on fera aussi entrer dans les Recueils les relations qu'on recevra des autres pays; & les Libraires ne plain-

des Sciences & des beaux Arts. 371
dront rien pour les rendre agreables
par les figures & par la beauté de
l'Impression.

Mr. David Gregori de la Societé
Royale de Londres , Professeur
Royal d'Astronomie dans l'Univer-
sité d'Oxford, va faire imprimer un
Ouvrage *in folio*, divisé en six livres,
& qui contient les principes Physi-
ques & Geometriques d'Astronomie.

H O L L A N D E.

L'Histoire Françoisse de l'Ancien
& du Nouveau Testament enrichie
de 400. figures a été composée par
le sieur Martin Ministre à Utrecht.
Ainsi on ne doit pas s'étonner d'y
trouver de tems en tems des senti-
mens conformes à la Religion que
l'Auteur est obligé de prêcher.

On a déjà vû l'Histoire metalli-
que de Hollande de Mr. l'Abbé
Bizot & plusieurs autres livres sur
le même dessein : mais on travaille
à un dessein plus vaste , qui renfer-
me l'Histoire Metallique & Ge-
nealogique de la Maison de Nas-
sau & d'Orange , & toute l'His-
toire des anciens Comtes de Hol-

Qvj

lande , des Comtes de Flandres ; des Ducs de Brabant &c. On a déjà trouvé plus de 250. medailles qui ne sont point dans *l'Histoire Metallique de Hollande* : & comme on ne veut rien épargner pour rendre cet Ouvrage complet ; ceux qui auront quelques memoires à fournir là dessus pourront s'adresser à Nicolas Chevalier & Jacques Tirel Marchands Libraires à Amsterdam sur la Rockin.

On a imprimé en 6. volumes in fol. toutes les œuvres de Gerard Jean Vossius , & celles de Coccius en 10. volumes. On y joindra 2. volumes posthumes de cet Auteur. Le 2^e. vol. du *Thesaurus Dissertationum Novi Testamenti* s'acheve à Amsterdam.

On y imprime aussi *Gousseti Comm. Linguae Hebr. ad Methodum Manualiis Buxtorfii , sive Lexicon Hebr. in fol.* Nous avons de Mr. Gousset (Jean) des *Considerations Theologiques & Critiques sur le projet d'une nouvelle Version de la Bible sous le nom de C. le Cene* 1698. 8°. à Amsterdam.

On imprime aussi les *Metamor-*

phofes d'Ovide avec les Remarques de Baudouin. Le Dictionnaire de Moreri 4. vol in fol. neuvième édition augmentée de plus de 500. articles dans le corps de l'ouvrage, est tout prêt à paroître. Mrs. Huguetan ont imprimé l'Abregé des œuvres d'Etmuller, in 8°. en Latin. On y trouve 1°. Le Cours de medecine abregé par Etmuller. 2°. Un Abregé de Chymie. 3°. Un Abregé du Commentaire sur la Pharmacie de Schroderus. 4°. Un Abregé de toute la Pratique de Medecine, avec un Abregé de la Chirurgie. Cette édition est faite sur celle de Londres, & on a mis 1702. dans le titre afin qu'elle soit nouvelle encore dans un an.

Extrait d'une Lettre C...

M. Créenius grand Philologue à Leyde travaille actuellement à la huitième partie de ses *Animadversiones*, Il vient de donner le second volume de son recueil de Philologie, qu'il appelle *Thesaurus librorum Philologicorum & His-*

374 *Memoires pour l'Histoire*
toricorum ; où sont entre autres pie-
ces les *Miscellanea* de Hachspanius,
vous serez bien aise de sçavoir les au-
tres Ouvrages qu'il a publiez : les
voici. I. Le premier volume du Re-
cueil, imprimé à Leyde 1700. in 8°. II. *Saubertus de Sacrificiis, Sacerdoti-*
bus & sacris Hebraorum Personis, im-
primé à Leyde 1699. in 8°. Il y a
ajouté des Remarques, la Préface,
& la Table. III. *Angeli Caninii Hel-*
lenismus & loci aliquot Novi Test. cum
Hebraorum Originibus collati & expli-
cati Lugd. Bat. 1700. in 8°. M. Créé-
nius y a ajouté une Preface de *Clariss.*
Angelis IV. *Museum novum Philologi-*
cum & Historicum Lugd. Bat. 1699. in
8°. V. *Museum Secundum*. Ce dernier
contient 1°. Un Livre du fameux
Saumaïse imprimé à Paris in 4°. en
1619. intitulé *Cl. Salmasii Inscripti-*
onum duarum veterum, Herodis At-
tici Rhetoris & Regillæ conjugis hono-
ri positarum explicatio : Ejusdem Sal-
masii ad Dosiadæ aras, Simmiæ Rho-
dii ovum, alas, securim & Theocriti fistu-
lam, notæ, 2. *Th. Renesii Commenta-*
tio de Deo Endovellico ejusdem com-
mentariolus ad Inscriptionem veterem.

des Sciences & des beaux Arts. 375

Augusta Vindel. erutam. Cette édition de Créenius est de Leyde 1700. in. 8°. VI. *Analec̃ta Philologico-Critico-Historica* Amsteld. 1699. in 8°. cum *Præfatione de Linguis Angelorum*. VII. *Fasciculus Dissertationum Philologico-Critico-Historicarum*. Roterod. 1691. in 8°. VIII. On trouve à la fin de la deuxième partie de ses *Animadversiones*, la Préface pour le second volume de son *Fasciculus*. Il ne marque pas où cela est imprimé. IX. *Quinque Fasces Exercitationum Philologico-Historicarum*. edit. Lugd. Bat. 1697. 98. 99. & 1700. in 8°. X. *Pars prima Methodorum* Roterod. 1692. in 4°. XI. *Pars secunda* Lugd. Bat. 1696. in 4°. XII. *Pars tertia* Lugd. Bat. 1699. in 4°. XIII. *Glasii Opuscula unà cum aliis aliquot* Lugd. Bat. 1699. in 4°. XIV. *Notæ in Q. Asconium Pedianum*, Lugd. Bat. 1698. in 12. XV. *Oratio in Obitu Mariæ Angliæ Reginæ*. Roterod. 1695. in 4°. XVI. *Exercitia Sacra in priora Mosis Philologice tractata*. Ils viennent d'être imprimés à Rinteln.

Extrait d'une Lettre écrite de Rotterdam le douzième de Septembre 1701.

Depuis la lettre où je vous disois qu'on a imprimé un livre à la Haïe intitulé *Annales de la Cour & de Paris*, j'ay parcouru ce livre là, qui ne comprend que les années 1697. & 1698. & qui est pourtant en deux volumes. Il vient de la même main que les trois volumes des *Memoires d'Artagnan*, & les *Entretiens de Mr. Colbert & de Boüin*, & plusieurs autres Ouvrages qui ont déjà paru ou qui paroîtront bien-tôt & nommément les *Memoires de la Marquise de Fréne* que je reçus avant hier, d'Amsterdam. Toutes ces pieces sont de la façon de l'Auteur des *Memoires du Comte de Rochefort* qui parurent l'an 1687. & qui eurent un si grand cours. Même genie, même style &c. Il faut convenir qu'il debite des faits fort singuliers. Mais quelle apparence qu'il veuille être cru lorsqu'il donne pour des *Memoires de Mr. d'Ar-*

tagnan trois volumes dont il n'y a pas une ligne faite par Monsieur d'Artagnan?

Un certain Danois nommé Oligerus Paull a été emprisonné depuis peu à Amsterdam , où il ne cessoit depuis quelques années de publier en Flamand plusieurs écrits Prophetiques & visionnaires. Il condamne universellement tout ce qu'il y a de communions Chrétiennes, enfin il a osé comparer la Trinité au Cerbere des Poëtes Payens. Il croit que Dieu l'a destiné à la conversion des Juifs, & que pour cela il n'a point fallu luy communiquer le don des miracles, mais seulement la connoissance des Mylteres qui sont cachez sous l'écorce de la Bible, & que personne n'a connu jusqu'ici. Il croit qu'en 1720. le Temple de Jerusalem sera achevé de rebâtir, & qu'aussitôt JESUS-CHRIST en qualité de Souverain Pontife y descendra. Il a adressé au Roy de France une exhortation de se défaire de la Couronne, & une autre à Monseigneur le Dauphin de s'associer au Roy Guillaume, afin que sous ses auspi-

ces il concoure a contraindre d'embrasser la vraye foy nouvelle, tous ceux qui ne voudront pas se convertir.

Monsieur Basnage de Flotemanville, autrefois Ministre à Bayeux, & presentement à Zutphen, vient de publier en 2. Volumes in 12. une *Morale Theologique & Politique sur les vertus & les vices de l'homme*. Je croy qu'il y a de bonnes choses. Mr. Grævius a donné au public depuis peu de jours un gros Recueil de Dissertations Latines composées par de doctes Allemans du 17. siecle. La plupart n'avoient jamais été imprimées. Il y en a une sur la Fête de *Majuma*, & sur les Assemblées qui se faisoient en France ou ailleurs le premier de May, & sur les *Roncalia* qui étoient aussi des Assemblées ou des tenües de grands jours proche de Plaisance en Italie.

Fin de Septembre & Octobre.

TABLE

Des Memoires pour l'Histoire des
Sciences & des beaux Arts, des mois
de Septembre & Octobre 1701.

DAnielis Eremitæ Aulicæ vitæ ac civi-
lis, libri quatuor, Ejusdem opuscula
varia &c. C'est - à - dire *quatre livres*
sur la vie de la Cour, & sur la vie ci-
vile composés par Daniel l'Hermite
avec divers petits Ouvrages du même
Auteur. page 3

Suite des inscriptions de Mr. Fabretti. p. 16

Memoires de Mr. d'Ablancourt contenant
l'histoire de Portugal depuis le traité
des Pirenées 1659. jusqu'à 1668. p. 33

Chat-Hakkaraïm &c, ou Dissertations sur
la secte des Caraites par Jean Schu-
part. p. 66

Miroir pour Philippe V. Monarque d'Es-
pagne, &c. Par le P. Cornelli M.C. p. 81

Dissertatio de loquela &c. C'est - à - dire.
Traitté de la parole. Par Jean Conrad
Amman Docteur en Medecine. p. 85

Dix preuves de la verité de la Religion
Chrétienne proposées aux Universités
d'Angleterre par le Pere Edmond Cam-
pion de la Compagnie de Jesus. p. 92.

Projet pour la correction du Dictionnaire
Historique de Monsieur Morery, &c. Par
Mr. Vautier. p. 102.

T A B L E.

- Institutio Concionatorum &c. C'est - à - dire , *Regles pour former des Predicateurs de la parole de Dieu Par le Pere Noël Alexandre Docteur en Theologie de la faculté de Paris.* P. 109
- Petri Francii Specimen primum ad Orationem Ciceronis pro M. Marcello &c. *Deux essais de l'Eloquence exterieure sur les Oraisons de Ciceron pour Archias & pour Marcellus, avec deux discours sur la maniere de declamer, par Mr. Francius. Seconde Edition.* P. 117
- Histoire des Empereurs & des autres Princes qui ont regné durant les six premiers siecles de l'Eglise &c. Tom. 5. qui comprend depuis Valentinien I. jusqu'à Honoré, par Mr. le Nain de Tillemont.* pag. 121.
- La Rhetorique de l'honête homme , où la maniere de bien écrire des lettres, &c.* P. 141
- Essais sur l'idée du parfait Magistrat où l'on fait voir une partie des obligations des Juges. A Paris 1700.*
- Auſtorum Juridicorum Notitia , auctore Georgio Beyero D. V. J. *Notice des Auteurs de Droit par Mr. Beyer Docteur en Droit civil & Droit Canon.* p. 244
- Pauli Colomesii Opuscula &c. C'est - à - dire *Opuscules de Mr. Paul Colomiez.* p. 157
- Histoire du Christianisme où l'on fait voir l'origine & l'Antiquité de ses veritez.* P. 160

T A B L E.

- Lucæ Van. de Poll. J. C. & Antecessoris**
Ultrajectini de Exheredatione & Præteritione romanâ atque hodiernâ liber singularis. C'est-à-dire, Traitté de Luc Van. de Poll. sur l'Exheredation & la Præterition. p.165
- L' Ame Chrétienne soumise à l'esprit de Dieu par Mademoiselle Feuilleter.** p.167
- Les Oeuvres de Mr. Charles Loiseau Avocat en Parlement contenant les cinq Livres du Droit &c.** p.169
- Explication de divers termes François que beaucoup de gens confondent faute d'en avoir une notion nette par le Pere Bouhours Jesuite.** p.170
- Difficultez contre la nouvelle conjecture sur la nature de la glace proposée dans les Memoires de Janvier & Fev.** p.194
- Reflexions de Mr. de Leibnits sur la generation de la glace & sur la demonstration Cartesienne de l'Existence de Dieu par le R.P. Lami Benedictin.** p.200
- Decouverte d'une Colonne de Constantin le Grand à Arles expliquée par le Pere Colonia Jesuite.** p.207
- Dissertation du même Auteur sur une colonne milliaire d'Arles.** p.215
- Divers Problèmes sur la nature des lignes courbes.** p.219
- Deux Fumeaux nez à Beauvais avec un même corps au dessous du diaphragme.** pag. 220
- Observations touchant Belle-Isle & la**

T A B L E.

greve du mont S. Michel-	P. 224
Explication des noms ABPACAE & ABPA- C A Δ A B P A.	P. 233
Examen de la Carte d'Espagne de M. No- lin par Mr. de l'Isle.	P. 240
Description du Microscope de Jean Mars- hal.	P. 255
Observations de Mr. Galland sur l'expli- cation d'une medaille grecque de Cara- calle publiée dans les Memoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts des mois de Mars & d'Avril der- niers. p. 123.	P. 266
Dissertation sur les Geants par le Sr. Tho- mas Molineux.	P. 289
Suite des corrections à faire dans les Poësies de S. Orientius imprimées par le R. P. Martene.	P. 303
Nouveaux parelies.	P. 317
Reponse à l'examen du sentiment des Car- tesiens sur la cause de la continuation du mouvement.	P. 321
Explication de la nature du mouvement. pag 325.	
Dissertation sur la cause de la continua- tion du mouvement dans les corps qu'on appelle en Latin projecta, missilia, p. 334	
Reglement pour l'Academie des inscri- ptions & medailles.	P. 345
Additions & corrections pour le volumes precedens de ces Memoires.	P. 351
Nouvelles de Litterature.	P. 355

Fin de la Table,

MEMOIRES POUR L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts.

*Recueillis par l'Ordre de Son Altesse
Serenissime Monseigneur Prince
Souverain de Dombes.*

Novemb. 2
Decemb. 5 - 1701.



A TREVoux,
De l'Imprimerie de S. A. S.

Et se vendent à Paris ,
Chez JEAN BOUDOT Libraire Imprim-
meur Ordinaire du Roy , & de l'Acade-
mie Royale des Sciences , Ruë S. Jaques
au Soleil d'Or près S. Severin.

Avec Privilege & Approbation.

M. D C C I.

3

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Novemb. & Decemb. 1701.

HISTORIA PTOLEMÆORUM
Ægypti Regum, &c. *Histoire des
Ptolomées Rois d'Egypte selon les
Medailles : par Mr. Vaillant Docteur
en Medecine & Antiquaire de Mon-
seigneur le Duc du Maine. A Am-
sterdam chez Georges Gallet Di-
recteur de l'Imprimerie des Hu-
guetans. in fol. pagg. 218. 1701.*

Nous avons parlé dans nos Me-
moires de Juillet d'un Ouvra-
ge de Mr. Vaillant : En voici en-
core un nouveau qui ne sçauroit
manquer de faire beaucoup de re-
putation à ce sçavant Antiquaire.
C'est l'Histoire des Ptolomées Rois
d'Egypte. L'Auteur l'avoit promi-
se il y a vingt ans dans la Preface des
Seleucides qu'il fit imprimer à Pa-
ris in quarto en 1681. & il esperoit
Nov. Decemb. 1701. A ij

4 *Memoires pour l'Histoire*

bien alors s'aquiter plutôt de sa promesse. Comme il avoit trouvé quantité de Medailles des Rois de Syrie, il s'étoit persuadé que l'Empire des Lagides lui seroit aussi facile à executer ; l'un & l'autre ayant pris son origine des debris des conquêtes d'Alexandre le Grand : mais il a été bien étonné de rencontrer dans les voyages qu'il a faits en Italie & au Levant si peu de Medailles des Ptolomées.

D'ailleurs ce qui avoit beaucoup aidé Mr. Vaillant dans son livre des Rois de Syrie à distinguer tant de Seleucus, d'Antiochus, & de Demetrius differens dont cette Histoire est remplie, c'est l'Epoque que chacun de ces Rois a eu soin de marquer sur ses Medailles, pour éviter la confusion que pouvoient causer les mêmes noms dans les monnoyes de differens Princes. Mais au contraire point d'Epoque dans les Ptolomées ; si l'on excepte Philadelphie qui dans ses premieres Medailles avoit commencé d'en marquer une, & qui peu après ne compta plus que les années de son

des Sciences & des beaux Arts. 5
regne , comme ses successeurs ont
tous fait depuis.

Un avantage encore que nôtre
Auteur avoit eû dans l'Histoire des
Rois de Syrie , c'est que la plus
part de ces Princes ont marqué dans
leurs monnoyes , avec leurs por-
traits , les noms illustres qu'ils por-
toient : au lieu que le premier & le
fixième des Ptolomées sont les seuls
dans les Medailles de qui cela se re-
marque. Mais il est temps de dire
quelque chose en particulier des
Princes qui composent l'Histoire
dont il s'agit maintenant.

Ptolomée I. porte dans quelques
unes de ses Medailles le nom de
Soter : car c'est sans raison que cer-
taines personnes ont voulu attri-
buer ces Medailles à Ptolomée VIII.
L'un & l'autre ont le tour du visage
fort différent , & outre cela le pre-
mier étoit fort vieux , ainsi qu'il est
représenté dans les Medailles dont
il s'agit. En effet il a vécu près de 80.
ans, après en avoir regné 38. & avoir
établi de son vivant sur le trône d'E-
gypte le fils qu'il avoit de Berenice,
au prejudice de son aîné qu'il avoit

A iij

6 *Memoires pour l'Histoire*

d'Eurydice fille d'Antipater.

Le second des Ptolomées que les Historiens ont appelé *Philadelph*, quitta l'Ere des Lagides qu'il avoit commencé de mettre dans ses monnoyes jusqu'à la quarante-neuvième année ; & ne compta plus depuis , ainsi que nous avons dit , que celles de son regne : ce qu'il a continué jusques dans la trente-neuvième. Par là Mr. Vaillant fait voir que les Ecrivains qui attribuent à ce Prince 40. ans de regne approchent plus de la verité, que ceux qui ne lui donnent que 38. ans , & en donnent 40. à son pere. On ne trouve pas le surnom de *Philadelph* dans les monnoyes de ce Prince : mais celles d'Arfinoé sa sœur & sa femme portent cette legende ΑΡΣΙΝΟΗΣ ΦΙΛΑΔΕΛΦΟΥ.

Le troisième des Ptolomées est appelé par les Auteurs *Evergete* : mais cet illustre nom ne se trouve sur aucune medaille avec le nom de ce Roi : on le trouve seulement dans des monnoyes de cuivre avec la tête de Jupiter. Sans doute, dit l'Auteur, que les portraits de ces Prin-

ces les faisoient assez connoître à leurs peuples , sans qu'il fût besoin d'y ajoûter les noms qui les pouvoient distinguer. Mr. Vaillant confirme sa pensée par deux Medallions d'argent de ce Prince, dont l'un fut frappé à Tripoli de Syrie , lorsqu'il prit cette ville l'an septième de son regne : & l'autre fut frappé en Egypte la dix-neuvième année. Ces deux Medaillons ont simplement pour legende , ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ sans surnom. Ces trois premiers Rois ont été mis au nombre des bons par les Historiens qui ont écrit l'Histoire d'Egypte ; & le reste de leurs successeurs ont passé pour mechans Princes.

Il n'y a aucun doute que le quatrième des Ptolomées n'ait été véritablement appelé *Philopator* , puisque les Medailles de ce Roi ont pour legende , ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΦΙΛΟΠΑΤΟΡΟΣ. Il est vrai que c'est avec la tête de Jupiter & seulement dans les monnoyes de cuivre qu'on voit ces paroles , ainsi que nous l'avons dit au sujet de Ptolomée Evergete : mais

tel étoit l'usage de ces temps-là. Mr. Vaillant justifie parfaitement par les traits du visage les Medailles qu'il attribue à Ptolomée IV. Ce Prince a regné 17. ans & les Histoires le mettent au nombre des plus méchans Rois qu'ait eû l'Egypte.

Le cinquième Ptolomée, est nommé *Epiphane*, surnom qu'il lui fut donné quand il fut déclaré majeur, & qui ne se trouve sur aucune Medaille d'argent, ni de cuivre. Cependant l'on reconnoît aisément ce Roi dans ses monnoyes, par l'air jeune avec lequel elles le representent. Il monta sur le trône dès l'âge de 4. à 5. ans, & il en regna 24. Ce fut un assez bon Prince dans sa jeunesse ; mais étant devenu grand, il changea de mœurs, & fut haï de ses peuples qui l'empoisonnerent. Il laissa après lui deux enfans mâles.

Ptolomée VI. n'avoit que six ans quand son pere mourut. Il commença de regner sous la tutelle de Cleopatre sa mere, en faveur de laquelle il prit ensuite le surnom de *Philometor* que ses Medailles lui don-

rent dans la seizième année de son Empire. ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΘΕΟΥ ΦΙΛΟΜΗΤΩΡΟΣ. Ce Prince paroît avoir emprunté des Rois de Syrie le titre de *Dieu* qu'il prend ici : car Antiochus son oncle maternel fut appelé environ ce temps-là *Deus Epiphanes*. Ptolomée V I. regna 35. à 36. ans , & il eût pû passer pour un bon Prince , si la mollesse & l'impudicité des Egyptiens ne l'eussent corrompu.

Les Rois d'Egypte avoient succédé en ligne directe jusques à ce que Ptolomée VII. frere de Philometor , prétendant avoir la tutelle du jeune Ptolomée son neveu , que les Egyptiens avoient deférée à Cleopatre sa mere , vint de Cyrene où il regnoit , mettre le siege devant Alexandrie. L'affaire fut accommodée par des Ambassadeurs étrangers ; & il fut conclu que le Roi de Cyrene auroit la tutelle , à la charge d'épouser la Reine. Mais ce Prince ambitieux & cruel tua son pupille le jour des nôces , & tout sanglant encore se fit proclamer Roi , & prit le surnom d'*Evergete* qui

veut dire, *Bienfaisant*. Les Alexandrins lui changerent ce surnom en celui de *Cacergetes*, c'est-à-dire *mal-faisant*, à cause de sa cruauté: & ils y ajoutèrent celui de *Phiscon*, c'est-à-dire le *Ventre*, à cause de sa petite taille jointe à une grosseur extraordinaire.

Comme ces derniers surnoms étoient injurieux, on n'a eu garde de les marquer sur les Medailles de ce Roi: & celui même d'*Evergete* ne s'y rencontre pas. Mr. Vaillant n'a donc distingué les Medailles de ce Prince d'avec les autres, que par l'air de son visage qui le fait paroître vieux à l'année seizeième de son regne. Aussi son frere aîné avoit-il regné déjà avant lui 35. a 36. ans. L'Auteur fait ici remarquer une chose assez particuliere: c'est que l'aigle, qui a toujours été le type ordinaire des Rois d'Egypte, porte sur l'aîle gauche un rameau de palmier dans les monnoyes des deux freres Ptolomée VI. & Ptolomée VII. ce qu'on ne voit dans aucune autre Medaille.

Ptolomée VII. fut sçavant, &

fit même de très beaux Commentaires que cite souvent Athenée. Il aima & cultiva les gens de lettres : de sorte que les sciences & les arts furent rétablis dans l'Egypte. Mais il fut si cruel qu'il fit tuër les deux fils de sa femme Cleopatre, qui étoit aussi sa sœur ; le premier qu'elle avoit eu de son frere , & l'autre qu'elle avoit eu de lui. Il la répudia ensuite pour épouser la fille de cette Princesse qui étoit sa niece. Il traita très-cruellement les Alexandrins, dont il fit tuër une partie , & brûler les autres dans leurs maisons. Il régna pourtant 29. ans , & mourut âgé de 60. laissant deux enfans mâles , Ptolomée & Alexandre.

Ptolomée VIII. succeda au Roi son pere. Celui-ci par son testament laissoit à sa femme le choix de son successeur , & cette Princesse inclinoit plus pour Alexandre : mais les peuples l'obligerent de donner la couronne à l'ainé. Ce Prince régna d'abord 10. ans , jusques à ce que Cleopatre ayant trouvé l'occasion d'exciter le peuple contre lui , fit mettre Alexandre à sa place. Ptolomée

A vj.

mée se retira en Chypre , où il demeura 18 ans ; & pendant ce temps-là , la Reine sa mere & son cadet regnerent ensemble. Cleopatre voulut à la fin regner seule & forma pour cela le dessein de se defaire de son fils : mais Alexandre en ayant été averti , la prevint & la fit mourir elle même. Cette action revolta contre lui les Egyptiens qui le chasserent , & rappellerent leur premier Roi Ptolomée , dont le second regne fut encore de sept ans & demi.

Pausanias & Porphyre rapportent que Ptolomée VIII. eut le surnom de *Soter* comme l'avoit eu Ptolomée I. fils de Lagus : & les peuples lui donnerent encore celui de *Lathyrus* , à cause d'un pois qu'il avoit au visage , selon le rapport des autres Historiens. Mais ni l'un ni l'autre de ces surnoms ne se trouve sur les deux Medailles qu'on a de ce Prince : & Mr. Vaillant ne les distingue , que parceque l'une marque la premiere année de son regne , & l'autre la dixième : toutes deux le representent avec un visage maigre , & un air semblable.

Quoi qu'Alexandre n'ait regné que durant l'exil de son frere qui retourna dans ses Etats; neanmoins il est compté entre les Rois d'Egypte, & il paroît que ce Prince a été nommé Ptolomée Alexandre. Mais comme Athenée le depeint fort gros, ainsi qu'étoit son pere, Mr. Vaillant le distingue par là d'avec son aîné. En effet ayant fait frapper chacun une Medaille de la premiere année de leur regne; on voit dans l'une Ptolomée avec un visage maigre, & le nez un peu long; & dans l'autre Alexandre avec un visage assez plein, & le nez plus gros. Cela se confirme par deux autres monnoyes semblables battues chacune dans l'année dixième du regne particulier de ces deux Princes.

Alexandre ayant été chassé à son tour d'Alexandrie fut defait dans une bataille navale par Tyrrhus Amiral de la Flotte d'Egypte: & enfin, comme il tentoit de descendre dans l'Isle de Chypre, il fut tué par Chæreas qui y commandoit. Il regna 18. ans complets, & laissa dans l'Isle de Cos un fils de son nom Alexan-

dre , qui quelques années après remonta sur le trône d'Egypte.

Cleopatre mere de Ptolomée & d'Alexandre regna presquetoujours sous tous les deux : mais beaucoup plus absolument sous le dernier qu'elle avoit couronné en faisant exiler son frere. De peur que celui-cy ne rentrât en Egypte, elle lui fit la guerre , & le poursuivit en personne dans la Syrie. Ce fut alors que pour marquer sa generosité, elle se fit representer avec une coëffure de peau d'éléphant , dans la monnoye qu'on battit en cuivre pour le payement de son armée : & c'est en cet état que nous la voyons dans les Medailles que Mr. Vaillant nous a données de cette Reine.

Ces Medailles de Cleopatre la mere sont communes : mais celles de Selene sa fille sont très rares : & l'Auteur assure qu'il n'a jamais vû que celle qu'il nous donne ici. Elle porte d'un côté la tête de Selene avec ces mots , ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΣΗΛΗΝΗΣ ; & de l'autre côté à l'entour de l'aigle le nom de son mari , ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ : ce qui

marque , comme nous avons déjà dit , que les Rois d'Egypte se contentoient tous de cette legende. Cette Princeſſe étoit la cadette , & la ſeconde femme de Ptolomée VIII. qui avoit épouſé auparavant une autre de ſes ſœurs appellée Cléopatre qu'il aimoit beaucoup , & que ſa mere l'avoit obligé de repudier quand il monta ſur le trône. Selene ne ſuivit pas ſon mari dans ſon exil : ſa mere la donna en ſecond mariage à Antiochus Grypus Roy de Syrie, qui avoit déjà épouſé Gryphine ſœur de Selene. Celle-ci après la mort de ce ſecond mari paſſa en troiſième nôces à Antiochus le Débonnaire, dont elle eut Antiochus & Seleucus. Ce ſont ces deux Princes qui furent à Rome demander le Royaume d'Egypte qui leur appartenoient plutôt qu'à Aulete bâtard de Ptolemée VIII. leur oncle.

Pour retourner à l'Hiftoire d'Egypte , n'y ayant plus de mâles legitimes en ce Royaume , Berenice fille de Ptolomée VIII. monta ſur le trône. Alexandre fils du Roi Ptolomée Alexandre , s'étoit échappé

de la Cour de Mithridate , à qui ceux de l'Isle de Cos, où il étoit en garde , l'avoient donné. Sylla qui avoit adopté ce jeune Prince , proposa aux Egyptiens de le recevoir pour leur Roi , en le donnant pour époux à la Reine Berenice , ce qui fut accepté. Le Prince partit donc de Rome avec un équipage magnifique & fut reçu dans Alexandrie avec un applaudissement general des peuples , & toute la satisfaction possible de la Reine , mais tout cela ne dura gueres , & Alexandre fit tuer au bout de dix-neuf jours Berenice dont il avoit reçu la Couronne. Mr. Vaillant donne ici la Medaille que cette Princesse fit frapper lorsqu'elle regnoit seule.

Alexandre I I. regna pendant quelques années après le meurtre de Berenice : quoy qu'Appien & Porphyre rapportent sa mort au lieu de celle de la Reine. Manuce à été un des premiers qui par le témoignage de Ciceron ait fait revivre ce second Alexandre. Mr. Vaillant lui donne 7. à 8. ans de regne , au bout desquels les Alexandrins lassez de

son gouvernement le chasserent. Ce Roy s'étant sauvé avec ses trésors à Tyr, meditoit d'aller à Rome implorer le secours du Senat : mais il y tomba malade, & se voyant près de la mort il fit, pour se vanger des Egyptiens, le peuple Romain héritier de son Royaume. Mr. Vaillant produit une de ses Medailles du poids d'une drachme, avec ce mot seulement ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. On ne sçait si ce Prince a voulu par là distinguer ses monnoyes de celles de son pere, dont il portoit le nom : ou s'il a voulu imiter Alexandre le Grand, qui en fit frapper de pareilles. Celles-ci ont pourtant au revers l'Aigle symbole ordinaire des Rois d'Egyte.

Le Prologue de Trogus, quoique tronqué, nous apprend qu'après la mort d'Alexandre les enfans de Ptolomée Lathyrus (il devoit dire ses bâtards) furent proclamez Rois : sçavoir Ptolomée XI. en Egypte, & son cadet en Chypre. L'aîné fut reconnu des Romains & déclaré leur ami : ce qu'il obtint par le credit de ceux qui avoient le plus.

de pouvoir dans la Republique. Mais ce credit lui ayant coûté de grosses sommes, il fut obligé de lever beaucoup sur ses peuples, qui se revolterent contre lui pour ce sujet, & le chasserent. D'autres disent que de lui-même il quitta ses Etats pour aller à Rome se plaindre des Alexandrins. Quoiqu'il en soit, ils déclarerent durant son absence sa fille Berenice leur Reine, à qui ils donnerent pour mari Archelaus Prince du sang des Rois de Cappadoce. Ptolomée à son retour ayant défait la Flotte de Berenice, & été remis dans ses Etats par Gabinius, fit frapper un Medaillon d'or, où il porte la couronne rayonnée & le trident de Neptune, pour marque de son triomphe sur mer. Il ne prend suivant l'usage des Rois ses predecesseurs que la simple inscription de ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ & non pas le surnom de Νέος Διόνυσος, que lui attribuë Porphyre. Les peuples lui donnerent par dérision celui d'Αὐλητής, c'est-à-dire le *Flûteur*. Il regna vingt-trois ans, & les Historiens le mettent au nom-

des Sciences & des beaux Arts. 19
bre des méchans Princes.

Ptolomée XII. succeda à son pere, n'ayant encore que 13. ans. Le testament du Roi ordonnoit qu'il épouserait Cléopatre sa sœur aînée & qu'ils regneroient ensemble : ce qui fut executé. Mais comme cette Princesse avoit quatre à cinq ans plus que son mari, elle vouloit être la maîtresse, & donna lieu par-là à une émotion du peuple qui la chassa d'Alexandrie. Elle levoit des troupes pour y rentrer, & son frere en étoit sorti pour s'opposer à ses desseins, lorsque Pompée fuyant de Pharsale parut à la hauteur du camp de Ptolomée, & demanda entrée dans ses Etats : mais ce grand homme fut immolé à la politique des courtisans de Ptolomée. Cesar qui poursuivoit Pompée arriva sur ces entrefaites à Alexandrie, & entreprit de terminer les differens de Ptolomée avec Cléopatre. Les Egyptiens rompirent l'affaire, & prirent même les armes pour chasser les Romains. Comme on en fut venu plusieurs fois aux mains, Ptolomée en fuyant perit.

dans le Nil. Ce Prince avoit pour lors 27. ans , dont il en avoit regné trois & huit mois. Il a dans ses Medailles la tête couronnée de lierre avec le diademe , & il porte sur l'épaule droite un thyrsé. Cela donne lieu de croire qu'il avoit pris le surnom de Dionysus.

Ptolomée XIII. dernier Roi de la race masculine des Lagides, succeda à son frere , quoique Cleopatre sa sœur ainée fût déjà Reine ; les mâles étant preferez en la succession aux filles. Mais Jule Cesar , qui étoit maître à Alexandrie , pour donner toute l'autorité à cette Princesse , lui fit épouser le jeune Roy qui n'avoit qu'onze ans. On ignore quel est le surnom donné à ce Prince quand il fut déclaré majeur dans la ville de Memphis. Son portrait se voit dans un Medaillon de Mr. Vailant frappé à cette occasion , ainsi qu'il paroît par ces lettres initiales, ME, c'est-à-dire, MEMPTON. Ce portrait ressemble entierement à celui qu'un fameux Antiquaire Romain portoit dans une bague , où le nom de ce Prince étoit écrit. Cleo-

patre se laissa bien-tôt de voir la Couronne partagée entre elle & son frere ; & elle se defit de lui , lorsqu'il n'avoit qu'environ 15. ans.

Cleopatre avoit dessein de laisser après elle ses Etats à Cesarion qu'elle avoit eu de Jules Cesar ; mais ses affaires changerent bien de face dans la suite. Etant accusée auprès de M. Antoine , qui avoit l'Asie en partage , d'avoir favorisé Cassius , elle fut obligée de le venir trouver à Tarse. L'amour qu'Antoine conçût pour elle alla enfin jusqu'à l'épouser ; ce qui perdit cette Princesse , ayant été déclarée pour cela ennemie du Peuple Romain. Auguste la vainquit elle & Antoine auprès d'Actium , & ensuite au Phare d'Alexandrie ; où étant assiégée & prise après la mort d'Antoine , elle se fit piquer par un aspic pour éviter la honte du triomphe. Elle n'avoit que 38. ans , & elle en avoit regné 22. sçavoir environ 8. ans avec ses freres , & environ 14. toute seule.

Mr. Vaillant rapporte plusieurs des Medailles de Cleopatre , les unes frappées en Egypte avant son ma-

pour conserver cette union que les frequentes Conferences , il procura autant qu'il étoit en son pouvoir , qu'on les tint regulierement. Il en faisoit imprimer les resultats , & on les distribuoit en feüilles : mais quantité de ces feüilles volantes s'étant perduës , il a fait faire une nouvelle impression , où les Conferences sont reduites en corps d'ouvrage , & dans un meilleur ordre qu'auparavant.

Ces Conferences sont écrites avec politesse : On y decide nettement. On y fait profession d'éviter également la morale relâchée , & la morale outrée. Sur quoy l'Auteur parlant des Confesseurs , page 339. s'exprime d'une maniere aussi sage que spirituelle en ces termes. Les uns , suivant leur naturel ou certaines preventions d'école , donnent dans des austeritez affreuses ; & les autres dans une honteuse lâcheté. L'innocence des mœurs du Confesseur est quelquefois pour lui une occasion de se rendre trop difficile , & quelquefois ses désordres le rendent trop complaisant. La
seule

seule speculation fait souvent condamner trop vite, & souvent la longue pratique fait absoudre trop facilement.

A la fin de chaque Conference, & même de chaque section, il y a toujours une exhortation pathétique, pour inspirer aux Ecclesiastiques & l'amour de leur devoir, & le zele des ames.

Nous ne pretendons point ramasser ici tout ce qu'il y a de remarquable dans cet Ouvrage; cela nous meneroit trop loin. Nous allons seulement donner l'extrait de quelques endroits par ou l'on pourra juger de tout le livre.

Conferences des Loix. On demande si celui qui fait une loy est obligé de l'observer, & l'on répond qu'il y est obligé. 1°. Par le droit divin; car autrement il meriteroit les reproches que J. CHRIST faisoit aux Pharisiens, qui étoient très-relâchez pour eux, & très-severes pour les autres. 2°. Par le Droit Canonique, au chap, *Cum omnes*, de *Constit.* 3°. Par le Droit civil. *L. Digna vox*, *Cod. de legib.*

Nov. Decemb. 1701.

B

Quand la cause pour laquelle la dispense a été donnée cesse, la dispense cesse-t-elle aussi en même-temps? Pour decider de cette question, il faut supposer qu'on peut considerer la dispense, ou dans le temps qu'on l'obtient, ou dans le temps qu'on l'exécute, ou dans le temps qu'elle a son plein effet. Dans le temps qu'on obtient la dispense, si la cause pour laquelle on la demande vient à cesser, il est certain qu'elle est nulle. Dans le temps où celui auquel l'exécution de la dispense est adressée travaille pour l'exécuter, si la cause pour laquelle elle a été obtenue n'est plus, la dispense cesse aussi. *Cap. si pauper*, de *Præbendis in 6*. Mais si l'on considère la dispense dans le temps qu'elle a eu son effet, il faut distinguer. Ou cet effet est divisible, ou il ne l'est pas. S'il est divisible, quand la cause de la dispense cesse, la dispense cesse au même temps. Vous aviez été dispensé de l'abstinence du carême à cause de votre infirmité; votre infirmité cessant à la seconde semaine, vous êtes obligé de jeûner le reste du carême.

La Glose sur cette Decretale, *Cum tanto, de Consuetudine, &c.* dit que la coutume qui est contraire aux Canons ne peut prescrire contre la Loy : cette explication est insoutenable. Une coutume prescrit contre les Canons, lorsqu'elle ne blesse ni directement, ni indirectement le droit naturel ou divin, ou les loix de la bienfaisance.

Conferences des censures. Quand est-ce que commence l'obligation de reveler sur la publication des Monitoires ? On est tenu de reveler dès la premiere publication, ou dès le temps qu'on en a eu connoissance. 1. Parce que cette obligation provient du commandement de l'Eglise. 2. Parce que d'ordinaire il est de l'interêt de la partie, que la révélation soit faite promptement. L'obligation de reveler ne cesse point après le temps prescrit par la teneur d'un Monitoire. L'Eglise ne marque ce terme, que pour déclarer qu'étant expiré ; ceux qui n'auront pas obéi seront excommuniés.

Qu'est-ce que l'Absolution *ad*

cautelam ? C'est celle que l'on donne à celui qui a été excommunié, & qui est appellant de l'excommunication. On l'absout ainsi, avant que de venir au jugement du fond de son appel. Afin que cette absolution soit legitime selon le Droit. 1. Il faut que celui qui la demande soutienne que son excommunication est nulle. 2. Il faut rendre la nullité de l'excommunication si apparente, que le Juge reconnoisse que la grace qu'on lui demande est bien fondée. 3. La partie adverse doit être citée. 4. Celui qui demande l'absolution doit donner de bonnes assurances, qu'en cas qu'il succombe dans le fond, il rendra à l'Eglise l'obéissance qu'il lui doit. 5. Il faut que cette absolution soit donnée par une personne qui ait une autorité legitime & spirituelle sur l'excommunié. Quand l'absolution est donnée dans toutes ces formes elle remet l'excommunié dans le même état qu'il étoit avant l'excommunication. Si ces formes ne sont pas observées, l'absolution n'est d'aucun effet pour l'excommunication spirituelle & ci-

vile, & elle ne sert qu'à rendre une personne capable de se defendre en justice & dans le For Ecclesiastiques Cela paroît un peu severe.

Les Cas qui sont reservez au Pape ne le sont qu'à raison des censures qui y sont attachées. De là vient que celui qui a le pouvoir d'absoudre des Cas reservez au Pape, peut en vertu de ce pouvoir absoudre des censures qui y sont attachées. Mais les cas reservez aux Evêques ne le sont pas precisément, parce qu'il y a quelque censure qui leur est annexée. Ainsi pour absoudre des excommunications reservees à un Evêque, il ne suffit pas d'avoir le pouvoir d'absoudre des Cas qui lui sont reservez; il faut encore avoir celui d'absoudre des censures qu'il se reserve.

Conference de la suspension. On explique la difference qu'il y avoit autrefois pour un Ecclesiastique, entre être reduit à la communion *Laique*, & être reduit à la communion *des étrangers*. Un Ecclesiastique degrade pour des crimes énormes ne vivoit plus que parmi les

Laïques, & ne recevoit la communion que parmi eux : voilà ce que c'étoit qu'être réduit à la communion laïque. Mais un Ecclesiastique étoit réduit à la communion des étrangers, lors qu'étant chassé de l'Eglise à laquelle il avoit été attaché par son ordination, & étant privé de tous les droits qu'il y possédoit, il se retiroit dans une autre Eglise; où il étoit reçu comme Clerc, sans y pouvoir néanmoins faire aucune fonction qu'à la priere & à l'ordre de ses Pasteurs naturels.

Conferences de la société. La fameuse question des trois contrats est ici agitée. 1. Peut-on faire société d'argent avec un marchand ? On le peut, cela est constant. Il ne sert de rien d'objecter que l'argent est de soy-même stérile. Cela est vrai de l'argent considéré précisément comme le prix de ce qu'on vend & de ce qu'on achete : mais cela ne l'est pas de l'argent considéré entant qu'il est exposé au negoce & qu'il est l'instrument du trafic.

2. Peut-on faire une société d'argent en se faisant assurer le capital ?

On ne peut pas se faire assurer le capital en vertu du contrat de *société* : mais on le peut en conséquence d'un autre contrat appelé contrat d'*assurance*. Car le marchand qui reçoit la somme d'argent pour négocier, peut prendre sur soy tous les cas fortuits auxquels cet argent est exposé dans le négoce ; pourvû néanmoins que celui qui le lui donne, le dédommage du péril où il l'expose. Cette opinion est soutenue par un grand nombre de Canonistes & de Théologiens qui sont rapportez par Mr. Bail ; 3. *partie ; de examine pœnitentium.*

On allegue au contraire une Bulle de Sixte V. mais on répond qu'elle n'a jamais été reçue en France ; que même en Italie on a un usage contraire : enfin que ce n'est pas un point de doctrine, mais de police seulement que cette Bulle établit.

On allegue en second lieu que le contrat d'assurance du capital détruit celui de *société*, de l'essence duquel il est que celui qui a part au gain, ait part aux pertes & aux risques. On répond qu'il est faux

que ce soit une chose essentielle à la société que de rendre les pertes communes. Justinien dit qu'on peut établir des sociétés où un seul des associés fera chargé de tous les risques.

3. Peut-on se faire assurer un certain profit , provenant de l'argent mis en société? Les mêmes Auteurs tiennent qu'on le peut par un troisième contrat que l'on passe avec le même négociant , en le dédommageant des risques dont il se charge : & ce contrat est un contrat de vente & d'achat d'une chose incertaine pour un prix certain. Il est indubitable que tous ces contrats considerez séparément sont legitimes : d'où ces mêmes Auteurs inferent que puisque chacun des trois est juste , on en peut faire un seul qui contienne tous les trois , & donner pour un seul contrat son argent à un marchand pour en trafiquer , à cette condition que le marchand en assurera & le capital & le profit.

Quoique la doctrine de ces Auteurs soit fort commune , & ap-

puyée sur de grandes raisons ; néanmoins , Mr. Bail n'est pas d'avis que l'on conseille en pratique cette sorte de société : car , dit-il , on y trouve rarement toutes les conditions nécessaires pour la pouvoir faire en conscience.

Conference du prêt & de l'usure.

Si les usuriers ont pris de bonne foy les intérêts des sommes qu'ils ont prêtées , & s'ils ont crû qu'ils leur appartenoint ; de sorte que s'ils n'avoient pas vécu dans cette persuasion , ils auroient fait profiter leur argent par quelque autre voye legitime ; en ce cas-là leur bonne foy les excuse de la restitution. Car leur bonne foy ayant été cause qu'ils se sont privez d'un gain legitime , elle leur devient le titre du lucre cessant.

Conference de la donation. Quelque long que soit le temps qu'on a gardé un dépôt , on n'a pas pu prescrire ; parce que la possession civile a toujours été au maître du dépôt. La compensation n'a pas de lieu non plus dans le dépôt. C'est ainsi que Gregoire IX. l'a décidé au

chapitre 2. *de deposito.*

Conference du testament. Peut-on posséder en conscience ce qu'on a acquis par un testament qui n'a pas été fait avec les solemnitez requises? Quand celui qui a acquis quelque bien par un testament imparfait & defectueux , en est actuellement possesseur ; cette possession jointe au droit qui lui est acquis, fait, selon le sentiment d'Auteurs très sçavans, un droit entier dans le For de la conscience. ch. *ex litteris de propr.* 2. Quoique ceux qui doivent succeder *ab intestato* à celui qui a fait ce testament , viennent redemander l'héritage au possesseur , il peut le retenir en conscience. 3. Quand on vient à intenter procès sur ce sujet , il faut s'en tenir à ce que la Justice ordonne en dernier ressort.

Conference de la restitution. On soutient qu'il n'est pas permis à un particulier de tuer un voleur qui ne l'attaque que dans ses biens.

Si un penitent exige de son Confesseur un billet par lequel il paroisse qu'il se charge de la chose qui doit être restituée , il faut qu'il

oblige le pénitent à consentir qu'on y marque la personne à qui la restitution doit être faite : parce qu'autrement le Confesseur ne pourroit justifier l'employ qu'il auroit fait de la chose qu'il devoit rendre.

Conferences des Benefices. Si l'on consulte le Droit ancien , il n'est pas permis de rentrer dans un Benefice qu'on avoit resigné : mais le reglement établi par le Droit ancien n'est plus observé dans ce Royaume. Cela est fondé 1. sur l'Edit de Louis XIII. de l'an 1638. 2. L'on regarde les resignations faites dans un danger extrême , comme des actes qui ne sont pas pleinement libres. 3. Il est necessaire de pourvoir à l'entretien du resignant &c.

Il est certain que les Patrons & les Collateurs des Benefices sont obligez d'en pourvoir les sujets qu'ils connoissent les plus dignes & les plus capables par rapport aux Benefices dont ils ont droit de disposer. Il s'ensuit delà que ceux qui resignent leurs Benefices *in favorem*, ayant presque le même droit que

tence. L'Auteur paroît ne condamner pas le sentiment de ceux qui pensent , que pour donner l'absolution à un Chrétien mourant , il suffit que sa vie passée ait fait presumer raisonnablement , qu'il ne voudroit pas mourir sans le secours du Sacrement de penitence. On doit souhaiter que cette opinion soit vraie , mais encore plus que personne n'en abuse pour negliger de recevoir ce Sacrement pendant qu'il est en état de le demander.

INSTITUTIONES PHYSICÆ

ad usum scholarum accommodatæ , &c. *Cours de Physique à l'usage de l'Ecole , par François Bayle de Bologne au Diocese de Comminges , Docteur en Medecine de la Faculté de Bologne , Professeur és Arts dans l'Université de Tolose. A Tolose chez J. Paul Douladoure 1700. trois Tomes in 4° le 1. pagg. 559. le 2. pagg. 722. le 3. pagg. 746. Il se vend à Paris chez L. D'houry rue S. Jacques au S. Esprit.*

L'Ecole est maintenant partagée entre deux sortes de Philoso-

phes : sçavoir ceux qui se disent les disciples d'Aristote , & ceux qui ont embrassé les nouvelles opinions. Mr. Bayle à voulu menager les uns & les autres dans son Ouvrage. Pour gagner les premiers , il a eu soin de citer souvent le texte de leur maître , & d'appuyer ses propres sentimens sur l'autorité de ce grand homme : non pas qu'il croye que dans les matieres de Physique on doive s'arrêter scrupuleusement à examiner ce que les Anciens ont dit , ou n'ont pas dit ; mais parce qu'il a jugé que cette legere condescendance pour les Peripateticiens pouvoit contribuër à les faire revenir de leurs anciens préjuges. De peur cependant que les passages d'Aristote qu'il cite dans les premiers traitez de son Ouvrage , ne rebutassent les Cartesiens ; il a bien voulu leur rendre raison de sa conduite. Il leur fait donc entendre qu'il ne fait parler si souvent Aristote que pour mieux établir le Cartesianisme , & pour convertir les partisans de la vieille Philosophie , en leur prouvant que leur maître n'a jamais pensé aux

choses qu'ils lui font dire.

Mr. Bayle a divisé son Ouvrage en deux parties. La premiere dont on donne ici l'extrait , contient la Phytique generale. On commence par faire voir que c'est veritablement une science , dont les conclusions sont appuyées sur l'experience & sur la raison ; & qu'on rendra toujours plus parfaite à mesure qu'on avancera dans la connoissance de l'Histoire naturelle , à laquelle il manque encore bien des choses.

Dans la premiere dispute il examine ce qu'on dit ordinairement dans les Ecoles sur les principes du corps.

Dans les disputes seconde & troisième il traite en particulier de la matiere & de la forme. Pour en mieux faire connoître l'essence , les proprieté & les accidens , il expose brièvement les opinions les plus celebres des Philosophes , tant anciens que modernes : il les reduit à peu de classes , & fait voir premierement que les Philosophes qui ont été en reputation avant Aristote , & ceux qui sont venus après , ont tous éta-

bli l'essence de la matiere dans l'étenduë actuelle ; & sur tout qu'Aristote a été dans ce sentiment. Il en produit non-seulement les textes, mais encore les raisons, qui se reduisent à celles-ci : que l'étenduë est ce que l'on conçoit d'abord dans la matiere ; & que tous les autres attributs de la matiere, comme sont la divisibilité, la mobilité, la puissance passive de recevoir toutes sortes de figures & de formes, ne sont que des proprietétez de l'étenduë.

Pour ce qui regarde les formes substantielles, il prouve que la plupart des anciens Philosophes s'accordent en ce point avec les recens ; & que même plusieurs Peres de l'Eglise n'ont point reconnu de formes materielles réellement distinguées de la matiere. Il ajoute que c'est la traduction du mot Grec *εσια*, par le mot de *substance*, au lieu de la traduire par celui d'*essence* qu'il signifie très souvent, qui a donné occasion à l'opinion de ceux qui croient, que les formes materielles essentielles sont de veritables substances, & qu'elles sont distinguées

ne veuille qu'il soit contraire à lui-même , entendre sa définition non pas d'une cause efficiente , mais d'une cause determinante, qui consiste dans la seule disposition des parties. Et alors il faudra dire que la difference du corps naturel d'avec le corps artificiel consiste en ce que le corps naturel a dans la disposition de ses parties insensibles la cause determinante de son mouvement , & que le corps artificiel n'a cette cause que dans la figure extérieure.

La cinquième dispute contient ce qui regarde le lieu & le vuide. Aristote definit le lieu *l'extrémité de la surface du corps qui environne (un autre corps) considérée comme immobile*. On voit par là que le lieu doit être considéré comme un vase dans lequel est contenu le corps : d'où il s'ensuit qu'il n'y a que le corps qui puisse être dans le lieu par soy-même. Il est nécessaire de considérer le lieu comme immobile , pour pouvoir faire une juste estimation de la distance des corps éloignez , & de la quantité de leurs mouvemens. Dans

la consideration du lieu il faut non seulement faire abstraction du mouvement, mais encore des autres formes tant des corps qui environnent, que de ceux qui se trouvent entre les corps éloignez; ne faisant attention qu'à la seule étendue qui les separe.

Pour ce qui regarde le *vuide*, par lequel on entend un espace où il n'y a point de corps, il y a là dessus trois opinions differentes. Les uns pretendent que le vuide est necessaire: les autres qu'il est absolument impossible: d'autres tiennent une opinion moyenne entre ces deux extremitez, & disent que le vuide est naturellement impossible, mais que Dieu peut rendre un espace vuide de tout corps. Ceux qui admettent des atomes sont obligez de soutenir la premiere de ces opinions, parce qu'il est impossible que de petits corps durs & indivisibles, de differentes figures, dont plusieurs sont en mouvement, se rangent de sorte qu'ils ne laissent entre eux aucun vuide.

Ceux qui croient le vuide im-

possible disent que le lieu qu'on pretend être vuide , contient un veritable corps ; puisque l'espace qui est environné a les trois dimensions , qu'il est veritablement étendu & divisible à l'infini. A quoi l'Auteur ajoûte qu'Aristote même est de ce sentiment.

Ceux de la troisième opinion disent que cet espace est un veritable neant : qu'à la verité nous concevons un corps qui pourroit remplir ce lieu , mais que ce corps n'y est point : qu'il est temeraire de vouloir ôter à Dieu la puissance de rendre un lieu vuide ; que le vuide étant inutile naturellement , il est naturellement impossible : mais que si Dieu le faisoit , il deviendrait utile au dessein que Dieu se proposeroit en le faisant.

Le mouvement local est le sujet de la sixième dispute. Quand Aristote a défini le mouvement en general , *l'acte de l'être en puissance , en tant qu'il est en puissance* , il n'a point entendu par le mot de *mouvement* le seul changement de lieu , mais toutes sortes de changemens , quel

qu'ils puissent être. Pour le mouvement local qu'il appelle *lotion* où transport, il le définit, *le passage successif d'un lieu à un autre* : en quoy les nouveaux Philosophes n'ont pas fait de difficulté de le suivre.

Dans cette dernière définition il faut considérer, premièrement le sujet du mouvement, qui est un corps, le corps seul pouvant être compris proprement dans le lieu, & par conséquent pouvant seul être meû. Secondement les termes du mouvement, qui sont le lieu que le corps quitte, & celui vers lequel il tend. Troisièmement le transport, dans lequel consiste la nature où raison formelle du mouvement.

Le repos est un état contraire au mouvement : aussi sont-ils incompatibles dans un même sujet. Car au lieu que le mouvement est un continuel passage d'un lieu à un autre, le repos, s'il est permis de parler ainsi, est la persévérance d'un corps dans un même lieu. Il y en a qui prétendent que le repos n'est pas un état positif, mais seulement la privation du mouvement. Car,

disent ils , dès là qu'un corps cesse de se mouvoir, nous le concevons en repos, sans qu'il luy arrive autre chose de nouveau. Mais il est aisé dit M. Bayle , de répondre à cette raison & aux autres qu'ils apportent; & de leur faire voir que le repos est plutôt quelque chose de positif que le mouvement , qui selon luy, n'est qu'un pur neant.

Pour ce qui regarde la cause efficiente du mouvement , il est clair que la matiere n'a pas d'elle même la puissance de se mouvoir; car étant incapable de connoissance à quoy luy serviroit cette puissance? où iroit-elle? Cette raison prouve que les formes materielles ne sçauroient produire le mouvement dans la matiere. Au regard de l'ame raisonnable , comme la plus grande partie des mouvemens de nôtre corps se font sans que nous les appercevions, & que les autres se font sans que nous sçachions de quelle maniere ils se font; il est évident , selon Mr. Bayle , que ce n'est point nôtre ame qui les fait. Ainsi il faut reconnoître que Dieu seul est la cause première

re

des Sciences & des beaux Arts. 49
re & universelle du mouvement,
comme il est la cause de toutes les
créatures.

Il faut néanmoins remarquer que
lors qu'une portion de matiere est
en mouvement, elle est capable d'en
mouvoir d'autres ; & qu'elle les
meut necessairement ; parcequ'étant
impenetrable , elle ne peut elle mê-
me se mouvoir sans chasser de leur
place les parties de matiere qu'elle
rencontre en son chemin.

Il faut remarquer en second lieu,
que tout ce qui est en mouvement,
se meut autant qu'il peut en ligne
droite ; parce que la force mouvan-
te qui pousse le corps, le dirige aussi
à un certain terme , auquel il va
toujours par la voye la plus courte,
qui est la ligne droite.

En troisiéme lieu le mouvement
le plus simple peut estre considéré
comme s'il étoit composé de plu-
sieurs parties : & la ligne droite que
décrit le mobile peut toujours estre
regardée comme la diagonale d'un
quarré , par laquelle le mobile s'a-
vance également vers les deux cô-
tez où se termine la diagonale.

Novemb. Decemb. 1701. C

En quatrième lieu le mouvement peut être appellé grand en deux manieres : sçavoir à raison de la grandeur du mobile , & à raison de la vitesse. Le mobile qui est le double d'un autre , a deux fois plus de mouvement , la vitesse étant égale. Si de deux corps égaux l'un a deux fois plus de vitesse que l'autre , celui qui a plus de vitesse parcourt en des temps égaux une espace double. On explique dans le même article plusieurs autres proprietéz du mouvement : qu'il seroit trop long de rapporter icy. De là on passe aux regles de la communication du mouvement : comme elles ne different presque pas de celles que donne M. Descartes dans la 2. partie de ses principes , on se dispense d'en faire icy le détail.

Mr. Bayle , après avoir prouvé toutes ces regles de mouvement , vient à la division qui se fait de la matiere par le mouvement : & à l'occasion de cette division de la matiere , il explique les trois elements de M. Descartes , & en prouve la necessité.

Il traite dans la septième dispute des principes de la Méchanique en deux articles, dont le premier contient l'équilibre des solides, le second l'équilibre des liquides. Il définit une machine, *un corps dans lequel deux puissances mouvantes opposées, soit égales, soit inégales en force, étant liées, peuvent estre constituées en équilibre, ou se vaincre l'une l'autre.* Ensuite il démontre que deux puissances opposées étant jointes par un levier, si leurs distances du centre du Levier sont en raison reciproque de leurs forces, elles sont en équilibre. Car s'il se fait du mouvement dans cette constitution du levier, les forces étant doubles l'une de l'autre, & la distance de la moindre force étant double de celle de la plus grande; il arrivera que la petite force, par exemple, un corps pesant une livre, fera deux fois plus de chemin que la plus grande, qui sera un corps de deux livres. Or il est certain qu'il faut autant d'action pour pousser dans un même temps une livre à deux pas, que pour pousser deux livres à un pas,

n'y ayant pas plus de mouvement en l'un qu'en l'autre : donc ces deux poids doivent estre en équilibre. L'Auteur explique par là la force des rouës multipliées , des poulies , du coin , du plan incliné , de la viz , d'une corde tirée aux deux bouts par des forces opposées , & tirée à côté par un point qui soit au milieu , ou plus près de l'une des extremités que de l'autre. Il donne le moyen de juger de la force des poutres & autres corps &c.

Dans l'article second il demontre que tout liquide qui touche un corps enfoncé au dessous de sa superficie supérieure , le pousse par sa pesanteur ; que l'eau contenue dans un siphon dont les branches sont inégales en grosseur , doit s'y tenir à la même hauteur. Car si la grande est vingt fois plus large que l'autre , l'eau qu'elle contient ne scauroit descendre une ligne sans faire monter vingt lignes d'eau de la petite branche. Ainsi les forces de ces puissances opposées étant en raison reciproque des espaces qu'elles doivent parcourir , elles sont en équilibre.

Il faut cependant remarquer que dans un siphon de verre , lors que l'une des jambes est assez large & l'autre si étroite qu'on l'appelle capillaire , le mercure se tient plus haut dans la jambe plus large que dans la plus étroite : & l'eau au contraire demeure plus haut dans la jambe étroite que dans la plus large. Mr. Bayle pretend que cela vient de ce que le Mercure ne se joint pas si bien avec le verre , que l'eau : en sorte que selon luy il y a toujours entre le Mercure & le verre , comme une lame ou une enveloppe considerable de matiere subtile , ce qu'on ne peut pas dire au regard de l'eau.

La huitième Dispute est sur les qualitez sensibles qui regardent le toucher, & le mouvement des corps solides dans les liquides. On commence le premier article par demontrer que les parties insensibles des corps chauds sont dans un mouvement vortigineux & de vibration : ce qui se prouve par les causes efficientes de la chaleur , comme

Outre le *contact* des particules , qu'on peut appeller la cause interne de la dureté; il y en a une autre qui est externe : c'est la compression de la matiere , dont le corps est environné. La dureté se peut conserver avec un petit mouvement de quelquesunes des particules insensibles: parceque ce mouvement ne produit pas l'entiere separation des autres parties.

Il est parlé au même endroit du mouvement des solides dans les liquides , de la vitesse de ce mouvement , & des effets surprenant qu'elle produit. La celerité de la percussion fait qu'on perce d'un coup de pistolet un ais suspendu en l'air, sans qu'il se remue sensiblement, quoy, qu'on le fasse remuer sans peine avec une paille.

Dans la dispute 9. il est traité des corps élastiques ou à ressort : & de la maniere dont se fait en eux la permutation du repos & du mouvement. La vertu élastique est celle par laquelle un corps plié ou étendu par force retourne en son premier état, dès que la cause qui le forçoit cesse

d'agir. On cherche les raisons de ce retour; & on en assigne trois : l'intrusion s'il est permis de parler ainsi, de parties insensibles dans les pores du corps à ressort : la pression causée par le liquide qui environne le corps elastique : & la pression faite sur les parties elementaires des corps elastiques. La premiere se demontre par ce qui arrive à une piece de bois qui est devenuë courbée en se desséchant ; car si on verse un peu d'eau sur le côté de la surface , qui s'est racourci , le bois reprend sa premiere étenduë & se redresse. La 2. se prouve parceque c'est une necessité que le liquide externe reduise les parties du solide qu'il presse à l'espace le plus petit qu'il peut. Delà vient que les parties de la convexité du corps qu'on a plié violemment, s'étant un peu écartées les unes des autres , reprennent leur situation , quand la violence cesse. La troisiéme raison se demontre , parceque, selon que les parties sont plus ou moins étendues, il faut que les corps qu'elles composent, soient plus ou moins denses : par consequent si quelque

cause étrangere, en courbant un corps le fait devenir d'un côté plus rare & de l'autre plus dense , les particules qui avoient changé de figure la reprennent par la compression que font sur elles les parties de la matiere globuleuse.

Quelques uns pretendent que le retour du ressort en son état naturel , se fait par la matiere étherée. Car , disent-ils , quand un arc est tendu , les pores de la partie convexe s'élargissent & ceux de la concave s'étressissent , de sorte que la matiere étherée qui entre par les pores larges dans les plus étroits, fait effort pour les dilater. Mais l'Auteur pretend que cette opinion est fausse; & il la réfute par plusieurs raisons. Il expose ensuite diverses structures de parties qui peuvent servir à augmenter la force du ressort.

On traite dans la dispute suivante du sujet de la lumiere , des corps lumineux , transparens, opaques, rares & denses.

On demontre dans le premier article que les globules de la matiere celeste qui sont dans un continuel

mouvement de vibration sont le sujet de la lumiere : parceque leur solidité fait que la lumiere se répand dans un instant , ou dans trespeu de temps par des espaces immenses ; ce qui n'arriveroit pas s'ils étoient compressibles : & parceque la propriété de se réfléchir à angles égaux convient constamment à la lumiere, ce que l'Auteur a prouvé n'être propre qu'aux corps spheriques. On démontre aussi que la lumiere ne se transmet point par les parties grossieres des corps transparens. On explique les phenomenes admirables qui dependent de la reflexion & de la refraction de la lumiere. On parle en détail des lunettes d'approche , des microscopes , & de leur structure. Enfin on fait voir que la rarefaction des corps consiste dans l'éloignement des parties qui s'écartent les unes des autres ; & la condensation dans l'approche de ces mêmes parties.

Après avoir traité dans la Physique generale des proprietéz du corps les plus communes. On vient à la Physique particuliere, qui regar-

de les corps differens dont est composé cet Univers. La 1. Dispute de la premiere partie commence par examiner la nature & le nombre des Elements. Quoy qu'il soit seur qu'il y en a plusieurs; on ne sçauroit pourtant demontrer combien il y en a; les differences des corps simples se pouvant multiplier à l'infini. Neanmoins il est certain que tout Element doit conserver dans son mixte une disposition particuliere à agir ou à être changé d'une certaine maniere : autrement il y feroit inutile.

L'Auteur ne dit rien contre certaines opinions touchant les elements, qui étant ou pleines d'obscuritez ou manifestement absurdes, n'ont pas besoin d'être refutées.

Quand à l'opinion communément reçûë, il n'y a pas d'apparence que de grands Philosophes ayent pris la terre, l'eau, l'air, & le feu, tels qu'ils sont, pour des elements; vû que ce sont évidemment des corps mixtes. Ils peuvent tout au plus être appelez elements prochains; les premiers & les plus éloignez qu'on appelle simplement

des Sciences & des beaux Arts. 61
élémens , étant très simples.

Comme les élémens peuvent être considerez , & selon ce qu'ils sont eux-mêmes , & par rapport aux sens , on traite dans la seconde dispute des élémens regardez de la première maniere : & en ce sens Mr. Bayle n'en reconnoît que trois genres , ou la matiere subtile , la matiere globuleuse & la matiere du troisième élément. Celle-cy contient des corpuscules de diverses figures & de diverses grandeurs ; & par conséquent elle peut être subdivisée en diverses autres especes.

On ne peut point douter que ces trois especes de matiere ne soient de veritables élémens ; puisqu'elles se trouvent dans tous les mixtes , y conservant chacune ses dispositions particulieres ; bien que les particules du troisième élément soient censées appartenir plus proprement à la constitution des mixtes. Que les élémens aient chacun leur forme particuliere & simple , c'est encore une chose évidente. On pourroit douter si cela convient à la matiere subtile , dont chaque par-

rie se brisant continuellement, ne peut pas demeurer long-temps sous une même figure. Mais dans la matiere subtile, il ne faut considerer que la petitesse de ses parties & la celerité de leur mouvement.

Ces trois genres de corps simples ne suffisent pas pour expliquer les proprieté des mixtes, si on ne subdivise le troisiéme élément: ce qui se fait facilement en considerant la variété de ses parties par rapport aux sens.

On traite dans la troisiéme dispute des élémens par rapport au toucher. On reconnoît quatre élémens qui sont les principes ou les premiers sujets des quatre qualitez, la chaleur, la froideur, la fluidité, la secheresse. On a expliqué dans la Physique generale comment ces principes agissent les uns contre les autres; d'où il est aisé d'inferer que les combinaisons d'une extrême froideur avec une extrême fluidité, & d'une extrême secheresse avec une extrême chaleur, sont impossibles; & que celles d'une extrême secheresse avec une extrême froideur, &

d'une extrême chaleur avec une extrême fluidité sont possibles.

Pour donner un bon sens à ce que les Anciens on dit des élemens, l'Auteur dit qu'on peut appeller *terre* où le premier sujet de la dureté, le corps dont les parties sont figurées de telle sorte, que se rangeant les unes auprès des autres, elles peuvent s'entre toucher par une grande étendue de leur superficie, & former une masse fort dure. Or des particules de diverse figure & par consequent de nature différente, peuvent le faire, si elles ont les unes des cavitez & les autres des éminences qui entrent dans ces cavitez; où si en quelque maniere que ce soit des parties s'engagent entre d'autres de diverse figure, & remplissent les intervalles que celles cy laissoient entre-elles.

L'eau peut être appelé le premier sujet du froid à cause qu'elle se refroidit d'elle-même, dès qu'elle est éloignée des causes de la chaleur & qu'elle refroidit facilement les autres corps à cause de la disposition que ses parties ont à être muës en di-

verses manieres. On peut concevoir un corps actuellement froid sans qu'il puisse rafraîchir les autres. Tel seroit un corps parfaitement solide dont les parties seroient incapables d'être meûes par celles d'un corps chaud.

L'air est composé de particules insensibles, branchuës, & entortillées en forme de volute ou autrement, & flexibles avec quelque roideur. On peut deduire de cette description les proprietéz de l'air qui lui conviennent par lui-même. Il en a une infinité qui proviennent des vapeurs ou des exhalaisons de divers corps, lesquelles s'y repandent de toutes parts.

Le feu élémentaire est composé de particules très-subtiles, qui à cause de leur petitesse se divisent facilement, & dont le mouvement en tout sens est très-rapide : c'est-à-dire que le feu élémentaire n'est autre chose que la matiere subtile. La flamme où le feu seul est un corps composé de petites parties insensibles agitées par un mouvement très-rapide chacune au milieu

d'un petit tourbillon de matiere subtile. On peut déduire de là les proprietez & les effets du feu qui sont expliquez au long dans cette dispute.

Les élemens par rapport au goût, ou les saveurs, sont les sujets de la quatrième. On appelle un corps savoureux celui qui étant appliqué d'une maniere convenable à l'organe du goût y cause une modification, qui est suivie de la sensation de saveur ou perception que l'on appelle goût : & cette qualité ou disposition par laquelle le corps savoureux agit s'appelle saveur. Afin qu'un corps savoureux agisse sur l'organe du goût, il faut que ses particules soient dissoutes dans un liquide, s'il n'est pas liquide lui-même : il faut que ces particules se meuvent, & qu'elles ayent une certaine grandeur & une certaine figure. Les corps n'agissent que par le mouvement, & n'agissent de telle ou telle maniere que parce qu'ils sont de telle grandeur & de telle figure. En second lieu si les corpuscules savoureux sont trop

grands, ils ne peuvent pas penetrer l'envelope de l'organe du goût ; & s'ils sont trop petits, ils ne peuvent ébranler les fibres nerveuses de cette organe. En troisiéme lieu parmi les corps savoureux il y en a qui piquent l'organe du goût , d'autres qui le raclent , d'autres qui le chatouillent ; & par consequent il est necessaire qu'ils ayent des figures particulieres.

On ne peut pas marquer dans un extrait tout ce qu'il y a de considerable touchant les saveurs dans cette dispute. Nous dirons seulement que , selon Mr. Bayle , ceux qui prétendent que les particules des Alcalis ont desinegalitez , se trompent assurément : parce qu'une telle figure ne s'accorde pas avec la facilité que ces particules ont à passer par des pores très étroits , à l'entrée desquels leurs éminences les arrêteroient. C'est en vain que pour établir ces éminences , on allegue la faculté que les Alcalis ont de deterger & d'enlever la graisse des habits. Car cette vertu deterfive peut venir d'ailleurs , sçavoir de la

facilité que les Alcalis ont de s'unir aux choses , ou de se fermenter avec les acides avec lesquels on les mêle. L'Auteur traite encore dans cette dispute premierement , des moyens de découvrir les saveurs occultes & le degré de leur force. Secondement de la generation des corps savoureux.

Dans la cinquième dispute il parle des odeurs à peu-près de la même maniere qu'il a traité des saveurs dans la precedente. Le goût & l'odorat ont entre eux une grande analogie , aussi bien que leurs objets , par rapporr à la conservation de l'homme & des autres animaux. Ils sont tous deux destinez pour faire l'épreuve de la bonté des alimens avant que l'animal les avale ; aussi presque tous les corps savoureux ont de l'odeur. Mr. Bayle passe légèrement sur les qualitez qui regardent la vûë & l'ouïe, parce qu'elles ne servent presque de rien pour connoître les proprieté des corps mixtes , la même couleur se pouvant trouver en des mixtes de différente nature.

DIVERS TRAITÉZ DE
*Controverse dediez à Madame de
Maintenon par Mr. l'Abbé de Cor-
demoy. A Paris chez Cristophle
Remy ruë Saint Jacques , au
Grand Saint Remy 1701. in 12.
pagg. 440.*

Monsieur l'Abbé de Corde-
moy, qui depuis plusieurs an-
nées est chargé de continuer l'Hi-
stoire de France commencée par feu
Mr. de Cordemoy son pere, a été
souvent obligé de l'interrompre par
les ordres du Roy, pour travailler
à l'instruction de ceux qui se sont
nouvellement réunis à l'Eglise Ca-
tholique. C'est ce qui lui a donné
occasion de composer en divers
temps les petits Traitez de Con-
troverse qui sont contenus dans ce
volume. Ils sont solides, bien écrits,
faciles à entendre, & ne sçauroient
manquer d'être très-utiles à ceux
qui cherchent sincerement à con-
noître la verité. Le premier con-
tient diverses réflexions sur l'union
des Calvinistes avec les Lutheriens.

On trouve dans le second la Conférence de Luther avec le Diable , & des Remarques sur cette Conférence. Le troisiéme & le quatriéme font deux Controverses , l'une sur l'invocation des Saints , l'autre sur l'Eucharistie.

Premier Traité.

Quoyque les Lutheriens ayent toujours regardé les Calvinistes comme des Héretiques ; ceux-ci n'ont pas laissé de faire en divers temps des tentatives pour gagner les Lutheriens , & pour se réunir avec eux. Une des plus remarquables est celle du Synode National tenu à Charenton en 1631. Voici en propres termes ce qu'on lit dans l'Article quatriéme des Actes de ce Synode.

Sur la demande faite par la Province de Bourgogne , si les Fidelles suivans la Confession d'Ausbourg pourront être reçûs à contracter mariages , & présenter des enfans au Baptême dans nos Eglises , sans abjuration precedente des opinions qu'ils tiennent , contraires

à la créance desdites Eglises.

Le Synode déclare qu'attendu que les Eglises de la Confession d'Ausbourg conviennent avec les autres Eglises Reformées ès principes & points fondamentaux de la vraie Religion, & qu'il n'y a en leur culte ni idolatrie, ni superstition; les Fidelles de ladite Confession, qui avec esprit de charité & vraiment paisible, se rangent ès assemblées publiques des Eglises Reformées de ce Royaume, & desirent leur communion, pourront, sans faire abjuration, être reçus à la sainte Cene, & contracter mariage avec les Fidelles de nôtre Confession; & presenter, en qualité de Parains, des enfans au Baptême; promettant au consistoire qu'ils neles solliciteront jamais à contrevenir soit directement, soit indirectement à la doctrine crüe & confessée en nos Eglises; mais se contenteront de les instruire ès choses dont nous convenons tous.

Il y a bien des reflexions à faire sur cet Acte. Mr. de Cordemoy en fait trois qui sont importantes.

Premiere réflexion. Cet Acte prouve que les Ministres qui ont assisté au

Synode de Charenton étoient convaincus que Calvin & ses premiers disciples ont été de mauvaise foy , ou ont ignoré les points fondamentaux de la Religion. Car ces Ministres n'ignoroient pas ce que Calvin , du Moulin , & plusieurs des premiers Reformateurs assurent que le dogme de la presence réelle est *une erreur damnable ; que c'est la premiere de toutes les Heresies & le renversement de toute la Foy Chrétienne.* Ils n'ignoroient pas non plus que les Eglises de la Confession d'Ausbourg ont toujours tenu la presence réelle du corps de Jesus-Christ dans l'Eucharistie.

Seconde reflexion. Les Calvinistes croient que l'Epître aux Hébreux , celle de Saint Jacques , la seconde de Saint Pierre , la seconde & la troisième de Saint Jean , celle de Saint Jude & l'Apocalypse sont des livres Canoniques : les Lutheriens mettent tous ces livres au nombre des Apocryphes. Les Calvinistes croient que le Baptême n'est pas nécessaire au salut ; que c'est une hypocrisie perverse de prier Dieu dans

une langue que le peuple n'entend pas : qu'on doit abolir la Messe & les Fêtes : qu'on ne peut garder aucune image dans les Temples : que le Corps de Jesus-Christ n'est point present dans l'Eucharistie. Les Lutheriens croient tout le contraire : ils regardent pour cela les Calvinistes comme des Hérétiques , & les excommunient. Cependant les Ministres assemblez à Charenton ont reçu à leur communion ces mêmes Lutheriens, sans leur faire faire abjuration. Ces Ministres étoient donc persuadés qu'on pouvoit en conscience avoir sur plusieurs points très-importans une créance contraire à la leur , & qu'on ne doit point faire faire d'abjuration à ceux qui les ont excommuniez & regardez comme des Herétiques.

Troisième reflexion. Si au jugement des Ministres assemblez à Charenton , la difference qu'il y a entre eux & les Lutheriens n'est pas un sujet de séparation ; comment prouveront-ils que les Calvinistes ont dû se separer de l'Eglise Romaine ? Peuvent-ils dire que parmi
les

les dogmes pour lesquels ils s'en sont separez , il y en ait de plus essentiels à la Religion que ceux qui les distinguent d'avec les Luthériens ?

Second Traité.

Luther dans son livre *de la Messe privée & de l'Onction des Prêtres*, raconte que s'étant une fois éveillé sur le minuit, Satan lui apparut : & qu'après l'avoir salué honorablement sous le titre de Docteur très-éclairé. *Luthere Doctor perdocte* , il commença à disputer contre luy. Le Demon vouloit prouver que les Prêtres ne doivent point celebrer de Messes privées, & que l'Onction qu'ils ont reçûe de l'Evêque est prophane & n'a rien de Saint. Un autre que Luther auroit été effrayé à la vûe du Demon , & se seroit fait un scrupule de s'exposer au danger d'être seduit par le Prince des tenebres en conferant avec lui. Mais le Reformateur, sans s'étonner, écouta Satan , il entra en conference avec lui , il trouva les sentimens raison-

Nov. Decemb. 1701.

D

nables, il jugea que le pere du mensonge lui enseignoit la verité. Et afin que ses disciples ne pûssent ignorer à qui il étoient redevables de la doctrine qu'il leur prêchoit, il fit lui-même imprimer la Relation de cette Conference. C'est cette Relation que Mr. l'Abbé de Cordemoy a traduite en François; jugeant bien que ceux qui sont convertis de nouveau ne pouvoient manquer d'être par-là confirmés dans la créance de l'Eglise Catholique.

Il paroît d'abord incroyable que Luther ait osé avouer qu'il n'a entrepris de reformer l'Eglise que sur les leçons que Satan lui avoit faites. Cependant le fait est incontestable. La Relation dont nous parlons est constamment de Luther : elle a été imprimée pendant sa vie : & les Ministres Calvinistes, aussi bien que les Lutheriens, conviennent qu'elle est de lui. Ce qui est de surprenant, c'est que malgré cela ces Messieurs ne laissent pas de regarder Luther comme leur maître, & de l'écouter sur les choses mêmes qu'il dit n'avoir apprises que du Demon.

Troisième Traitté.

Mr. de Cordemoy commence son troisiéme Traitté sur l'invocation & l'intercession des Saints, par expliquer le sens de ces termes, *Nous invoquons les Saints, les Saints intercedent pour nous.* Nous les invoquons lorsque nous les prions de demander à Dieu pour nous les choses qui nous sont nécessaires. Ils intercedent pour nous, lorsqu'ils demandent à Dieu quelque chose en nôtre faveur. Les premiers Ministres, dans la Confession de Foy qu'ils presenterent au Colloque de Poissy, assurent dans l'Article 24. *que tout ce qu'on a imaginé de l'intercession des Saints n'est qu'abus & fallace de Satan.* Depuis ce temps-là ces Messieurs se sont corrigez, & ont avoué que les Saints prient pour nous dans le Ciel. Matthieu Bochart Ministre d'Alençon trouve mauvais que Bellarmin ait entrepris de prouver cette verité. *Bellarmin, dit-il, prouve que les Saints prient pour nous : mais ce n'est pas là nôtre question.* Pierre du Mou-

lin fait la même plainte du Pere Arnoux Jesuite. *Le sieur Arnoux veut prouver que les Saints prient pour nous au Ciel ; ce qui n'est point en controverse.*

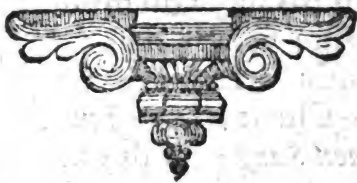
Ce n'est donc plus que l'Invocation des Saints qui fait de la peine aux Calvinistes. Mais ce dogme ne leur fait de la peine, que parce qu'ils le prennent mal, & qu'ils nous attribuent ce que nous ne disons pas. Il n'y a que Dieu que nous prions de nous donner les biens, ou de nous delivrer des maux. Pour les Saints, nous les prions seulement de nous obtenir de Dieu les choses dont nous avons besoin ; & de nous les obtenir par Jesus-Christ, qui seul est nôtre Sauveur & nôtre Redempteur. L'invocation des Saints expliquée de la sorte est, tres-ancienne dans l'Eglise, de l'aveu même des Ministres. Ils reconnoissent qu'elle étoit en usage dès le quatrième & le cinquième siecle ; & ils ne peuvent pas disconvenir que dès le temps de S. Jerôme on ne regardât comme heretiques ceux qui osoient contredire cette verité. Mais

ce qu'il y a de plus fâcheux pour eux, c'est qu'ils ne peuvent pas prouver que cet usage ait été introduit au quatrième siècle. On leur montre au contraire que les Peres du quatrième siècle, en invoquant les Saints, n'ont fait que suivre la Tradition des siècles qui avoient précédé.

Quatrième Traité.

Ce Traité est sur l'Eucharistie. Mr. de Cordemoy y expose d'abord la creance de l'Eglise touchant ce Mystere. Il établit ensuite par l'autorité des Peres les principaux articles de cette creance. Il fait voir que les Peres ont enseigné qu'il ne falloit pas juger du mystere de l'Eucharistie par les sens ; & qu'ils ont entendu à la lettre ces paroles de Jesus-Christ, *Cecy est mon Corps, Cecy est mon Sang* : qu'ils ont crû qu'en vertu des mêmes paroles le pain & le vin sont changez au Corps & au Sang de Jesus-Christ : qu'on avoit dans l'ancienne Eglise un tres-grand soin qu'il ne tombât à terre

aucune parcelle de l'Eucharistie, qu'on y étoit persuadé que le même Corps de Jesus-Christ qui est au Ciel, est sur les Autels où l'on consacre; qu'il est tout entier dans chaque partie de l'Eucharistie. Mr. de Cordemoy montre aussi que les Peres ont adoré Jesus-Christ dans l'Eucharistie, & qu'ils y ont reconnu un veritable sacrifice. Enfin il rapporte quelques miracles qui confirment la presence réelle. Ces miracles sont tirez de S. Cyprien, de S. Optat, & de quelques autres anciens Ecrivains, qui racontent des choses qu'ils ont veuës, & dont ils ont été témoins.



AN ARGUMENT PROVING
that according the covenant
&c. C'est à dire , *Argument qui
prouve que selon le contract de la
vie éternelle revelé dans l'Ecriture ,
l'homme peut être transferé à cette
vie éternelle sans passer par la mort ,
quoyque la nature humaine de Jesus-
Christ n'ait pû jouir de ce privilege .
..... Nec vanis credite verbis .
Aspicite , en ! faciatque fidem
conspectus...*

1700. in 8° pagg. 106.

IL y a eu en divers temps des He-
retiques & des Impies qui ont nié
la vie éternelle & la resurrection des
morts : mais on n'en avoit point en-
core vû qui eussent revoqué en
doute la necessité où tous les hom-
mes sont de mourir. L'Auteur du
livre Anglois, dont on donne icy
l'extrait, est le premier qui se soit
avisé de dire que l'homme peut ar-
river à la vie éternelle sans passer
par la mort ; & qui ait entrepris de
prouver un tel Paradoxe. Selon lui,
Jesus-Christ en promettant à ses dis-
ciples la vie éternelle, ne s'est pas

D. iiii

seulement engagé à les mettre après cette vie passagere en possession du souverain bonheur, mais encore, à les préserver de la mort temporelle. A la verité les Apôtres n'ont jamais compris cette promesse de leur maître; ils n'ont jamais esperé d'être exempts de la mort; & ils y ont effectivement été sujets; mais c'est que leur foy n'a pas été parfaite. Ils devoient croire que Jesus-Christ en mourant a détruit l'Empire de la mort; & qu'il les a eux-mêmes délivrez de la necessité de mourir. Cette proposition est le sujet de tout le livre.

Avant que de la prouver l'Auteur se fait la même objection que les Juifs firent autrefois au Sauveur. Abraham est mort; les Prophetes sont morts; & qui croyez-vous être? Il est vrai, repond-il en badinant, que la coûtume de mourir est bien enracinée dans le monde; & qu'il semble qu'elle y a prevalu. Mais la coûtume, reprend-il aussitôt, est un argument dont les gens sages ne doivent jamais se servir. La vie ou la mort d'un homme ne peut être la

cause de la vie ou de la mort d'un autre homme. Abraham est mort, il est vrai ; les Prophetes sont morts : que s'ensuit-il de là ? Abraham est mort accablé de vieillesse : les Prophetes ont esté tuez pour la plupart : faut-il pour cela que je meure de la même maniere ? Dieu répandit des benedictions sur Abraham ; il donna aux Prophetes le don des miracles : pourquoi voulez-vous que je participe à leur mort plutôt qu'aux biens qu'ils ont reçûs de Dieu ? Mais dira-t'on , la coûtume de mourir ne s'est pas introduite dans le monde sans raison. Il est vrai, répond l'Auteur anonyme : mais cette raison a cessé, & c'est ici qu'il paroît prendre la chose plus serieusement.

La Religion du monde, dit-il sans declarer si cette Religion du monde est la sienne, consiste à croire que l'homme y vient pour mourir. On croit de plus que cela n'étoit pas ainsi dès le commencement ; qu'Adam avoit d'abord été créé pour la vie, & qu'il n'a été condamné à la mort que pour sa desobéissance : que ses descendans sont aussi bien que

luy compris dans cette terrible sentence , *qua die manducaveris morte morieris*. Voilà ce qu'on enseigne aux Chrétiens sur la maniere dont la mort s'est introduite dans le monde. On leur apprend encore , continuë nôtre Auteur , que Jesus-Christ même n'a pas été à couvert de cet arrest severe prononcé contre tous les hommes : qu'ayant été fils de Marie par la nature, & fils de Joseph selon la loy , il a dû être comme les autres sujet à la mort, & qu'il a été coupable aussi bien qu'eux : que c'est pour cela qu'il a été baptisé dans son sang : mais que par ce baptême de sang il a satisfait pour tous les hommes, & les a remis dans la glorieuse liberté des enfans de Dieu.

On voit assez par cette exposition que l'Auteur n'est pas bien instruit de la créance du commun des Chrétiens , & qu'il leur attribué des erreurs qu'ils detestent. C'est cependant sur cet exposé qu'il fonde tout son argument , que voicy réduit en peu de mots.

La necessité de mourir ne vient

que de la faute de nôtre premier pere : Cette faute a été réparée par Jesus-Christ : donc la necessité de mourir ne subsiste plus.

Cet Argument ne peut avoir de force que contre ceux qui croiroient que la desobeïssance d'Adam ne nous a point causé d'autre mal que la mort du corps. Mais comme tous les Fidelles font profession de croire qu'à-cause du peché originel nous naissons tous enfans de colere , ennemis de Dieu , & coupables de la damnation éternelle : & comme d'ailleurs il est évident que cette mort éternelle de l'ame est un mal infiniment plus grand que la mort du corps ; on ne peut pas pretendre , ainsi que fait nôtre Auteur , que nous tombions en contradiction, lorsque nous disons que le Sauveur du monde , en réparant la faute du premier homme, ne nous a point pour cela exemptez de la necessité de mourir ; mais qu'il a réparé cette faute en nous délivrant du peché & de la damnation éternelle , & nous mettant en état de faire servir la mort même du corps

à l'aquisition du souverain bien & du salut éternel. Le raisonnement de l'Anonyme Anglois n'a donc aucune solidité. Cependant il lui a paru si convaincant , qu'il défie tous les Theologiens & les Logiciens les plus subtils d'y donner aucune reponse. Il vient ensuite aux objections ; & il s'en propose deux ou trois.

S'il est vrai , dit-il , que la nécessité de mourir soit détruite ; d'où vient donc que la mort regne encore dans le monde , & qu'elle n'épargne personne : c'est répond-il , qu'on ne sçait pas le chemin de la vie ; qu'on manque de foy ; & qu'on craint la mort. Là-dessus il avoué de bonne foy que , malgré l'évidence prétendue de ses argumens , il ne laisse pas luy-même de chanceler dans sa foy : mais cela vient , dit-il , de ce que je ne me suis pas encore rendu ces argumens assez familiers.

Mais , ajoute l'auteur , comment expliquer ce que l'on dit ordinairement , que la mort conduit à la vie ? Il répond que cela ne doit

s'entendre que de la mort de Jesus-Christ. Ceux qui meurent, poursuit-il, ne pourront-ils donc pas arriver à la vie éternelle ? Ils le pourront sans doute, repond-il, après la resurrection : mais cette voye est bien moins parfaite que celle de la translocation. Elie qui avoit une foy parfaite est arrivé à la vie éternelle sans passer par la mort. Saint Paul est mort, parceque sa foy n'étoit pas encore parfaite : lorsqu'il sera ressuscité sa foy croîtra, & il vivra éternellement.

L'Auteur s'oppose en 2. lieu l'autorité de tous les hommes qui pensent autrement que lui : mais il tourne cet argument contre les Protestans, & leur dit que si l'on est obligé de se soumettre à la multitude & au plus grand nombre des Docteurs, ils devroient tous se faire Catholiques.

Enfin ils'adresse à tous les Chrétiens, & leur parle de la sorte. Je “ vous demande donc, à vous qui “ admettez une Religion revelée, “ je vous demande quel est le sommaire de vôtre foi ? Croyez vous “

» en Dieu & en son Fils Jesus-Christ?
» Oüi sans doute. Fort bien , mais
» encore que croyez-vous de Jesus-
» Christ ? Je croy qu'il est nôtre
» Sauveur. Mais de quoy vous sau-
» vera - t'il ? Du peché. Mais quel
» mal vous peut faire le peché ? Il
» nous causera la mort. (Il devoit
» ajoûter & la damnation eternal-
» le.) Le Sauveur vous delivre
» donc de la mort ? Non , il nous
» delivrera seulement , du peché
» (il devoit encore dire , & de la
» damnation éternelle , qui en est la
» principale peine.) Il fait donc à
» vôtre égard , conclut l'Auteur, ce
» que feroit un Juge qui pardonne-
» roit au coupable son crime , & qui
» en même temps donneroit les or-
» dres pour le faire pendre.

Conclusion frivole ! qui , bien loin d'être une suite de la doctrine commune des Chrétiens , y est diametralement opposée. Cependant l'Auteur se recrie encore icy ; il en appelle à tous les hommes de bon sens ; il demande si ce n'est pas là se moquer de la Religion : & il conclut par dire que la doctrine

que les Chrétiens croient communément ne sçauroit subsister si l'on n'y veut pas joindre son nouveau paradoxe.

Le Lecteur doit juger par l'extrait qu'on vient de faire , que le dessein de l'Anonyme Anglois est plus sérieux , que quelques gens ne se sont imaginé. Car cet Auteur n'est pas assez extravagant pour croire qu'effectivement il ne mourra point. C'est ce qu'il a fait semblant de vouloir prouver : mais il ne s'est servi de ce détour , que parcequ'il n'a osé déclarer trop ouvertement son but principal.

C'est un homme sans religion , un impie, qui a prétendu prouver deux choses. 1. Que les Chrétiens tombent dans une ridicule contradiction , en croyant la faute d'Adam réparée , quoiqu'ils soient encore sujets à la mort, qui est une des peines imposées pour cette faute. 2. Que Jesus - Christ nous a trompez en nous faisant espérer faussement l'exemption de la mort du corps.

L'impiété de cet Auteur paroît

1°. En ce que selon lui , ni les premiers Chrétiens, ni saint Paul , ni les autres Apôtres n'ont pas eû la foy parfaite , & n'ont pas compris les promesses de Jesus-Christ. 2. En ce qu'il appelle la Religion Chrétienne la *Religion du monde* , sans neanmoins dire que c'est la sienne. 3. En ce qu'il semble se distinguer de ceux qui tiennent une Religion revelée.

Mais il ne se fait nulle part si bien connoître qu'à la fin de son livre. Il y declare nettement que s'il meurt, il ne mourra d'aucune Religion : & que s'il n'est pas vrai que Jesus-Christ ait delivré les hommes de la nécessité de mourir , il ne comprend plus aucun des articles que la Religion Chrétienne nous oblige de croire. C'est par ce nouvel article qu'il ajoute à tous les autres, qu'il veut qu'on juge de la verité de tout le reste : c'est-là le sens qu'on est en droit, après ce que nous venons de voir , de donner aux paroles que l'Auteur a mises à la tête de son écrit :

Je ne suis point Chrétien, mais je suis homme.

— *Nec vanis credite verbis.*

Aspicite, en! faciatque fidem conspectus....

Les gens de bien gemissent, lorsqu'ils font reflexion que dans un païs Chrétien, comme l'Angleterre, & qu'on appelloit autrefois le païs des Saints, l'impiété & l'irreligion se déclarent si hardiment. D'un autre côté tous ceux qui aiment sincèrement le Christianisme, doivent bien se confirmer dans leur Foy, voyant les profanes réduits à ne l'attaquer que par ces détours pleins de déguisement & de mauvaise foy, par des sophismes & des raisonnemens si pitoyables. Les Catholiques en particulier ont sujet de se consoler, lors qu'on leur fait remarquer que c'est au milieu des Societez Protestantes que naissent de semblables monstres, par la funeste liberté qu'elles donnent à chacun d'expliquer ainsi l'Ecriture à sa fantaisie, sans qu'elles soient en état de s'y opposer suivant leurs principes.

LA RHETORIQUE OU L'ART
de parler. Par le R. P. Bernard l'A-
my Prêtre de l'Oratoire. Quatrième
édition revue & augmentée. A Pa-
ris chez Florentin de l'Aune, rue
S. Jacques, à l'Empereur & au
Lion d'or. 1701. pagg. 441.

ON voit par le titre même de ce
livre, que l'Auteur y prend dans
un sens différent de l'ordinaire la
Rhetorique & l'*Art de parler*. L'usage
de toutes les Langues a déterminé le
premier de ces deux mots à ne signi-
fier que l'*Art de persuader*, non par
de simples raisonnemens comme fait
la Dialectique, mais par tout ce qui
peut servir à rendre un discours ca-
pable de gagner l'esprit & le cœur :
& l'on a nommé *Rheteurs* ceux qui
faisoient profession d'enseigner cet
Art.

D'un autre côté par ce mot *Art*
de bien parler on n'entend selon l'u-
sage commun que la Grammaire, &
c'en est la définition, *Ars rectè loquen-
di rectèque scribendi*. A le prendre de

la sorte ce sont deux Arts distinguez que l'Art de parler & l'Art de persuader ; puisqu'on peut & persuader sans parler bien , & parler fort bien sans persuader.

Mais le P. l'Amy s'attachant, comme il paroît, à l'etymologie du nom de Rhetorique dont la racine signifie en Grec *dire* ou *parler*, prend pour une même chose l'Art de parler & la Rhetorique ; ou ne les distingue que comme le tout & la partie. Il ne se contente pas même de regarder la parole en tant qu'elle est soumise aux règles de l'Art : il la regarde en Physicien , il en explique la nature , les causes efficientes , & les propriétés. Par là il s'est ouvert un grand champ , pour faire part au public d'un grand nombre de remarques physiques , morales , historiques , critiques sur la parole , sur les sons qui la composent , sur les lettres qui les expriment , sur le caractère propre de diverses langues , &c. Tout cela est mêlé d'un grand nombre de reflexions ingénieuses & exprimé d'une manière à faire plaisir au Lecteur.

„ Ce n'est pas seulement, dit le
„ P. Lamy, une nouvelle édition,
„ mais un Ouvrage tout nouveau
„ que je publie. J'ay refondu l'an-
„ cien, je l'ay retouché par tout,
„ augmenté de nouvelles reflexions,
„ d'exemples. Depuis l'édition pre-
„ cedente qui étoit la troisiéme, il
„ a paru plusieurs excellens livres
„ dont j'ay profité... Mon Ouvrage
„ ne regarde pas seulement les Ora-
„ rateurs, mais generalement tous
„ ceux qui parlent & qui écrivent;
„ les Poètes, les Historiens, les Phi-
„ losophes, les Théologiens. Quoi-
„ que j'écrive en François, j'espere
„ que mon travail sera utile pour
„ toutes les langues... Cet Ouvrage
„ sera utile aux jeunes gens qu'il
„ faut accoutumer d'aimer la veri-
„ té, de consulter la raison pour
„ penser & agir selon sa lumiere.
„ Les raisonnemens que je fais ne
„ sont point abstraits. J'ay tâché de
„ conduire l'esprit à la connoissance
„ de l'Art que j'enseigne, par une
„ suite de raisonnemens faciles: ce
„ que les maîtres ne font point avec
„ assez de soin.

La Rhétorique du P. Lamy est divisée en cinq livres. Dans le premier on explique comment se forme la parole. Dans le second l'on traite des figures. Dans le troisième de l'arrangement des mots; du style dans le quatrième. On donne dans le cinquième des regles pour persuader.

Le premier livre commence par une description de la maniere dont se forme la parole. La Trachée-artere où l'*apre artère*, qui vient des poumons & répond aux racines de la langue, est comme un tuyau d'orgue. Les poumons servent de soufflets; car en s'étendant ils attirent l'air, & ils le repoussent en se resserrant. La partie de la Trachée-artere qui est proche de la racine de la langue s'appelle le larinx: il est entouré de cartilages & de muscles qui servent à l'ouvrir & à le fermer: c'est là que se forme le son de la voix. Quand l'ouverture du larinx est étroite, l'air sortant avec violence le froisse & reçoit un tremoussement ou une certaine agitation qui fait le son de la voix, mais qui n'est

point encore articulé. Cette voix est reçûë dans la bouche où la langue la modifie, & lui donne diverses formes selon qu'elle la pousse, ou contre les dents, ou contre le palais; qu'elle l'arrête ou la laisse couler; que la bouche est plus ou moins ouverte &c.

Les hommes ont marqué chacune de ces modifications particulières par une lettre ou caractère: ces lettres sont appellées les élémens du langage. L'union de deux ou de trois lettres fait une syllabe: une ou plusieurs syllabes font un mot. Les hommes auroient pû marquer ce qu'ils pensent par des gestes, & par d'autres signes; car les muets du Grand Seigneur se parlent & s'entendent, même dans la plus obscure nuit, s'entretenant de différentes manieres.

Chap. 2. Puisque les paroles sont des signes qui representent les choses qui se passent dans l'esprit, elles sont comme une peinture de nos pensées. La langue est le pinceau qui trace cette peinture, & les mots sont les couleurs. Ainsi, comme les

peintres ne couchent leurs couleurs qu'après qu'ils ont formé dans leur esprit l'image de ce qu'ils veulent représenter sur de la toile ; il faut avant que de parler , former en nous-mêmes une image réglée des choses que nous voulons peindre par nos paroles.

Avant que de faire un discours il faut bien méditer son sujet ; & après avoir ramassé avec soin les choses qui le regardent , il faut les resserrer , leur donner de justes bornes , & faisant un choix sévère de ce qui est absolument nécessaire , rejeter ce qui est superflu. Il faut chercher sur tout de ces traits qui tiennent lieu de plusieurs choses , & qui donnent beaucoup à penser. C'est ainsi que fit Timanthe ce fameux peintre de l'antiquité , pour représenter sur une petite table la grandeur prodigieuse d'un Geant. Il le peignit couché par terre , dormant au milieu d'une troupe de Satyres qui se joüoient autour de lui. L'un mesuroit sa tête , un autre appliquoit son Thyrsé au pouce du Geant : & Timanthe fit sentir par

cette invention ingenieuse quelle étoit la grandeur de ce corps dont les plus petites parties étoient mesurées avec le Thyrsé d'un Satyre.

Chap. 3. La perfection de l'art de parler consiste à représenter avec jugement l'image qu'on s'est formée dans l'esprit. L'ordre & la beauté sont presque la même chose. Un discours est beau, lorsque tous les termes dont il est composé donnent des idées si justes des choses, qu'on les voit telles qu'elles sont, & qu'on sent pour elles toutes les affections que sent celui qui parle : mais pour cela il faut un discernement bien exquis dans l'Orateur. C'est le jugement qui plaît en lui, quand il ne fait rien qu'avec raison dans le choix & dans l'arrangement des mots. Bien qu'un Auteur ne représente que des bagatelles, s'il en fait une peinture exacte, & qu'il ne dise que ce qu'il faut, on a du plaisir à l'entendre.

Chap. 4. Comme on ne peut achever un tableau avec une seule couleur, il est impossible de marquer

quer ce qui se passe dans nôtre esprit avec des mots qui soient tous d'un même ordre. L'Autheur demande ici comment les hommes formeroient leur langage , si étant nez séparément, ils se rencontroient ensuite dans un même lieu. On ne peut dire précisément , ajoute le P. Lamy , quels sons ils choisiroient pour signifier chaque chose. Car il n'y a point de langage naturel : & c'est une fable que ce qu'Herodote rapporte, ou si c'est une histoire, on n'en peut rien conclure. Il dit qu'un Roy d'Egypte ayant fait nourrir deux enfans par des chèvres dans une maison séparée , au bout de deux ans ces enfans, tendant la main à celui qui vint les voir le premier, lui dirent *beccos*, qui chez les Phrygiens signifioit du pain : d'où le Roy d'Egypte conclut que le langage des Phrygiens étoit le langage naturel. Ce Roy raisonnoit mal : car il y a de l'apparence que ces enfans imitoient seulement le cri des chèvres qui les avoient allaités, auquel le mot *beccos* ressembloit par hazard.

Nov. Decemb. 1701.

E

Platon veut qu'on choisisse les noms qui expriment veritablement la nature des choses ; mais la question est si les premiers noms d'une langue expriment naturellement ce qu'ils signifient. Ainsi donc le plus sage ou le plus autorisé des nouveaux hommes que l'on a supposé se rencontrer, prononceroit par exemple ce mot *Soleil* en regardant cet astre, & les autres l'imiteroient.

Chap. 5. Si ces hommes pouvoient se faire un langage ; ils pourroient aussi trouver des caracteres pour écrire. Mais comme on peut choisir quelque son que ce soit pour être le signe de ses pensées, on peut aussi marquer ce son par tel signe qu'on veut, & cela fort differemment. La maniere dont nous écrivons, qui consiste dans les differens arrangemens d'un petit nombre de lettres, est une invention admirable que les premiers Patriarches nous ont transmise. Les Chinois qui ont besoin de quatre-vingt mille caracteres, à proprement parler ne sçavent pas écrire. Le P. Lamy croit que les Hébreux, jusqu'au

cinquième siècle après la naissance de Jesus-Christ, n'avoient point de voyelles ; & que Dieu le vouloit ainsi, afin que si les livres de l'Ecriture venoient à tomber entre les mains des nations étrangères, ils ne fussent point entendus. L'Auteur ne dit pas surquoi fondé il donne à Dieu cette intention.

Autrefois on ne separoit point les mots par des points, des virgules, des accents &c. La maniere de ranger les caracteres est encore aujourd'hui differente. Les Chinois les rangent de haut en bas sur une ligne perpendiculaire. Les Hebreux, les Caldéens, les Syriens, les Arabes écrivent de la droite à la gauche ; les Grecs les Latins &c. de la gauche à la droite.

Chap. 6. Les nouveaux hommes du P. Lamy formeroient les trois operations de l'ame ; & par consequent ils inventeroient des mots de differents ordres pour signifier leurs pensées. Les choses qui se ressembloient auroient des noms qui se ressembleroient aussi en quelque maniere. Peut-être ces nouveaux hom-

mes ne composeroient leurs termes que d'une seule syllabe comme font les Chinois.

Chap. 7. L'Auteur laisse pour un moment ses hommes supposez & il considere ce que font les hommes veritables. Selon que les peuples ont fait plus d'attention aux choses, leurs termes ont des idées plus distinctes, & ils sont en plus grand nombre. La facilité & la douceur de la prononciation demande un grand nombre de termes, pour choisir ceux dont le concours soit moins rude.

Chap. 8. Les mots qui signifient les objets de nos pensées sont appelez noms. Les uns signifient la substance de l'être; on les nomme *substantifs*. Les autres expriment la maniere de l'être; & on les nomme *adjectifs*. Les articles determinent la signification des mots. Le P. Lamy traite ici brievement des verbes, des modes, des adverbes, des cas, des particules, des prépositions &c. & il donne de tout cela des notions fort justes & fort nettes.

Chap. 10. Il ne sçait pas si ces nou-

veaux hommes se serviroient d'un si grand nombre de déclinaisons & de conjugaisons que nous. Ils auroient peut-être une maniere de parler moins delicate, mais plus simple. Les Tártares Mogols n'ont qu'une conjugaison, & deux temps, le passé, & l'avenir, qu'ils distinguent par deux particules. *Ba* est la marque du passé, & *Mou* celle du futur. *Kou* est la marque de l'infinitif & du gérondif; la marque de l'imperatif est *B*. celle du participe adjectif est *Gi*. Le singulier & le pluriel tant de la premiere personne, que de la seconde & de la troisieme, ne sont distinguez que par les pronoms qu'on joint aux verbes. Les noms n'ont point d'autres changements dans leur déclinaison que celui qui marque la difference du singulier au pluriel : *Mouri* un cheval, *Mourit* les chevaux. Les comparatifs se forment en ajoutant la particule *Toutta*. *Ni* signifie *mien*, *Nanai*, signifie *rien*, *Teanai* signifie *sien*. Les noms des ouvriers se terminent en *gi* : les diminutifs se forment en ajoutant *gane*. En moins d'une heure on peut

rient sont fort prompts. Il ne faut être ni diffus, ni sec. Il y a des gens qui ne représentent que comme la carcasse des choses; d'autres lassent par la trop grande multitude de leurs paroles.

Chap. 13. En François on exprime les choses dans la suite où l'esprit les pense; & de là vient que nôtre langue est très-propre pour les sciences. L'Auteur doute pourtant si c'est là une vertu de nôtre langue, ou plutôt une nécessité & une indigence. Si nous avions des cas différens comme les Latins, nous pourrions transposer nos mots, sans rendre nôtre discours obscur. Dans le Latin les choses sont beaucoup plus liées que dans le François; & les phrases y sont aussi plus coulantes & plus harmonieuses.

Le P. Lamy traite ensuite de l'origine des langues, & il refute d'abord Diodore de Sicile, qui croit que les hommes étant sortis de la terre, comme les autres insectes, s'accoutumèrent peu à peu à former des paroles. Les monumens les plus incontestables de l'antiquité prou-

vent certainement selon lui que Dieu apprit la langue Hebraïque au premier homme. Les autres hommes s'en servirent , jusqu'à la confusion qui survint dans le langage de ceux qui bâtirent la tour de Babel : & il est arrivé depuis un grand nombre de changemens dans leurs différentes langues. Le genie , le climat, l'inclination , l'inconstance tout y contribué.

L'Auteur rapporte ici le sentiment d'un nommé *Joannes Petrus Ericus* , dont le livre a été imprimé à Venise il y a quelques années ; qui soutient qu'Adam a parlé Grec. Ses preuves sont que le premier homme en ouvrant les yeux admira le monde , & s'écria O. Quand Eve sortit de son côté il prononça *û û*. Le premier des enfans d'Adam pleura en naissant & fit entendre *ê ê ê*. Le second de ses enfans qui avoit la voix plus grêle fit entendre *ï ï ï*. Par de semblables raisonnemens Ericus prétend que le Grec nous est aussi naturel que le chant l'est aux oiseaux.

Chap. 16. 17. 18. L'usage est le

maître & l'arbitre des langues : mais il y a un bon usage, & il y en a un mauvais. L'expérience, la raison & la comparaison des expressions, sont les regles qu'il faut suivre pour trouver le bon usage. Le discours est pur, lorsque l'on suit le bon usage se servant de ce qu'il approuve, & rejetant ce qu'il condamne. Le choix des expressions riches & heureuses fait ce qu'on appelle l'élegance ; pourvû qu'on fasse appercevoir en même temps une certaine facilité qui paroît dans ces belles statuéés qu'on appelle en Latin *Elegantia signa*.

Chap. 19. La langue Hebraïque a été parfaite dès sa premiere origine, & les autres se sont perfectionnées peu à peu. Il est évident que les lettres de l'Alphabet Grec sont les mêmes que celles de l'Alphabet Hebreu. Selon Pausanias les Grecs écrivoient d'abord de droit à gauche : preuve que c'est des Hebreux qu'ils avoient appris l'écriture. Cet Auteur parle (liv. 5.) d'une statue ancienne, où le nom d'Agamemnon étoit écrit de droite à gauche.

Livr. 2. Chap. 1. Si les hommes conçoivent toutes les choses qui se présentent à leur esprit, comme elles sont en elles-mêmes, ils parleroient tous de la même manière: mais il s'en faut bien que les pensées des hommes soient semblables, & qu'ils regardent toutes choses de la même manière: les passions font juger fort différemment. Ainsi le secret de la Rhetorique, dont la fin est de persuader, consiste à faire paroître aux autres les choses telles qu'elles nous paroissent. Car si nous en faisons une vive image, semblable à celle que nous avons dans l'esprit, ceux qui la verront, auront les mêmes idées que nous, & concevront les mêmes mouvemens.

Chap. 2. La fécondité de l'esprit pour penser est si grande, qu'il trouve stériles les langues les plus fécondes. On est donc obligé pour exprimer mille choses d'user de termes que l'usage a appliquez à d'autres sujets: & ces mots qu'on transporte de la chose qu'ils signifient proprement, à une autre qu'ils ne signifient qu'indirectement, sont appellez Tropes.

Le P. l'Amy donne en cet endroit des exemples des Tropes les plus considerables : tels que sont la Metonymie, la Synecdoche, l'Antonomasie, la Metaphore, l'Allegorie, la Litote, l'Hyperbole, l'Ironie, la Catachrese.

Chap. 4. 5. 6. Il montre ensuite que les Tropes doivent estre clairs & proportionnez à l'idée qu'on doit donner ; moyennant quoy ils sont très-utiles.

Outre les expressions étrangères que l'art fournit pour être les signes des mouvemens de nôtre volonté & de nos pensées, les passions ont des caracteres particuliers avec lesquels elles se peignent dans le discours. Elles grossissent les objets, elles les diminuent, elles animent, elles rendent languissant &c. Le discours répond à l'état où est l'ame, & il ne peut alors être égal : il est entrecoupé d'interrogations, d'exclamations : il est interrompu par des digressions &c. Ces tours sont les figures que les Rheteurs définissent, *des manieres de parler éloignées de celles qui sont naturelles & ordinaires*, c'est-à-dire différentes de

Celles qu'on employe quand on parle sans émotion.

Chap. 8. 9. Les figures sont nécessaires pour faire parler une personne passionnée, pour toucher : parce que ce sont les armes que la nature donne à l'esprit pour se défendre. L'Auteur donne ici des exemples des principales figures.

Chap. 10. 11. 12. Le P. l'Amy croit que le nombre des figures est infini. Pour expliquer comment les figures sont les armes de l'esprit, il fait le parallele d'un soldat qui combat, & d'un Orateur qui parle. Les figures rendent l'Auditeur attentif, elles développent les veritez obscures, elles excitent les passions. Nôtre Auteur en finissant son second livre parle contre ces Declamateurs qui font un usage puerile & outré des figures.

Le troisiéme Livre commence par une description de la maniere dont se forme la parole ; & l'Auteur admire la construction de la bouche, par laquelle nous faisons ce qu'on ne pourroit faire avec un million de machines. La teste parlante d'Albert le Grand n'a été qu'une illusion :

parties, on se repose un peu à la fin de chaque membre: mais ce repos n'empêche pas qu'on ne s'apperçoive fort bien qu'on a dessein d'aller plus loin, jusqu'à ce qu'on ait achevé la sentence. C'est dans la juste mesure des intervalles où le sens finit, qu'il paroît si un homme sçait écrire. C'est le fin de l'art de sçavoir couper les sens à propos, & de les exprimer dans une juste étendue.

Cap. 10. Dans les langues vivantes dit le P. l'Amy, on s'arreste également sur toutes les syllabes: dans les langues mortes les voyelles sont distinguées entre elles par la quantité du temps de leur prononciation. Les unes sont appellées *longues*, parcequ'elles ne se prononcent que dans une espace de temps considerable; & les autres sont appellées *breves* par la raison contraire. Nous ne sçavons plus prononcer le Grec & le Latin; car qui de nous comprend ce que dit Saint Augustin, que si en lisant ce vers de Virgile:

Arma virumque cano Troja qui primus ab oris,

Quelqu'un prononçoit *primis* pour

primus, la syllabe *is* étant longue & la syllabe *us* brève, il troubleroit toute l'harmonie de ce vers.

Ch. 11. 12. 13. Le P. l'Amy entre ici dans le détail des mesures ou des pieds dont les Grecs & les Latins composent leurs vers.

Chap. 14. Dans le commencement la Poësie étoit une musique. Cette musique n'avoit pas besoin de notes; les longues & les breves en tenoient lieu. La Poësie des Grecs n'étoit d'abord qu'une prose rimée. Les vers des Perses, des Tartares, des Chinois, des Arabes & des Africains ne sont encore aujourd'hui rien autre chose. Le P. l'Amy croit que les Pseaumes sont une véritable Poësie; qu'on y observe une cadence, des intervalles égaux, des expressions égales; laquelle égalité est rendue sensible par la repetition de mêmes syllabes ou de mêmes lettres.

Chap. 15. 16. L'artifice de la Poësie Grecque & Latine parvenue à sa perfection & mesurée par les longues & par les breves, est si particulier à ces deux langues, qu'aucune autre n'a rien de semblable.

or certaines observations contri-
buent à donner de la cadence au
discours. F, exprime le vent :

.... *cum flamma furentibus Austris.*

S, reveille l'idée d'une chose qui
coule :

.... *plenos sanguine rivos.*

L, convient aux choses douces :

.... *est mollis flamma medullas.*

M, marque un bruit sourd & con-
fus *magno cum murmure montis*
Circum claustra fremunt.

Entre les voyelles les unes ont un
son élevé & les autres ont un son foi-
ble. Par le moyen des consonnes on
peut aisément rendre la cadence
douce ou rude. Quand Demos-
thene vouloit marquer la lenteur de
Philippe , il faisoit entrer plu-
sieurs particules dans son discours :
c'est une remarque d'Ulpien. Virgi-
le & Homere sont inimitables dans
l'observation de ces sortes de regles.
Comme cet extrait nous menoit un
peu trop loin , nous en avons remis
la suite au tome prochain.

SUITE DES DISSERTATIONS
De Monsieur Schupart touchant
les Carraïtes.

LA troisiéme Dissertation n'est qu'une liste imparfaite des livres que les Carraïtes ont composez. Ils sont fort rares, & l'on a beaucoup de peine à en deterrer : mais on a lieu de croire selon Mr. Schupart qu'ils en ont fait en grand nombre. Dans ces livres, outre les preuves qu'ils tirent de l'Ecriture, ils établissent leurs dogmes sur l'autorité de quelques Docteurs des plus distinguez d'entre les Juifs. Ainsi l'Auteur du livre *Chofri* s'est manifestement trompé, lorsqu'il a dit qu'on ne les a jamais vûs citer dans leurs Ouvrages les noms de ceux qui ont écrit sur la Tradition. Seldenus & Mr. Schupart font voir par des exemples incontestables qu'il n'est rien de plus faux que ce qu'a avancé ce Rabbin.

Les sçavans, & sur tout ceux qui ont du goût pour les lettres Hébraïques seront bien aises qu'on leur

donne ici le Catalogue des livres Carraïtes.

Le premier est un manuscrit in 4°. de Rabbi Aaron fils d'Elie contenant 287. pages sur les Coûtumes & les Constitutions des Carraïtes. Il est divisé en plusieurs Traitez, dont il y en a 25. plus grands, & quelques autres plus petits; lesquels comprennent le Droit Civil & Ecclesiastique des Juifs. Au reste, dit Mr. Schupart, ce Rabbin est bien différent des Traditionnaires. C'est un Philosophe habile qui ne dit rien que de bien sensé, & dans lequel il ne paroît pas le moindre vestige de ces contes ridicules dont les autres remplissent leurs livres. Il ne perd aucune occasion de critiquer les Rabbins Salomon & Aben-Ezra.

Mais ce qui fait sur tout plaisir à l'Auteur de ces Dissertations, c'est que ce Carraïte se déclare au commencement de sa Preface contre ce qu'on appelle les Traditions, & se mocque de ceux qui disent qu'elles nous découvrent le sens de la Loy. *Ceux qui tiennent ce langage se trompent grossièrement*, dit-il; parce

que le discours n'a été institué que pour faire entendre nos pensées : il n'a donc pas besoin d'interprete, à moins que la nécessité ne nous oblige de les cacher, & de parler d'une maniere obscure. Mais quelle raison auroit-on eu de prescrire des Loix dans l'Ecriture, & d'ordonner sous de grieves peines qu'on les observât, si ces Loix étoient exprimées en termes difficiles à comprendre &c. Mr. Schupart semble persuadé que ce raisonnement est invincible, & qu'on ne sçauroit douter après cela que les Articles de Foy qu'il veut que nous croyions, & les Loix du Seigneur ne soient clairement développées dans les Ecritures, sans qu'on ait besoin des Traditions ni du secours des Interpretes pour les entendre. Si cela étoit, d'où pourroient venir tant de differens sentimens touchant le veritable sens des Loix écrites & des Dogmes de Foy ? Je ne dis pas seulement entre les Catholiques & les Protestans, mais entre les Protestans eux-mêmes : non seulement entre les Docteurs particuliers, mais entre les sectes ou Eglises entieres, & cela

dans leurs Confessions de Foy, & dans les articles qu'ils regardent comme fondamentaux ? Ils s'accordent tous en ce point qu'il faut rejeter les Traditions, & s'en tenir à la seule Ecriture ; parce qu'ils veulent tous condamner l'Eglise Catholique : mais en même temps ils trouvent dans cette Ecriture prétendue si claire, dequoy se dire anatheme les uns aux autres, comme à des gens qui la contredisent faute d'en comprendre le véritable sens.

Les Carraïtes ne different point en cela des Protestans. Leurs Rabbins sont partagés sur le sens littéral des Ecritures ; & pour faire valoir chacun leurs gloses, ils sont contraints d'avoir recours aux Traditions de leurs anciens Docteurs, comme nous le verrons plus bas.

Le même Rabbin a fait un second livre qui porte pour titre, *la Couronne de la Loy*. C'est un Commentaire où l'Auteur cherche le sens de l'Ecriture dans la signification propre des mots & le génie de la langue. Mr. Schupart remarque en-
core

rôre dans la Preface de ce Rabbin un trait qu'il croit décisif contre les Traditions. Il veut que le Lecteur y fasse une singuliere attention : le voici tel qu'il est dans l'Original. *Tout ce qui est dans la Loy de precepte divin est écrit. Car comment Dieu auroit-il voulu qu'on nous communiquât de certaines choses par une Tradition orale sans l'Ecriture ; puisque les generations se succedent les unes aux autres, & que les connoissances des hommes aussi bien que les temps sont sujettes au changement ? Peut-être même qu'on oublie entierement ce qu'on n'apprend que par Tradition : au lieu qu'il est impossible que ce qui est écrit change jamais. Il faut traduire ces mots, veoulai ischschachehou, haddevarim hammésourim, & forte oblivioni dantur per Traditiones accepta : & non pas comme a fait Mr. Schupart, quam facile oblivioni dantur. Ces deux manuscrits sont de la Bibliothèque de Mr. Siber à Dresde.*

Le troisiéme livre du même Auteur est intitulé *l'Arbre de vie*. Il y traite des fondemens de la Religion, & apporte les raisons qu'a eu

Novemb. Decemb. 1701.

F

Dieu de confier sa parole aux Israélites. Il y parle de la perpétuité de la Loy de Moïse , & de la Resurrection des morts. Le Rabbin Schabtaï attribué faussement cet Ouvrage à Rabbi Aaron fils de Joseph.

Mr. Schupart met ensuite au nombre des Carraïtes Mardochée fils d'Eliczer Comptino : mais il declare à la fin de sa dernière Dissertation , qu'il s'est trompé , & que ce Rabbin est un Traditionnaire : parce qu'il assure au commencement de sa Preface que la Tradition est absolument nécessaire pour entendre le sens des preceptes , & qu'elle est l'interprete de la Loy.

Rabbi Aaron fils de Joseph a composé le Manuscrit qu'on appelle *Liber Electus*. C'est un Commentaire sur le Pentateuque , & sur les Pseaumes , dans lequel on voit évidemment que les Carraïtes ne rejettent aucun des livres de l'Ancien Testament. Rabbi Jacob fils de Ruben nous en fournit une seconde preuve : puisqu'il a donné une explication assez longue des livres de la

Loy , des Prophetes & des Hagio-graphes.

Rabbi Josia fils de Juda à fait un gros volume Philosophique sur la Genese.

Le Manteau d'Elie est l'Ouvrage de Rabbi Elie Baschitsi. C'est une explication des preceptes affirmatifs & négatifs. Il commence , dit Rabbi Schabtaï , par les nouvelles Lunes & les Embolismes , c'est-à-dire les mois intercalaires qu'il faut ajoûter de temps en temps pour reduire l'année lunaire à l'année solaire : parce que c'est là le premier point de controverse entre les Carraïtes & les Thalmudistes.

On trouve encore un livre Carraïte sans nom d'Auteur intitulé , *les Coûtumes des Carrâites* , où on apprend la difference qu'il y a entre eux & les autres sectes Juives.

Les Carraïtes se sont appliquez principalement à debrouïller ce qu'il y a d'obscur & d'embarrassé dans les loix du mariage : & Rabbi Juda Pocki entre autres s'est signalé sur cette matiere , dans un livre qu'il appelle *la Porte de Juda*.

Rabbi Josué a fait un Traité sur les degrez de proximité défendus, & deux livres de prieres.

R. Caleb Abba s'est exercé sur les degrez qui rendent les mariages incestueux, & sur d'autres choses semblables.

R. Saïd & Rabbi Levi fils de Japhet nous ont laissé un ample Manuscrit sur les preceptes de la Loy. R. Juda les a imitez dans son *Jardin de Heden*, & dans ses commentaires sur les Cantiques, qui ont pour titre, *Botrus Camphora*.

Rabbi Josué a commenté le Decalogue ou les dix commandemens de Dieu, & R. Tobie tout le Pentateuque. Le livre de ce dernier est intitulé, *Liber Thesauri desiderabilis*, ou le *Thresor precieux*.

R. Aaron fils de Joseph expose dans sa Grammaire qu'il nomme *la Perfection de la Beauté*, tous les preceptes de l'art.

R. Joseph fils de Moïse dans un écrit qu'il a composé en forme de lettres, tasche de prouver les Dogmes des Carraïtes. Cet Ouvrage s'appelle *la Cité stable*.

R. Aaron fils d'Elie expose les fondemens de sa Religion, & les appuie autant qu'il peut non seulement par l'Ecriture, mais encore par la raison : & c'est pour cela qu'il intitule ce Traité qu'il a divisé en cent dix neuf Chapitres, *le Conservateur des Fidelles.*

R. Aaron fils de Joseph combat le Thalmud, & montre que tout y est plein de fables.

R. Elie de Constantinople nous apprend les ceremonies qu'on doit observer dans l'Ordination des Anciens. Il a donné encore un Traité sur les degrez de parenté defendus par rapport au mariage, il appelle ce livre *Liber Recti.*

A la fin de cette petite Bibliotheque Mr. Schupart nous avertit que les Carraïtes habitent pour la plupart dans les païs où l'on parle Arabe : & il ne doute pas qu'ils n'ayent composé plusieurs livres en cette langue, qui ne sont point venus à sa connoissance.

La dernière Dissertation nous instruit des Dogmes des Carraïtes, & des principaux points en quoy ils

different des Rabbinistes.

I. Ils attaquent les Traditions que les Juifs disent avoir été inspirées à Moïse sur le Mont Sinai. Ils ne reçoivent que ce qui est écrit, & prétendent qu'on doit expliquer les endroits qui paroissent obscurs dans l'Ecriture par d'autres plus clairs. Si le texte souffre plusieurs sens, ils sont tous bons selon eux, pourvû qu'ils ne se contredisent pas. Quand les expressions sont *elliptiques* c'est-à-dire qu'il y manque quelque chose pour remplir le sens, ils veulent qu'on ait recours pour les entendre aux endroits paralleles, où il n'y a point d'ellipse. Enfin ils concluent qu'on ne doit s'en rapporter qu'à la Tradition divine, c'est-à-dire aux saintes Ecritures, qu'ils reçoivent en leur entier; contre ce qu'a prétendu Leon de Modene. Car R. Elie fils d'Aaron dans son livre de *la Couronne de la Loy* & dans son *Rituel*, répond aux objections des Traditionnaires tirées des Prophetes & des Hagiographes. D'ailleurs, comme nous avons déjà dit, ils ont fait des Commentaires sur les vingt-quatre

livres de l'Ancien Testament: ce qui montre évidemment qu'ils les reconnoissent pour authentiques.

Au reste il faut remarquer qu'ils prouvent tellement leurs dogmes par la seule Ecriture, qu'ils ne rejettent pas pour cela les raisonnemens, & les interpretations qu'ils ont apprises de leurs peres. C'est ce que dit le Carraïte Juda fils d'Eliczer : *Nituntur Carrai viis tribus, scripturâ, argumentatione, & hereditariâ interpretationum transmissione.* Joindre avec l'Ecriture cette suite hereditaire d'interpretations, & la prendre pour regle de sa creance, c'est justement ce qu'on appelle s'attacher à la Tradition quand il s'agit du sens de l'Ecriture: & ainsi les Carraïtes tout ennemis qu'ils sont de la Tradition, ne peuvent s'en passer effectivement.

II. A l'égard de l'observation du sabbath, ils ont des maximes bien differentes de celles des Thalmudistes. Ils defendent toute sorte d'œuvres excepté celles que la Loy permet, comme la Circoncision les sacrifices, le transport des vian-

des &c. Ils disent qu'on viole également la sainteté de ce jour , soit qu'on commence quelque ouvrage, soit qu'on l'acheve , ou qu'on le defasse. Ils n'excusent point ceux qui en travaillant ce jour là auroient eu intention de faire une chose , & qui par mégarde en auroient fait une autre. Ils y condamnent la bonne chere , & les plaisirs auxquels s'abandonnent les autres Juifs ; ils permettent cependant des divertissemens honnestes. Mr. Schupart croit que c'est à l'imitation des Juifs que les premiers Chrétiens ne jouoient point ni le Samedi ni le Dimanche.

Les Carraïtes ne peuvent souffrir que l'on commence le sixième jour un ouvrage qui s'acheve de luy même le septième sans qu'on y mette la main : par exemple , ouvrir des canaux pour arroser un jardin , allumer du feu qui continue de brûler le jour suivant , cuire de la viande &c. Ils ne veulent pas qu'on puisse tirer aucune utilité de ce qu'on auroit fait le jour du sabbat ; à moins qu'on n'eust travaillé par igno-

rance non-coupable. Ils defendent pour ce jour-là la lecture des livres de Medecine, le deüil, & les marques exterieures de douleur : ils ne voudroient pas faire un pas pour secourir un homme, à moins qu'il ne fût dans un danger évident de perdre la vie. C'est une Loy parmi eux que celui qui travaille le samedi devant deux témoins, soit lapidé : que s'il l'a fait sans témoins, il soit exterminé d'entre le peuple : que s'il l'a fait par erreur, il soit obligé au sacrifice d'expiation. Il y en a même parmi eux, tant ils sont scrupuleux en ce point, qui remettent la Circoncision à un autre jour.

Pour ce qui regarde la solemnité de la Pâque les Carraïtes enseignent qu'on devoit manger l'Agneau dans le Temple qui est le lieu que le Seigneur avoit choisi : selon qu'il est écrit au Deuteronomie ch. 16. v. 7. *Coquas comedasque in loco quem Dominus tuus electurus est*, comme traduit Mr. Schupart. Au lieu que les Thal mudistes disent qu'après que l'agneau avoit été égorgé dans le Tem-

ple , qu'on avoit répandu le sang au pied de l'Autel & brûlé la graisse , celui qui l'avoit offert devoit le remporter dans sa maison , le rôtir & le manger. Le sentiment des Thalmudistes quant à ce dernier point , est le veritable , & s'accorde parfaitement avec la maniere dont le Sauveur du monde fit sa derniere Pâque à Jerusalem.

Ceux qui ne sont souillés d'aucune impureté legale , & qui par leur faute n'ont point assisté à la premiere Pâque , ne peuvent point , selon les Docteurs Carraïtes , celebrer la seconde qui est instituée pour les personnes éloignées du Saint lieu. Les Rabbiniſtes déterminent cette distance à quinze mille de l'enceinte de Jerusalem , & contraignent , sous les peines marquées par la Loy , à faire la seconde Pâque ceux qui ont manqué à la premiere pour quelque raison que ce puisse être.

C'est une grande question chez les Juifs, ſçavoir ſi le jour de la Pâque tombant le ſeptième jour , ils ſont obligez à l'observation du ſab-

bat , ou non. Les Thalmudistes suivent le sentiment de Rabbi Hillel, qui a décidé qu'ils n'y sont point obligés , & que le jour de la Pâque chasse le Sabbat. C'est ainsi qu'ils s'expriment. Les Carraïtes ont laissé la question indécise. *Les opinions de nos Docteurs sont différentes sur cela , dit Rabbi Aaron fils d'Elie , & il est permis à chacun de prendre le parti qu'il voudra.*

Les jours d'Expiation s'observent différemment par les Rabbinistes & les Carraïtes. Ceux-ci affligent leurs corps par le jeûne seulement : au lieu que les autres ajoutent à cela quatre chefs qui paroissent superstitieux , & dont il n'est pas nécessaire de parler ici. Les mêmes Carraïtes croient que la penitence efface tous les pechez. Il souhaiteroient qu'on fit les prières en langue Hébraïque ; parce qu'elle est pure, disent-ils , & n'a point de termes mal honnêtes. Quelques-uns d'eux croient qu'on peut jeûner le samedi , chose tout-à-fait contraire au sentiment des Rabbins Thalmudistes, qui n'ordonnent jamais ce

jeûne , que lorsqu'on est assiégé par les Gentils , ou qu'on est menacé d'inondation ou de naufrage. Les Scripturaires exceptent cependant leurs Saints jours , les nouvelles lunes & la Fête *des Sorts*. Ils ne permettent à personne de jeûner ces jours-là. Les Carraïtes different encore des Thalmudistes sur plusieurs autres articles : mais outre que ces articles sont moins de consequence , nous avons sujet de craindre que le détail n'en parût trop long.

HISTOIRE DES EMPEREURS
&c. Par Mr. le Nain de Tillemont.
 Tome 5. A Paris chez Charles Robustel rue S. Jacques 1701. in 4.
 pagg. 826.

CE tome renferme l'Histoire de Valentinien I. de Valens , de Gratien, de Valentinien II. de Theodose, d'Arcadius & d'Honorius. On a parlé dans les derniers Memoires des quatre premiers de ces Empereurs ; il ne reste plus qu'à faire ici l'extrait de ce qui regarde Theodose , & les deux Princes ses enfans.

THEODOSE.

Mr. de Tillemont declare d'abord qu'il n'entreprend pas de faire un éloge dans les formes du grand Theodose , ni de décrire au long ce qui regarde sa pénitence & les services qu'il a rendus à l'Eglise. Il s'attache particulièrement aux loix & aux guerres de ce Prince. Le détail des loix seroit ennuyeux ; & nous dirons seulement un mot des principales dans le précis que nous allons donner de l'Histoire de cet Empereur.

Theodose est l'un des plus grands Prince qui ait gouverné l'Empire Romain. Il étoit Espagnol , de la ville de Cauca en Galice : ou , selon la chronique de Marcellin , de la ville d'Italique auprès de Seville. Themistius assure qu'il étoit de la famille de Trajan. Son pere qui s'appelloit aussi Theodose est représenté par Ammien comme le plus grand Capitaine de son temps. C'est lui qui avoit conquis sous le regne de Valentinien. I. une nouvelle

Province en Angleterre , & étouffé en Afrique la rebellion de Firme. Mais son merite & ses triomphes luy ayant attiré des envieux , on le fit injustement mourir à Carthage.

Theodose le fils , qui avoit déjà acquis de la réputation en diverses rencontres , & sur tout dans la guerre qu'il avoit faite aux Sarmates étant Duc de Mesie , fut enveloppé dans la disgrâce de son père , & obligé de se retirer en Espagne. La fortune cependant ne l'oublia pas longtemps. Car Valens ayant été tué dans la bataille qu'il perdit contre les Goths , Gratien qui connoissoit le merite de Theodose , & qui l'aimoit , le rappella aussi tôt. Il lui donna même le commandement d'une armée , avec laquelle ce Capitaine remporta sur les ennemis une victoire très-considerable.

Le dix-neufvième de Janvier de l'année 379. Gratien déclara Theodose Auguste , & lui donna l'Empire d'Orient. Theodose refusa quelque temps la pourpre ; & par la maniere dont il le fit , tout le monde

fut convaincu que son refus étoit sincere. Mais il fallut enfin céder aux instances de Gratien : & le nouvel Empereur s'appliqua incontinent à remédier aux maux de ses Etats. L'Orient étoit alors dans une triste situation. Les Goths, les Taïfates, les Alains, & les Huns s'étoient rendu maîtres d'une partie de la Dace, de la Thrace, de l'Illyrie; & avoient ravagé le reste. Les Iberoïens, les Armeniens & les Perses avoient aussi pris les armes contre les Romains. On n'avoit presque point de troupes pour résister à tant d'ennemis : & ce qu'on en avoit demeuroient enfermé dans les villes & dans les châteaux, sans oser tenir la campagne.

Theodose crut qu'il falloit commencer par s'opposer aux progrès des Goths. Il ramassa pour ce sujet tout ce qu'il put de soldats, qu'il joignit aux troupes que Gratien lui avoit données; battit ces Barbares en plusieurs rencontres; rendit par ces succès le courage aux Romains, & fit changer la face des affaires. Etant tombé dans une dan-

gereuse maladie au commencement de l'année suivante , il demanda le Baptême ; & le reçût à Thessalonique par les mains de Saint Ascole. Si-tôt que le Prince eut recouvert la santé , il ordonna que tous les peuples de son obeïssance suivissent la Foy que l'Eglise Romaine avoit reçüe de Saint Pierre ; & que tous confessassent le Pere , le Fils & le Saint Esprit , comme ayant une même majesté & une même divinité en trois personnes. Il publia diverses autres loix pour regler les mœurs & assurer le repos de ses peuples.

Les Goths, qui l'année precedente avoient été chassés de la Thrace & obligés de faire la paix , repasserent le Danube pour piller les Provinces de l'Empire. Theodose alla au devant d'eux & les arrêta ; mais il ne put les chasser entièrement du país. Au retour de la campagne il fit son entrée à Constantinople ; il y mit Saint Gregoire de Nazianze en possession de la grande Eglise , & ôta aux Ariens toutes celles dont ils s'étoient emparez. Il fit la même

chose dans tout l'Orient, & deffendit à tous les Héretiques de faire aucune assemblée dans les villes.

Pendant que Theodose travailloit avec tant de zele à rétablir la Foy Catholique dans l'Orient, Dieu, pour l'en recompenser, permit que les Goths, les plus redoutables ennemis qu'il eût alors, se divisassent. Athanaric, qui prenoit la qualité de Juge & de Prince de tous les autres Rois de sa nation, en ayant été maltraité, vint lui-même à Constantinople pour demander du secours à l'Empereur. Theodose reçût ce Prince affligé avec beaucoup d'honneur: il alla au devant de lui bien loin hors de la ville: & Athanaric étant mort quelque tems après, il lui fit faire de magnifiques funeraillles. Cette conduite gagna tellement ceux du parti d'Athanaric, qu'ils s'attachèrent à Theodose, & lui servirent long-temps à garder les passages du Danube, empêchant que l'Empire Romain ne fût troublé de ce côté-là. Cette même année Theodose fit assembler à Constantinople le second Concile

Oecumenique : & ayant reçu quelques secours de Gratien , il soumit tout-à-fait les Goths ; auxquels il abandonna une partie de la Thrace pour leur demeure , & finit ainsi une guerre qui avoit été si pernicieuse à l'Empire.

Le 19. de Janvier de l'année 383. Theodose déclara Auguste Arcade son fils , âgé seulement de six ans. Cette même année Maxime usurpa l'Empire en Angleterre , passa dans les Gaules , s'en rendit maître aussi bien que de l'Espagne , & fit tuer Gratien. Il se préparoit à passer en Italie contre Valentinien II. lorsqu'il apprit que Theodose pensoit à venir vanger la mort de Gratien. Cette nouvelle determina le Tyran à se contenter des Gaules , de l'Espagne , & de l'Angleterre ; & à laisser le reste de l'Occident à Valentinien II. qui n'avoit alors que douze ou treize ans. Maxime envoya aussi un Ambassade à Theodose , qui aimoit mieux le reconnoître pour collègue , que de troubler par une grande guerre le repos de l'Empire.

Ce religieux Prince profita même de ce repos pour achever de détruire l'idolatrie , en faisant fermer la plûpart des Temples qui étoient en Egypte & en Orient. Il s'appliqua aussi à faire de nouvelles loix très-importantes pour le bien de l'Empire : il obligea les Perses à lui demander la paix : & Dieu récompensa sa pieté & son zele pour ses peuples, par la naissance d'un second fils qui fut nommé Honorius. Mais l'année suivante Theodose perdit la Princesse Pulcherie sa fille , & peu de temps après l'Imperatrice Sainte Flaville , dont Saint Ambroise , Saint Gregoire de Nyffe & Theodoret ont fait de très-grands éloges.

En 386. Odothée , à la tête des Gruthonges & de plusieurs autres Barbares , entreprit de passer le Danube pour ravager les terres de l'Empire : mais il fut entierement défait. Ce fut l'année suivante qu'arriva la fameuse sédition d'Antioche qui pensa causer la perte de cette grande ville. La sédition ne dura qu'un demi jour , & les plus coupables furent d'abord punis du dex-

nier supplice : mais les informations que l'on continua de faire , & la crainte qu'on eut que l'Empereur ne fût absolument détruire la ville , jetterent le peuple dans la dernière consternation. C'est en cette occasion que Saint Chrysostome fit au peuple d'Antioche ces belles & touchantes homélies , si dignes de son éloquence. Cependant l'Evêque Flavien alla lui-même à Constantinople demander grace pour son peuple , & il eut le bonheur de l'obtenir.

L'année suivante Maxime étant entré subitement en Italie, contre la foy qu'il avoit donnée , obligea Valentinien II. de se réfugier auprès de Theodose, qui le reçut avec bonté. Ce grand Prince connoissoit mieux que personne les malheurs qui sont inséparables de la guerre ; & il ne la faisoit que quand il ne pouvoit l'éviter. C'est pourquoy dans un conseil qu'il tint sur ce sujet , il opina à députer d'abord vers Maxime , pour le sommer de rendre au jeune Valentinien l'Empire qu'il luy venoit d'enlever. Cepen-

dant il employa l'hyver à faire des préparatifs de guerre , & Maxime de son côté se disposa à le bien recevoir. Le Tyran eut sur tout grand soin de fortifier les passages des Alpes. Il assembla aussi une grosse Flotte dans l'incertitude où il étoit, si on ne l'attaqueroit point par mer. Enfin il tâcha de débaucher les Barbares qui étoient dans l'armée de Theodose.

Ces précautions de Maxime luy furent inutiles. Ceux des Barbares qui avoient écouté ses propositions, ayant appris que Theodose en étoit averti , se retirèrent dans les montagnes de Macedoine : le Prince les fit aussitôt suivre & tailler en pieces. Il s'avança ensuite à si grandes journées vers l'Illyrie ; qu'il surprit proche Sisleg une armée de Maxime. La bataille se donna sur les bords de la Save: le General des ennemis y perit dans les eaux : & l'armée ayant été défaite , Sisleg ouvrit ses portes au vainqueur. Theodose , sans perdre temps poursuivit sa route vers les Alpes. Il rencontra proche la ville de Pettau une seconde

armée commandée par Marcellin frere du Tyran. La victoire fut disputée quelque temps : mais elle se declara pour Theodose ; & une partie des troupes ennemies se donna à luy.

Theodose passa les Alpes sans aucun obstacle : & ayant appris que Maxime s'étoit retiré dans Aquilée, il y marcha en diligence , & investit cette place. Son arrivée devant Aquilée effraya tellement les troupes du Tyran, qu'elles le livrerent aussi-tôt à l'Empereur : & celui-cy luy fit couper la tête. Maxime avoit laissé dans les Gaules Victor son fils, à qui il avoit donné le nom d'Auguste; Theodose envoya promptement contre luy le General Arbogaste, qui s'en saisit & le fit mourir. Andragathe, qui commandoit la Flotte ennemie, ayant été battu sur les côtes de la Sicile, se precipita lui-même dans la mer. L'Empereur victorieux pardonna à tous les autres, & rétablit Valentinien sur le Trône : ajoûtant à ses Etats tous ceux qui avoient appartenu à Gracien son frere. Theodose demeura

trois ans en Italie pour y regler les affaires, & achever d'y ruiner l'Idolatrie ; faisant détruire par tout les temples des Idoles. Tout le monde sçait le cruel massacre qui fut fait alors à Thessalonique par les ordres de ce Prince, & la penitence que S. Ambroise l'obligea d'en faire. En retournant en Orient, il demeura quelque temps en Macedoine pour y combattre quelques barbares qui faisoient des courses dans cette Province, & il les défit en plusieurs rencontres.

Arbogaste ayant fait perir Valentinien l'an 392. & proclamé Eugene Empereur en sa place, Theodose fut encore contraint de revenir en Occident. Après avoir porté de nouvelles loix très-utiles, rétabli l'ordre & la discipline parmi les soldats, & déclaré Auguste Honorius son second fils, il se mit à la teste de son armée pour venir combattre le nouveau Tyran. Celuy-cy de son côté avoit amassé de grosses troupes; les Payens qu'il favorisoit, ayant fait pour lui de grands efforts.

Theodose partit de Constantinople

ple au mois de May de l'année 394 : peu de temps après la mort de l'Impératrice Galla sa seconde femme ; il arriva en si peu de temps aux Alpes, qu'il en surprit les passages avant que les ennemis se fussent mis en état de les garder : ainsi Eugene l'attendit au pied des montagnes avec son armée. La bataille fut sanglante : & Gaïnas , avec les autres Princes barbares qui commandoient les troupes auxiliaires de l'armée de Theodose , prenoient déjà la fuite après avoir perdu bien du monde. Ce Prince qui apperçut la déroute de ses gens , ayant fait à Dieu une priere fervente , rétablit le combat , & la nuit separa les deux armées.

Les Generaux de Theodose luy conseillerent de se retirer avec ce qui luy restoit de troupes, & de remettre la décision de la guerre à la campagne suivante ; mais il avoit trop de confiance dans le secours du Ciel, pour accepter un parti si peu honorable. Il déclara donc la resolution où il étoit de recommencer le combat le lendemain : & après
avoir

avoir animé ses gens il passa en prières presque toute la nuit , pendant laquelle il crut avoir de la part de Dieu une assurance de la victoire qu'il devoit remporter. Il prit ses armes dès la pointe du jour ; & s'étant mis à pied à la tête de son armée , il marcha droit aux ennemis.

Comme il descendoit la montagne sur laquelle il s'étoit posté pendant la nuit , il apperçût un gros de troupes qui le suivoit , comme pour l'attaquer en queue : & ce fut là que la victoire commença à se déclarer en sa faveur. Car les Officiers qui commandoient ce corps , au lieu d'attaquer Theodose selon l'ordre qu'ils en avoient , se joignirent à lui. Il s'éleva en même temps un vent violent, qui portant la poussière au visage des soldats d'Eugene , les empêchoit de combattre , & augmentoit d'un autre côté la force des dards qu'on jettoit contre eux. Cet accident leur fit perdre courage : les uns prirent la fuite, les autres mirent bas les armes, & implorèrent la clemence du vainqueur. Theodose fit grace à tous , à condition qu'on

Nov. Decemb. 1701. G

luy ameneroit promptement le Tyran. Eugene qui s'étoit placé sur une hauteur proche du champ de bataille, voyant venir ces soldats, crût qu'ils luy apportoint la nouvelle de la victoire. Ils se saisirent de lui, & l'amenerent sur le champ à Theodose, qui luy fit couper la tête. Arbogaste se retira dans les montagnes: mais voyant qu'on l'y poursuivoit, il se passa son épée au travers du corps.

Theodose après cette victoire manda Honorius qui étoit demeuré à Constantinople, & l'ayant déclaré Empereur d'Occident, il mourut quelques mois après, le 17. de Janvier de l'année 395. la seizième de son regne, âgé d'environ cinquante ans.

Ce Prince ressembloit beaucoup à Trajan pour le corps, pour le génie & pour les mœurs. Il avoit comme luy l'air & la taille avantageuse, le port grand & majestueux. Son visage, ses yeux, sa voix marquoient la douceur de son ame & la tranquillité de son esprit. Il aimoit les exercices du corps: mais il ne les

prenoit jamais avec excès. Il étoit colere, mais facile à appaiser. Il s'appliquoit avec plaisir à lire & à apprendre les actions des anciens. Il avoit, comme Trajan, l'esprit tout militaire. Il étoit comme luy vif, ardent, gay, ouvert, & plein de bonté; courageux, vigilant, & infatigable dans les occasions necessaires. Mais il n'avoit point les vices de ce Prince, que tous les Historiens accusent d'avoir été impudique, yvrogne & ambitieux. Ce qui relève sur tout Theodose, & le met beaucoup au dessus de la pluspart des Empereurs; c'est qu'aux grandes qualitez qu'on vient de marquer, il joignoit une pieté solide & un zele ardent pour l'abolition du Paganisme, & pour l'extinction des Heresies, duquel il ne se relascha jamais. Saint Ambroise & les autres Saints qui ont fait son éloge, n'ont point douté que la pieté de ce Prince ne fût la principale cause de ses prosperitez; sur tout de la derniere victoire qu'il emporta, & qui mit l'Empire entier dans sa famille.

A R C A D E.

Arcade avoit environ dix huit ans lorsque Theodose mourut. Il étoit pieux, zélé pour la vraye foy, bon, doux & paisible : à cela près il n'avoit aucune des bonnes qualitez de son pere. Son visage étoit mal fait, sa taille petite, sa complexion delicate : il n'avoit ni force, ni vigueur, ni genie. Theodose, en partant de Constantinople pour venir faire la guerre contre Eugene, y avoit laissé Rufin, & luy avoit donné le soin de toutes les affaires de l'Empire d'Orient, le faisant comme le premier Ministre d'Arcade. Rufin étoit Gaulois, natif d'une petite ville de Gascogne. Il avoit trouvé le moyen de s'avancer à la Cour de Theodose, qui l'avoit fait Grand Maître du Palais en 390. Consul & Prefet du Pretoire en 392. Il avoit le corps robuste, & l'esprit vif; mais il étoit avare, ambitieux, perfide, cruel. Après la mort de Theodose il voulut engager Arcade à épouser une fille qu'il avoit : mais l'Eunuque Eutrope rompit ce coup. Arca-

de épousa Eudoxie Princesse d'une humeur fiere & dominante , & qui a rendu son nom odieux par la persécution injuste qu'elle fit à saint Chrysostome.

Rufin déchû de l'esperance qu'il avoit conceuë , commença à craindre le credit d'Eutrope , & encore plus les armes de Stilicon ; qui prétendoit avoir receu de Theodose la tutelle de ses deux enfans , & qui vouloit venir à Constantinople s'en mettre en possession. Rufin donc , afin de se rendre nécessaire , appella sous-main les Huns & les Goths , & les excita à ravager les Provinces de l'Empire. Mais cette intrigue le perdit. Car Stilicon prit de là occasion de s'avancer avec toute l'armée , pour combattre les Barbares.

Rufin qui apprehendoit sa venue , lui fit ordonner par Arcade de renvoyer au plutôt à Constantinople l'armée d'Orient que Theodose avoit menée contre Eugene. Stilicon obéit , & avec l'armée envoya la moitié des trefors de Theodose : mais il avoit auparavant gagné les troupes , & engagé Gaïnas , qui en

étoit General, & les principaux Officiers, à se defaire de Rufin. En effet, quand l'armée fut près de Constantinople, Arcade sortit au devant accompagné de Rufin, qui esperoit de se faire proclamer Empereur. L'armée n'eut pas plûtost salué Arcade, qu'elle environna Rufin, lorsqu'il pressoit déjà ce Prince de le déclarer son Colleague; & le mit à mort.

Eutrope d'esclave qu'il avoit été, devint par là le seul maître de la Cour d'Arcade. Son avarice étoit encore plus grande que celle de Rufin; & il avoit l'ame beaucoup plus noire & plus basse.

Cependant les Goths continuerent les ravages qu'ils faisoient dans l'Empire, sans qu'on se mît en devoir de s'y opposer: & Alaric leur Roy, ayant forcé les passages, pilla l'Achaïe & toute la Grece. En 399. Eutrope fut fait Consul, & cette même année Gaïnas le fit perir. Pour cela Gaïnas engagea Tribigilde qui commandoit en Phrygie un corps nombreux d'Ostrogoths, à se revolter: il appuya sous-main la revolte;

il en exaggera les progrès ; & fit entendre à l'Empereur qu'il seroit dangereux de hazarder un combat contre un ennemi si puissant ; & qu'il valoit mieux traiter avec luy. Tribigilde demanda qu'on luy remît Eutrope entre les mains. L'Impératrice , à qui ce fier Eunuque avoit depuis peu manqué de respect, pressa de l'abandonner aux rebelles. Arcade le chassa en effet du Palais , & le bannit en Chypre , où on le fit mourir. Ainsi Eudoxie demeura à son tour maîtresse de l'esprit du Prince , qui fut toujours gouverné , & qui étoit né pour l'être.

Les affaires publiques n'en allerent pas mieux. Tribigilde ne quitta point les armes ; & Gaïnas s'étant joint à luy , Arcade se vit obligé de leur abandonner Aurelien, Saturnin, & Jean, les plus illustres du Senat , & ses plus fidelles serviteurs ; & ensuite de faire une paix honteuse avec eux. Gaïnas , à l'occasion de cette paix , voulut faire entrer dans Constantinople un grand nombre de Goths pour prendre & piller cette ville Imperiale , mais son dessein,

échoua : & presque tous les Goths furent massacrez. Gaïnas eut le bonheur de se sauver, & en fut quitte alors pour être déclaré ennemi public. Il ravagea ensuite la Thrace ; d'où ayant voulu passer en Chersonese, il fut défait par Fravite, & tué quelque temps après par les troupes Romaines.

Ce fut cette même année qu'Eudoxie reçût le titre d'Auguste. L'année suivante, qui fut la premiere du cinquième siecle, elle eut un fils : c'est Theodose second, qu'on baptiza & qu'on proclama Auguste cette même année. Trois ans après, cette Princesse fit bannir saint Chrysostome ; qui mourut des miseres qu'on luy fit endurer dans cet exil. L'Imperatrice mourut elle même quelques jours après : & toutes les Provinces de l'Empire furent pendant quelques années la proye des Barbares. Arcade mourut en 408. la 14. année de son regne, âgé seulement de trente & un ans.

H O N O R I U S.

Le grand Theodose avoit laissé en

mourant l'Empire d'Occident à Honorius, que M. de Tillemont a crû devoir appeller en nôtre langue Honoré.

Il n'avoit que dix ans & demi, quand son pere mourut : & son regne , à compter depuis ce temps là, a été de 29. ans. Ce regne n'est celebre que par les pertes que fit l'Empire Romain sous ce Prince, lequel hors la pieté , n'avoit aucune des grandes qualitez necessaires pour gouverner l'Empire dans des temps si difficiles. Il fit beaucoup de loix très-sages & très-utiles : mais l'état où étoit réduit l'Empire demandoit un Prince qui agit par luy-même, & qui eut du courage & de la vigueur.

Theodose avoit chargé Stilicon de l'éducation de son fils , & l'avoit fait General de ses armées & son premier Ministre. Stilicon avoit effectivement de grandes qualitez , & beaucoup de capacité soit pour la guerre , soit pour le gouvernement de l'Etat. D'ailleurs il avoit épousé Serene niece de Theodose. Cet honneur , joint à la confiance que ce Prince luy avoit témoignée, auroit

dû l'attacher inviolablement aux interets de sa famille. On l'accuse cependant d'avoir attiré les Barbares dans l'Empire Romain , afin d'avoir occasion d'élever son fils sur le trône , au préjudice d'Honorius son Prince , son pupille , & son gendre.

Honorius , dès les premières années de son regne , pensa avoir la guerre avec son frere Arcade par la jalousie de leurs Ministres. Cette mesintelligence s'augmenta par la revolte de Gildon Comte d'Afrique , qui refusa de reconnoître Honorius , & qui voulut se soumettre à Arcade : il ne se declara néanmoins que la quatrième année du regne d'Honorius. Gildon avoit un frere nommé Mascezel , qui ne voulant point prendre part à sa revolte , se retira en Italie : ce qui irrita tellement Gildon que pour s'en venger , il fit mourir inhumainement ses deux neveux enfans de Mascezel. Cette cruauté rendit les deux freres irreconciliables : Mascezel eut le commandement de l'armée qu'on envoya contre les rebelles : & quoy que cette armée fût peu considéra-

ble, la bonne conduite, & le courage du General la rendit victorieuse. La plus part des rebelles abandonnerent leur chef, quand il fut question de combattre : & Gildon ayant été obligé de prendre la fuite, fut arresté quelques jours après & mis à mort. Les succès de Mascezel donnerent de la jalousie à Stilicon. Il en fut reçu à son retour avec beaucoup de marque d'estime & d'affection : mais ce perfide Ministre le fit perir quelques jours après par une trahison infigne.

Deux ans depuis la defaite de Gildon, Alaric Roy des Goths, qui avoit longtemps pillé la Grece & le Peloponnese, & qui s'étoit rétabli de la perte qu'il y avoit faite, tourna ses armes du côté de l'Italie, où il entra avec Radagaïse, aussi Roy des Goths. Ils y firent quelques ravages qui n'eurent pas de suite : mais Alaric y étant rentré en 402. y répandit une consternation generale. Ce Prince, qui avoit servi sous Theodose dans les guerres contre Maxime & Eugene, sçavoit fort bien les chemins des Alpes : & il en força les

passages vers la fin de l'Automne. La Cour pensoit déjà à se retirer ; & elle l'auroit fait si Stilicon ne l'eût rassurée. Ce General fit venir des troupes avec une diligence incroyable de la Rhetie, des Gaules, & de l'Angleterre même. Il alla en personne en chercher une partie, passa l'Adda à la nage avec le corps qu'il conduisoit, & joignit l'Empereur à Ravenne malgré les Goths qui voulurent s'opposer à son passage.

Cependant Alaric marchoit en victorieux. Il avoit passé le Po, & s'étoit avancé jusqu'à Pollence qui est un bourg sur le Taner dans le Monferrat au dessus de Quierasc. C'est-là qu'il fut rencontré par l'armée de Stilicon. Il y avoit dans l'armée Romaine un corps de cavalerie composé d'Alains, qui donnerent les premiers avec beaucoup de courage : mais leur chef ayant été tué ils furent mis en desordre. Stilicon les fit soutenir par l'infanterie, & rétablit le combat. La perte fut grande de part & d'autre ; & quelques Auteurs attribuent la victoire aux Romains, pendant que d'autres

L'attribuent aux Goths. La femme & les enfans d'Alaric furent pris ; mais les Romains perdirent beaucoup de monde ; & les deux partis se trouverent disposez à la paix.

Trois ans après Radagaïse entra de nouveau en Italie. Il s'avança jusqu'au milieu de la Toscane , & mit le siege devant Florence. Stilicon qui avoit assemblé son armée à Pavie , marcha vers Florence déjà réduite à l'extrémité. L'armée des Goths étoit séparée en trois corps. Stilicon arriva avant qu'ils eussent pû se joindre ; & en défit un. Les deux autres ayant pris l'épouvante se retirèrent au nombre de deux cens mille hommes sur les montagnes de Fiesoli , qui sont fort escarpées & stériles. Ils y perirent presque tous de faim & de misère , ou se vinrent rendre aux Romains. Radagaïse voulut se sauver seul , mais il fut pris , & mis à mort. A peine les Romains se virent delivrez de cet ennemi , qu'ils apprirent que les Alains , les Wandalès & les Suèves étoient entrez dans les Gaules , & qu'ils les ravageoient. Ces Barba-

res furent bien-tôt suivis des Bourguignons & des François ; qui y entrèrent aussi de leur côté, & qui en desolèrent les plus belles Provinces.

Pour surcroît de malheur, les légions qui étoient en Angleterre proclamerent Empereur un nommé Marc, qu'ils tuèrent bien-tôt après ; mais ils lui substituerent Gratien originaire de l'Isle. Gratien ne les ayant point non plus accommodez ; ils s'en défirent au bout de trois mois, & ils élurent en sa place un simple soldat, parce qu'il portoit le nom de Constantin. Ce nouvel Empereur passa aussi-tôt dans les Gaules, où il se fit reconnoître par les troupes Romaines qui y étoient. Stilicon envoya contre luy Sarus qui eut d'abord quelque avantage sur Constantin, défit ses Generaux, & l'assiegea dans Valence, mais ayant pris mal à propos l'épouvante, il leva le siege, & repassa honteusement les Alpes. Constantin delivré de cet ennemi établit sa résidence à Arles, & s'appliqua à chasser les Barbares des Gaules, & à y rétablir l'Ordre. Il avoit deux fils ; Con-

stant qui s'étoit fait Moine , & Julien. Il tira Constant de son monastere , le fit marier , & le déclara Cesar. L'année suivante il envoya Constant avec une armée en Espagne pour y combattre Didyme , & Verinien qui y souvenoient encore le parti d'Honorius. Le nouveau Cesar les poussa jusqu'en Lusitanie , où il les défit & les prit l'un & l'autre. Après quoy , laissant le gouvernement de l'Espagne à Geronce , il revint à Arles rejoindre son pere qui le déclara Auguste.

Constantin obtint aussi cette année la pourpre d'Honorius , qui n'étoit pas alors en état de luy faire la guerre. Alaric rentra pour la troisième fois en Italie , appelé , à ce qu'on crût , par Stilicon : mais il s'en retourna , après avoir reçu une grosse somme d'argent qu'on fut obligé de luy fournir. Depuis long-temps Stilicon étoit devenu suspect à Honorius. Olympe trouva le moyen d'accroître les soupçons & les jalousies de cet Empereur ; & luy fit enfin prendre la resolution de se défaire de Stilicon.

On commença par massacrer tous ceux qui luy étoient attachez ; & cette exécution se fit à Pavie , par où l'Empereur passoit pour aller à Milan. De là il donna ses ordres pour arrêter Stilicon : il fut obeï , & ce General mis à mort aussi bien qu'Eucher son fils.

La ruïne de Stilicon rendit Olympe maître de l'esprit d'Honorius , mais elle ne rétablit point les affaires de l'Empire. Alaric rentra en Italie, assiegea Rome , qu'il contraignit de luy livrer ses plus précieux trésors. Ces mauvais succès , qu'on attribuoit au nouveau Ministre , furent cause de sa disgrâce. Jove Prefet du Prétoire succeda à Olympe : mais il ne fut ni plus sage , ni plus heureux. Alaric assiegea une seconde fois Rome , & obligea les Romains de reconnoître pour Empereur un Sénateur nommé Attale.

Le nouveau Tyran déclara aussitôt Alaric General des armées Romaines , & Ataulphe beaufrere d'Alaric Comte de ses domestiques. Il marcha ensuite contre Honorius , après avoir fait sur l'Afrique une

tentative inutile. Jove persuada à Honorius qu'il falloit avoir recours à la negotiation , & il voulut s'en charger luy-même: mais c'étoit pour mieux trahir son maître , & pour le faire perir plus sûrement. Dieu ne permit pas que ses mauvais desseins réussissent. Le traître abandonna donc ouvertement le parti d'Honorius , s'attacha à Attale, le trahit à son tour, comme il avoit fait Honorius , & le broüilla avec Alaric. Attale fut déposé : Alaric retourna contre la ville de Rome , la prit , & la pilla entièrement, hors les Eglises de Saint Pierre & de Saint Paul qu'il fit épargner. Les Goths ne demeurèrent que six jours dans cette capitale du monde , & ils en sortirent dans le dessein de se rendre maîtres de la Sicile : mais Alaric mourut avant qu'ils y fussent arrivez , & Ataulphe son beaufrere luy succeda. Ce Prince vouloit épouser Placidie sœur d'Honorius , qu'il avoit entre les mains , & cherchoit à faire la paix avec cet Empereur. C'est pour cela qu'il quitta l'Italie , & entra dans les Gaules pour y combat-

tre les ennemis d'Honorius.

Pendant que les Goths s'étoient occupez à piller Rome , & à ravager l'Italie , les autres parties de l'Empire d'Occident n'avoient pas été exemptes de troubles. L'Angleterre s'étant soulevée avoit secoué le joug des Romains ; & les Armoriques , avec divers autres peuples des Gaules, avoient imité son exemple. Les Alains, les Vandales, & les Suèves étoient entrez en Espagne ; & s'étant accommodez avec Geronce qui y commandoit pour les Romains, en avoient partagé entr'eux les Provinces. Geronce de son côté, mécontent de Constantin , donna en Espagne la pourpre à Maxime , entra dans les Gaules avec une armée , s'avança jusqu'à Vienne , où il fit tuër Constantin fils de Constantin , & vint ensuite assieger Constantin même dans Arles.

L'année precedente ce Prince, sous pretexte de donner du secours à Honorius, étoit entré en Italie à dessein de le dépoüiller. Honorius l'année suivante luy rendit la pareille, mais avec beaucoup plus de

succés. Pendant que Geronce étoit devant Arles , Constance natif d'Illirie , qu'Honorius avoit fait General de ses armées , & qu'il fit ensuite son Collegue dans l'Empire, passa les Alpes. A peine fut-il entré dans les Gaules que les soldats de Geronce ne pouvant plus souffrir ses manieres hautaines, le quitterent par troupes, & vinrent se ranger sous les étendarts de Constance. Geronce voulut prendre la fuite : mais il fut tué par ses propres soldats ; & Maxime ensuite fut dépoüillé de la pourpre. Constance avec ce nouveau renfort continua le siege d'Arles. Ebodic François de nation s'avança avec une armée pour faire lever le siege. Constance passa le Rhône, alla au devant d'Ebodic qu'il défit , & retourna promptement devant Arles , dont il se rendit maître. Constantin fut pris & envoyé avec Julien son fils en Italie , où Honorius leur fit couper la tête. En ce même temps un Gaulois nommé Jovin se fit Empereur & prit aussi tôt pour collegue Sebastien son frere. Ataulphe , qui,

comme on a dit , étoit passé dans les Gaules , & qui vouloit s'accommoder avec Honorius , se saisit de l'un & de l'autre , & les remit entre les mains des Officiers d'Honorius qui les firent mourir.

L'Afrique depuis la mort de Gildon avoit toujours été fidelle à Honorius. Heraclion qui y commandoit se revolta cette même année , & vint en Italie avec une puissante Flotte. Son dessein étoit d'aller droit à Rome : mais à peine eut-il mis pied à terre que le Comte Marin le mit en fuite. Il remonta sur un vaisseau , & regagna Carthage , où il fut mis à mort avec Sabin son gendre. Treves fut alors brûlée par les François : & les Bourguignons commencerent d'établir leur Royaume.

Ataulphe , qui étoit toujours dans la Gaule , se broüilla de nouveau avec les Romains : & après avoir inutilement tenté Marseille , il se rendit maître de Narbonne. Il épousa ensuite Placidie sœur d'Honorius , sans attendre d'avantage le consentement de ce Prince , qui depuis long-temps differoit la conclu-

tion du mariage : & pour le contraindre une bonne fois à faire la paix , il fit reprendre la pourpre à Attale. C'étoit Constance, qui traversoit cette paix , & qui pouffoit Ataulphe : & en effet il contraignit ce genereux Prince de passer en Espagne , où il fut tué deux ans après par un de ses domestiques. Sigeric qui luy succeda fut aussi tué sept jours après ; & Vallia fut élu Roy des Goths. Il fit la paix avec les Romains , renvoya Placidie à Honorius , combattit pour l'Empire contre les Barbares d'Espagne , & abandonna Attale qui fut pris & relegué à Lipare. En consequence de ses services les Romains mirent Vallia en possession de Thoulouse.

Constance épousa ensuite Placidie veuve d'Ataulphe , & Honorius le declara Auguste : mais Constance mourut peu de temps après , laissant un fils de Placidie , qui fut Valentinien III. Placidie avoit jusqu'alors été tendrement aimée par son frere Honorius : elle se broüilla avec luy après la mort de son mari ; & ces broüilleries allerent si loin

qu'Honorius fut obligé de la relever à Constantinople ; où elle se retira avec ses enfans en 423. Honorius mourut cette même année , la 24. de son Empire.

Voilà la meilleure partie des événemens qui composent la vie des Princes dont il nous restoit à parler. On dit la meilleure partie : car il n'est pas possible de tout renfermer dans les bornes d'un extrait tel qu'il convient pour ces Memoires. Au reste ces sortes d'abrezés font toujours plaisir à beaucoup de personnes en mettant , pour ainsi dire, sous un coup d'œil de longues histoires, ou que l'on n'a plus assez présentes, ou que l'on n'a même jamais lûës. Il seroit à souhaiter que les notes dont l'Auteur a enrichi son Ouvrage , fussent de nature à entrer dans un extrait : nous nous serions fait un plaisir d'en faire aussi part au public.

LA SCIENCE ECCLESIASTIQUE
suffisante à elle-même sans le se-
cours des sciences profanes. Par
Mr. Carrel Prêtre, Docteur en Theo-
logie. A Lyon chez Antoine
Boudet M. DCC. avec Appro-
bation & Permission in 8°. 205.
pages.

Monsieur Carrel entreprend
de persuader aux Ecclesiasti-
ques, que l'étude de la Philosophie,
de l'éloquence humaine & de tout
ce qu'on appelle belles lettres ne
leur convient pas ; que ces con-
noissances leur sont inutiles & même
préjudiciables.

Il se fonde sur trois raisons. La
premiere est, que l'Ecriture Sainte
n'apprend point que cette étude
soit necessaire aux Ecclesiastiques.
Parcourez, dit l'Auteur, tous les
livres Saints : par tout l'Ecriture
ordonne aux Prêtres de mediter la
Loy de Dieu ; nulle part elle ne
conseille de s'appliquer à l'étude
des belles Lettres & de la Philo-
sophie.

La seconde raison , c'est qu'un Ecclesiastique n'a pas le temps de s'appliquer aux sciences humaines. Ces sciences sont en grand nombre & d'une étendue infinie. Il y a , dit le Docteur , la Grammaire, le Blason, la Géographie, la Chronologie, l'Histoire, les Medailles, la Rhétorique, la Poësie, les Mathématiques, la Logique, la Morale, la Métaphysique. Chacune de ces sciences renferme encore un grand nombre de parties : toutes ont un nombre infini de principes sur quoy elles roulent, de termes par lesquels elles s'expriment, de preceptes qu'elles donnent, de choses qu'elles enseignent. Par tout la memoire est chargée, l'attention est fatiguée, les forces sont épuisées. Qu'est-ce qu'il en pourroit donc rester pour l'étude de la Religion, qui de son côté a des espaces infinis à parcourir, des abîmes à pénétrer; des Propheties à développer, des sacrifices & des cérémonies à expliquer, des Dogmes à enseigner, des Preceptes à faire pratiquer, un Jesus-Christ, un Dieu incomprehensible à méditer?

La

La 3. raison de Mr. Carrel c'est que les sciences humaines sont entièrement opposées à la science Ecclesiastique. Les belles Lettres causent du dégoût pour le style simple des saintes Écritures : La Philosophie introduit les chicanes dans les matieres de Religion , & donne occasion aux erreurs. Aussitost qu'aux regles Apostoliques on a eû substitué les principes de Platon & d'Aristote , la science de la Religion a été inondée d'une infinité de questions épineuses , & encore plus inutiles.

Dés-la naissance de l'Eglise les Peres ont crié contre cet abus. Tertullien déclame fortement contre Aristote auteur de la Dialectique, cet Art trompeur & contentieux : mais beaucoup plus fortement contre les Fidelles qui se servant des principes de la Philosophie pour expliquer les Mysteres de la Religion, vouloient donner un Christianisme Stoicien, Platonicien ; un Christianisme de Dialectique. L'Auteur pretend que ce sont ces vaines speculations qui ont donné occasion aux erreurs d'Arius , de Nestorius &c.

Nov. Decemb. 1701.

H

que de tout temps l'Eglise a reconnu ce danger, dans les siècles même ou la Philosophie a le plus exercé son empire : surquoy M. Carrel cite le Concile de Paris tenu l'an 1209. ce Concile dit-il, condamna la doctrine d'Amaury ; & remontant à la source où ce fameux Scholastique avoit puisé , il défendit sous peine d'excommunication de lire à l'avenir les livres d'Aristote , comme pouvant être une source de dangereuses erreurs.

A l'autorité des Peres & des Conciles l'Auteur joint le sentiment d'Erasme , lequel attribuoit à ce desordre le schisme qu'il voyoit commencer de son temps , & qui dans la suite a causé de si grands desordres dans l'Eglise. Le Docteur au reste ne pretend pas que ce qui a été dit par les Peres contre la Philosophie tombe seulement sur l'ancienne doctrine des Philosophes : tout cela regarde aussi , selon lui la Metaphysique : & il soutient que cette science se trouve très-courte dans toutes ses veuës ; qu'elle n'explique rien ; qu'elle est très-propre

à jeter dans l'égarement.

L'usage de l'éloquence humaine selon Mr. Carrel, n'est pas moins dangereux dans le Ministère de la parole. Ce n'est, dit-il, qu'un art de persuader par le déguisement & par l'hypocrisie. Les Apôtres recitant simplement l'Histoire de leur Maître, & expliquant les Prophe- ties accomplies en J. C. convertis- sent tout d'un coup des milliers d'a- mes : au lieu que tous les Predica- teurs d'aujourd'hui avec leurs dis- cours étudiés ne font que cha- toüiller les oreilles sans amollir les cœurs.

Mais dira-t'on, cette politesse de discours, cette éloquence fleurie est devenuë nécessaire, par la disposi- tion de ceux qui composent le corps de l'Eglise. Point du tout. Est-ce que le Nouveau Testament n'est pas la plus utile lecture que puisse faire aujourd'hui un Chrétien ? Or cette lecture, si utile, & plus utile dans sa simplicité que toutes les compo- sitions les plus étudiées, est utile néanmoins sans l'appuy de l'Art & sans le secours de la Rhétorique.

H ij

S'il s'agit des ouvrages de pieté, le petit livre de l'Imitation de Jesus-Christ avec sa simplicité & son langage populaire, a plus converti de pecheurs & soutenu de justes, que n'ont fait avec toute leur éloquence des milliers d'autres livres pieux.

Mr. Carrel prévoyant qu'on pourroit luy objecter que S. Augustin dans son 4. livre *de Doctrinâ Christianâ* semble approuver l'usage de l'éloquence humaine dans les Predicateurs, s'est appliqué à montrer que ce Pere n'entend par l'éloquence qu'il conseille, que celle qu'il a employée lui même dans ses sermons. Cette éloquence, dit nôtre Auteur, consiste uniquement dans une maniere de s'expliquer simple & claire, fondée non sur l'artifice du discours humain, mais sur les principes & les veritez de la Foy Divine. Cependant comme la simplicité de la Doctrine sainte n'est pas une simplicité fade & ignorante, l'Auteur voudroit qu'on ne vît jamais dans la Chaire personne qui n'eust medité attentivement l'Ecriture & les Peres; qui n'y fût versé, & qui n'en fût plein. Il

gemit de voir les fonctions de la Predication abandonnées à des gens qui n'ont, dit-il, pas lû une fois l'Evangile.

On peut comparer, ajoûte-t'il, l'art de prescher à l'art de pescher. On veut que des expressions riches, des manieres de parler belles & agréables soient l'appas pour gagner les ames : le souverain Maître de la pesche des hommes en a autrement ordonné. Il fait prendre le poisson, non avec un rubis ou une émeraude : mais avec un ver ou une mouche qu'on met à l'hameçon.

On demande dans la Morale si les riches parures sont permises au sexe, s'il est permis à une femme de se servir de fard, si elle peut porter les cheveux mollement frisez & bouclez : les deux grands Apôtres saint Pierre & S. Paul ont décidé que non, & ils l'ont décidé en termes précis & formels, qui ne laissent aucun sujet de doute. L'Eloquence humaine est donc condamnée : car on peut dire la même chose des parures de l'Eloquence, que des vaines parures des femmes.

Si quelquefois les Predicateurs

H iij -

s'érigent en Censeurs des mœurs du Public, & s'il y en a parmi eux qui empruntent quelque chose de la satire pour mieux décrier le vice, il faut avouer qu'ils ont trouvé à leur tour dans Mr. Carrel un Censeur qui ne les flatte nullement; & l'on peut dire qu'il se fait icy le Predicateur des Predicateurs même. Car voicy comme il en parle.

„ Le monde est inondé de certains
„ fermoneurs que l'on ne sçauroit
„ dire à quoy ils s'étudient: si c'est
„ à être éloquens, ou simples; sça-
„ vants ou populaires; hommes sans
„ lettres humaines, qui se parent des
„ traits de l'Histoire profane; saty-
„ res austeres qui parlent de Cupi-
„ don dans la Chaire; Theologiens
„ & Legendaires; Interpretes de l'E-
„ criture & Profneurs de ridicules
„ visions; hommes qui donnent le
„ dementi à l'Evangile, lorsqu'il dit
„ qu'on ne met pas une piece de
„ drap neuf à un vestement vieux,
„ qui cousent à des vieilles pilleries
„ quelques bonnes & mauvaises mo-
„ rales des livres nouveaux; Predi-
„ cateurs par rapsodie & fideicom-

mis ; francs Bohemiens , dans l'ha-
billement desquels rien n'est assor-
ti ; une mante d'écarlate , une ca-
misole , des bouts de ruban pour
pendans d'oreille , tout leur con-
vient , pourvû qu'ils disent la bon-
ne aventure , qu'ils parlent & qu'ils
amusent le Public.

C'est au public à juger s'il se trou-
ve des Predicateurs de ce caractère,
& quels ils sont. Ce qui est bien cer-
tain, c'est que ceux à qui ce portrait
peut ressembler , ne s'y reconnoi-
tront pas eux-mêmes , & bien en
prend à M. Carrel.

La Poësie & la musique sont une
autre espece d'éloquence naturelle
que l'Auteur blâme encore. Il n'ap-
prouve , par rapport à la Religion,
que l'usage du plain chant & une
demi-poësie rude & negligée pour
les saints Cantiques. Il accuse les
nouveaux reformateurs du Breviai-
re de n'être point assez entrez dans
les fins de l'Eglise , lorsqu'aux an-
ciens Hymnes d'une mauvaise poë-
sie ils en ont substitué de nouveaux,
qui selon luy sont de la finelle des
Odes d'Horace.

Il ne condamne pas l'étude des langues ; elles servent pour entendre la lettre de l'Ecriture & la Tradition : mais il veut qu'on apprenne l'Hebreu dans l'Ecriture Sainte ; le Grec dans S. Basile , ou S Chrysostome ; le Latin dans la Vulgate , dans S. Augustin , ou dans quelque autre Pere.

L'intelligence qu'il a de la langue Grecque lui a fait reconnoître de l'infidelité dans trois passages des Peres qu'il croit qu'on a mal traduits , pour favoriser la Confession Auriculaire , la Virginité de la Mere de Dieu après l'enfantement , & l'Adoration due à la sainte Eucharistie.

M. Carrel reprend le fameux Scalliger de ce qu'il conseilloit aux Ecclesiastiques de lire les bons Auteurs , comme si cela eût été nécessaire pour entendre la Bible. Saint Augustin , dit-il , ne donneroit pas un pareil conseil , lui qui deplore si vivement le malheur qu'il a eu dans sa jeunesse de tomber entre les mains de certains Maîtres qui faisoient apprendre aux enfans le La-

tin dans les Comedies de Terence : lui qui , répondant à Dioscore qui l'avoit consulté sur l'intelligence de quelques endroits difficiles de Cicéron , le presse par tous les motifs possibles de se détacher d'une cupidité vaine & trompeuse , d'autant plus à craindre qu'elle seduit, en se couvrant de je ne sçai quels pretextes d'études honnêtes.

Comme les sentimens des hommes sont differens , ceux qui ne feront pas icy du goût de M. Carrel, pourront prétendre qu'il ne se fait pas des idées assez justes des choses ; qu'il ne prend pas bien l'esprit des Auteurs qu'il cite ; que c'est faire trop de plaisir aux Heretiques de proscrire la Metaphysique & par consequent la Scholastique qui sert si efficacement à les desarmer ; qu'il seroit plus raisonnable d'apprendre aux Ecclesiastiques à sanctifier les sciences humaines que de leur en interdire absolument l'étude. Quoiqu'il en soit on peut toujours dire icy à l'avantage de l'Auteur qu'il est au moins de bonne foy , & qu'il pratique ce qu'il conseille au regard des belles Lettres. H v

DEUX TRAITEZ : L'UN
de la Flaterie & des loüanges ; l'autre de la Médifance. A Paris chez
 Charles Robustel ruë S. Jacques,
 au Palmier 1701. Avec Approb.
 & Privilege 1. vol. in 12. pagg.
 396.

L'Auteur fait remarquer dans
 sa Preface que la Flaterie & la
 Médifance ont infecté non seule-
 ment la Cour, mais encore la Pro-
 vince; qu'il n'y a presque personne
 qui ne soit médifant ou flateur; que
 ces deux vices, quoy qu'opposez
 entre eux, naissent cependant d'un
 même principe, qui est l'orgueil de
 l'homme; qu'on n'use de flaterie
 dans le monde que pour s'élever
 soy-même, & qu'on ne feroit des mé-
 difances qu'afin de décrier ceux
 dont le merite nous fait ombrage;
 que ce sont des pechez tres-griefs;
 que quoyque la Flaterie ne soit pas
 si odieuse aux yeux des hommes que
 la Médifance, elle n'est pas moins
 criminelle aux yeux de Dieu.

Traitté de la Flaterie & des Loüanges.

Quand on est un peu instruit des veritez de l'Ecriture & de la doctrine des Peres, on ne peut s'empêcher de gemir en voyant le mauvais usage qu'on fait des loüanges. Les Ecrivains & les Orateurs profanes, les prodiguent à pleines mains dans leurs Ouvrages: & ce qui est encore plus déplorable les Orateurs sacrez ne sont pas exempts de ce defect. Voilà ce qui a déterminé l'Auteur à examiner avec soin ce que l'Ecriture, les PP. & quelques livres même profanes disent de plus fort sur cette matiere.

-Un Flateur est un homme qui affecte de ne dire que des choses agréables à ceux à qui il fait sa cour; qui leur applaudit en tout ce qu'ils disent ou ce qu'ils font, qui exagere sans cesse leurs belles qualitez, releve sans cesse leur vertu; qui s'efforce de justifier leurs defects, ou du moins de les diminuer; qui parle d'une maniere & pense de l'autre; qui louë en public ceux pour qui il n'a que du mépris dans le fond du cœur; qui feint

H. vj

de n'avoir en vueë que leur gloire & leur interest, tandis qu'il ne cherche qu'à avancer sa fortune par leur credit & leur faveur. Depeur qu'on ne s'imagine que c'est là un vain phantôme , l'Auteur rapporte un grand nombre de passages des Peres qui confirment l'idée qu'il vient de donner du Flateur , & qui condamnent la Flaterie comme un grand mal.

Les personnes naturellement les plus portées à la Flaterie sont. 1°. Les amis : ils s'étudient à justifier la conduite de leurs amis, à leur cacher ce qui pourroit les affliger. 2°. Les ambitieux : ils s'attachent fervilement à ceux qui peuvent contribuer à leur élévation. 3°. Les ames timides : ils tachent d'adoucir ceux qu'ils craignent par les loüanges qu'ils leur donnent. Enfin ceux qui se trouvent chargez de quelque Communauté, ou qui en veulent établir de nouvelles : parce, dit l'Auteur , qu'ils ont besoin pour cela du credit & de la protection des Grands, & ils s'efforcent de les gagner par leurs lâches complaisances & leurs assidueitez.

Il remontre aux premiers, que la véritable amitié consiste à avertir un ami de ce qui peut nuire ou contribuer à son avancement & à sa sanctification ; à l'Ambitieux qu'il ruine sa fortune en faisant connoître à ceux qu'il flatte , qu'il se croit indigne des emplois auxquels il aspire : aux âmes timides , qu'au regard de ceux qu'on craint , on doit user à l'exemple du Patriarche Jacob de soumissions & de respects , employer même quelquefois les présents , mais jamais la flatterie : aux derniers enfin , que toutes les entreprises qui ne sont fondées que sur le secours des hommes réussissent rarement ; ou du moins ne peuvent long-temps subsister.

On doit être extrêmement réservé à louer les personnes vivantes : leurs belles qualités naturelles peuvent être obscurcies par de grands défauts qui nous sont inconnus : leur vertu peut se démentir : les louanges portent à la vanité & par ce moyen font perdre tout le mérite des bonnes actions. Les louanges qu'on donne aux Grands doivent

être toujours suspects de flaterie : on veut se mettre en faveur auprès d'eux ; on veut s'y maintenir.

Comme il n'est pas toujours en nôtre pouvoir d'éviter les loüanges , l'Auteur apprend comment on doit les recevoir. Il n'est pas permis de s'en réjouir que par rapport à Dieu , & parce qu'on rend à la vertu ce qui luy est dû. Il faut alors rentrer en soy-même , & s'humilier à la vûe de ses foiblesses & de sa misere : nous devons craindre que les vertus pour lesquelles on nous loüe ne se rencontrent point en nous : enfin nous devons regarder ce qui se dit à nôtre avantage , non comme des loüanges , mais comme un avertissement de ce que nous devrions faire.

Est-il permis à un Chrétien de se loier soy-même ? Saint Paul l'a fait & on le peut à son exemple , lorsqu'ils'agit de procurer la plus grande gloire de Dieu , & de donner plus de credit à la vertu. Mais il faut user en cela de grandes précautions. Car il arrive souvent que ce n'est pas tant la gloire de Dieu qu'on

des Sciences & des beaux Arts. 183
recherche que la fienne propre.

Traité de la Médisance.

Médire c'est tâcher de ternir la réputation du prochain par paroles, ou autres signes extérieurs. La médisance ne consiste donc pas seulement à dire fausement du mal de son prochain, comme plusieurs se l'imaginent; mais encore à exagérer ses fautes, à interpréter en mal ce qui est équivoque, à publier comme certain ce qui est douteux, à reveler une faute secrète, à s'efforcer de diminuer le mérite du bien, à se taire même lorsque l'occasion se présente de louer les vertus du prochain.

L'Auteur prouve par un grand nombre d'endroits de l'Ecriture, des Peres, & des Conciles la malice & la grieveté de ce péché. La médisance réduit quelquefois au desespoir ceux qui sont encore foibles dans le bien, & leur fait enfin abandonner le parti de la vertu. Aussi les Saints ont-ils remarqué que la médisance & la calomnie sont la plus

forte & la dernière épreuve à laquelle on peut exposer la vertu du juste.

La médifance naît dans l'oifiveté : quand on n'a rien qui occupe, on fe jette dans les grandes compagnies, qui font le theatre de la médifance ; Elle naît de l'envie de parler : il eft difficile de parler beaucoup fans médire. Elle naît du penchant à la raillerie : les railleries font fades lorsqu'elles ne font pas mordantes. Elle naît de l'ambition : on s'efforce de rabailfer la gloire de ceux dont on craint le merite. Elle naît de la haine : on eft toujours prêt à parler mal de ceux qu'on n'aime pas. Elle naît enfin du libertinage : les libertins décrivent les gens de bien pour juftifier en quelque maniere leurs defordres.

L'Auteur après avoir décrit les differens artifices dont ufe le médifant pour décrier fon prochain, compare les diverfes fortes de médifances entre elles. La médifance eft fur tout criminelle lorsqu'elle s'attaque aux Prelats, aux Ecclefiaftiques, aux Religieux : car elle

empêche le bien qu'ils pourroient faire parmi le peuple : & au regard des Religieux en particulier , c'est une extrême injustice de décrier toute une Communauté, parce que quelques particuliers ne menent pas une vie assez reguliere. Il est encore très-criminel de médire des morts : ils ont déjà expié leurs fautes , & ont été peut-être absous au jugement de Dieu qu'ils ont subi.

Comment doit-on se comporter à l'égard des médifans ? Il ne faut pas aisément ajoûter foy aux médifances , bien moins encore les repeter : on doit même refuser de les entendre & les empêcher , si l'on a de l'autorité : sinon témoigner par un morne silence qu'on ne les approuve pas.

Craignons peu les médifances qu'on pourroit faire de nous : elles ne scauroient nous nuire auprès de Dieu , à qui seul nous avons intérêt de plaire , & qui nous connoît tels que nous sommes. Ne les exagerons pas : ce feroit marquer un grand fond d'impatience. Dissimulons les : c'est un moyen sur de fermer la

bouche aux médifans. Si nous nous les sommes attirées par nôtre faute, recevons les en esprit de penitence : si nous n'y avons pas donné occasion , rejoüissons-nous de voir accroître nôtre merite & nôtre gloire : enfin à l'exemple de Jesus-Christ pardonnons les de bon cœur.

Si on est obligé de souffrir patiemment les injures & les calomnies , on n'est pas moins obligé de prendre garde de n'y point donner lieu par son imprudence. Car tout Chrétien est obligé de donner bon exemple à ses freres ; & sur tout les Pasteurs , qui sans cela ruïneroient le fruit qu'ils pourroient faire dans les ames.

Est-il à propos de répondre aux calomnies qu'on publie contre nous ? L'Auteur dit que lorsqu'elles ne regardent que nôtre propre personne , il est de la perfection Chrétienne de les dissimuler , comme ont fait plusieurs Saints : mais que quand la gloire de Dieu y est interessée , & qu'elles peuvent empêcher un plus grand bien , nous devons alors nous defendre : que c'est ainsi qu'en ont

usé plusieurs Saints Peres, l'Apôtre Saint Paul, & Jesus-Christ luy-même, le modèle de nôtre perfection : que lorsqu'on répond aux calomnies, il faut avoir soin de le faire sans aigreur & sans animosité, n'étant jamais permis de rendre injure pour injure.

En condamnant ainsi la médifance l'Auteur ne pretend pas que ce soit toujours pecher que de parler mal du prochain ; & il explique en quelles circonstances cela est permis.

Pour ce qui regarde la reparation l'on peut nuire à l'honneur du prochain, ou en disant vrai avec justice, c'est-à-dire agissant contre lui selon les loix ; ou en disant vrai avec injustice, c'est-à-dire revelant un peché secret sans aucune raison ; ou enfin en disant faux. Dans le premier cas, on n'est tenu à aucune reparation. Dans le second, on doit aller trouver les personnes à qui on a mal parlé de son frere, les prier de tenir la chose secrète, dire du bien dans toutes les occasions de la personne dont on a dit du mal, pour

reparer ainsi le tort qu'on luy à fait. Au regard des calomniateurs , ils sont obligez de retracter leurs calomnies par paroles , s'ils les ont publiées seulement par paroles ; par écrit , s'ils les ont publiées par écrit. Celuy qui par la médifance a fait tort à la fortune du prochain , doit luy procurer par son crédit les mêmes avantages qu'il luy a fait perdre , ou l'en dedommager d'une autre maniere.

L'Auteur a raison de se promettre que si les Chrétiens font attention à ce qu'il expose dans son ouvrage sur la malice de la médifance , & sur les difficultez de la reparation à laquelle ce peché oblige, ils seront desormais plus sur leurs gardes afin de l'éviter.



LA SAINTETE' DE L'ETAT
Monaſtique , où l'on fait l'Histoire
de l'Abbaye de Marmoutier & de
l'Eglise Royale de Saint Martin de
Tours, depuis leur fondation jusqu'à
nôtre temps, pour servir de réponse
à la vie de Saint Martin composée
par Monsieur l'Abbé Gervaise Pre-
vôt de l'Eglise de Saint Martin.
Par D. E. B. P. E. M. B. D. L. C. D.
S. M. A Tours chez Jean Barthe
1700.

Monsieur l'Abbé Gervaise à
fait imprimer une vie de
Saint Martin Evêque de Tours,
dans laquelle il pretend , que ce
Saint n'a jamais été Moine. Selon
luy les Monasteres de Marmoutier
& de Ligugé n'ont pas été bâtis par
le Saint Evêque dans le dessein d'en
faire des retraites de Moines , mais
des Seminaires , où il vivoit en
communauté avec des Ecclesiasti-
ques qu'il formoit pour le service
de l'Eglise. Un sçavant Benedictin,
Prieur de Saint Julien de Tours,
a pris la plume pour refuter Mr.

l'Abbé Gervaise , & il a divisé son Ouvrage en trois livres.

Il fait voir dans le premier que les Moines , loin d'avoir été exclus de la Clericature , comme le pretend Mr. l'Abbé Gervaise , en ont rempli les dignitez les plus éminentes. Voicy les preuves qu'il en apporte. Saint Athanase écrivant au Moine Dracone qui par humilité refusoit un Evêché , luy remontre que l'Episcopat n'est point incompatible avec la profession Monastique ; qu'il n'est pas le seul Moine qui ait été fait Evêque ; que Serapion , Apollon , Agathon , Ariston & plusieurs autres Moines ont été élevez à cette dignité. Les trois autres Docteurs de l'Eglise Grecque , Saint Basile ; Saint Gregoire de Nazianze & Saint Chrysostome , ont eux-mêmes été tirez du cloître pour gouverner de grandes Eglises. Comme l'Auteur s'étend ici beaucoup sur la perfection de la vie solitaire , il a cru pouvoir intituler son Ouvrage , *la sainteté de l'état Monastique.*

Il ajoûte aux Docteurs Grecs plusieurs Saints Moines d'Orient ,

qui ont été faits Evêques. Photius même, qui n'avoit jamais fait profession de la vie Monastique, ayant chassé St. Ignace du Siege de Constantinople, ne voulut point s'y placer luy-même, qu'après s'être fait Moine, parce qu'on étoit alors accoutumé à voir sortir les Patriarches de la solitude.

L'Auteur passe de l'Eglise Greque à la Latine. Saint Ambroise dans sa lettre à l'Eglise de Verceil loüe Saint Eusebe Evêque de cette ville, d'avoir réuni ensemble la Clericature & l'état Monastique. Saint Augustin, Saint Jérôme & Saint Gregoire le Grand, ont été Moines. Le dernier tira de son Monastere de Saint André de Rome le Moine Augustin, qui fut le premier Archevêque de Cantorberi : & celui-cy mit des Benedictins dans sa Cathedrale pour la deservir. De 38. Archevêques qui ont gouverné cette Eglise jusqu'au schisme d'Henri VIII. il n'y en a eû qu'un ou deux qui n'ayent pas été Benedictins. Odon Evêque de Wilton s'excusa long-temps d'être Arche

vêque de Cantorberi sur ce qu'il n'avoit pas été Moine ; & il n'accepta même cette dignité qu'après avoir fait profession dans l'Abbaye de Fleury en France. Tout ceci est tiré de Guillaume de Mamelsbury.

Bede assure que de son tems il y avoit en Irlande un Abbé honoré du Sacerdocé , qui gouvernoit les Eglises de ce Royaume. Enfin plusieurs Monasteres d'Occident ont été long-tems des Seminaires d'Evêques : & vingt Moines du seul Ordre de S. Benoît , ont été Papes.

Dans le second livre , l'Auteur , après avoir prouvé que le mot de *Moine* a toujours signifié un Solitaire , & celui de *Monastere* un lieu destiné à la demeure des Moines , il cite Severe Sulpice qui vivoit du tems de S. Martin , & qui dit en plusieurs endroits que S. Martin , a été Moine , & qu'il a bâti des Monasteres.

Deux faits le demontrent plus particulièrement. Les habitans de Tours persuadés de l'attachement que S. Martin avoit pour la solitude , eurent recours à un stratagème pour

pour l'en tirer. Ce fut de persuader au Saint que la charité l'obligeoit à prendre soin de leur Eglise. Or si Ligugé eût été un Seminaire où saint Martin se fût disposé à servir l'Eglise, eût-il fallu user d'artifice pour l'en faire sortir?

Le second fait est que S. Martin étant decedé à Candes, ceux de Poitiers & ceux de Tours se disputèrent son corps. Ceux de Poitiers disoient qu'il leur appartenoit, parce qu'il avoit été Abbé & Moine chez eux. Ceux de Tours prétendoient l'avoir, parce qu'il avoit été leur Evêque.

Gregoire de Tours croit comme Severe Sulpice que S. Martin a été Moine: & il parle d'un voyage qu'il fit par devotion au Monastere de Ligugé fondé par ce Saint.

La possession constante où les Moines ont toujours été de l'Abbaye de Marmoutier, est une nouvelle preuve dont l'Auteur se sert avantageusement. Cette possession n'a pas été interrompue, sinon au dixième siecle; lorsque les Moines apprehendant que le corps de saint Martin ne fût exposé à la fu-

Novemb. Decemb. 1701. I

reur des Normands , qui avoient déjà pris la ville du Mans , le porterent au Monastere de Fleury , & delà à Auxerre. Alors les Chanoines de S. Martin prirent possession de Marmoutier, & possederent l'Abbaye jusqu'à l'an 982. que S. Mayeul Abbé de Cluny , appelé par Eudes Comte de Champagne & soutenu par le Roy , y rétablit les Moines. L'Abbaye de Marmoutier a eu 119. Abbez, dont les douze derniers ont été Commendataires.

M. l'Abbé Gervaise prétend détruire tout cela par deux raisons, qui semblent prouver que S. Martin n'a point été fondateur de Moines. La premiere , que les disciples de S. Martin dans Marmoutier , vivoient des oblations des Fidéles : la seconde, qu'ils ne travailloient point des mains. On répond que plusieurs Evêques ont autrefois pris du revenu de leurs Cathedrales pour faire subsister des Moines : & que parmi les Moines de Marmoutier , si les anciens étoient dispensés du travail des mains , les jeunes s'occupoient à écrire des livres.

Mais quand on ne pourroit pas prouver que les disciples de S. Martin s'appliquoient au travail des mains , il ne s'ensuivroit pas qu'ils n'ont point été Moines. Les Moines ne sont pas plus obligez au travail, que les Ecclesiastiques, dit l'Auteur. Or les Ecclesiastiques prétendent avoir de bonnes raisons pour se dispenser du travail des mains : qu'ils ne trouvent donc pas mauvais que les Moines aient aussi quelques fois les leurs pour ne pas travailler. S. Thomas a répondu solidement aux objections qu'on fait contre les Moines qui renoncent au travail des mains pour vaquer à d'autres occupations plus utiles pour l'Eglise.

L'Auteur Benedictin releve icy quelques anachronismes qu'il dit être échapez par mégarde à M. l'Abbé Gervaise. Cet Abbé donne à S. Martin pour regle de la conduite qu'il a gardée dans ses Communautés, S. Jérôme qui est mort 26. ans après S. Martin ; le Concile de Calcedoine célébré 57. ans après la mort de ce Saint ; & celui de Constantinople *in Trullo*, tenu plus de 200.

ans après le Concile de Calcedoine;

Les Religieux de Marmoutier dès le temps de S. Martin observoient les vœux de stabilité, de conversion de mœurs, d'obéissance, & même de pauvreté & de chasteté: quoyqu'ils n'en fissent peut-être pas une promesse explicite. Severe Sulpice rapporte une preuve convainquante du vœu de continence que faisoient ces Moines. Un soldat, dit-il, engagé dans le mariage s'étoit retiré dans ce Monastere du consentement de sa femme, qui de son côté s'étoit aussi retirée dans un Monastere de son sexe. Celuy-là s'enuya bientôt de sa solitude, & demanda permission de faire revenir sa femme, promettant de vivre avec elle comme un frere doit vivre avec sa sœur. Mais S. Martin lui representa qu'une femme ne pouvoit demeurer avec un homme qui avoit cessé d'être son époux par la profession monastique qu'il avoit embrassée.

Le 3. livre contient un abrégé de l'Histoire de la celebre Eglise de S. Martin de Tours. L'Auteur croit que des deux mille Moines qui assis-

Terent aux obseques de S. Martin, on en choisit deux cens pour prier jour & nuit sur son tombeau : & que saint Brice Successeur de S. Martin leur bâtit un Monastere, ainsi que l'assure Gregoire de Tours. On n'a pû trouver les noms des Abbez, de ce Monastere jusqu'à l'an 520. qu'un nommé Leon le gouverna. On trouve encore un autre Abbé en 650. il se nommoit Ægeric. Il obtint de Crosbert Evêque de Tours, pour son Monastere, une exemption de la Jurisdiction Episcopale : & cette exemption fut confirmée par le Pape Adeodat, & par un Evêque de Tours nommé Ibbon. Ibbon semble dire que les Moines de S. Martin étoient Benedictins.

La fondation de l'Abbaye de Cormery faite & signée par Iterius Abbé de St. Martin de Tours, & plusieurs de ses Moines, prouve la même chose. Cet Iterius étoit en même temps Abbé de S. Martin & de Cormery. Alcuin son successeur le fut aussi. Les Moines de Cormery eurent ensuite leur Abbé particulier. Mais quand il étoit mort, on

apportoit sa crosse sur le Tombeau de St. Martin , & son Successeur venoit l'y reprendre : coutume qu'on a observée inviolablement jusqu'aux Abbez Commendataires.

La fable qui court parmy le peuple , sur l'origine de la fondation de Cormery n'a nul fondement. On dit que les Religieux de S. Martin étant dereglez , Dieu envoya un Ange exterminateur qui les fit tous mourir dans une nuit, excepté un seul ; que celui-cy se retira dans une solitude qu'il appella *Cormery*, de *corde mœrente* ; & que là il bâtit une Chapelle qu'il dedia à S. Paul , parcequ'il lisoit les Epîtres de cet Apôtre pendant que l'Ange tuoit tous ses Confreres.

L'Auteur parcourt legerement l'Histoire des autres Abbez de saint Martin de Tours , jusqu'au 9. siecle, où les Moines de ce Monastere se seculariserent. Il ne faut pas oublier, dit-il , que l'Eglise de S. Martin a eu long-temps un Evêque particulier, qui étoit soumis à l'Abbé : privilege, ajoûte-t'il , qui a été aussi accordé à l'Abbaye de S. Denis en France.

En parlant des Abbez seculiers de S. Martin , on remarque que Hugues Capet réunit en sa personne la qualité d'Abbé de saint Martin de Tours à celle de Roy : ce qui a continué dans ses Successeurs. Long-temps avant le Regne de Hugues, le Prince Robert II. avoit fait entourer l'Abbaye de S. Martin de fosses, de tours & de murailles, pour la mettre à couvert des insultes des Barbares.

L'Histoire des Abbez est suivie de celle des Doyens : & à l'occasion de l'un de ces derniers nommé Theotolon , on trouve icy l'Histoire de l'Abbaye de S. Julien de Tours que Theotolon rétablit.

On y trouve aussi l'Histoire de l'Abbaye de Beaumont. Elle avoit été bastie proche l'Eglise de S. Martin par Engeltrude fille de Clotaire I. Roy de France , & par Valdrade épouse de ce Prince. Comme cette maison se trouva dans la suite trop petite pour contenir les filles qui venoient s'y presenter , les Chanoines de S. Martin contribuerent beaucoup vers le commencement du on-

zième siècle à la construction de la nouvelle Abbaye de Beaumont dans l'endroit où elle est à présent.

Ce fut environ le même tems que Berenger, après sa conversion, se retira dans la solitude de saint Cosme. Quelques-uns des Chanoines ses Confreres touchez de son exemple s'y retirèrent avec luy, & formèrent la Communauté des Chanoines Reguliers de S. Cosme, qui subsiste encore aujourd'huy.

Il se pourroit faire que Mr. l'Abbé Gervaise ne convint pas des faits que l'on a icy avancez, ou des consequences que l'on en tire. Il nous fera plaisir de nous communiquer ce qu'il auroit à y opposer : nous exposerons ses raisons au Public avec la même fidelité que nous avons fait celles de son adversaire.

PRIMITIVE BAPTISM

&c. c'est-à-dire, *Le Baptême de l'Eglise primitive.* A Londres. Imprimé pour J. Wyat. 1701.

CE Traité combat les Dogmes des Quakers & des Anabaptif-

tes ; ces deux sectes impies qui se sont élevées en Angleterre depuis qu'elle a abandonné l'Eglise Romaine. Les premiers ont poussé le Fanatisme si loin, qu'ils rejettent absolument toute institution extérieure, & par conséquent le précepte de Jesus-Christ touchant le baptême. Les seconds admettent à la vérité le baptême : mais ils s'éloignent du reste des Chrétiens, & pour la manière de baptiser, & pour le genre de personnes à qui ils confèrent ce Sacrement. Le baptême des enfans, disent-ils, n'étant autorisé ni par les textes de l'Ecriture, ni par la pratique de l'Eglise primitive, ne peut avoir lieu dans le Christianisme. Ils prétendent aussi que l'unique manière de baptiser les adultes est de les plonger dans l'eau.

Mr. Garner membre de l'Eglise Anglicane & Auteur de ce Traité, combat les erreurs de ces gens-là, qui passent aussi bien que luy sous le nom de Protestans. Il divise son Ouvrage en trois parties : dans la première il parle des sujets propres

à recevoir le Baptême ; dans la seconde , de la matiere de ce Sacrement ; enfin dans la troisiéme , de la maniere de le conferer.

L'Auteur montre donc par le precepte même de Jesus-Christ & par la pratique des Apôtres , que le Baptême de l'Eglise primitive regardoit autant les enfans que les adultes. Il n'est pas necessaire , dit-il , pour prouver cette verité de recourir , comme quelques-uns ont fait avant moy , à la Loy ancienne , il suffit de ce passage tiré des Actes (16. 31.) & qui est si clair ; où l'Apôtre dit au Geolier, *Crede in Dominum Jesum , & salvus eris tu & domus tua..... & baptisatus est ipse & omnis domus ejus.* Mr. Garner infere de là qu'il y avoit très-probablement des enfans dans la maison du Geolier qui furent baptisez. En effet , dit-il , les mots *maison*, *famille* &c. si frequens dans l'Ecriture , sont des Hebraïsmes , qui marquent les enfans de la maison. Ainsi quand les Apôtres disent , *un tel & toute sa maison*, ou *un tel & toute sa famille*, il faut necessairement y comprendre les enfans.

Dans la seconde partie Mr. Garner attaque principalement les Quakers qui rejettent le Baptême d'eau comme tout-à-fait inutile. Il leur demande ce qu'ils peuvent avancer pour prouver leur dogme ; il répond aux objections qu'ils font ordinairement : & enfin il montre que le baptême que J. Christ ordonna à ses Apôtres de conférer à ceux qui embrassoient la Foy , étoit le baptême d'eau.

L'Auteur tire la preuve de cette vérité du commandement même de Jesus - Christ. *Docete omnes gentes baptisantes &c.* commandement qui fut dans la suite fidèlement exécuté par ses Apôtres. Au reste ce précepte ne regarde pas les seuls Apôtres , il s'étend encore à leurs successeurs : & ceci est évident , dit Mr. Garner , car quel pouvoir auroient eu Philippe , Ananie , & Apollon de baptiser , si la commission de Jesus-Christ eût été limitée aux seuls Apôtres ? D'ailleurs la promesse de Jesus-Christ , *Ecce ego vobiscum &c.* seroit vaine & sans effet.

Or , pour revenir , il est certain que le commandement de baptiser donné aux Apôtres doit s'entendre du baptême d'eau. La preuve en est claire : car il est constant premièrement que Jesus-Christ luy-même baptisoit par le ministère de ses Apôtres avec de l'eau : ce qu'on est obligé d'avouer pour concilier le v. 33. du 1. chapitre de Saint Jean avec le v. 2. du 4. chapitre. Secondement encore qu'il fût dit de Jesus-Christ qu'il baptiseroit *Spiritu sancto*, il est certain que les Apôtres, comme Philippe & Pierre , qui avoient vû la maniere dont le Sauveur baptisoit , (ou plutôt dont il faisoit baptiser comme il est dit dans l'Evangile) se servirent d'eau pour le baptême. Ainsi , quoique l'Ecriture fasse mention d'un baptême de feu & d'un baptême du Saint Esprit, la commission des Apôtres ne s'entendoit que du baptême d'eau.

Enfin , dit Mr. Garner , le précepte du baptême d'eau est un précepte permanent & positif. Car comme personne ne doute que le précepte de prêcher ne soit perma-

ment , il faut convenir aussi que celui de baptiser qui y est joint , l'est de même : *Docete omnes gentes, baptisantes eos &c.*

Dans la troisième partie Mr. Gagner s'attache à prouver que la manière de baptiser dans la primitive Eglise ne consistoit pas nécessairement à plonger dans l'eau , mais à en répandre sur les personnes qui recevoient ce Sacrement. Il est vrai que le mot *Baptizantes* qu'on trouve dans le texte original signifie l'un & l'autre : mais comme Jesus-Christ n'a rien dit dans l'institution de ce Sacrement qui nous détermine à l'un de ces deux sens plutôt qu'à l'autre ; pour s'éclaircir , dit l'Auteur , du vrai sens de ce mot , il faut voir laquelle des manières , ou de l'immersion , ou de l'aspersion , s'accorde mieux avec les chefs suivans. Premièrement avec le baptême *en Moïse* (1. Cor. 10. 1.) Secondement avec les prophéties , les promesses , les types & les figures du baptême intérieur de l'Evangile. Troisièmement avec les circonstances du lieu & du temps qui se ren-

contrent au baptême de ceux dont il est parlé dans les Actes.

L'Auteur ayant fait voir en peu de mots que le baptême qui se confère par asperſion s'accorde mieux avec les deux premiers chefs ; il s'étend aſſez au long à montrer qu'il s'accorde mieux auſſi avec le troiſième. Pour cela il rapporte ſept exemples différens tirez des Actes des Apôtres. Dans ces exemples on remarque , ſoit par la circonſtance du lieu , ſoit par la circonſtance du temps & des perſonnes , que dans la primitive Eglise le Baptême ne ſe conféroit pas toujours ſur le bord des rivières : que lors même que cela arrivoit , c'étoit ou le pur hazard , ou la multitude infinie de peuple qui accouroit aux prédications de Saint Jean & de Jeſus-Chriſt qui en étoit la cauſe : que le baptême fut pour le moins auſſi ſouvent conféré par les Apôtres dans des maiſons particulières , que ſur le bord des rivières : que les perſonnes ſouvent infirmes & délicates n'auroient pû ſupporter les incommoditez du baptême par immerſion ; principale-

ment pendant l'hiver.

Au reste , ajoute Mr. Garner , il n'est dit nulle part que le baptême se conferât plutôt par immersion que par asperision : & quoy que dans les lexicons ordinaires le mot βαπτίζω signifie *plonger* , ou *mettre sous l'eau* ; on ne le trouvera pas cependant en ce sens dans les Saints livres , lorsqu'il s'agit des ceremonies legales. Enfin toutes les propheties & promesses du baptême interieur le representent toujours comme une asperision , & jamais comme une immersion. L'Auteur conclut son Traité en montrant le danger & l'indécence qui se trouveroit souvent dans le baptême fait par immersion.

Cet Extrait est tiré presque mot pour mot du Journal de Juin d'Angleterre. On y trouvera plusieurs bonnes choses : mais on remarquera aussi sans doute que Mr. Garner ne prouve pas tout d'une maniere bien convaincante : principalement la necessité du baptême des enfans. En effet le passage des Actes qu'il croit suffire pour cela , ne suffit pas assurément , & n'est pas si clair

ni si décisif qu'il le croit. Car enfin un Anabaptiste ne manquera pas de soutenir qu'il est dit là que toute la maison du Geolier fut baptisée, comme il est dit en Saint Jean chap. 4. que toute la maison du Centenier crût en Jesus-Christ; c'est-à-dire dans l'une & dans l'autre maison, ceux qui étoient capables d'être baptisez & de croire. Et que pourroit dire Mr. Garner dans ses principes pour convaincre cette reponse de faulseté.

Il faut cependant avoüer que ce que nous reprenons ici dans son ouvrage doit moins luy être imputé qu'au parti dans lequel il est. Quand on rejette la Tradition & l'autorité de l'Eglise pour décider le vrai sens de l'Ecriture, on n'a plus d'armes bien efficaces contre les Hérétiques : & c'est pour cela que d'une Hérésie il en pullule ordinairement plusieurs autres, qui toutes se soutiennent contre-elle par les mêmes moyens qu'employe pour sa propre défense celle qui leur a donné naissance.

DISCOURS DU PAPE AU
Sacré College sur la mort de Jacques II. Roy de la grande Bretagne.

MEs venerables Freres , nous vous annonçons autant par nos larmes & par nos soupirs , que par nos paroles , la mort du Roy de la grande Bretagne Jacques II. de glorieuse memoire : mort infiniment fâcheuse & veritablement affligeante , que nous n'avons pû apprendre sans que la tendresse paternelle excitât en nous une extrême douleur. Et veritablement nous ne sçaurions douter que vous n'en ayiez aussi ressenti une très-vive , en considerant la grande perte que fait aujourd'huy le monde Chrétien , & qui nous cause tant de larmes. C'est un Prince vraiment Catholique , vray enfant de l'Eglise , vray défenseur de la Foy , que nous avons perdu. Mais , suivant le conseil de l'Apôtre , nous ne devons pas pleurer les morts comme font ceux qui n'ont point d'esperance. Or la pieté

éclatante de ce grand Prince , de laquelle la posterité ne perdra jamais le souvenir ; le mépris heroïque qu'il a eu pour toutes les choses d'icy bas, pour sa patrie , pour ses biens , pour sa Couronne , & pour la vie même ; sa mort , où il a témoigné tant de constance & de religion : tout cela nous donne lieu de croire que Dieu , après l'avoir éprouvé sur la terre comme l'or dans la fournaise , l'a reçu dans le Ciel comme un holocauste immolé pour sa gloire.

Nous n'avons eu garde toutefois de manquer à un devoir que la charité nous prescrivait , à l'égard d'un Prince à qui le Saint Siege a de si grandes obligations. Nous avons fait en particulier des prieres pour le repos de son ame : & nous prétendons , à l'exemple de nos predecesseurs , luy faire rendre encore en son temps les derniers devoirs avec plus de solemnité dans nôtre Chapelle Pontificale.

Nous ne pouvons au reste passer ici sous silence la generosité admirable du Roy très-Chrétien ; qui,

par une conduite digne de son grand cœur , après avoir reçu dans son Royaume avec une liberalité & une magnificence vraiment Royale , le Roy Jacques , la Reine son épouse , & le Prince leur Fils , chassés de leurs Etats , n'a point cessé de donner à ce Roy toutes les marques possibles de bonté & de tendresse jusqu'au delà même de sa vie. Car après sa mort , Louïs le Grand prenant sous sa protection le jeune Prince , que nôtre très-chère Fille Marie sa mere a formé avec une continuelle application , sur le modèle des vertus du Roy son pere ; & nonobstant les conjonctures delicates où il se trouve , negligant tous ses intérêts particuliers , il l'a reconnu publiquement pour le legitime héritier de la Grande Bretagne ; & l'a confirmé d'une maniere si puissante dans la résolution de demeurer , quoy qu'il arrive , constamment attaché à la Religion Catholique. En quoy certainement nôtre très-cher Fils le Roy très-Chrétien a fait paroître une grandeur d'ame qui merite tous nos éloges , & tous ceux

du sacré College. La posterité ne sçauroit manquer de luy en donner de très-grands, toutes les fois qu'elle repassera sur ce bel endroit de sa vie, dont la memoire ne perira jamais.

Quoique nous soyions persuadez que la renommée vous a déjà appris toutes ces choses, nous avons jugé cependant qu'il étoit juste & à propos de vous les rapporter nous-mêmes telles & aussi-tôt que nous les avons sçûes par un courier de nôtre venerable Frere Philippe Antoine Archevêque d'Athenes nôtre Nonce à la Cour du Roy très-Chrétien ; lequel a été témoin de tout ce qu'il en écrit : & nous l'avons fait, *afin que la memoire s'en conserve par écrit dans les generations suivantes*, & que vous ayiez en cela une nouvelle preuve de nôtre affection paternelle envers vous, nos venerables Freres, par l'appuy & les prieres desquels nous esperons voir diminuer le poids dont vous nous avez chargez, qui dans ces malheureux temps de trouble nous paroît de jour en jour plus pesant.

B R E F D U P A P E A U R O I
sur le même sujet.

A Nôtre très-cher Fils en N. S.
Louis le Roy très-Chrétien.

Clement Pape X I.

NOtre très-cher Fils en Jesus-Christ, Salut. Lorsque nous ne croyions pas que rien au monde pût diminuer le sentiment de la douleur que nous avoit causé la mort du très-religieux Prince & très-zélé protecteur de l'Eglise Catholique Jacques II. Roy de la Grande Bretagne; nous avons trouvé tout-à-propos le sujet d'une extrême consolation dans la pieté que V. M. a fait paroître, en donnant à ce Prince mourant une dernière, mais sincere preuve de cette ancienne & singuliere affection dont-elle l'a constamment aimé. Vous reçûtes autrefois entre vos bras avec une insigne generosité, & vous avez toujours traité depuis avec une bonté & une magnificence Royale ce Prince, & la verité par ses

rare qualitez, & par sa vertu, mais qui a éprouvé en sa personne toutes les inconstances de la fortune, & qui a long-temps été en butte aux accidens les plus fâcheux, jusqu'à en être presque accablé. Enfin lorsqu'il étoit sur le point de faire l'échange des biens de la terre avec ceux du Ciel, vous avez rempli le seul desir qui pouvoit luy restier. Car un pere tel que luy ne pouvant manquer d'être en peine au sujet de son fils, dont il avoit bien plus à cœur la Religion & la pieté, que l'établissement temporel : Vous avez calmé son inquietude, en luy promettant que vous assisteriez de toutes vos forces & de toute vôtre autorité ce jeune Prince de si grande esperance & d'un si beau naturel ; que vous le reconnoîtriez pour Roy ; & que vous luy feriez rendre les honneurs dûs au legitime heritier de la Monarchie Angloise ; si toutefois il se montroit imitateur des vertus de son pere, & sur tout de son attachement inviolable à la Religion Catholique. Un procédé si genereux, dans un temps où les raisons d'Etat

Sembloient vous en devoir détourner , nous a pleinement convaincus que c'est le pur zele de la Religion & de la justice qui vous ont fait agir en cette occasion : & cette magnanimité Chrétienne tout-à-fait digne du nom que vous portez , nous a tellement touché , que malgré la douleur dont nous étions occupé pour la perte d'un Roy que les gens de bien pleureront toujours , nous avons crû toutefois qu'il étoit de nôtre devoir en qualité de Pere commun , de relever autant qu'il nous a été possible en vûë de Dieu, la résolution que vous avez prise. Nous prions donc instamment l'Auteur de tous les biens de vous récompenser par une abondance des dons celestes , du service signalé que vous venez de rendre à son Eglise. Au regard de l'éducation du jeune Roy si porté de luy-même à toute sorte de vertu , nous ne croyons pas qu'il soit besoin d'exhorter V. M. à vouloir bien luy tenir lieu d'un pere plein de tendresse : veu que tout ce qu'elle a fait jusqu'ici d'elle-même en ce point,

ne nous laisse rien à luy demander, ni même à desirer d'elle. Et comme la conduite que vous avez tenuë sur tout en cette derniere occasion, merite non-seulement de passer à la posterité la plus reculée, mais encore d'être gravée, s'il se peut sur d'éternels monumens; nous assurons V.M. que le détail qui nous en a été envoyé sur le champ par nôtre venerable Frere Philippe Antoine Archevêque d'Athenes, ne s'effacera jamais de nôtre memoire. Aussi est-ce du fond du cœur, & avec une tendresse de Pere que nous vous donnons nôtre bénédiction Apostolique. A Rome le 4. d'Octobre 1701.

MEMOIRE TOUCHANT
la vie & les Ouvrages de feu Monsieur Ulric Obrecht.

Monsieur Obrecht nâquit à Strasbourg le 23. Juillet 1646. sa famille qui étoit originaire de Schelestad avoit été anoblie en la personne de son bisayeul par l'Empereur Rodolphe II. l'an 1604. Il ne

ne parut d'abord en lui nulle vivacité que pour les sciences , dont il apprit les principes à Strasbourg , à Montbeliard & à Altorff. Il en avoit comme herité l'inclination & le goût de ses ancestres , tous distinguez par leurs emplois dans l'Université, ou dans le Senat de Strasbourg. L'étude des langues Latine , Grecque, & Hebraïque furent presque le premier amusement de son enfance ; & il apprit comme en se jouant le François , l'Espagnol & l'Italien. On le trouva si bon Rhetoricien à quinze ans, * qu'on luy fit deslors composer & prononcer en public une harangue Latine qui fut vniversellement applaudie.

La methode de ses Maîtres , bien differente de ces voyes abregées , où en se hâtant de tout apprendre aux enfans on ne leur apprend rien que superficiellement , fut de ne luy laisser lire que les Anciens , & de luy faire puiser les principes de l'éloquence dans les sources ; je veux dire dans Demosthene, Cicéron, Hermogene, Quintilien, Longin &c. Il

* 1661.

Nov. Decemb. 1701.

K

suivit le même plan dans son cours de Philosophie. Platon , Aristote, avec ce qui nous reste de la Philosophie Pythagoricienne , furent les écrits qu'on lui mit en main.

Mais le fort de ses études roula sur la Jurisprudence & sur l'Histoire : il excella en l'une & en l'autre , & il en remplit les Chaires dans l'Université avec beaucoup de distinction.

Cette multiplicité de Sciences ne broüilla point ses idées : tout se rangeoit dans son esprit ; & l'on étoit moins surpris de l'étendue prodigieuse de ses connoissances, que de la netteté admirable avec laquelle il les developpoit. Il rendoit compte de tous les siècles comme s'il y eût vécu , & de toutes les loix comme s'il les eût établies : avec tout cela il parloit de ce qu'il sçavoit le mieux, en homme qui cherchoit plus à s'instruire qu'à décider. Après ses licences, il prit la résolution de voyager , pour achever de se former. Il alla d'abord à Vienne en Autriche, où il accompagna Mr. Kelerman Ambassadeur de Moscovie , qui l'avoit pris pour servir de Gouverneur &

de Maître à son fils. Delà il passa à Venise à la suite du même Ambassadeur. Ce fut moins une vaine curiosité, que le desir d'apprendre, qui eut part à ses voyages, où il ne prit en effet de plaisir, qu'à visiter les Bibliothèques & les Sçavans. Il avoit déjà imprimé à 19. ans * une espece de *Commentaire sur le songe de Scipion*, & une *Dissertation sur les principes de la Prudence Civile & Politique*.

A son retour d'Italie on luy fit prendre un établissement, & il épousa à Strasbourg la fille de Mr. Boeder fameux Professeur d'Eloquence & d'Histoire, aux emplois de qui il succeda depuis, & dont il recueillit les Ouvrages les plus finis. Il donna entre autres au public. *Animadversiones in Dissertationem de ratione statûs in Imperio &c.* c'est une Critique fort concise, mais pleine de sens, sur un livre qui avoit fait grand bruit en Allemagne sous le nom masqué d'*Hippolite de la Pierre*. La Maison d'Austriche, dont la puissance & l'ambition y étoient représentées comme fatales à la liberté de l'Em-

* 1665. * 1674.

K ij

pire , & toutes prestes à rendre la Couronne Imperiale hereditaire, fçût bon gré à Mr .Obrecht d'avoir fourni dequoy la défendre d'un soupçon si injurieux ; & elle n'a rien omis depuis pour l'engager dans ses interests.

Cependant son merite s'étoit assez fait connoître pour lui attirer beaucoup de jeunes Gentilshommes d'Allemagne , qui prenoient chez lui des leçons de Droit & d'Histoire. Le temps qu'il leur donnoit ne luy laissoit que des momens dérobez pour ses propres Ouvrages : Aussi ne songeoit-il à en donner au public, qu'à mesure que la necessité des conjonctures , ou les prieres de ses amis l'y déterminoient.

Comme il étoit habile dans les Medailles , on luy en presenta une fort rare de Domitiën , sur le revers de laquelle étoit représentée une Deesse qu'il jugea être Isis. Il donna sur ce sujet ses conjectures au public* dans une lettre qu'il fit imprimer sous ce titre , *Epistola de nummo Domitiani Isiacò*. Il voulut après ce-

*1675.

la donner des éclaircissemens sur l'Histoire Auguste , ce qui luy en fit ramasser & ranger tous les Ecrivains, (*Historia Augusta Scriptores*) dans une edition nouvelle, où il inféra des notes tres - importantes. Ensuite parut * sous son nom le *Prodromus rerum Alsaticarum*.

C'étoit l'essay d'un grand ouvrage qu'il meditoit sur l'Alsace , dont il recherchoit l'origine , les limites, les droits, les coûtures, les guerres, les revolutions &c. Ouvrage important, qu'il fut obligé d'interrompre, & que ses continuelles occupations ne lui ont pas permis d'achever.

Il composa encore quelques traittez particuliers qu'il fit imprimer par engagement, comme celui du droit de porter l'Etendard de l'Empire, *de vexillo Imperii* : droit dont la Republique de Strasbourg prétendoit partager l'honneur avec les Ducs de Virtemberg qui en étoient en possession. Il en parut un autre touchant les traittez que les Etats & Princes de l'Empire font

* 1680.

en leur nom, de *Imperii Germanici ejusque statuum Fœderibus* : un autre enfin du Droit de la guerre & des Garants de la paix, de *fure belli & sponsoribus pacis* : tous ouvrages , où regnent également la moderation, le bon sens , la justesse , & l'érudition de l'Auteur.

Jusques là le malheur qu'avoit eu Mr. Obrecht de naître & d'être élevé dans la Religion Protestante , l'avoit rempli de prejugez, qui ne lui laissoient voir qu'à demi la verité. Il avoit pourtant senti de secretes inquietudes sur ce sujet; & cela l'obligea d'examiner de plus près l'origine & les causes du Schisme qui le séparoit de l'Eglise Catholique.

Ce n'est pas précisément dans l'Ecriture , disoit il , que je cherchois à m'eclaircir : car quoyque j'en fisse ma plus douce consolation , je vis bien qu'en l'abandonnant à l'interpretation arbitraire des particuliers , on pourroit la tourner en tout sens , & dès là autoriser toutes les sectes. Ce qui me convertit , fut qu'en fouillant dans l'an:

tiqité Ecclesiastique, j'y trouvay dequoi justifier tous les dogmes qu'adopte l'Eglise Romaine & que rejette la Protestante. J'y vis-même la pluspart des ceremonies que je traittois de superstition, établies & autorisées. Cette antiquité de la doctrine & des usages, jointe à la succession des Pasteurs, me parut emporter conviction. Cependant, ajoûtoit-il, comme je tenois encore à l'Herésie plus par le cœur que par l'esprit, vingt fois je fermay & jettay à terre mes livres, de despit d'y trouver mes preventions trop fortement combattues.

Mr. Obrecht étoit dans ces agitations,* lorsque le Roy s'étant rendu maître de Strasbourg, il y vint en personne avec toute sa Cour. M. Pelisson qui étoit du voyage & qui connoissoit de reputation M. Obrecht, vint le trouver, & eut avec lui quelques conférences. Celui-cy lui découvrit l'étude qu'il faisoit en secret de sa Religion: mais l'heure de sa conversion n'étoit pas venue; & s'il fut ébranlé, il ne se

* 1681.

rendit pas. Les Jesuites que S. M. établit bien-tôt après à Strasbourg, conférerent souvent avec lui. Et quoy qu'il opposât à leurs raisonnemens toute l'habileté dont on peut appuyer une mauvaise cause, il sentit la force de la verité : il la goûta ; & ayant pris enfin* le parti de l'embrasser, il abjura les erreurs du Lutheranisme à Paris entre les mains de Mr. l'Evêque de Meaux. Tout le monde eut alors les yeux sur Mr. Obrecht : mais loin de s'effrayer de la nouveauté du spectacle qu'il donnoit à sa patrie, il ne pensa qu'à l'édifier & qu'à la ramener avec lui au sein de l'Eglise par les exemples de sa pieté. Il servit même alors de modèle aux Catholiques, qui admirerent dans un esprit si éclairé une foy si aveugle, & tant de simplicité Chrétienne.

Mr. Obrecht à son retour de Paris se remit à professer le droit : & ce fut en ce temps là qu'il enrichit de sçavantes notes le traité de la guerre & de la paix du celebre Grotius.

* 1684.

Dés l'an 1685. Le Roy instruit de toutes parts du merite de Mr. Obrecht , le nomma pour presider en son nom au senat de Strasbourg en qualité de Preteur Royal : & le nouveau Magistrat tourna alors toute son application vers les affaires publiques. L'Herésie avoit introduit dans Strasbourg un abus enorme au regard de la dissolution des mariages. Les Juges étoient en possession de les dissoudre pour cause d'adultere , & de laisser à la partie lezée un plein droit de passer à de secondes noces. Mr. Obrecht pour essayer d'abord de reprimer cet abus par la voie de l'instruction, traduisit en Allemand le livre de S. Augustin des mariages adulteres ; & convainquit de faux les Ministres qui autorisoient un sentiment si pernicieux : enfin il obtint du Roy une defense * sous peine de la vie , de tolerer à l'avenir ou de célébrer de pareils mariages.

En cetemps là le P. Dez , premier Recteur des Jesuites de Strasbourg , après quelque conferences

* 1687.

K v

qu'il eut avec les heretiques & quantité de conversions éclatantes dont ces conferences furent suivies, donna au public son livre de la *Reunion des Protestans de Strasbourg à l'Eglise Catholique*. Il sappoit dans cet ouvrage tous les fondemens du Lutheranisme, & établissoit invinciblement tous les Dogmes Catholiques qui sont contestez entre les Lutheriens & nous. " Mr. Obrecht, afin de donner à ses freres le secours dont il avoit eu besoin, traduisit aussi tôt en Allemand le livre du P. Dez; & cette Traduction s'étant repandue en Allemagne y a fait le grand fruit qu'il en avoit esperé.

Au reste, quoyque par le droit de sa charge il fallût que tout passât par ses mains, il étoit si expeditif & si bon ménager de son temps, qu'il lui en restoit toujours un peu pour ses études, qui servoient à le delasser de ses affaires. Le premier fruit des momens de loisir que lui laissoit l'exercice de sa charge fut de donner au public avec des notes à l'Histoire de

1688. 1691.

la guerre de Troye attribuée à Dictys de Crete , & qu'on croit plus communément sur la foy de quelques manuscrits être l'ouvrage de Lucius Septimius. Il pensa ensuite à faire une édition de Quintilien plus correcte, par le moyen d'un excellent manuscrit qu'il avoit recouvert. Il la finissoit, & il préparoit les notes, lorsque étant député à la Cour^b pour y ménager les interêts de la Ville & du Senat de Strasbourg, le Roi le nomma son Commissaire & son envoyé à Francfort, pour les affaires de la succession de Madame. Il s'y rendit; & la discussion de ce grand procès ne fut pas la seule chose qui l'occupa. En effet, outre les differens éclaircissémens qu'il lui fallut donner alors sur d'autres points importants, il se fit à lui même une tâche très-épineuse à propos de l'heureuse revolution qui a mis Philippe V. sur le Trône d'Espagne.

M. Obrecht s'engagea à recueillir dans les Jurisconsultes & dans

^a 1696. ^b 1698. ^c 1700.

K vj

les Historiens toutes les pieces qui établissent ou modifient les droits de succeder à cette vaste Monarchie : & cela à dessein de faire sentir à la Maison d'Aûtriche combien étoient mal - fondées ses prétentions sur une Couronne , dont on l'avoit vainement flâtée. Comme on a déjà donné un précis de ce Recueil ⁴ , il suffit d'ajouter icy que ce n'est qu'un long enchainement d'autoritez & de raisons décisives. Mr. Obrecht avoit même dressé le plan d'un Traitté particulier sur la succession au Duché de Milan ; & il n'attendoit pour le faire paroître que la publication du Manifeste de l'Empereur. Enfin comme si cette foule d'Ecrits à digerer n'eût pas suffi pour l'occuper, il achevoit encore ⁴ une Traduction de la Vie de Pythagore écrite en Grec par Jamblique : de sorte que pour fournir à tout il étoit obligé de mettre à profit jusqu'au temps de ses repas.

Il n'étoit pas possible que sa san-

. Mars & Avril pag. 9. May & Juin;
pag. 196. ⁴ 1701.

Et ne s'affoiblît, & que ses forces ne s'épuisassent par un travail si opiniâtre : & cela arriva en effet. Mais comme il attribuoit moins à son application qu'au mauvais air de Francfort, la langueur où il tomboit, il ne changea rien dans le plan de ses études, & lutta six mois contre le mal qui l'a enfin emporté.

Après avoir rendu sa sentence sur les Droits de Madame, il se fit transporter à Strasbourg ayant déjà la mort dans le sein, & consumé d'une fièvre lente & purement interne. Il se contenta d'abord de garder le lit comme par precaution; mais bien-tôt il parut si affoibli par l'augmentation de sa fièvre, qu'il fallut l'avertir du danger où il étoit. On n'eut besoin pour cela d'aucun ménagement : & celui qui lui rendit ce dernier office, le trouva parfaitement résigné & plein des plus beaux sentimens qu'inspire alors le Christianisme. Il fit venir le Recteur des Jésuites, à qui il se confessa avec toutes les marques d'une grande douleur :

après quoy , ayant demandé avec empressement le saint Viatique , il le reçût avec une foy vive , & il dit après ; qu'il tiroit de l'Eucharistie une force extraordinaire. Il se fit ensuite administrer l'Extreme-onction ; & loin de s'en effrayer , il prévint son épouse sur ce sujet en l'instruisant de la fin & de l'efficace de ce Sacrement.

Après cela Monsieur Obrecht ne pensa qu'à Dieu , avec lequel il s'entretenoit par des aspirations vives & frequentes. Il souhaitta ardemment de gagner par avance le Jubilé dont le temps approchoit ; & il voulut qu'on le recommandât aux prieres de la Confrairie des Agonizans , à l'établissement de laquelle il avoit beaucoup contribué , & dont il frequentoit fort regulièrement les assemblées. L'air simple , mais vif , dont il parloit de Dieu , inspiroit à tous les assistans de la pieté , & répondoit de la sienne. Il conserva dans l'agonie une pleine connoissance , fixant alors ses regards sur son Crucifix , & semblant faire effort pour répondre aux prieres

De l'Eglise sur les mourans. C'est ainsi que ce grand homme à consommé une vie toute occupée de ses devoirs, par une mort précieuse devant Dieu. * Il a semblé que cette perte fût un deuil public par les regrets universels dont-elle a été suivie.

On peut dire que jamais sçavant n'a été plus regretté ni plus digne de l'être que Mr. Obrecht. La Republique des Lettres perd en lui un de ses principaux ornemens ; le Senat de Strasbourg pleure un Chef d'une habileté consommée ; la France regrette un de ces genies universels également nez pour les Sciences & pour le Conseil ; les honnêtes gens de tous les païs avec qui il étoit en commerce , désespèrent de retrouver ailleurs tant de rares qualitez de l'esprit & du cœur si heureusement réunies , & de rencontrer, sur tout avec un merite si supérieur, tant de douceur & de modestie.

* Le 6. d'Aoust 1701.

LISTE DES OUVRAGES
de Mr. Obrecht qui ne sont pas
marquez dans le Memoire pre-
cedent.

Dissertatio de Abdicatione Caroli
V. Imp.

*De Electione Imperatoris Romano Ger-
manici.*

*De Unitate Reipublicæ in Sacro Roma-
no Imperio.*

De Clenodiis S. Rom. Imperii.

De legibus agrariis Populi Romani.

De vera Philosophiæ Origine.

De Philosophia Celtica.

*De extraordinariis Populi Romani Im-
periis.*

De Ratione Belli.

Sacra Termini.

De Censu Augusti.

*De Legione Fulminatrice M. Antonini
Philos. Imp.*

Hostis Dedititius.

De Expeditione Romana.

De Communione.

*Exercitationes tres ad Severin. de
Monzambano de statu Imperii Ger-
manici lib. un. cap. 1. & 2.*

Ræthliches Bedencken Warzu bey fur-

des Sciences & des beaux Arts. 233

gegangener Wahl des Römischen Königs Josephi gesamte Reichs Stände berechtigt, und wie sie sich dabey Zubezeugen haben. 1690.

Parancsis de conjungendis Privati & Publici juris studiis, duabus Orationibus comprehensa.

Discursus in Instrumentum Pacis Westphaliae 1695. Wezler.

Memoires concernant la seureté publique de l'Empire. 12.

Nota in Pollucis Onomasticon.

Canis sub fustem missus, contra Schurz-Fleisch.

Pro J. Henrico Bælcerø.

Prefatio ad Institutiones juris Justinianeas, cum Notis Georg. Davidis Locameri.

Memoire raisonné pourquoy il n'est pas croyable que le R. F. C. ait l'intention de porter la guerre dans l'Empire à l'occasion de la succession d'Espagne; ou que S. M. veuille rien entreprendre par voye de fait contre l'Empire ou quelques uns de ses Etats, pour les obliger à recevoir garnison dans les places qu'ils possèdent sur la frontière.

Mr. Obrecht a fait aussi des Notes

sur la Lettre que l'Empereur écrivit au Pape le 19. de Janvier dernier touchant l'Investiture du Royaume de Naples, la mort l'a empêché de continuer l'édition de *Ephemerides Politicae D. Christophori Fornsteri, Cancellarii Principis Belgardensis*, qui commencent au 2. d'Octobre 1657.

M. Obrecht a laissé un Fils âgé de 26. ans qui marche sur les traces de son illustre pere. Il a le même attachement à la Religion Catholique & au service de S. M. la même inclination pour les belles Lettres. Le Roy luy a donné la charge de Preteur Royal de Strasbourg.

Voici ce qu'un habile homme Luthérien nous mande de Strasbourg touchant Mr. Obrecht. Nous ajoûtons que c'est un Luthérien, afin qu'on ne croye pas que le zele pour la Religion luy fasse user d'aucune exageration.

Les notes de Mr. Obrecht sur Tite-Live n'ont encore été vûës de personne : il a seulement déclaré qu'il en avoit fait, & qu'il auroit été bien aise de les joindre à celles de Schurz-Fleisch, connu autrement sous le nom emprunté de

Sarkmasius. Pour ce qui regarde la vie de ce grand homme, c'est avec justice que la Gazette de Paris a dit qu'il est fort regretté à cause de sa probité, ayant été reconnu pour un juge de la dernière intégrité, & à l'épreuve de toute prévention ou corruption. Il avoit une mémoire divine, & Mr. l'Evêque de Meaux l'a nommé avec raison, *Epitome omnium scientiarum*. Il faisoit ses délices de la lecture des Saints Peres, & des livres Grecs : il avoit le stile également beau en Latin, & en François, & il entendoit très-bien l'Italien & l'Hollandois.

Le 9. du mois d'Aoust jour de l'enterrement de Mr. Obrecht, nous avons perdu ici Mr. Marc Mappus son Medecin. Il n'avoit été malade dans toute sa vie que quelques jours après que Monsieur Obrecht eut commencé de l'être : & comme ils avoient tous deux le même mal, Mr. Mappus avoit prédit qu'ils en mourroient tous deux. Ce Medecin étoit Professeur de l'Université de Strasbourg & *Archiatre* de la même ville. Il a toujours été

236 *Memoires pour l'Histoire*
bon Hippocratiste & Galeniste : & malgré le sentiment des Philosophes & Medecins modernes , il a toujours soutenu bravement le parti de l'antiquité. Les Medecins François ne laissoient pas d'avoir de la vénération pour luy , & de déferer beaucoup à ses sentimens. Il est mort âgé de 69. ans ; & Mr. son fils luy a succédé dans le Canoniat du Chapitre de l'Eglise Collegiale de Saint Thomas , & dans la chaise de Medecine qu'il avoit.

DISSERTATIONES HISTORICAS del Culto immemorial del B. Raimundo Lullio &c. *C'est-à-dire, Dissertations Historiques touchant le Culte rendu de temps immemorial au B. Raimond Lulle, Docteur très-éclairé & Martir, que sa Doctrine n'a jamais été censurée. Abregé de sa vie. Le tout imprimé par l'Université Lullienne du Royaume de Maillorque. A Maillorque, chez Michel Capo 1700. in 4°. pagg. 750.*

CE livre est plein d'érudition, & on n'y rapporte rien qui ne

Soit appuyé sur l'autorité de plusieurs Ecrivains dont les paroles sont citées à la marge. Outre la Préface qui est assez longue, l'Ouvrage contient deux grandes Dissertations. La première est sur le Culte qu'on rend au B. Raymond. L'Auteur prétend faire voir par des raisons convaincantes, & par le témoignage d'un grand nombre de personnes recommandables pour leur piété & leur sçavoir, que c'est de tout temps qu'on a honoré ce grand homme.

La seconde Dissertation regarde la Doctrine du B. Raymond. On y fait voir d'abord que les Papes n'ont jamais donné de Bulle par laquelle ils ayent prétendu la censurer ; & on répond aux raisons que ses adversaires employent pour prouver le contraire. L'Auteur en fait remarquer le peu de force & le peu de solidité, & montre qu'elles ne roulent que sur un équivoque. Il apporte ensuite plusieurs raisons de convenance, comme sont le progrès de la doctrine en question dans les Academies Catholiques, l'appuy que les

Rois aussi bien que les Tribunaux tant Seculiers qu'Ecclesiastiques lui ont donné; le consentement de toutes les personnes éclairées sur ce sujet; & il fait voir par là que cette doctrine est exempte de toute censure.

L'Auteur finit cet Ouvrage par un abrégé de la vie du B. Raymond, après quoy on trouve un Catalogue assez curieux des livres qu'il a composés. Celuy qui nous a envoyé cet extrait d'Espagne auroit fait plaisir au public d'y joindre le Catalogue dont il s'agit. En tout cas il y en a un dans la Bibliotheque des Auteurs d'Espagne.



TRACTATUS DE LIBERO

arbitrio in tredecim disputationes divisus. Auctore D. D. Joanne Fernandez de Prado &c. c'est à dire, *Traité du Libre Arbitre divisé en treize Disputes. Par le Docteur Dom. Jean Fernandez de Prado autrefois Professeur de Philosophie à Alcalá, maintenant Archiprêtre de Sainte Marie de l'Eglise des Saints Juste & Pasteur, & Examineur Synodal dans l'Archevêché de Tolède. A Alcalá chez Julien François Briones Imprimeur de l'Université 1701. in fol. pagg. 604.*

LE but que s'est proposé l'Auteur est de faire voir que l'essence de la liberté de l'homme consiste dans l'indifférence elective, comme parle l'Ecole; c'est-à-dire dans un pouvoir absolu qu'a la volonté lorsqu'on luy propose deux biens opposez, de choisir celui qu'elle juge à propos, ou même de n'en choisir aucun. Ainsi tout ce qui porte la volonté vers un de ces objets, sans qu'elle puisse refuser son consentement, est contraire à sa liberté.

Le Docteur prouve ensuite que toute prédétermination inévitable qui prévient l'acte de nôtre volonté, & qui l'attache efficacement à quelque objet avant qu'elle s'y soit déterminée elle-même, est incompatible avec la liberté, soit que cette prédétermination soit une qualité créée, soit qu'elle ne soit rien autre chose qu'un Decret de Dieu. La raison est, que cette détermination impose une nécessité que les P. P. ont appelée antecédente & ennemie de la liberté. Il ne sert de rien, ajoute le Docteur, de dire que cette prédétermination ne regarde point l'acte prochain : car cela est faux ; & quand cela seroit vray, comme le prétendent les défenseurs de cette Doctrîne, la difficulté demeure toute entière.

L'Auteur conclut de là que la grace intérieure qui nous porte efficacement au bien ne tire point son efficacité d'aucune de ces deux prédéterminations ; puisque cette grace obtient le consentement de nôtre volonté avec tant de douceur, qu'il dépend entièrement d'elle de
le

le donner, ou de ne le donner pas. Il prétend que les Peres de l'Eglise & les Conciles n'ont point reconnu de grace efficace, qui de sa nature & regardée en elle même soit telle que la volonté ne puisse y résister; que S. Augustin n'a jamais voulu faire admettre à Pelage une grace de cette nature, mais celle qui laisse à la volonté le pouvoir d'y résister ou d'y consentir, que c'est-là la véritable grace que Jesus-Christ nous a obtenue par ses merites, & qui nous est nécessaire pour faire le bien: grace au reste que Pelage n'a jamais reconnue, n'admettant que celle de la loy & de l'instruction qui est infiniment au dessous de cette vraie grace que reconnoît toute l'Eglise Catholique.

Le Docteur montre ensuite que c'est par le consentement qu'on donne à cette grace interieure, que se fait le discernement du juste & du reprové; que c'est-elle qui échauffe nôtre volonté, la porte vers le bien, le luy fait entreprendre & executer, &c. que c'est là ce qu'enseignent l'Ecriture, les

Novemb. Decemb.

L

Peres, & particulierement St. Augustin ; que les endroits où ce St. Docteur parle de l'efficacité de la grace ne peuvent s'expliquer de la grace efficace par elle même sans leur faire une violence manifeste.

L'Auteur fait voir encore que le concours de Dieu dont nous avons besoin pour agir ne peut pas non plus consister dans les decrets prédéterminans. Car ce concours ne peut précéder n'y d'une *priorité de temps*, n'y d'une *priorité de nature*, l'action de la creature n'en étant point distinguée : que s'il falloit admettre un concours qui précédât l'action, le concours qu'on appelle *simultanée*, & que tout le monde avouë être nécessaire pour agir, seroit quelque chose d'inexplicable : que c'est mal raisonner de prouver la nécessité d'un concours prévenant par cet Axiome, *Tout mobile qui se meut doit avoir été mis en mouvement par un autre* ; puisque cela ne peut être vray, que parceque le mobile n'a pas la puissance de se mettre en mouvement, comme nôtre vo-

l'onté a celle de se déterminer elle même à agir : enfin que le decret par lequel Dieu applique sa toute puissance à agir avec nous , ne nous impose aucune nécessité.

Le livre du Docteur Espagnol contient beaucoup d'autres choses qu'on n'a pas jugé à propos de rapporter icy ; parce qu'elles n'ont rien de si intéressant.

TRACTATUS DE SACRO-
Sanctæ Trinitatis Myſterio , &c.
C'est - à - dire *Traité du Myſtere de la très-Sainte Trinité* : Par Emmanuel Navarro General des Benedictins Anglois établis en Eſpagne , cy-devant Grand Definiteur de l'Ordre , Predicateur de leurs Majeſtez Catholiques Charles II. & Philippe V. Docteur de Salamanque , autrefois Professeur de Philoſophie , maintenant Professeur de Theologie du ſoir. A Salamanque chez Gregoire Ortiz Gallardo 1701. in folio.

L'On voit dans cet Ouvrage tout ce qui s'est jamais dit de
L. ij

part & d'autre , ou refuté ou defendu d'une maniere également claire & solide. L'Auteur après avoir donné en abrégé l'Histoire des Heretiques qui ont attaqué la foi de ce grand Myſtere de la Sainte Trinité , rapporte toutes leurs erreurs, qu'il combat par l'autorité des Conciles & des Peres , & par des raisons convaincantes. Il n'omet rien de ce que les autres Auteurs ont dit ſur ce ſujet , ſoit qu'ils n'en ayent parlé qu'en paſſant , ſoit qu'ils ayent traité la matiere à fond ; & tout cela eſt arrangé ſelon l'ordre des temps auſquels ces auteurs ont écrit.

Celui-cy a rejetté à la fin de ſon Ouvrage toutes les queſtions dont on a coutume de diſputer dans l'Ecole , comme ſont celles qui regardent les Proceſſions , les Relations , les Notions , la Filiation &c. Et on ne ſçauroit trop le louer pour la ſubtilité & la netteté avec laquelle il a traité une matiere ſi abſtraite.

EXTRAIT D'UNE LETTRE
de Monsieur Galland à Mr. Nicaise
Contenant la découverte d'une Me-
daille antique du Tyran Amandus,
& la description de quelques au-
tres Medailles curieuses.

Monsieur Foucault ayant été
averti, que l'on avoit déter-
ré à Bayeux un vase antique, où
il y avoit des Medailles, donna ses
ordres pour se les faire envoyer.
On lui envoya aussi un autre vase
trouvé au même endroit. Celui-cy
est de verre : c'est l'*Urceus* que l'on
voit sur les medailles des Césars,
parmi les marques du Pontificat
avec l'inscription *PIETAS AUG.*
Pour le vase où étoient les Medail-
les, il est de terre cuite, différen-
te de celle dont on se sert aujour-
dhuy à Bayeux pour de sembla-
bles usages. Ce vase contenoit six
à sept cens Medailles de bronze,
petites & toutes du bas Empire, de-
puis Gallien jusques à Diocletien.
Celles des Tetricus, pere & fils, s'y
sont trouvées en plus grand nom-

L iij

bre , que toutes les autres ; mais d'une fabrique tout-à-fait barbare , & avec des inscriptions très-figurées & très-corrompues. Quoique la plupart de ces Medailles ne soient gueres propres qu'à être gardées dans des rebuts, je n'ay pas laissé d'en faire un bon usage dont vous entendrez parler.

Dans ce grand amas de Medailles , il ne s'en est trouvé qu'une seule de Carausius laquelle Mr. Foucault n'avoit pas. Elle a au revers PROVIDENTIA A U G. pour inscription , avec le type de la Providence. M. Foucault a plusieurs Medailles de Caurausius, dont il y en a deux très-rares. La premiere a au revers pour inscription EXPECTATE VENI , & pour type la Felicité , qui tend la mains à Carausius. Il y a deux ans qu'elle fut apportée d'Angleterre avec une semblable qui est au Cabinet de Monseigneur le Duc du Maine. L'autre a au revers FIDEM MILITUM NN, avec une figure de femme qui tient une balance & une corne d'abondance. Celle-

cy ne se trouve que dans le Cabinet de Mr. Foucault ; au moins n'ay je pas connoissance qu'elle soit ailleurs.

Outre le Carausius que j'ay trouvé dans les Medailles de Bayeux, j'en ay encore trouvé une autre bien plus considerable ; puisqu'il n'y a aucun livre de Medailles où il en soit fait mention. Elle est du Tyran Amandus, de qui Aurelius Victor a parlé dans les Cefars, & Eutrope au livre 9. Ils conviennent l'un & l'autre que des Payfans des Gaules s'étant soulevés sous le nom de *Bagaudes* qu'ils s'étoient donné, mirent Amandus & *Ælianus* à leur tête, & se rendirent très-formidables & très-puissans après le départ de Carin, Diocletien fut obligé d'envoyer contre eux Maximien, qui les vainquit eux, & les deux Tyrans qui avoient pris le titre d'Augustes, comme leurs Medailles en font foy.

Mr. Foucault avoit déjà une Medaille d'*Ælianus*, que je ne trouve décrite nulle part, non plus que

celle d'Amandus: ce qui me donne envie de vous faire icy la description de toutes les deux. Celle d'Amandus est très-petite: mais fort nette: celle d'Ælianus est un peu plus grande. IMP. C. C. AMANDUS P. F. A. U. G. La tête du Tyran rayonnée, le visage plein & la barbe fournie.

IC..... PUB. VIII. Il devoit y avoir S P E S P U B L I C A, pour répondre au type de l'esperance que l'inscription accompagne: mais le coin ayant porté hors du metal, le mot S P E S s'en trouve rejeté. Les caracteres VIII. assez confus viennent de la negligence du Graveur, qui les a figurez au lieu de L I C A, pour faire P U B L I C A.

IMP. C. L. ÆLIANUS P. F. A. U. G. La tête du Tyran rayonnée J. C. VICTORIA A. U. G. Le type ordinaire de la Victoire.

On voit dans Occo cette inscription d'une Medaille d'Amandus: c'est le côté de la tête seulement

IMP. C. CN. SAL. AMANDUS. P. F. A. U. G. Apparemment qu'Occo l'a mise sur le rapport de quel-

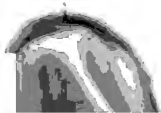
qu'un qui avoit veu une Medaille de ce Tyran , & qui n'avoit pû rendre compte du revers. Suivant cette inscription *Amandus* devoit s'appeller *Cneus Saloninus Amandus* : & Triftan dans ses Commentaires fur les Medailles , le nomme auffi *Saloninus*, fondé, comme je crois, fur cette autorité ; à moins qu'il ne l'ait pris dans Orofe, qu'il cite comme faifant auffi mention d'*Amandus*. Mais je n'ay pas cet Auteur pour le confulter.

Quoyque l'abbreviation *SAL.* ne foit point fur la Medaille de Mr. Foucault , je ne pretends pas pour cela que le Tyran ne s'appelle auffi *Saloninus*. Ce feroit là fon nom de Famille , étant affez vilible qu'*Amandus* , ne peut paffer que pour ce que les Romains appelloient *Cognomen*. Au regard du prénom, ces lettres *IMP. C.C.* qui font très-diftinctes , & qui font *Imperator Cafar Capis*, montrent que fon prénom étoit *Capis* & non pas *Cneus*.

De fix Tyrans , qui s'étoient sou-
levez en differens endroits de l'Em-
pire Romain au commencement du

regne de Diocletien, Mr. Foucault a maintenant des Medailles de cinq : ſçavoir d'Amandus, d'Ælianus, de Carausius, d'Alberius, & de M. Aurelius Julianus qui s'étoit fait déclarer Auguſte en Afrique, ſuivant Aurelius Victor dans les Cefars. Le ſixième a été Achilleus, qui a fait la même choſe en Egypte, ſuivant le même Aurelius Victor & Eutrope livre 3. Mais l'on n'a pas encore vû de ſes Medailles, & je ne ſçay ſi l'on doit eſperer d'en voir. Cela n'eſt pas impoſſible pour peu de temps qu'il ait conſervé ſon autorité ; étant conſtant que l'on frappoit des monnoyes au nom de tous ces Tyrans, d'abord qu'ils étoient reconnus par le moindre parti.

Comme je ne vois pas qu'il ſoit parlé en aucun endroit des Medailles du Tyran M. Aurelius Julianus, je croy que vous ne ſerez pas fâché que je vous decrive celle du cabinet de Mr. Foucault, & je finis ma lettre par là. Cette Medaille eſt petit bronze, pareille à celle de Diocletien de la même forme. IMP. C. M. AUR. JULIANUS PF.



AUG. La tête de ce Tyran rayonnée. J. C. FELICITAS TEMPORUM. Le type de la Felicité qui tient un Caducée d'une main, & un Sceptre de l'autre.

Aurelius Victor, & Eutrope appellent seulement ce Tyran Julianus; mais cette medaille nous marque son prénom & le nom de sa famille, qui étoit celle des Aureles.

Comme nous allions faire imprimer cette lettre à Mr. Nicaise, nous avons appris sa mort. Voicy l'extrait de la lettre que Mr. le Gouz a eu la bonté de nous écrire sur ce sujet.

EXTRAIT D'UNE LETTRE
*de Mr. le Gouz l'ainé Conseiller au
Parlement de Dijon, aux Auteurs
des Memoires touchant la mort de
Mr. l'Abbé Nicaise.*

Monsieur l'Abbé Nicaise étoit d'une bonne famille de cette ville, & son frere y a été Procureur General de la Chambre des Comtes. Pour luy il embrassa l'Etat Ecclesiastique qui s'accordoit mieux que tout autre avec le grand pen-

chant qu'il avoit pour l'étude ; & les progrès confiderables qu'il fit dans les fciences luy ont donné pendant fa vie une place diftinguée parmi les gens de Lettres. S'étant appliqué particulièrement à la connoiffance & à la recherche des Monumens Antiques , il prit la refolution d'aller à Rome , où ces richesses des Sçavans font fi abondantes : afin même d'être plus en état d'y faire tel féjour qu'il voudroit , il fe défit d'un Canoniat qu'il avoit ici à la Sainte Chapelle. Il demeura plusieurs années à Rome , & ils'y acquit l'estime & l'amitié d'un très-grand nombre de Sçavans & de perfonnes du premier rang avec lefquels il a toujours été en commerce depuis fon retour en France. Les Cardinaux Barberigo , & Noris luy ont écrit plusieurs fois ; & le grand Pape qui gouverne aujourd'huy l'Eglife luy a fouvent fait cet honneur avant fon exaltation au Souverain Pontificat. Jamais peut-être homme de Lettres n'eut un commerce plus étendu & plus confiant avec les Sçavans de fon temps que Mr.

Nicaise : & il seroit assez difficile d'en nommer aucun de quelque parti , de quelque nation qu'il ait été, dont il n'ait reçu des marques d'estime , & dont on ne trouve des lettres parmi ses papiers : à quoy certainement sa probité , son bon cœur , sa douceur , ses manieres obligantes contribuoient autant que sa grande capacité & le goût qu'il avoit pour les sciences. Ces habitudes de Mr. Nicaise avec presque tous les sçavans luy prenoient une bonne partie de son temps , & l'ont empêché de donner au public aucun grand Ouvrage : mais les lettres qu'il a écrites , & celles qu'il a reçues en peuvent faire un très beau & très-curieux. Il fit imprimer à Lyon en 1689, une Dissertation Latine de *nummo Pantheo Hadriani Imperatoris*, qu'il dedia à Mr. Spanheim. Il fit encore paroître la même année une explication d'un ancien monument trouvé en Guyenne dans le Diocèse d'Auscher : & en 1691, il publia un discours sur la forme & la figure des Syrenes , où suivant l'opinion du sçavant Mr. Huet ancien

Evêque d'Avranches, il monstroît que les Syrenes étoient des oiseaux, & non pas des poissons, ou des monstres marins. Il avoit fait une Traduction Françoisë d'un livre Italien de Mr. Bellori contenant la description des Tableaux du Vatican; & il y avoit ajoûté un Discours sur l'Ecole d'Athenes & sur le Parnasse, qui sont deux Tableaux de Raphaël. Il songeoit même à dedier ce petit Ouvrage au Cardinal Albani: mais ce qu'il avoit cru pouvoir être offert au Cardinal Albani, il l'a jugé par modestie peu digne du Pape Clement XI. Il avoit fait encore un petit Traité de la Musique ancienne; & il nous a été enlevé lorsqu'il travailloit à donner au public l'explication d'une ancienne Inscription, MINERVÆ ARNALIÆ, qu'il avoit trouvé au village de Velley. Ainsi Mr. l'Abbé Nicaise est mort, pour ainsi dire les armes à la main, & dans l'exercice de la profession de sçavant, qu'il a soutenüe jusqu'à la fin avec beaucoup d'honneur. Il a toujours mené une vie très-reguliere.

qu'il a terminée par une mort très-Chrétienne au mois d'Octobre 1701. âgé de 78. ans Il est mort à Velleÿ & il y est enterré auprès de son frere.

DISCOURS PHILOSOPHIQUE
sur la création & l'arrangement du monde, où l'on fait voir les rapports qu'il y a entre les creatures , & leurs dépendances sous les Loix de la Providence. Par M. J. F. V. D. E. M. A
Amsterdam chez Paul Marret Marchand Libraire dans le Beurſtraat , à la Renommée 1700. in 8. pagg. 326.

MOnſieur Vallade veut montrer qu'il y a du deſſein dans l'arrangement des parties de l'Univers, & voici comme il le montre en effet. Il prouve d'abord que la matiere n'eſt pas l'être neceſſaire: car comment le ſeroit-elle ne renfermant rien dans ſon idée que la longueur , la largeur , la profondeur , & le pouvoir d'être remuée? Si chaque partie de la matiere étoit un être neceſſaire , on ne verroit

aucune alteration ni aucun changement dans le monde. Il faut admettre un Createur : il a toutes les perfections ; sa volonté donne l'existence aux choses ; luy seul produit du mouvement.

L'Auteur observe à propos, que nulle partie du monde ne subsisteroit sans l'autre : d'où il s'ensuit que nulle partie en particulier ne peut être regardée comme le principe des autres. Le mode general de l'Univers ne peut non plus être regardé comme le principe qui gouverne toutes choses : car comment les gouverneroit-il ? Un Dieu tout esprit & intelligence est le principe des rapports que nous voyons entre les différentes parties du monde.

Les Plantes ont un rapport au mouvement general de l'Univers : car si l'oignon est renversé dans la terre, la tige qui sort de l'oignon fait un crochet pour pousser hors de terre & suivre ainsi le mouvement de la matiere subtile. Les Plantes ont des rapports particuliers entre-elles ; cela paroît dans des palmiers : elles en ont avec les animaux ;

Le coco naît dans des païs ou sans luy les hommes manqueroient de toile, de pain, de lait, de papier & de cordages. Les qualitez des Plantes de chaque climat, font un indice des maladies qu'on y doit craindre, & en même-temps elles en font le remede.

Qui ne s'apperçoit pas du rapport que les animaux ont avec l'element dans lequel ils vivent, & avec la matiere subtile qui cause le mouvement de leur corps comme celuy des autres parties du monde ? Le bec, les dents, le groin & les pieds des animaux sont proportionnez à la nourriture qu'ils doivent prendre. Mr. Vallade suppose que les bêtes sont de pures machines. L'instinct selon luy est un effet du levain qui reste dans l'estomac de l'animal. Les parties que ce levain exhale secoüent les branches nerveuses de son orifice & y font venir les esprits en abondance, le mouvement de ces branches nerveuses se communique à d'autres nerfs, l'animal marche, & l'odeur de ce qui luy convient ou de ce qui ne

luy convient pas le détermine. L'Auteur fait à ce sujet plusieurs réflexions spirituelles , & il prétend expliquer mechaniquement un fait assez plaisant que Willis rapporte. Il s'agit d'un renard qui vit un coq-d'Inde sur un arbre & qui voulut en faire curée. Les branches étoient trop hautes pour sauter dessus : le renard commença de tourner autour de l'arbre. Le coq-d'Inde piroüetoit de son côté sur les branches : mais le renard qui avoit la tête forte continua long-temps son manège , & le coq d'Inde perdant enfin la tête à force de piroüetter, se laissa tomber.

Mr. Vallade traite ensuite des Anges & des hommes : les uns & les autres sont faits pour s'élever des choses sensibles jusqu'à Dieu. Adam reçût d'abord le pouvoir d'arrêter les mouvemens de son corps ; mais le peché luy ôta ce pouvoir : cependant tous les mouvemens qui arrivent encore aujourd'huy dans le corps ont leur but , par rapport au dessein general & au mouvement universel du monde.

On n'est pas surpris qu'un Protestant comme Mr. Vallade , ait avancé par-cy par-là des propositions conformes aux sentimens de son parti : ny qu'estant Docteur en Medecine seulement , il luy en ait échappé qui ne s'y accordoit pas, non plus qu'avec ceux de l'Eglise Catholique. Par exemple , c'est comme Protestant qu'il dit (page 290.) que l'homme dans nôtre état ne peut de foy faire *que de mauvaises actions*. C'est faute d'être Théologien qu'il dit sans restriction (page 268.) *depuis que l'homme a eu violé la Loy de son Createur , Dieu s'est éloigné de luy autant qu'il s'est pu faire sans l'anéantir*. Cela pris à la lettre signifieroit que tous les hommes sont reprouvez & même damnez. Car il n'y a que des damnez qu'on puisse dire que Dieu est éloigné d'eux autant qu'il le peut être sans les anéantir : & c'est ce qu'on ne croit pas qui soit avoüé par les Théologiens Protestans.

On doit croire que c'est aussi le manque de Théologie , & non pas aucun panchant pour le Dcïsme qui

a fait dire à Mr. Vallade (pag. 291.)
*Je ne sçay pas si Dieu joignit quelque
service exterieur au culte qu'il exigea
d'abord d'Adam; & il semble qu'il suffi-
soit au premier pere de croire que la se-
mençe de la femme briserait la tête du
serpent.* (Et page 324.) *Tout le culte des
Chrétiens serapporte à ce que dit J'esus-
Christ, qu'il faut aimer tous les hommes.
Moïse avoit bien dit la même chose: mais
il avoit encore établi beaucoup de cere-
monies, & il falloit que la Religion fût
enseignée pure : ce qui sembleroit
borner la reparation de Jesus-Christ
à donner une idée plus distincte du
culte de Dieu que Moïse ne l'avoit
donnée. Mais Mr. Vallade s'est ex-
pliqué trop positivement contre le
Deïsme, pour qu'on voulût le soup-
çonner d'avoir songé à le favo-
riser.*

EXTRAIT D'UNE LETTRE
*de Mr. Friend rapportée dans les
Transactions Philosophiques d'An-
gleterre de Mars & Avril , touchant
une espece de convulsion fort extraor-
dinaire.*

L'Année dernière durant l'été,
deux familles de Blackthorn
dans le Comté d'Oxford furent
affligées d'une maladie dont on n'a-
voit point oûi parler jusqu'alors. On
entendoit les enfans de ces deux fa-
milles aboyer comme des chiens.
Un si étrange accident surprit tout
le monde ; & Mr. Willis très-habi-
le Medecin pour s'assurer de la cho-
se , alla voir une de ces familles.
Voici en propres termes ce que j'en
ay appris de luy-même.

Dans la famille que j'allay voir,
dit-il, il y avoit cinq filles attaquées
du mal qui faisoit tant de bruit dans
tout le païs. En arrivant dans le vil-
lage , j'entendis de fort loin leurs
cris : & lorsque je fus entré dans la
maison où elles étoient , je remar-
quay qu'elles branloient la tête avec

beaucoup de violence. Il ne paroif-
foit aucune convulfion fur leur vifa-
ge , fi ce n'est qu'elles bâilloient
fort foyvent. Elles avoient le pouls
bon : on s'appercevoit feulemēt
qu'à la fin de l'accès de leur mal,
il devenoit un peu plus foible. Leurs
cris ne refsembloient pas tant au
bruit que font les chiens quand ils
aboyent , qu'à celui qu'ils font
quand ils hurlent, ou quand ils fe
plaignent : ils étoient auffi plus fre-
quens que ne font alors ceux des
chiens. Les malades pouffoient com-
me autant de fanglots à chaque res-
piration.

Elles étoient cinq fœurs à qui le
mal avoit pris , quoi-qu'elles fuflent
d'un âge affez different ; car la plus
jeune n'avoit que fix ans , & la plus
âgée en avoit environ quinze. Quel-
que fois elles avoient de bons inter-
valles , pendant lesquels elles pou-
voient s'entretenir : & elles avoient
alors l'ufage de tous leurs fens.
Quelquefois le mal revenant tout-
à-coup , elles fe mettoient à hurler
comme auparavant , jufqu'à ce que
les forces leur manquant elles tom-

boient comme d'épilepsie sur des lits qu'on leur avoit étendus à terre. Pendant quelque-temps elles demeuroident couchées, & gardoient un profond silence, puis les esprits venant à s'agiter de nouveau comme auparavant, elles se frapportoient la poitrine ou d'autres parties du corps, & tourmentoient celles qui étoient auprès d'elles. Je ne dis rien dont je n'aye été témoin : sans cela je ne pourrois pas croire une chose si extraordinaire. La grande jeunesse de ces filles, le desintéressement de leurs pere & mere, & leur état ne permettent pas de soupçonner en cela aucun artifice.

Tout cecy piqua ma curiosité, & le 12. de Juin 1700. j'allay à Blakthorn pour y voir l'autre famille affligée de la même maladie. Il y avoit dans la maison un garçon & trois filles attaquées de ces convulsions depuis environ deux mois & demi, sans qu'ils eussent été malades auparavant, ou qu'on eût remarqué aucuns pronostiques de cet accident. D'abord il n'y eut qu'une des filles qui fut prise du mal, & le

premier acces lui dura deux heures. Son frere & ses sœurs furent si frappez de la voir en cet état, que peu de jours après ils eurent les mêmes accidens.

Je trouvay en arrivant tous ces enfans sans convulsion. Il y avoit environ une demie heure qu'ils se divertissoient assez tranquillement devant la porte de leur maison : & depuis plusieurs semaines ils n'avoient point eu un si bon, ni un si long intervalle. Ils avoient assez bon visage, l'entretien guay, beaucoup de feu, tous les membres sains, le poulx très-reglé : & ils n'avoient point d'autre marque du mal dont ils étoient attaquez qu'un peu de foiblesse. Lorsque j'étois présent, la plus âgée des filles, qui avoit 14. ans, fut prise à l'ordinaire de ses convulsions. On s'apperçût que l'accès alloit venir, par une espece de tumeur toute ronde qui parut à l'estomac, & qui montant peu-à-peu jusqu'à la gorge se communiqua aux muscles du larinx, & de la tête, & causa ensuite les convulsions accoutumées. C'étoit la
marque

marque ordinaire à laquelle on connoissoit que le mal estoit prêt de commencer : & si les malades faisoient quelque effort pour empêcher l'humeur de monter , l'accès en estoit plus violent , & duroit davantage.

Les cris de cette fille faisoient une espece d'air de chanson très-désagréable , composé de trois tons , dont chacun se repetoit deux fois : après quoi elle soupiroit avec beaucoup de peine , & finissoit enfin l'air par un ton plus fort & plus élevé que les autres. J'ay peine à exprimer ce que je vis , & ce que j'entendis ; & il faut l'avoir vû pour en avoir une idée juste. Je remarquay qu'après avoir achevé son air , elle le recommençoit presque aussitôt. Quelquefois même elle changea d'air : ensuite les forces venant à luy manquer , le mouvement de la tête devint plus prompt , & elle chanta encore plus qu'auparavant ; jusqu'à ce que se sentant presque étouffée , après avoir proferé un ou deux tons , elle se tût , & arrêta un peu le mouvement de sa tête : & par

Novemb. Decemb.

M

ce moyen , ayant repris ses forces , elle recommença à chanter. Pendant tout ce temps-là la tête lui branla toujours par un mouvement égal de devant en arriere , & point autrement. Elle avoit les muscles du cou fort tendus & fort enflés : il ne paroïssoit aucune convulsion dans tous les autres membres.

Ce qui merite bien d'être remarqué , c'est que la malade durant toute cette attaque eut toujours libre l'usage de ses sens ; & quoi qu'elle ne pût pas dire une seule parole , elle marchoit , ou s'asseïoit comme elle jugeoit à propos , ou comme on lui disoit de faire. La couleur du visage ne luy changea point. Elle avoit les yeux immobiles , comme si elle eût été morte. Il ne paroïssoit de convulsion qu'à la bouche ; où les muscles , qui étoient raccourcis , luy faisoient faire une grimace semblable à celle que font les chiens quand ils sont en colere. Enfin on appercevoit à peine le mouvement de son poulx. Je vis cette fille ainsi tourmentée plus d'une demie heure : & comme la nuit ap-

prochoit je la laissai dans ce pitoyable état. Son frere & ses sœurs, quoi qu'ils fussent presens, ne ressentirent aucunes convulsions. On me dit que la nuit ils dormoient tous assez bien, pourveu qu'ils en eussent envie en se couchant : car autrement le mal leur prenoit, & duroit jusqu'au matin, sans leur laisser que quelques bons intervalles assez courts comme pendant le jour.

Dans la premiere famille les filles avoient été attaquées du mal au commencement de l'année & dans ce temps là elles avoient été incommodées d'une enflure à la gorge. Elles eurent ensuite des attaques d'épilepsie, dans lesquelles elles perdoient entierement l'usage des sens. Dans cet état elles se frapportoient quelquefois rudement la poitrine; quelquefois elles couroient comme des furieuses. Elles n'avoient rien senti de cela durant les trois premiers mois de leur maladie : & ce ne fut qu'un peu après que les dernieres dont j'ay parlé eurent eu des convulsions, que celles-là furent attaquées d'épilepsie.

La mere de ces filles consulta les Empiriques : mais comme leurs remedes ne firent rien, elle se persuada qu'il y avoit du sort dans cette maladie, & ne voulut jamais consulter les habiles Medecins.

Cependant la durée de ces symptomes, ni ce qu'on y remarque d'extraordinaire n'empêchent point que cette maladie ne puisse être naturelle. Car ces convulsions sont semblables aux autres, qui viennent des esprits animaux, & qui causent des mouvemens violens par le moïen des nerfs & des muscles qui s'allongent & se raccourcissent. Il n'y a rien de plus extraordinaire dans les convulsions que je viens de décrire, que dans quelques autres, dans lesquelles on rit, on pleure, on se frappe avec violence, selon la détermination des esprits animaux. Ainsi, comme les muscles qui servent au larynx, à la teste, aux pieds & aux mains, ont tous la même force, & la même disposition à causer des convulsions; ce qu'il y a de singulier dans celles - cy ne vient pas tant de leur nature particuliere, que de la

partie qui en a été attaquée, & quoi-
qu'on ne voie gueres d'exemples de
pareilles convulsions, cependant on
verra bien qu'il peut y en avoir, si
l'on fait attention à ce qu'a observé
Mr. Willis, que dans les enfans qui
n'ont point encore senti de fortes
passions & qui ne sont pas accou-
tumez au mouvement des parties exte-
rieures du corps, la matiere des con-
vulsions se jette souvent sur les nerfs
les plus proches, c'est-à-dire sur ceux
de la 3. de la 5. & de la 6. paire : ce
qui cause des convulsions & des gri-
maces au visage & à la bouche.

Comme les malades de ces deux
familles étoient proches parens, je
laisse à ceux qui tiennent pour la
sympathie, à examiner si la ressem-
blance du temperament, du sang,
& des humeurs, n'aura point con-
tribué à communiquer le mal à celle
des deux familles qui ne la eût que
quelques mois après l'autre.

MEMOIRE DE Mr. LEIBNITZ
touchant son sentiment sur le calcul
differentiel.

UN des Journaux de Trevoux contient quelque Methode de Mr. Jacques Bernoulli & y mêle des reflexions sur le calcul des differences , où j'ay tant de part. l'Auteur de ces reflexions semble trouver le chemin par l'infini & l'infini de l'infini pas assez seur , & trop éloigné de la methode des Anciens. Mais il aura la bonté de considerer que si les découvertes sont considerables , la nouveauté de la methode en releve plutôt la beauté. A l'égard de la seureté du chemin , le livre de Mr. le Marquis de l'Hôpital lui pourra donner satisfaction. J'ajouterai même à ce que cet illustre Mathematicien en a dit , qu'on n'a pas besoin de prendre l'infini icy à la rigueur , mais seulement comme lors qu'on dit dans l'Optique que les rayons du soleil viennent d'un point infiniment éloigné , & ainsi sont esti-

mez paralleles. Et quand il y a plusieurs degrez d'infini , ou infiniment petit , C'est comme le Globe de la terre est estimé un point à l'égard de la distance des fixes , & une boule que nous manions est encore un point en comparaison du semidiametre du Globe de la terre. Desorte que la distance des fixes est un infiniment infini ou infini de l'infini par rapport au diametre de la boule. Car au lieu de l'infini ou de l'infiniment petit. On prend des quantitez aussi grandes & aussi petites qu'il faut pour que l'erreur soit moindre que l'erreur donnée : de sorte qu'on ne differe du style d'Archimede que dans les expressions qui sont plus directes dans nôtre methode & plus conformes à l'art d'inventer.

Quelques Geometres , qui ont examiné avec beaucoup de soin l'analyse des infiniment petits de Mr. le Marquis de l'Hôpital , & qui font même profession de suivre sa methode , disent qu'il y faut prendre l'infini à la rigueur , & non pas , comme Mr. Leibnitz l'explique icy. C'est par rap-

M. iiii

port à leur sentiment que l'on en a
parlé dans les *Memoires des mois de*
May & de Juin.

EXTRAIT D'UNE LETTRE ECRITE
de Provence touchant diverses ap-
parences de Saturne au mois de
Juillet 1701.

J'Avois leû dans Riccioli , qui
cite pour son auteur Mr. Hu-
ghens, que vers le milieu de cette
année Saturne devoit paroître rond
& sans anes : & j'étois bien aise
de vérifier cela. Mais comme je
n'ay point de lunettes propres à
ces fortes d'observations , j'avertis
vers le commencement de Juillet
un Gentil-homme de ce païs, nom-
mé Mr. de Ricard , bon Mathe-
maticien & exact observateur , de
ce que j'avois veû dans Riccioli. Lui,
avec une lunette de 21. pieds , fit
plusieurs observations : mais celles
sur lesquelles il compte le plus ,
ont été faites entre le 16. & le
22. de Juillet. Il trouva Saturne
toujours pardelà le Meridien : mais
son plus grand éloignement n'étoit

que de 15. deg. vers l'Oüest. Jamais cette planete ne lui parut ronde : mais au commencement il la vit de cette forme O— & ensuite de celle cy —O—. Quand il la vit de la premiere forme , le côté ou il ne paroissoit point de ligne (ou de plan) de lumiere , étoit tourné vers la Lune qui brilloit alors , & qui à son avis effaçoit la ligne de lumiere qui auroit dû paroître de ce côté là aussi bien que de l'autre.

Au reste , comme Saturne étoit encore à plus d'un degré de déclinaison , il n'y a dans cette observation rien de contraire au système de Mr. Hughens , qui veut que Saturne ne paroisse rond & absolument sans anses que quand il est à l'Equateur. J'oubliois de vous dire que dans la premiere forme ou Mr. de Ricard vit Saturne , la petite ligne de lumiere ne luy parut large que d'une demie ligne ; au lieu que dans la seconde , elle paroissoit large d'une ligne .

ESSAIS POUR DE MONTRER LA
Quatrième regle du Mouvement de
Mr. Des-Cartes.

Réflexions sur l'Ecrit qui a pour
 titre, *Essais pour démontrer la*
quatrième regle du mouvement de
Mr. Des-Cartes. Par Jean Mola-
 gne Docteur és Arts 1701.

ENtre les regles du mouvement
 données par Mr. Des-Cartes,
 celle-cy est la quatrième : Si dans
 un espace où rien ne pourroit aug-
 menter, ni diminuer le mouvement, un
 corps dur, sans pesanteur & parfai-
 tement en repos, étoit choqué par un
 autre corps plus petit ; le moindre
 corps, quelque grande que fût sa vi-
 tesse, ne pourroit jamais mouvoir le
 plus grand.

Cette regle est contestée non
 seulement par ceux qui sont atta-
 chés à l'ancienne Philosophie ; mais
 encore par plusieurs Cartesiens, &
 par quelques uns des plus celebres.
 C'est ce qui a engagé un Professeur
 du College de Guyenne dans l'U-
 niversité de Bourdeaux à compo-

ser l'écrit qui a pour titre , *Essais* &c. l'Auteur , qui n'a pas voulu se nommer , entreprend d'y démontrer la vérité de cette quatrième règle du mouvement. La démonstration néanmoins n'est que pour ceux des Cartesiens qui rejettent cette règle : car pour les partisans de l'ancienne Philosophie , l'Auteur n'a pas espéré de les convertir.

A peine *l'Essay* a-t'il paru , que Mr. Molagne Professeur dans la même Université y a fait une réponse qu'il a intitulée *Reflexions &c.* Ces deux écrits qui sont in 8°. ne contiennent pas tous deux 50. pages. Quoiqu'ils aient été imprimez séparément , on ne laisse pas de les joindre dans le même extrait ; afin que le lecteur voyant ensemble les objections & les réponses , puisse plus aisément les comparer & juger de quel côté est la vérité.

L'Auteur de *l'Essai* commence par établir pour principe que le repos est réel & positif. Il ajoute que le repos ne demande pas moins d'action que le mouvement. Car,

dit-il , pour le mouvement , il faut seulement que Dieu conserve successivement le corps en divers lieux. Pour le repos , il faut pareillement que Dieu conserve pendant quelque temps le corps en un même lieu. De part & d'autre il y a du côté de Dieu une action conservative , & rien d'avantage.

Mr. Molagne avouë que le repos est reel , comme le sont les tenebres : mais il soutient qu'on ne peut pas dire pour cela que le repos soit quelque chose de positif. Il ajoute que le mouvement demande plus d'action que le repos ; parcequ'on conçoit un corps en repos, dès qu'on conçoit une puissance qui a créé ce corps : au lieu que pour concevoir un corps en mouvement , il faut nécessairement concevoir deux puissances , celle qui a créé le corps , & celle qui l'a mis en mouvement.

L'Auteur de *l'Essai* établit pour second principe que le repos est une véritable force : voici la preuve qu'il en apporte. Selon les Cartesiens la force des corps consiste en ce qu'ils fournissent à Dieu l'occasion

de changer l'état des autres corps. Or les corps qui sont en repos fournissent à Dieu l'occasion de changer l'état des corps qui sont en mouvement, comme ceux qui sont en mouvement donnent à Dieu occasion de changer l'état de ceux qui sont en repos; donc le repos est autant une force que le mouvement.

Mr. Molagne répond qu'au regard de Dieu le repos est une occasion, de la même manière que la mort du Lazare fut à Jesus-Christ une occasion de faire paroître sa puissance en ressuscitant celui qui étoit mort depuis quatre jours: qu'ainsi on ne peut pas dire que le repos soit une véritable force.

L'Auteur de *l'Essai* après avoir établi les deux principes dont on vient de parler, pose 16. propositions dont il prétend que tous les Cartesiens doivent convenir. Mais son adversaire luy en conteste plusieurs: entr'autres la treizième conçue en ces termes, *La vitesse est contraire à la tardiveté, mais non pas au repos; & la quatorzième qui est celle-cy, On ne sçauroit comparer la vi-*

gement , c'est toujours le moins qu'il s'en peut faire : donc le moindre corps devoit laisser le plus grand en repos.

Réponse.

L'Argument suppose que la reflexion est possible dans le cas dont il s'agit, cequ'il faudroit prouver. Deplus on pourroit prouver par le même raisonnement qu'un corps mis en mouvement & qui en rencontreroit un plus petit , devoit aussi se reflechir avec tout son mouvement ; puisque cette reflexion est le moindre de tous les changemens qu'on peut imaginer.

Le troisiéme Argument revient presque au premier ; & on y répond de la même maniere.

Quatriéme Argument.

Si le moindre corps pouvoit par sa vitesse vaincre le repos du plus grand , on pourroit déterminer quel est le degré de vitesse capable de vaincre le repos , & l'on pourroit comparer la vitesse avec le repos ; Or on ne peut faire ni l'un ni l'au-

tre : donc le moindre corps ne fçau-
roit par la vîteſſe de ſon mouve-
ment vaincre la réſiſtance & le repos
du plus grand.

Réponſe.

La moindre vîteſſe du plus petit
corps , dit Mr. Molagne après le ce-
lebre Auteur *de la recherche de la*
verité , eſt capable de vaincre le re-
pos du plus grand corps. Au reſte on
peut fort bien comparer la vîteſſe
avec le repos, comme on peut com-
parer l'éclat de la lumière avec les
tenebres.

L'Auteur de *l'Effai* après avoir
propoſé ces quatre Argumens , ſe
propoſe deux objections que voicy.

Premiere objection.

Il ſuit de la quatrième regle de
Mr. Des-Cartes , que la vîteſſe d'un
moindre corps augmentée à l'infini
ne pourroit jamais vaincre le repos
d'un plus grand : ce qui paroît ab-
ſurde. l'Auteur répond que cette
conſéquence n'eſt point abſurde,
parceque la vîteſſe & le repos ne
doivent point ſe comparer.

Seconde objection.

Si un corps avec deux degrez de vitesse seulement en rencontroit un plus petit de la moitié, mais qui auroit six degrez de vitesse ; en ce cas le moindre corps l'emporteroit sur le plus grand : donc à plus forte raison le moindre corps avec six degrez de vitesse devra vaincre un autre corps une fois aussi grand qui sera en repos. l'Auteur n'ê cette consequence ; parceque selon luy une grande & une moindre vitesse peuvent se comparer : au lieu que la vitesse & le repos ne peuvent pas se comparer.

On n'a fait qu'abreger icy ce qui se lit plus au long dans les imprimez des deux Professeurs de Bourdeaux. C'est au Lecteur à juger de quel côté est la verité.

*DESCRIPTION D'UN AIMAN
artificiel qui est dans le Cabinet
de Mr. Chamard.*

CEt Aiman est de l'invention de Mr. Joblot, Professeur en Mathematique dans l'Académie Roya-

Le de Peinture & Sculpture à Paris.

Comme il a beaucoup étudié les questions de l'Aiman , il y a fait aussi de très-belles découvertes. Une des plus curieuses est l'Aiman artificiel , dont on donne ici la figure & la description. Voicy de quelle maniere il a été inventé.

Il y a près de deux ans que Mr. Joblot cherchant les moyens d'augmenter la vertu des lames d'acier qui s'aimantent , fit les experiences suivantes.

Après avoir aimanté deux lames d'acier égales & toutes semblables , il appliqua l'extremité Boreale de l'une sur l'extremité Australe de l'autre : les faisant toucher suivant leur longueur , & par leurs plus larges surfaces. Ces lames ainsi appliquées ne purent jamais soutenir une petite boule de fer pesant seulement un gros ; quoiqu'elles eussent levé chacune séparément un poids d'environ douze onces. Mr. Joblot fit ensuite une seconde experience toute contraire à la première. Car ayant appliqué le pole Boreal de l'une de ces mêmes lames d'acier

aimantées, sur le pole Boreal de l'autre, il leva un poids de 24. onces de ce côté là, & un de 16. onces par l'autre bout. C'est cette seconde experience qui fit naître à Mr. Joblot l'idée de deux Aimans artificiels, dont les proprietes sont pour le moins en aussi grand nombre que celle des Aimans naturels.

Il jugea donc qu'en appliquant de la sorte les unes sur les autres un plus grand nombre de lames aimantées, il pourroit faire croître considerablement leur force, & inventer ainsi un Aiman artificiel. En effet il en a fait préparer deux. On ne dit rien ici du premier; parce que l'Auteur s'est luy-même donné la peine d'en faire l'explication dans une conference publique. Voicy en abrégé la composition du second.

Cet Aiman est composé de 48. pieces: sçavoir de 26. lames d'acier aimantées; de quatre etriers de laiton; de deux armures de fer placées aux extremités de toutes les lames d'acier; de deux grappes de laiton en forme de double equerre, qui font l'office d'une ceinture pour serrer

Les armures contre les extremités des lames d'acier ; de deux petites vis ; de quatre goupilles de laiton ; de cinq coins ; de deux anses pour soutenir l'Aiman ; enfin d'une règle de bois couverte d'une petite lame de cuivre ou de laiton , pour empêcher l'impression des coins , qui s'enfonçant dans le bois ne pourroient pas si bien serrer les lames qui sont au dessous. On concevra plus aisément tout l'artifice de cet Aiman , en jettant les yeux sur les cinq figures qu'on a fait graver icy.

La première figure est la représentation extérieure de l'Aiman , portant trois poids de fer qui pèsent ensemble plus de 27. livres.

La seconde figure représente l'Aiman artificiel vu par dessus.

La troisième le représente vu par dessous.

La quatrième est le profil de cet Aiman artificiel , qu'on suppose coupé par un plan vertical passant par son axe.

La cinquième représente une de ses anses auprès de ses crochets.

Des 26. lames d'acier , il y en a

24. qui ont chacune dix pouces de longueur, onze lignes de largeur, 8 une bonne demi ligne d'épaisseur. Il seroit inutile de les faire plus épaisses; parce que la vertu magnetique ne se communique pas plus avant dans l'acier, comme Mr. Joblot l'a remarqué par plusieurs experiences.

Ces lames étant aimantées, on les a mises l'une sur l'autre, suivant leurs plus larges surfaces, ayant leurs poles Boreaux tournez du même côté, & formant un parallelipede rectangle representé en la quatrième figure.

Les 24. lames sont couvertes devant & derriere par deux autres, qui en cachent l'épaisseur, comme on peut le remarquer en la premiere figure.

Ces 26. lames sont pressées ensemble par quatre étriers de laiton, & par autant de coins de même matiere; ainsi qu'il paroît en la premiere figure.

Les deux armures A. & B. sont de fer, & d'une invention toute nouvelle. Leur hauteur est de 27. lignes; leur largeur de 12. & la longueur de la base de 23. à 24. lignes.

1701. Nov. et Dec.

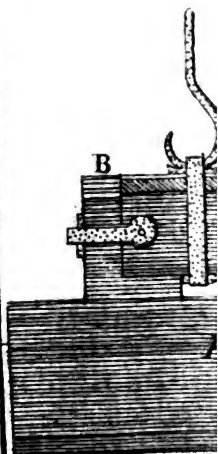
fig.



figure.



figure.



c.

Prem.



On les voit représentées en la première & quatrième figure.

Il y a comme on a dit, deux grappes de laiton en forme de double équerre, qui servent à tenir les armures étroitement unies aux extrémités du corps de l'Aiman, ou des 26. lames d'acier, dont il est composé. Ces deux grappes sont représentées dans la première, seconde & troisième figures.

Au dessus de toutes les lames d'acier, il y a une règle de bois couverte d'une lame de laiton, pour remplir un vuide, & pour mieux ferrer avec des coins les lames qui sont au dessous, comme on peut l'observer dans la première & quatrième figure.

Enfin on voit en la première figure une partie des deux anses de laiton qui servent à soutenir l'Aiman. Le haut de ces mêmes anses est représenté en la cinquième figure.

On auroit pû faire un contact plus parfait, que celui qui s'observe aux bases des têtes des armures, & des endroits de la barre de fer qui en sont touchés; en creusant un

peu les têtes des armures, & en y ajustant exactement un porte poids, ce qui auroit produit un meilleur effet : c'est-à-dire que l'Aiman auroit alors soutenu un poids de plus de 30. livres Mais en ce cas on n'auroit pû appercevoir une chose qui paroît surprenante. C'est que dans le temps que cet Aiman porte un poids de 27. livres, si l'on regarde attentivement les lignes du contact avec une bougie allumée, on les voit très-interceptées, la lumière y passant par plus des deux tiers de leur longueur : ce qui n'arrive pas, lorsque l'Aiman porte un poids beaucoup moins pesant.

On pourroit encore augmenter considerablement la force de ce même aiman artificiel, en supprimant la regle de bois qui est au dessus, & mettant en sa place autant de lames d'acier qu'il en faudra pour la remplir.

Depuis que cet Aiman a été fait, sa vertu n'a point diminué : elle a paru même dans les commencemens croître considerablement. Il a soutenu pendant plus d'un mois un poids de 25. livres sans l'abandonner.

des Sciences & des beaux Arts. 289
ner un seul moment : & l'on ne
doute point qu'il ne conserve tou-
jours cette vertu , pourvû qu'on
l'empêche de se rouïller. Il aime une
lame d'acier à laquelle on fait
porter un poids de près de sept on-
ces : & il peut servir à faire toutes
les experiences qu'on feroit avec les
meilleurs Aimans naturels.

L'ATLAS CURIEUX, OU LE
monde représenté dans les Cartes
générales & particulieres du Ciel &
de la Terre , divisé tant en ses qua-
tre principales parties que par Etats
& Provinces , & orné par des Plans
& Descriptions des Villes Capitales
& principales , & des plus superbes
Edifices qui les embellissent , comme
sont les Eglises , les Palais , les
Maisons de plaisance , les Jardins ,
les Fontaines &c. Par N. de Fer
Geographe de Monseigneur le Dau-
phin. A Paris chez l'Auteur dans
l'Isle du Palais sur le Quay de
l'Horloge à la Sphere Royale ,
avec Privilege du Roy 1700.

Monsieur de Fer avoit promis
de donner des Cartes , des
Nov. Decemb. 1701. N

Plans & des Descriptions de ce qu'il y a de plus considerable dans l'Europe : mais il luy est tombé entre les mains tant de memoires curieux qui concernent les autres parties de l'Univers, qu'il a changé de dessein. Ainsi au lieu de se borner simplement aux beautez de l'Europe, il veut décrire celles du Monde entier.

Il donna la premiere partie de son Ouvrage l'année passée, & il a donné la seconde cette année. La pluspart de ses Cartes sont réglées sur les observations de Messieurs de l'Academie des sciences. Il place la Chine dans sa situation véritable, c'est-à-dire 21. degrez moins à l'Est qu'on ne la mettoit auparavant : ce qui diminuë beaucoup l'étenduë qu'on donne ordinairement à l'Asie. Le Japon & les côtes voisines sont tirées d'après les Cartes des Portugais, qui sont fort differentes de toutes les nôtres.

Les descriptions qui suivent les Planches sont presque toujours fort curieuses. Elles contiennent un abrégé de l'Histoire de chaque pais,

ou une explication fort nette des Plans des Villes ou des belles maisons que l'Auteur donne.

La Carte de la Principauté de Neuchatel, & celle de la riviere du Missipi paroissent fort nouvelles. Les Plans de Versailles, de l'Hôtel des Invalides, de la Machine de Marli, de Fontaine Bleau, de l'Escurial, du Mont-serrat & de Naples ont tous quelque chose de singulier.

Le Plan qui donnera peut-être le plus de plaisir au lecteur, est celui de Nerva & du camp des Moscovites qui l'assiégerent l'année dernière. Charles XII. Roy de Suede âgé seulement de 18. ans, avec huit ou neuf mil hommes y força quatre-vingt-mille Moscovites dans leurs lignes, en tua vingt-deux mille, fit prisonniers neuf Généraux des ennemis, leur prit cent-quatre-vingt-tize Canons ou Mortiers, cent-soixante & onze Drapeaux ou Eteniers, & tout leur bagage.

REGIÆ SCIENTIARUM
 Academiæ Historia &c. *Histoire
 de l'Academie Royale des Sciences.
 Seconde édition augmentée , par Mr.
 Jean Baptiste du Hamel de la mê-
 me Academie. A Paris chez Jean
 Baptiste de Lespine rue St. Jac-
 ques à l'image de St. Paul, pro-
 che la Fontaine de saint Severin.
 1701. in 4°. pagg. 615.*

L'Auteur a dédié cette Histoire
 à Mr. l'Abbé Bignon , Conseil-
 ler d'Etat , qui est le Directeur &
 comme l'ame de l'Academie des
 sciences. La premiere édition qui
 parut en 1698. contenoit en quatre
 livres ce qui s'est fait dans l'Acade-
 mie depuis la fin de 1666. jusqu'à
 la fin de 1696. que Mr. du Hamel
 se démit volontairement du Secre-
 tariat. On y voyoit en détail la pre-
 miere institution de cette compa-
 gnie , ses commencemens , ses pro-
 grés , les principales découvertes
 dans la Physique & dans les Mathe-
 matiques , un grand nombre de dis-
 sertations , avec l'extrait des prin-

cipaux Ouvrages composez par les Academiciens tant en corps, qu'en particulier.

Cette seconde édition est augmentée de deux livres qui font le tiers de l'Ouvrage, & qui comprennent ce qui s'est passé à l'Academie depuis l'an 1696. jusqu'à la fin de 1700. C'est dans cet intervalle de temps que s'est fait le renouvellement de cette Illustre Compagnie, à laquelle le Roy a donné une nouvelle forme & de nouveaux réglemens.

Dans les commencemens l'Academie des sciences étoit composée comme de trois Academies différentes. Il y en avoit une pour la Géometrie & la Physique ; une autre pour les belles Lettres, & la troisième pour l'Histoire. Les mécredys de chaque semaine les Géometres devoient s'assembler entre eux, pendant que les Physiciens s'assembloient de leur côté : & les Samedys les uns & les autres devoient se trouver ensemble. Ceux qui s'appliquoient aux belles Lettres devoient s'assembler les Mardys & les Vendredys. Les Lundys & les Jeudys

étoient destinez aux assemblées de l'Academie de l'Histoire. Les premiers Jeudys de chaque mois les trois Academies devoient se réunir.

L'Academie ne subsista pas long temps sous cette forme. On supprima bien-tôt ceux qui travailloient sur l'Histoire : l'Academie des belles Lettres fut réunie à l'Academie Françoisé : celle des Géometres & des Physiciens fut la seule conservée. Les assemblées commencerent au mois de Juin 1666. mais elle n'étoit pas encore complete alors, ne consistant qu'en six ou sept Mathématiciens. Peu après, Mr. Colbert y ajoûta deux Medecins, deux Chimistes, deux Anatomistes & un Botaniste. Il fit aussi Mr. Duhamel Secretaire de l'Academie ; & donna aux Géometres & aux Physiciens de jeunes gens d'esprit pour travailler avec eux. Ces deux Societez de Mathématiciens & de Physiciens s'assemblerent sur la fin de Decembre de la même année, & conclurent qu'ils feroient désormais leurs assemblées en commun. L'Acade-

mie des sciences a continué sous cette forme jusqu'au mois de Janvier 1699. qu'elle en prit une nouvelle que voicy.

Le Roy s'en est déclaré pour toujours le Protecteur, & il a voulu qu'elle fût composée de quatre sortes de personnes; d'Academiciens Honoraires, de Pensionnaires, d'Associez & d'Elèves. Il n'y a que dix Honoraires, & les autres sont chacun au nombre de vingt. Le President est toujours du nombre des Honoraires, qui doivent tous demeurer dans le Royaume, & ne peuvent jamais devenir Pensionnaires. Les Pensionnaires doivent tous faire leur demeure à Paris. Trois d'entre eux sont pour la Geometrie; trois pour l'Astronomie, autant pour les Mécaniques, pour l'Anatomie, pour la Chimie & pour la Botanique. Le Secretaire & le Tresorier sont aussi du nombre des Pensionnaires. Parmi les Associez il y en a deux pour chacune des sciences auxquelles les Pensionnaires sont appliquez: cela fait douze personnes qui doivent être

Regnicoles. Les huit autres peuvent être étrangers. Les élèves doivent s'addonner au même genre d'étude que le Pensionnaire auquel ils se sont attachez.

Quand il y a quelque place vacante parmi les Honoraires , c'est à l'Academie à en choisir un ; mais il faut que l'Electio[n] soit approuvée du Roy. Pour les places de Pensionnaires , on en presente trois au Roy , dont deux au moins doivent être du nombre des Associez & des Elèves. Pour les places des Associez , on en presente deux , dont un pour le moins doit être du nombre des Elèves. Chaque Pensionnaire peut choisir son Elève & le proposer à l'Academie pour être ensuite présenté au Roy. Les Réguliers ne peuvent être reçûs que parmi les Academiciens Honoraires. On ne reçoit point de Pensionnaires n'y d'Associez au-dessous de 25. ans , ni d'Elèves au-dessous de 20. Les Honoraires , les Pensionnaires & les Associez peuvent dire dans les assemblées leur sentiment sur les matieres en question : Les Eleves

doivent parler que quand ils en ont prié par le Président.

Dans les Elections il n'y a que Honoraires & les Pensionnaires qui ayent droit de suffrage : les Académiciens sont aussi dans les assemblées où il s'agit de Sciences. C'est le Roy qui fait le Président chaque année : mais sa Majesté peut continuer même tant qu'il luy plaît. Elle peut même nommer quelqu'un pour remplir la place du Président, quand sa santé ou ses affaires ne luy permettent pas de se trouver aux assemblées.

Il seroit trop long de rapporter les autres reglemens, & il est inutile de parler des deux livres que M. Duhamel a ajoûtez à cette seconde édition. Chaque livre contient l'Histoire de deux années. L'Auteur commence d'abord par ce qui regarde la Physique, la Chimie, la Botanique & l'Anatomie. Il vient ensuite à l'Astronomie, à la Géométrie, & aux autres parties des Mathématiques, & sur chaque matière il suit l'ordre des temps auquel elles ont été agitées.

Il est impossible de faire ici l'extrait de toutes les nouvelles experiences, la description des nouvelles machines, & l'abregé des dissertations qui se trouvent dans cette Histoire. Il faudroit pour cela la transcrire toute entiere: car elle ne contient rien que d'excellent & de singulier, & les choses y sont décrites si précisément, qu'il n'est pas possible de les abreger & de se faire entendre. Ainsi tout ce que nous pouvons faire c'est d'indiquer en deux mots les principales matieres, soit de Physique, soit de Mathématique, sur lesquelles on trouve ici des choses nouvelles.

Pour ne point parler des quatre premiers livres qui avoient déjà paru, il y a dans le cinquième plusieurs experiences Physiques faites l'année 1697. & 1698. dans la machine Pneumatique, sur la diminution des liqueurs, & sur la difference du poids de l'air en été & en hyver. Mr. Homberg, par exemple, a fait voir que l'air enfermé dans un ballon de verre pesoit deux fois d'avantage en certains temps de l'hy-

ver que dans les grandes chaleurs de l'été. Il a fait les observations sur l'écoulement de l'eau des Siphons, & sur la distillation des liqueurs dans la même machine. Il a inventé un Areomètre nouveau ou *Pese-liqueurs*, beaucoup plus exact que l'ordinaire.

La nature de la pierre de Boulogne, la maniere de faire l'encre de sympathie, & les raisons Physiques de ses effets, les observations de Mr. de la Hire sur l'eau des cisternes & sur leur utilité; la methode nouvelle & facile pour purifier l'or, l'argent & les metaux imparfaits; les expériences & les observations que Messieurs de Tournefort, Homberg, & Bouleduc ont faites sur les sels; les remarques de feu Mr. Taurry sur une liqueur préparée avec de la chaux; la maniere de reduire en des principes plus simples les sels fixes des plantes & de les rendre volatiles; la dissertation de Mr. Mery sur la formation des dents; la description de la membrane noire qui est dans l'œil des oiseaux, & que Mr. Penault appelle *la bourf noire*;

sa structure & son usage que Mr. de la Hire a donnez ; les diverses observations faites en 1696. par Mr. Cassini des deux solstices d'été & d'hyver ; son observation de la difference qui est entre les cycles solaires & lunaires , & de la grandeur précise de l'année ; le Calendrier Gregorien justifié par le même à l'occasion de l'éclipse de lune qui arriva le 6. Mars 1697. les Dissertations touchant l'étoile qui est dans le coû de la Baleine , & touchant Mercure vû dans le soleil le 3. de Novembre 1697. les observations de Mercure dans le soleil envoyées de plusieurs endroits à Mr. Cassini ; la conjonction de plusieurs planetes en même-temps ; un écrit du même Mr. Cassini touchant les intervalles de temps entre les éclipses du premier satellite de Jupiter, comparées avec la révolution de Jupiter à son Aphélie , pour rendre le calcul de ses tables plus facile ; la comete que Mr. de la Hire aperçût le premier en 1698. le 2. jour de Septembre , & que Mr. Cassini croît être celle de 1652. dont il don-

na alors le mouvement & les phenomenes ; la dissertation de ce sçavant Astronome sur ce sujet , & son systeme general des cometes : tout cela est sans doute fort curieux : outre les problemes Geometriques, Algebraïques & mechaniques contenus aussi dans les derniers chapitres de la premiere & seconde partie du livre cinquième dont nous parlons.

Le fixième & dernier livre commence par les nouveaux reglemens dont nous avons parlé & qui sont divisez en cinquante articles. Après quoy on entre dans le détail des matieres des sciences qui se sont traitées dans les assemblées pendant le cours des années 1699. & 1700. voici plusieurs choses entre-autres qui nous ont paru dignes d'une attention particuliere. Le sentiment du P. Malbranche Academicien honoraire , touchant la lumiere & les couleurs ; celui de Mr. l'Abbé Gallois touchant cette fontaine qui est proche de Grenoble , que les Auteurs tant anciens que modernes ont dit être brulante² ; le rapport de

Mr. Regis Associé de l'Academie touchant les eaux minerales de Baraluc ; les observations de Mr. Maraldi neveu de Mr. Cassini sur le barometre ; la forme des liqueurs acides , & la maniere de la déterminer par le moyen du sel de tartre & de l'Arcometre ; la maniere d'empêcher la rouille de l'acier & du fer ; le secret de faire des injections anatomiques ; celui de préparer la matiere des caracteres de l'Imprimerie ; tout cela par Mr. Homberg ; la dissertation de Mr. Gaugeon sur l'origine & la perfection de cet art ; celle de Mr. Bodart du port des plantes ; celle de Mr. Homberg touchant les sels des plantes , s'ils sont attirés de la terre , ou s'ils se forment dans les plantes mêmes , & les experiences qu'il a faites sur ce sujet ; la description de quelques plantes par Mr. de Tournefort.

On rapporte encore plusieurs observations Astronomiques fort remarquables comme celle qui a été faite à Marseille par le P. Feuille Minime , d'une étoile qui fut couverte par la lune , & qui parut quel-

que temps sur le disque illuminé de cette planete; celle de la variation de la distance entre l'étoile polaire & le pole du monde par Mr. Flamsted Anglois; celle d'une éclipse du soleil le 23. de Septembre qui donna occasion à Mr. Cassini de composer une dissertation fort utile pour connoître en quels lieux de la terre l'éclipse du soleil est centrale, & quelle partie est obscurcie par la lune en chaque endroit de la terre.

Les problemes de Géometrie & d'Algebre ayant été imprimez dans les Memoires de l'Academie, on s'est contenté d'en donner ici l'Histoire en peu de mots. On a fait la même chose au regard des problemes mechaniques touchant la figure que doit avoir un navire pour fendre l'eau avec plus de facilité; de la force pour porter ou traîner les fardeaux; du frottement des corps; de la multiplication des images dans un miroir ou dans un verre plat; de la maniere de placer de grands verres convexes & brulans pour produire des effets surprenans.

Il y a aussi plusieurs choses singu-

lières dans la seconde partie du sixième livre : entre autres une dissertation de Mr. Dodart touchant la voix humaine ; un discours de Mr. Lemery qui peut donner quelque lumiere pour expliquer le tonnerre ; une Dissertation de Mr. Burette de l'Academie des sciences & Medecin de la faculté de Paris, touchant l'usage de l'eau de chaux dans la Medecine ; la préparation des gouttes d'Angleterre ; les experiences de Mr. Geofroy Academicien Associé, touchant les fermentations froides.

Mr. Homberg ayant communiqué un écrit touchant la maniere de mesurer la force des sels Alkali, on l'a mis presque tout entier dans cette Histoire : parce qu'il renferme des experiences qui ne sont pas moins utiles que curieuses. On y a joint les observations du même Auteur sur les dissolutions du mercure.

Pour ce qui regarde la Botanique on lit avec plaisir les observations faites touchant la circulation du suc dans les plantes, leur fécondité ex-

traordinaire , leur cathetisme ou affectation de la ligne perpendiculaire , les huiles qu'on en peut tirer : enfin touchant les plantes qui naissent dans la mer.

Au regard de l'Anatomie , Mr. Vernage Docteur de la Faculté de Paris ayant ordonné la paracentese à une fille hydropique , il fit apporter la liqueur qu'on avoit tirée par la ponction : cette liqueur ressembloit beaucoup au lait. Cela a donné occasion de faire plusieurs experiences sur cette liqueur. L'extrait du discours de Mr. du Vernay sur la structure & l'usage de la moëlle dans les os est encore quelque chose de curieux.

Entre les problemes geometriques on en a resolu un proposé par Mr. Bernouilly de Groningue qui regarde la chute des corps pesans.

Mr. Cassini , à l'occasion d'une éclipse de lune qui arriva le 5. de Mars 1699. & d'une éclipse de soleil du 23. Septembre de la même année, fit des remarques fort considerables touchant une periode de

116000. ans ; & d'une regle dont il a parlé ailleurs pour reduire les nouvelles lunes au même point du Zodiaque, & les accommoder aux épactes suivant le Calendrier Gregorien : & à l'égard de l'éclipse du soleil, pour trouver par son moyen les differences des longitudes ; ce qui n'avoit point encore été pratiqué par les observations de cette éclipse faite en divers endroits il a conclu la difference de longitude entre ces lieux & l'Observatoire.

Mr. de la Hire ayant observé la conjonction de Venus en longitude avec le soleil le 3. du mois d'Aoust, le diametre de Venus luy parut trois fois plus grand que celuy de la lune quand on la voit sans lunettes. En traittant des refractions, on rapporte les observations faites proche du cercle polaire par l'ordre du Roy de Suede en 1696.

Sa Majesté ayant ordonné qu'on continuât la ligne meridienne jusqu'aux extremités du Royaume. Mr. Cassini partit au mois d'Aoust de l'année derniere avec Mr. son fils, Mr. Maraldi son neveu & le fils

de Mr. Couplet ; & il a achevé cet ouvrage important au commencement de l'année presente. Le recit de ce qui s'est passé dans ce voyage finit cette Histoïre , qui assurément est un bel ouvrage & tel qu'on le devoit attendre du celebre Auteur qui l'a composé.

AVERTISSEMENT DE Mr. ***
touchant les nouvelles corrections & remarques qu'il prepare sur les Poësies d'Anacreon & de Sapho.

QUoy que je ne sois qu'un fort petit grec , j'ay la temerité de vouloir publier des corrections & des remarques nouvelles sur les poësies d'Anacreon & de Sapho , après que tant de personnes si sçavantes y ont travaillé , j'envoye devant , une des Odes les plus corrompuës , pour sonder les esprits par la reception qu'on luy fera , & comme j'aime extremement ces poësies , j'auray également du plaisir , soit qu'on avoüe que j'ay rencontré , soit qu'on me fasse voir que je me suis trompé.
La plus part de mes corrections :

regardent la mesure des vers : mais je les ay d'autant moins méprisées, qu'elles m'ont fait découvrir bien des fautes dans le sens, qu'elles m'ont aidé à les retablir, & qu'elles m'y servent de preuves.

Je suppose donc que tous les vers de chaque Ode d'Anacreon n'ont qu'une seule & même mesure : de maniere que ceux de huit syllabes commencent toujours par un Anapæste, qui est suivi d'un Jambe & d'un Bachique.

I . . — | . — | . — — |

& que ceux de sept syllabes commencent par un Jambe ou par un Spondée indifferemment; qui est suivi d'un Jambe & d'un Bachique.

I . — | ou | — — | . — | . — — |

Il n'y a que l'Ode 30. qui ait une mesure differente de ces deux là ; mais elle est uniforme dans tous les vers.

La raison de cette supposition est que la plus part, ou du moins plus de la moitié de ces Odes les plus pures & les moins suspectes, suivent cette regle d'uniformité : n'y ayant gueres d'apparence qu'Anacreon

garde si constamment cette regularité dans les plus belles de ses Odes, & qu'il en ait rempli d'autres de mesures diverses, & le plus souvent inusitées. Il est vrai qu'il y a quelques endroits qui semblent dementir ce que nous posons pour constant: mais nous ferons voir dans les remarques particulieres, que le peu qu'il y en a sont corrompus.

Au reste, comme ces corrections de la mesure consistent le plus souvent dans le changement d'un synonyme en un autre, cela m'a convaincu, & doit, ce me semble, convaincre tout le monde, que l'exemplaire que H. Estienne a donné au Public, avoit été copié sur un vieux manuscrit, où l'on avoit fait, longtemps après qu'il eut paru, une glose marginale, ou peut-être interlineaire, telle à peu près que celle d'Homère, qu'on attribue à Didyme; où l'on avoit mis les mots plus communs pour expliquer les moins usitez & les Poëtiques. Ainsi, comme cette glose étoit beaucoup moins ancienne que le manuscrit, les mots de celui-cy s'étant effacez de vieil-

lesse, les autres avoient resté plus nets & plus lisibles : de sorte que les Copistes ignorans nous ont donné les uns pour les autres, sans se mettre en peine de la mesure des vers. Autrement il n'est gueres possible & naturel que la mesure des vers se trouvât justement rétablie en tant d'endroits par la seule substitution de mots synonymes.

Voilà tout ce que la brieveté qu'on a raison de prescrire aux pieces de Critique, pour avoir place dans les *Memoires*, me permet de dire maintenant en general sur la mienne. On verra dans les remarques particulieres, selon les occasions, le reste de ce qui auroit pu se mettre dans une preface. Venons à l'Ode que je donne icy comme un essai & un préjugé de toutes les autres, qui doivent suivre, si on le juge à propos.

En voicy le texte tel que l'a donné Mad. Dacier.

ODE XVIII..

Texte ordinaire.

Καλὴ τέχνη τὸρεῦθ' ὄν
 Εὐαρετὸν κύπελλον ἡδὺ,
 Τὰ πρῶτα τερπνὰ ἡμῖν
 Ρόδα φέρειαν ὥρῳ,
 Αργύριονδ' ἀπλώας
 Ποδὸν ποιῇ μοι τερπνόν.
 Τῶν τελείων παραμῶ
 Μὴ μοι ξένον τέρψης,
 Μὰ φευκλὸν ἰσόρημα.
 Μᾶλλον ποιεῖ Διὸς γόνον
 Βάκχον Εὐϊὸν ἡμῖν.
 Μῦσις νάμαός ἡ Κύπρις.
 Τριδράκοις κροῖσσε.
 Χάρασσ' Ἐρωτὰς ἀνόπλους,
 Καὶ Χάριτας γελώας
 Ὑπ' ἄμπελον εὐπέταλον,
 Εὐβότρυον, κομῶσαν.
 Σώασι κέρκες εὐφρεπῆς,
 Ἄν μὴ φοῖβετ' ἀθύρη.

Texte corrigé.

Τόρετε, καλλιτέχνα,

Εμοὶ κύπελλον ἡδύ.
 Ἡ^ς Θ, τὰ πρῶτα, τερπνὸν
 Ρόδον φέρειαν ὤρω.
 Τὸν ἀργυρὸν δ' ἀπλώας
 Τερπνὸν πόσον ποίει μοι.
 Τελεσικὸν παραμῶ
 Μή μοι ξένον τορέυσης,
 Μὴ φευκλὸν ἰσόρημα.
 Μᾶλλον ποίει διγῆγον
 Τὸν Βάκχον Εὐτόν μοι.
 Προμηθεὶν ἡδὲ Κύπριν,
 ὕμνωάεις κρεῖττον.
 Χάρας ἔρωτ' ἀνόπλεον,
 Καὶ χήεις γελῶας
 ὕπ' ἄμπλον εὐπρότερον,
 Εὐβότρυον, κομῶαν.
 Σωτ' εὐπρότερον κέρους
 Ὁ φοῖβος ἄμμ' ἀθύρῃ.

Remarques.

Le jugement de Mr. le Fevre sur
 cette Ode, est que ceux qui en ont
 fait Auteur Anacreon, n'y ont pas
 assez pensé : que tout y est negligé &
 sans aucune mesure, & qu'en un mot
 on n'y voit rien que ce Poëte vou-
 lust avouer être de luy. *Qui existi-*
marum

marunt hoc odarium esse Anacreontis , alibi animum occupatum habebant ; qui non viderint omnia in numeris soluta , neglecta ; denique nihil in eo esse quod Anacreon , si vivat suum esse agnoscat. Ce jugement est sans doute très-juste , & il nous est favorable , car il suppose l'uniformité de mesure dans tous les vers de chaque Ode : Henry Estienne ne la suppose pas moins , quand il corrige ainsi le sixième vers : *staret versus si legeretur :* *ερωνδὲν πόλδὲν ποίει μοι* Enfin Mr. le Evre à bien raison de dire que *αρθρὸν κύπελλον , μύσις νάμαλ* sont des productions indignes d'Anacreon : mais je m'étonne que ce grand homme ne se soit pas avisé que ce pouvoit être des fautes de copie dans les autres vers , aussi bien que dans le second qu'il a corrigé.

V. 1. *καλλιέχ α.* Cette correction est de Mad. Dacier , & elle est incontestable. Car qu'y auroit-il de plus ridicule qu'une prosopopée & une apostrophe perpétuelle à l'Art , au lieu de l'ouvrier ? Home-

Nov. Decemb. 1701. O

re appelle ainsi Vulcain, *καὶ ὁ λέχικος*
Iliad. A. 571.

V. 5. *Αργυροῖς*. Celle-cy n'est pas moins sûre. Car outre que, *ἀργύριον* romproit la mesure, il ne signifie que de l'argent monnoyé : & voici une preuve de ce que j'ay dit dans l'avertissement, que les fautes de mesure aident à corriger celles du sens.

Ἀπλώσαι veut dire proprement, *ayant étendu*. Mais une coupe déjà faite ne peut plus s'étendre. C'est donc une phrase poétique pour dire, *laisser de l'espace*, ou *de l'étendue sur l'argent*. A peu près comme Lucain a dit l. 3. v. 76. *Tumulus diffusos vertice campum explicat*, laisse voir sur son sommet une grande étendue.

V. 7. *Τελεσικὸν*. Il paroît visiblement que le copiste avoit mis icy la glose pour le texte. Car pour expliquer, *τελεσικὸν*, on ne le pourroit mieux faire que par, *τὸ τῶν τελεσιῶν*, & la restitution de la mesure ne laisse plus lieu d'en douter.

V. 10. *Διγῆεν*. Ion. pour *διγῆεν*.

Epithete de Bacchus, que H. Estienne cite d'une Epigramme, pour marquer la double naissance de ce Dieu.

V. 12. Προμνησπιν. Je croy qu'on sera convaincu par cette remarque que le copiste avoit encore mis icy la glose pour le texte. D'abord il est évident qu'au lieu de νάματς, qui ne convient nullement à Venus, il faut lire μνήματς qui luy est tout à fait propre. Car elle étoit en effet μύσις μνήματς, celle qui presidoit à la recherche des mariages. V. Hom. Iliad. E. 429. Delà vient qu'on la disoit mere d'Hyménée. Or ces deux mots, qui rompent la mesure sont la veritable & juste glose de προμνησπιν, qui la remplit justement, en lisant, au lieu d'ἡ ἡδὲ conjonction nécessaire pour lier ce vers avec les precedens.

V. 13. ὑμνωαίς. Ion. pour ὑμεναίς, des hyménées, des chansons nuptiales.

V. 13. Κροῖῆσαν. Κροῖεῖν veut dire à la lettre, *pulsare cum sonitu*: Κροῖεῖν τιλῶ λύρῳ, *pulsare lyram*: & par me-

tonymie , Κροῖεν μέλῳ , joüer un air sur un instrument. Athen. i. 4. Κροῖη δὲ πηκλίδων μέλη. Virg. *nata Tur nique canit hymenaeos.*

V. 16. ἄμπελον , pour la mesure, au lieu d'ἄμπελοι venu de la glose. Cette syncope est fort ordinaire entre de telles consonnes. Hom. ἔπλεῖ , pour ἐπέλεῖ ; πλάω , pour πελάω &c.

Εὐπέτηλον. Ion. pour ἐυπέταλον. Il est dans Hesiode , & signifie proprement *pulchra habens folia* ; ce qui le distingue de κομῶν cy-dessous.

V. 18, 19. J'ay corrigé le texte ordinaire de ces deux vers pour trois ou quatre raisons. 1°. Ils rompoient entierement l'uniformité de la mesure. 2°. L'humeur d'Anacreon ne permet pas de croire qu'il n'ait voulu qu'on gravât de jeunes garçons qu'au défaut d'Apollon. 3°. Comment auroit on pu graver ce Dieu joüant ou folâtrant tout seul ? 4°. L'Histoire d'Hyacinthe montre qu'il est fort naturel de le faire joüer avec de jeunes gens.

Au reste mes corrections ne sont

pas si éloignées: $\sigma\omega\alpha\omega\iota\epsilon$, s'est apparemment formé de cette manière. Un Copiste ayant oublié de mettre τ après $\sigma\omega$, avoit écrit de suite $\sigma\omega\iota\epsilon\pi$... & s'en étant avisé aussitôt, il effaça légèrement $\iota\epsilon$ & mit ensuite τ de sorte qu'il y avoit $\sigma\omega\iota\epsilon$... τ . Mais celui qui copia après luy, ne prenant pas garde à l'effaceure, écrivit tout du long $\sigma\omega\iota\epsilon\pi$... ce qui ne signifiant rien, on a mis ensuite $\sigma\omega\alpha\omega\iota\epsilon$, en changeant la situation & le cas des mots.

Dans le dernier vers il a été bien aisé de changer $\alpha\mu\mu$ en $\alpha\nu\mu\eta$. $\alpha\mu\mu$ est mis pour $\alpha\mu\alpha$, en même temps, par un pleonasme assez ordinaire. Homere met souvent $\alpha\mu\mu\omicron\varsigma$, pour $\alpha\mu\omicron\varsigma$; $\alpha\mu\mu\epsilon\varsigma$ pour $\alpha\mu\epsilon\varsigma$, &c.

Si l'Auteur de ces corrections eût bien voulu y mettre son nom, les Sçavans dont il desire sçavoir les sentimens, auroient pû les luy envoyer à luy même immédiatement. Mais puisqu'il n'a pas jugé à propos de se faire connoître à nous, s'il s'en

trouve qui veuillent luy communiquer leurs pensées sur son projet, ou luy donner quelques remarques, ils le pourront faire en nous les adressant pour être inferées dans ces *Memoires*: à condition néanmoins, comme nous l'avons dit plus d'une fois, qu'il n'y ait rien d'offensant dans leur critique.

*ESSAI D'UNE NOUVELLE
traduction de Pindare par Mr. ***.*
ODE I. A Hieron Roy de Syracuse, dont le Coureur avoit remporté le prix.

L'Eau, dont l'usage est nécessaire, est quelque chose d'excellent : & l'Or semblable à un beau feu qui brille pendant la nuit, l'emporte sur les métaux, qui font si fort considérer ceux qui les possèdent. Mais, mon cœur, si tu veux parler des jeux ou l'on s'exerce à présent, comme durant le jour on ne voit pas dans le vaste Firmament un astre plus lumineux que le Soleil ; aussi sur la terre n'est-il point de combats plus éclatans que les

Olympiques , qui fournissent aux beaux Esprits la matiere de ces Hymnes celebres , qu'ils composent en l'honneur du Fils de Saturne , avant que d'être admis dans l'Auguste & riche Palais d'Hieron,

Qui regne avec tant de justice dans la Sicile abondante en bêtes à laine , & qui faisant un choix delicat des vertus n'en prend , pour ainsi dire , que la pointe. On le voit de plus exceller si fort en musique , qu'il en connoist toutes les beautez , comme s'il n'avoit pas plus à faire que nous-autres , qui prenons souvent plaisir à chanter des airs , quand nous sommes à quelque bonne table. Mais je m'amuse trop à discourir. Détache de son clou ma lyre , pour y jouïr un air Dorique , s'il est vrai que tu sois plein de ces charmantes pensées, que la celebrite de Pise a pû t'inspirer, aussi bien que la bonne grace du cheval qui a remporté le prix, lorsque courant à toute bride le long du Fleuve Alphée sans être pressé de l'éperon , il a mis le Roy de Siracuse son maître , qui

O iiij

aime les chevaux , en état de gagner la victoire.

Ce Prince brille de la gloire qu'il s'est acquise dans la fameuse colonie du Lydien Pelops, pour qui le puissant Neptune, qui de ses eaux embrasse la Terre, eut tant de passion; particulièrement après que Clotho l'eût tiré de la chaudiere pour lui remettre avec justice une epaule d'yvoire à la place de celle que Cerès avoit mangée. Certes il y a bien des choses qui passent pour miracles qui ne le sont point : & lorsque les fables sont embellies & diversifiées de quelques mensonges agréables, elles trouvent dans l'esprit des hommes plus de créance, que les plus claires veritez.

C'est de quoy l'on ne doit point s'étonner, la Poësie ayant cela de propre, que répandant sur les choses qui plaisent aux hommes, autant de grandeur que d'agrément, elle rend presque toujours croyable ce qui ne l'est pas. Mais quoique l'experience le fasse assez connoître, il est bon néanmoins de ne parler des Dieux qu'avec dignité ; y ayant

moins de mal à tenir d'eux , bien que contre la vérité , des discours avantageux , que d'en semer de véritables contre l'honneur qui leur est dû. Pour moy , fils de Tantale je parleray de vous tout autrement que les anciens : & je diray que quand vôtre pere regalant les Dieux à son tour , vous ordonna de vous rendre en vôtre chere Sipyle ; où , dans le banquet qu'il donna , l'on ne servit rien qui ne fût selon les loix ; le Dieu qui se distingue par son Trident , tout embrasé de vôtre amour , vous enleva avec des chevaux de poil doré , & vous conduisit dans le superbe Palais de Jupiter qu'on respecte par tout : là où quelque temps après vint Ganymede , pour tenir auprès de ce Dieu la même place. Et comme vous ne parûtes plus , & que ceux que vôtre mere avoit chargez de vous chercher , ne pûrent , quelque soin qu'ils prissent , vous amener à elle , je ne sçai quel envieux de vos voisins se mit à-dire en presence de peu de personnes , que vos membres ayant été coupez par mor-

322 *Memoires pour l'Histoire*
ceaux , puis jettez en de l'eau bouil-
lante avoient été servis sur table
pour être mangez.

C'est ce que j'ay peine à croire ,
ne pouvant m'imaginer , qu'il y ait
aucuns des Dieux qui voulût se re-
paître de chair humaine. Je n'ay
garde de parler des Dieux en ces
termes, étant convaincu que la mé-
disance est presque toujours suivie
du châtiment ; & que si les maîtres
du Ciel ont honoré quelque mor-
tel , ç'a été Tantale ; qui ne pou-
vant digerer un si grand bonheur ,
s'attira par trop d'aise un malheur
extrême , que Jupiter lui fit sen-
tir , en suspendant sur sa tête une
tres-grosse pierre , qui ne lui per-
met pas de goûter aucun plaisir ,
étant sans cesse inutilement occupé
à la détourner.

Depuis ce temps il mene une vie
fort triste , dont il ne voit aucune
fin , ce qui fait sa quatrième peine.
Ces maux lui sont arrivez , pour
avoir fait à ses compagnons beuvans
avec lui , largesse du Nectar & de
l'Ambrosie qu'il avoit emportez
furtivement de chez les Dieux, qui

ne sont immortels que par l'usage de ces deux choses. Mais hélas ! combien se trompe celui qui croit pouvoir cacher aux Dieux quelque une de ses actions ? Ce larcin les força de renvoyer promptement son fils vers les hommes , dont la mort tallonne de fort près la vie : ce qui n'empêcha point que ce beau garçon dans la fleur de son âge , lorsque son menton commençoit à se couvrir de poil noir , ne pensât à demander en mariage l'illustre Hippodamie fille du Roy de Pise.

S'étant donc une nuit transporté seul sur les bords de la Mer blanchis d'écumes, il appella de toute sa force celui à qui le Trident sied si bien par le grand bruit qu'il en sçait faire. Après quoi Neptune s'étant apparu , Pelops lui tint ce discours. Si jamais les douces faveurs de Cypris vous ont touché le cœur , arrêtez , grand Dieu , la pique d'Ocnomaïs garnie d'airain : enlevez-moy jusques dans l'Elide sur le Char le plus rapide que vous ayez , & me donnez la force d'abattre ce Prince , qui en ayant déjà renversé treize :

qui recherchoient sa Fille , differe encore de la pourvoir.

Je sçay que le danger où je m'expose, ne demande pas un homme sans cœur : mais puisqu'il faut mourir une fois , à quoy bon user ses jours dans l'obscurité sans rien faire de loüable , pour tomber insensiblement dans une honteuse vieillesse ? Voilà le combat qui se presente , & que j'ay à soutenir. Faites, grand Dieu , que j'en sorte à mon honneur. Pelops parla de la sorte , & ce ne fut pas en vain. Le Dieu , pour répondre à ses vœux , luy fit l'honneur de luy donner un Char doré, tiré par des Chevaux aîlez qui ne se lassoient point.

Avec un tel secours il terrassa le fort Oenomaïs , prit sa fille pour femme, dont il eut six fils, qui tous furent des Capitaines doüez de très grandes vertus. Il repose à present le long du Fleuve Alphée , dans un tombeau fermé tout-au-tour d'une balustrade, près d'un autel fréquenté de plusieurs étrangers ; où de jeunes gens s'étiment heureux d'arroser ses cendres du sang qui coule

de leurs corps par les coups de foïet qu'ils se donnent. C'est de là que l'on voit de loïn , dans l'endroit même où courut autrefois Pelops, la gloire de ceux qui sortent victorieux des combats Olympiques ; où la vitesse des pieds & la force du corps qui ose tout entreprendre, combattent à l'envi l'une de l'autre ; & où le vainqueur trouve pour le reste de sa vie de quoi joïir d'une douce tranquillité. Les hommes étant accoustumez à estimer toujours le dernier bien qui leur vient, comme le plus grand.

Mais c'est assez exalter ce Heros qui n'est plus : il m'en faut à present couronner à la maniere des Aëoliens un autre , vainqueur suivant les loix équestres ; osant bien me vanter qu'aucun de ceux qui ont entrée chez lui, ne s'en acquittera si parfaitement que moy ; possédant, comme je fais , ces deux avantages de me connoître aux belles choses, & de les executer quand il me plaît. C'est en cela , grand Roy , que le Dieu qui prend soin de vous , a pourvû à votre gloire. J'ose même

esperer , à moins qu'il ne vous abandonne bien-tôt , qu'étant rapidement emporté sur un char jusqu'au sommet du mont Cronius, où le Soleil darde si favorablement ses rayons , j'y découvriray des moyens, qui me rendront capable de vous louer encore plus dignement que je n'ay fait.

La Muse qui me sert , nourrit pour cet effet ma veine , & l'entretient d'un suc puissant. Les autres hommes ont quelque dignité les uns sur les autres ; mais il n'en est point au dessus de celle des Rois. Ne portez pas, Grand Prince , vos vœux plus loin. Contentez vous de passer tranquillement vos jours dans l'élévation où vous êtes. Pour moi je serai content du bonheur que j'ay de vivre & de m'entretenir avec tant d'illustres vainqueurs , & de me rendre par ma sagesse , de plus en plus considerable parmi les Grecs.

L'Auteur de cette traduction n'a pas jugé à propos non plus de se faire connoître à nous : & il a souhaité qu'en la publiant nous en

disions nôtre jugement , comme il attend aussi celui du Public.

Nous supposons qu'avant que de faire paroître son ouvrage , il prétend le retoucher en quelques endroits , où il semble avoir un peu négligé l'expression. Nous supposons aussi qu'il fera entendre , ou par le titre de son livre , ou par un avertissement , que ce n'est pas une traduction litterale & toute simple qu'il a voulu faire , mais une espece de paraphrase ou traduction expliquée. Sans cela on pourroit demander par exemple , d'où vient que pour rendre *ἀριστὸν ὕδωρ* , *optimima est aqua* , il met , *l'eau* , dont l'usage est necessaire ; *est quelque chose d'excellent* : car on ne voit rien dans l'original qui réponde à ces mots , *dont l'usage est necessaire*. On en peut dire autant à proportion de ceux-cy dans la seconde strophe : *comme s'il n'avoit pas plus à faire que nous autres , & ensuite , mais je m'amuse trop à discourir &c.*

Pour les endroits où il y a lieu de douter si l'on a pris le vray sens de Pindare , il seroit assez inutile d'en

parler ici ; puisque la critique qu'on en feroit , fût-elle juste , ne serviroit pas à l'Auteur pour juger s'il aura bien ou mal rencontré dans le reste de son Poëre.

A cet essay sur Pindare il en avoit joint un autre sur une Ode d'Anacreon. Mais comme nous sommes convaincus que les traductions Françaises de ce dernier sont sans comparaison plus capables de nuire aux bonnes mœurs que de servir aux belles Lettres , il nous pardonnera de ne l'avoir point mise ici ; & nous voudrions pouvoir luy persuader d'occuper sa plume sur un meilleur sujet.



ECLIPSES DES SATELLITES
de Jupiter observées à Pau l'an 1701.

Immersions du premier Satell.

	Jours heures				
Juin	4.	1.	15.	10"	matin
Aoult	19.	3.	33.	28.	matin

Emersions.

	28.	2.	15.	7.	matin
	29.	8.	44.	40.	soir
Septemb.	5.	10.	40.	18.	soir
	13.	0.	38.	2.	matin
	14.	7.	8.	16.	soir
	28.	11.	2.	45.	soir

Immersions du second satell.

	J.	h.			
May	22.	4.	11.	48"	matin
Juillet	25.	3.	27.	44.	matin

Emersions.

Aoult	29.	7.	46.	0.	soir
Septemb.	5.	10.	14.	26.	soir
	30.	7.	39.	20.	soir

Immersions du troisiéme Satellite.

	J.	h.			
Juin	17.	2.	31.	44"	matin
Juillet	30.	2.	25.	33.	matin

Emersion.

Aoult	27.	10.	4.	33.	soir
-------	-----	-----	----	-----	------

EXTRAIT DONNÉ PAR
Mr. B. Docteur en Medecine , de la
Lettre Latine de Mr. Abraham Cy-
prianus imprimée à Leyde chez
Luchtmans en 1700. touchant un
fœtus de 21. mois, tiré mort du ven-
tre d'une femme par une operation
cesarienne fort extraordinaire.

ON a cru devoir donner un ex-
trait, assez exact de la Lettre de
Mr. Cyprianus ; parce que les ob-
servations qu'il a faites sont décrites
très-naturellement , & contiennent
plusieurs remarques de pratique
pour la Chirurgie, qui pourroient
être fort utiles dans de semblables
occasions. Le succez des grandes
operations doit enhardir à les tenter
plus souvent qu'on ne fait dans cer-
tains cas : & quelques difficiles &
perilleuses qu'elles soient alors, el-
les ne doivent pas effrayer ny dé-
courager les habiles Chirurgiens ;
sur tout lorsqu'il n'y a point d'autre
maniere de sauver la vie des mala-
des, & qu'il reste quelque esperan-
ce de réussir par-là.

Le fait dont il s'agit ici est une
specie d'operation cefarienne. Fr.
Rouffet à composé sur *l'Accouche-
ment cefarien* un excellent Traitté
qui fut imprimé en François dès l'an-
née 1581. puis traduit en Latin peu
de temps après par Gaspard Bauhin,
et enfin refait en Latin & fort au-
menté par l'Auteur même en 1590.
L'Histoire suivante arrivée à Leu-
arde en 1694. meriteroit d'être mi-
se au rang de plusieurs autres dont
M. Rouffet s'est servi pour prouver
et pour établir la possibilité de l'en-
tèvement cefarien.

Une femme âgée de 32. ans eut
après la cessation de ses regles tous
les signes de grossesse qu'elle avoit
eu dans ses grossesses précédentes ;
excepté qu'elle n'eut point de lait
aux mammelles , & qu'elle sentoit
son enfant un peu plus haut qu'elle
n'avoit coûtume de le porter. Vers
le temps de ses couches elle ressentit
des plus grands mouvements de son
enfant , & de plus grandes douleurs
qu'elle n'avoit fait dans ses autres
grossesses , desorte qu'elle croyoit
se coucher : mais elle n'eut aucunes

vrayes douleurs de travail qui tendissent à faire sortir l'enfant , & il ne sortit point d'eau de l'Amnios. L'esperance d'un accouchement naturel s'évanoüit ensuite par la cessation des mouvemens de l'enfant & la mere se porta mieux : desorte qu'on ne peut pas douter que son fruit ne soit mort précisément dans ce temps-là.

Les pertes ordinaires qui avoient cessé pendant tout le temps de la grossesse reparurent après le dixième mois ; & la femme n'aperçut plus de mouvement d'enfant , mais seulement une pesanteur incommode qui vers le dix-huitième mois l'obligea enfin de garder le lit. Peu de temps après elle se plaignit d'une douleur aiguë vers le nombril , & vers les parties voisines ; & cette douleur fut suivie d'un ulcere fongueux à la region du nombril 15. jours avant l'extraction du fœtus.

On appella divers Medecins & Chirurgiens , dont les uns dirent qu'il y avoit un fœtus mort dans la matrice , les autres accuserent une hydropisie de cette partie , quel-

ques-uns une excroissance interne. Mr. Cyprianus fut appelé vers le vingt-unième mois de la grossesse, & sans hésiter prononça que cette femme portoit un fœtus mort: il avoit reconnu une tumeur ou enflure de ventre qui se terminoit un peu en pointe par en bas, & qui ressembloit plutôt à une enflure de grossesse qu'à une tension de ventre. En pressant fortement le ventre entre les deux mains, il avoit encore remarqué une grande dureté qui alloit jusqu'au peritoine. Cette dureté étoit plus sensible vers la partie inférieure de l'ulcere. Comme cet ulcere étoit fungueux, Mr. Cyprianus y introduisit aisément un stilet, avec lequel il sentit quelque chose de dur : puis après avoir dilaté légèrement & y avoir introduit le petit doigt, il se persuada qu'il touchoit un os parietal. Cela luy donna plus de hardiesse; & s'étant assuré de la situation du fœtus, il prononça hautement qu'il y avoit encore quelque esperance de salut pour la malade, si elle vouloit souffrir l'opération, sans laquelle il ne falloit

attendre que la mort. La malade qui ne pouvoit plus se remuër ni prendre de nourriture & qui étoit mourante se rendit à cette apparence de salut ; & voicy comme Mr. Cyprianus proceda à l'operation.

Ayant poussé un stilet dans l'ulcere , il ouvrit le côté droit du bas ventre ; puis plongeant *l'index* dans la cavité de la trompe , & glissant ses ciseaux sur son doigt il coupa de haut en bas autant qu'il put d'un coup de ciseaux suivant la direction des fibres de la ligne blanche. Alors il parut un fœtus d'une juste grandeur , ou à terme ; & pour le retirer plus facilement , Mr. Cyprianus dilata l'ouverture ou la playe des deux côtez jusqu'à la faire d'un pied de long : après cela retenant de la main gauche les intestins , de peur que le diaphragme ne les poussât en dehors & qu'ils ne troublassent l'operation , il retira tout entier sans beaucoup de peine le fœtus qui étoit femelle. Pendant le temps de l'operation & jusqu'à la convalescence , il fit garder à la malade une situation convenable , qui con-

filloit à tenir les parties superieures un peu basses, afin d'empêcher l'hernie ventrale.

Lorsque l'incision fut faite, la tête du fœtus se présenta la premiere; les pieds étoient étendus vers le Diaphragme. Le cordon étoit encore attaché à la trompe par l'entremise d'un très-petit arriere-faix ou placenta presque tout consumé. La cavité de la trompe étoit enduite d'une matiere mucilagineuse, qu'on auroit pris pour du pus; mais qui n'étoit en effet autre chose qu'un reste des eaux de l'amnios; puisqu'elle n'avoit point de mauvaise odeur, & qu'il n'y avoit rien d'ulceré au dedans de la trompe.

On ne pouvoit pas douter que cette vaste bourse qui avoit contenu l'enfant ne fût effectivement la trompe droite; puisqu'elle alloit s'attacher par la partie inferieure vers le fond de la matrice. Mr. Cyprianus fit voir aux personnes qui étoient présentes qu'elle étoit si adhérente & unie au peritoine qu'on auroit crû que ce n'étoit

qu'une seule membrane. Ayant ensuite trouvé le moyen de voir & de toucher la matrice qui étoit dans son état naturel, il fit remarquer son ovaire & sa trompe gauche qui étoient dans leur entier : ce qui lui fit pronostiquer, comme il est arrivé depuis, que si la malade échappoit de l'opération, elle pourroit bien encore concevoir.

On ne pourra sans doute, en lisant cecy, s'empêcher d'admirer le sens froid & la présence d'esprit de Mr. Cyprien, d'aller au milieu d'une si grande operation chercher & l'ovaire & la trompe gauche dans un sujet vivant, auquel ces recherches ne devoient pas être indifferentes.

Lorsqu'il fut question de l'appareil, il essuya d'une éponge imbuë d'eau tiede, tout l'interieur de la trompe, pour en ôter les glaires ou matieres mucilagineuses. Après avoir aussi netoyé la playe, il y jetta quatre points d'éguille à égale distance qui prirent non seulement les tegumens & les muscles, mais aussi le peritoine; & fit une
espece

espece de *suture emplumée*, laissant à la partie inferieure de la playe une ouverture, & une tente pour donner issue aux matieres.

Enfin la playe se guerit petit à petit à la maniere ordinaire, après la separation de la membrane interne de la trompe. La tunique extérieure se raccourcit aussi insensiblement, devint dure & comme cartilagineuse, & se reunit ou se reprit avec le peritoine à l'endroit de l'incision.

Ainsi la malade recouvra la santé trois mois après cette sorte d'operation cesarienne. Elle a eu même deux couches heureuses depuis ce temps-là : ce qui fait juger que la trompe gauche avoit été exempte d'inflammation & s'étoit conservée saine.

Il est assez étonnant qu'un fœtus mort se soit conservé une année dans la trompe, sans tomber en pourriture : car il n'y a eu que le côté gauche de la tête, & l'épaule du même côté, qui ayent commencé à se ressentir de la corrosion de la matiere purulente, parceque l'ulcere étoit vis-à-vis.

Après le détail du fait dont on
Nov. Decembre. 1701. P

vient de voir l'abregé, Mr. Cyprianus fait en divers articles plusieurs belles remarques sur certains traits, & sur les accidens de cette histoire.

Il recherche par exemple dans le premier article , pourquoy la femme dont-il s'agit n'a point apperçu de lait dans ses mammelles pendant tout le temps de sa grossesse , lorsqu'elle a porté son enfant dans la trompe, & qu'au contraire elle en avoit toujours eu dans deux couches precedentes. Il croit que la sympathie de la matrice avec les mammelles contribue beaucoup à la generation du lait : c'est à dire que lorsque la matrice a un grand volume , & particulièrement vers la fin de la grossesse , les vaisseaux qui se portent à cette partie sont plus comprimez & que le sang est obligé de refluer en plus grande abondance vers les parties superieures. Or quand une plus grande quantité de sang se porte aux mammelles, il se fait une plus grande filtration , & de graisse dans leurs cellules adipeuses , & de lymphe dans leurs glandes. Cette filtration en-

tretient ensuite les vaisseaux plus ouverts & plus disposés à filtrer : sur tout lorsque l'enfant vient à succer, ou qu'on vient à toucher & à frotter le mamelon ; ou que l'imagination de la mere qui donne à teter à son enfant , s'arreste sur ses propres mammelles. Toutes ces causes concourent à entretenir tous les conduits ouverts dans le temps même que l'uterus s'affaisse , & que les vaisseaux ne sont plus comprimez.

Ces conjectures étant supposées , il est aisé selon Mr. Cyprrianus, de rendre raison du défaut de lait dans le cas de la grossesse des trompes ; parce que le fœtus ayant été pour lors situé à côté de la matrice & dans la trompe, les vaisseaux sanguins qui appartiennent aux parties inferieures n'en ont point été comprimez, & il ne s'est point fait de reflux de sang vers les parties superieures. En effet comme la filtration du lait, selon luy, dépend de la compression des arteres ; de même la compression qui arrive en même temps aux veines cause l'enflure des pieds des femmes grosses. Car le cours

du sang étant retardé vers les glandes, les filtrations sont plus abondantes ; principalement dans les cellules adipeuses, dans lesquelles il se filtre de la lymphe au lieu de graisse ; lorsque le cours du sang vers les parties superieures est retardé. Il en est de cela à peu près de même que de la lenteur de la circulation du sang en general, qui cause une filtration outrée de lymphe dans les cellules adipeuses de tout le corps, comme on le voit dans l'anasarque, où dans la bouffissure universelle.

A l'occasion de la generation du lait Mr. Cyprianus cite quelques histoires de jeunes filles, de femmes âgées de 66. ans & d'hommes qui ont eu du lait, & il prétend rendre ainsi raison de tous ces faits. Il suppose que les cellules adipeuses séparent du sang une grande quantité de graisse par leur structure glanduleuse, & que les glandes en séparent aussi en même temps une assez grande quantité de lymphe pour qu'elle ne puisse pas retourner dans le sang à mesure qu'elle

est filtrée : or le lait selon Mr. Cyprianus , n'est autre chose qu'un mélange de graisse & de lymphe , ce qui paroît assez vrai semblable.

Il examine dans l'article suivant comment le fœtus peut-être arrêté dans la trompe & y prendre son accroissement. Il en apporte deux raisons ; l'une naurelle, lorsque par un vice de conformation la trompe ne seroit point percée du côté du fond de la matrice ; & la second accidentelle , lorsque par quelque accident , comme après un accouûchement laborieux , la trompe viendroit à être attaquée d'inflammation & à se fermer du côté du fond de l'uterus. Car tous les conduits s'affaissent ou se ferment lorsque leurs cavitez ne sont plus enduites de l'humeur que doivent filtrer les glandes dont leur tunique interne est tapissée. C'est ce qui arrive quelque fois aux trompes , à la matrice , lorsqu'on en a arraché l'arrièrefaix avec trop de violence & qu'on y a attiré l'inflammation. C'est ce qui arrive aussi à la pleure , au peritoine & aux intestins , lors-

que l'inflammation a desséché l'humour qui devoit distiller des petites glandes dont toutes leurs membranes sont tapissées.

La trompe est encore sujette à se fermer du côté du pavillon , lorsqu'elle a souffert quelque inflammation , ou quelque paralysie qui dessèche ou rend inutiles les nerfs de ses fibres motrices ou musculuses : de sorte que la sterilité s'ensuit ; parce que le pavillon ne peut plus s'appliquer à l'ovaire pour en recevoir l'œuf , ou que la trompe ne peut plus faire passer ou transmettre l'œuf dans la matrice. Voilà les causes qui selon l'Auteur peuvent arrêter le fœtus dans la trompe : mais il trouve qu'il est plus difficile d'expliquer comment il s'y peut nourrir.

L'œuf qui contient probablement le fœtus parfait avec ses membranes & son placenta doit être poussé de l'ovaire par la trompe dans la cavité de la matrice , où il doit se nourrir & s'accroître en s'y attachant. C'est pour cela qu'à sa surface extérieure vers l'endroit de son placenta il est garni de petits filets très délicats, qui

comme une espece de mousse se deployent & se developent par l'humidité qu'ils trouvent dans la matrice. Ces petits filets sont comme autant de petits tuyaux qui s'abreuvent des humeurs qu'ils succent de la matrice, c'est-à-dire des sucres qui sont filtrez dans sa surface interieure & glanduleuse ; de même que les petites fibres des racines des plantes sont abreuvées des sucres nourriciers de la terre qu'elles transmettent au corps de ces plantes.

Mais lorsque l'œuf vient à s'accroître assez par le mouvement & par la fermentation de ses humeurs, pour presser les parois internes de la matrice, dont la cavité n'est à peu près que de la grosseur d'une fève ; la surface exterieure, principalement à l'endroit de son arrierefaix, s'attache à la surface interieure, de l'uterus ; & une partie des petits tuyaux que nous avons dit, vient à s'unir & à s'aboucher avec les pores ou les conduits excretoires des glandes de la surface interne de la matrice. Ces petits filets vont, selon Mr. Cypriaus s'ouvrir dans les veines du pla-

centa qui sont des racines dépendantes de la veine umbilicale ; c'est-à-dire que ces petits filets s'abouchent avec les veines du placenta, de la même manière que les vaisseaux lymphatiques vont se rendre dans les veines par des pores, qui percent ou s'ouvrent obliquement de dehors en dedans. C'est ainsi que le suc qui a été filtré dans la surface intérieure & glanduleuse de la matrice entre dans les veines du placenta, c'est-à-dire dans la veine umbilicale, & sert à la nourriture du fœtus & à la generation des eaux de l'amnios. Or ces mêmes choses se peuvent passer dans la trompe comme dans l'uterus, lorsque l'œuf y est retenu ; puisque la trompe a ses vaisseaux qui peuvent se dilater & s'aboucher avec ceux du placenta de l'œuf.

Mr. Cyprianus employe le troisième article de ses réflexions à expliquer le dessèchement du placenta qui étoit devenu membraneux. Il dit qu'après la mort du fœtus, le sang de la mere étant parvenu aux veines du placenta, & trouvant le

sang du fœtus sans mouvement perdoit aussi son propre mouvement : desorte que le placenta devenoit membraneux par les mêmes raisons que les vaisseaux umbilicaux se changent en ligamens lorsqu'ils ont été liez après la naissance de l'enfant. Car le sang croupissant alors depuis le nombril jusqu'aux arteres crurales , & ne pouvant regorger contre son propre mouvement par les arteres umbilicales , se dessèche à la fin & se convertit en substance membraneuse & ligamenteuse.

Dans le quatrième article l'Auteur rend raison des causes qui pouvoient rendre la grossesse dont il est question , plus fâcheuse que les autres & faire que la femme eût plus de peine à porter son enfant. Cela venoit sans doute de la petitesse de la trompe , de la difficulté qu'elle a à s'étendre ; enfin de ce que le fœtus n'étant pas dans le centre du ventre , ou pour mieux dire dans la ligne par où passe le centre de gravité de tout le corps & la charge étant toute d'un côté , il n'y avoit pas d'équilibre.

Mr. Cyprianus recherche dans le

P. v.

cinquième article pourquoy le fœtus, à qui la nourriture ni les eaux ne manquoient point, est mort immédiatement après le neuvième mois; puisqu'on a des histoires assez dignes de foy d'accouchemens après 10. & 11. mois. L'Auteur prétend que quand le temps de l'accouchement retarde, c'est que le fœtus est foible, que l'accroissement de ses parties ne se fait pas assez vite, & que le trou ovale se ferme trop lentement. Il prétend que la diminution du trou ovale est la cause la plus naturelle du mouvement qui fait sortir l'enfant; c'est-à-dire que lorsque ce trou devient plus petit, le sang coule en plus grande abondance vers les poulmons; & cette plus grande quantité de sang n'y peut passer, à moins que les vaisseaux du poulmon ne soient comprimez par l'air qui entre pendant l'inspiration, & que la circulation ne soit accélérée: faute de quoy le mouvement du cœur se trouble, les fonctions nécessaires se dérangent, & enfin l'enfant meurt. Tout cela, dit l'Auteur, est nécessairement arrivé au fœtus enfermé dans la trompe.

Il est aisé de voir que Mr. Cyprianus est encore du sentiment de tous les Anatomistes, qui veulent que le sang passe de la veine cave dans l'oreillette droite, & par le trou ovale dans l'oreillette gauche; & qu'il n'a pas encore scû, ou du moins qu'il n'a pas encore adopté le sentiment de Mr. Mery Anatomiste de l'Academie Royale des sciences. Celui-cy soutient au contraire qu'une partie du sang des veines du poulmon gauche passe par le trou ovale dans l'oreillette droite, comme on le peut voir entre autres dans le Traitté qu'il a imprimé là dessus en 1700. à Paris chez Boudot.

Mr. Cyprianus examine dans le sixième article pourquoy les évacuations periodiques des regles sont revenue's le dixième mois. Le fœtus étoit mort, dit-il; il ne luy étoit plus fourni de sang; le sang retrouva les fibres ordinaires, & sortit tout les mois à la maniere accoutumée.

L'Auteur s'étend ici sur la cause generale de ces évacuations, & après avoir rapporté les sentimens des autres, il juge que le trop de sang que

font les femmes sort par les pores des vaisseaux qui composent les glandes de l'uterus. Il appuie cette idée sur plusieurs raisons , qui combattent à la verité les autres hypotheses ordinaires , mais qui ne paroissent pas vuider tout-à-fait la question , qui supposent une partie de ce qu'on cherche , & qui ne sont pas nouvelles.

On trouve dans le septième article des reflexions sur ce que le fœtus s'est trouvé d'une juste grandeur & sans aucune pourriture. L'Auteur pense que les eaux de l'amnios servent à favoriser l'extension de la matrice , ou du lieu qui contient le fœtus , peut-être aussi à entrer par la bouche du fœtus dans son estomac , & dans ses intestins , pour humecter ses conduits & adoucir l'acreté de la lymphe de l'estomac, de celle du Pancreas , & de l'humeur de la bile ; mais non pas à nourrir le fœtus , qu'il prétend être nourri du propre sang de la mere. Or si ce fœtus s'est conservé pendant plusieurs mois après sa mort sans être atteint de pourriture , c'est parce que l'air

n'a point approché de la trompe qui le contenoit ; au lieu que très-souvent il se glisse par l'orifice interne de la matrice, & y corrompt les fœtus.

Dans le huitième article on rend raison de ce qu'il ne se trouva point d'eau dans l'amnios, mais seulement une matiere mucilagineuse. Toutes les liqueurs qui sont renfermées dans les cavitez sont filtrées par les membranes glanduleuses qui les contiennent, & il en retourne une certaine portion par les veines dans le sang duquel elles ont été séparées par filtration. Sans cette circulation de ces liqueurs qui les renouvelle de temps en temps, il s'amasseroit trop d'eau dans le pericarde, trop d'humour aqueuse dans le globe de l'œil, trop d'eau dans l'amnios ; ou bien ces liqueurs se corromproient & s'épaissiroient : & c'est ce qui est arrivé dans le cas dont il s'agit. Les eaux de l'amnios ne circulant plus, & perdant par l'évaporation insensible de la transpiration leurs parties les plus subtiles, ces eaux se sont épaissies & changées en gelée, com-

me s'épaississent tous les jours les eaux de certains hydropiques , & celles qui forment quelques especes d'hydrocele, dont l'Auteur rapporte un exemple.

On montre dans le neuvième article qu'ordinairement il est plus utile dans la Chirurgie de faire de grandes incisions; excepté au visage, à cause de la difformité; au cou de la vessie & à l'anus, de peur de l'incontinence d'urine & des grosses matieres. C'est pour cette raison que Mr. Cyprianus a poussé son incision jusqu'à la longueur d'un pied, & pour pouvoir tirer le fœtus sans faire trop de violence.

L'Auteur enfin tâche dans le dernier article d'expliquer comment la surface intérieure de la trompe devenoit comme cartilagineuse sur la fin des pansemens & de la guérison. C'est parceque cette membrane ne recevoit presque plus de sang & de nourriture, & que ses vaisseaux étoient trop resserrez & trop retrécis. Ce raisonnement est appuyé par l'exemple des cicatrices, qui deviennent la plupart dures & calleuses,

lorsque leurs vaisseaux se ferment
& se bouchent à mesure que se fait
la réunion.

La Lettre de Mr. Cyprianus contient encore plusieurs digressions sur des faits, ou des observations qui ont rapport au sujet : mais la brieveté des *Memoires* ou cet Extrait doit avoir place, ne permet pas de les rapporter.

LETTRE DE MONSIEUR BENGY
*Correcteur des Comptes du 31. de
Juillet 1701. à un de ses amis tou-
chant un corps enterré depuis douze
ans & trouvé entier dans l'Eglise de
S. Louis en l'Isle à Paris.*

POUR satisfaire vôtre curiosité,
Monsieur, & vòus donner moyen de contenter celle des sçavans avec qui vous êtes en commerce, je vay vous faire le détail decequi regarde le corps qu'on a depuis peu trouvé dans nôtre Eglise de S. Louis. Vous sçavez qu'on travaille aux fondations decequi en reste à faire : en creusant la terre pour ce sujet, parmi plusieurs corps consumez par la pourriture, on en a trouvé un sans

biere tout entier , avec une chemise & un suaire entiers aussi. Le mort a été reconnu par celui qui lui a administré les Sacremens dans sa dernière maladie , par celle qui l'a enseveli & par ses proches : C'est Jean Rollet Prêtre , Chanoine de Brinon l'Archevêque au Diocèse de Sens, decedé il y a environ douze ans. Le Medecin & le Chirurgien qui l'ont visité ont assuré qu'il avoit les parties internes toutes entieres & il m'a paru au toucher avoir encore de la chair sous la peau. Cet evenement ne laisse pas d'avoir quelque chose de singulier : car ce corps ne s'est point conservé par la propriété de la terre comme ceux du cimetiere des Cordeliers de Toulouse ; puisque plusieurs autres corps se sont trouvez pourris autour de celui-cy. On ne peut pas dire qu'il ayt été séché par l'ardeur du Soleil , comme ceux des deserts de Lybie qu'on voit dans les cabinets des curieux : nôtre climat est trop temperé pour cela , & d'ailleurs ce corps étoit à couvert. Il ne doit pas non plus sa conservation aux aromates

& aux parfums comme les Mommies d'Egypte. Aquoy donc la doit-on attribuer ? Demandez le à vos amis, Monsieur, & me faites part de leurs pensées.

Le Peuple qui croit aisément les miracles, persuadé que c'en étoit là un & regardant ce corps comme celui d'un homme dont Dieu vouloit manifester la sainteté, est venu en foule dans nôtre Eglise, a déchiré le suaire & la chemise du mort, lui a arraché les cheveux & mêmes quelques doigts des mains. Pour obvier à ce desordre, on a été obligé de cacher le corps jusqu'à ce que S. E. Monseigneur l'Archevêque de Paris eût ordonné de sa destineeé. Ses Officiers y sont venus; & après qu'ils ont eu dressé leur procès verbal à telle fin que de raison, par ordre S. E. le mort a été enseveli de nouveau, mais dans une biere, & enterré vis à vis l'Autel de la Vierge, où il attend en paix sa resurrection. Je suis &c.

DISSERTATION DES LOTTERIES

*Par le P. C. F. M. de la C. D. 7.*A Lyon chez Laurent Bachelu
fils, rue Neuve in 12.

L'Auteur s'étant trouvé à Lyon sur la fin de l'année passée, lorsque l'on y tiroit deux Lotteries en faveur des pauvres de la Charité & de l'Hôtel-Dieu, fut consulté par quelques uns des Administrateurs de ces deux Hospitaux, sur les scrupules de quelques Directeurs qui condamnoient ces Lotteries, & les mettoient au nombre *des jeux de hazard defendus par les Saints Canons*. Il répondit, que les plus sçavans Canonistes avoient considéré les Lotteries comme une espece de commerce & de contract permis, quand elles étoient faites avec autorité du Prince & des Magistrats, & avec toutes les formalitez de justice & la bonne foy qui s'y doivent observer. On le pria donc de vouloir donner au Public les éclaircissemens nécessaires pour lever les scrupules qui pourroient nuire au

dessein qu'on avoit de soulager les pauvres par une voye innocente & tres-utile pour maintenir les Hospitaux. Voilà ce qui a engagé l'Auteur à faire cette Dissertation, où il expose d'abord ce que c'est que Lotterie, & rapporte l'occasion de cette invention pour le soulagement des pauvres.

Il distingue ensuite cinq especes de Lotteries. 1. Les Lotteries Politiques ou d'Estat, que peuvent faire les Princes, les Republiques & les Villes, quand elles ont besoin, de secours d'argent pour les necessitez publiques. 2. les Lotteries de commerce. 3. Les Lotteries de Jeu 4. Les Lotteries de liberalité 5. Les Lotteries de charité. L'Auteur rapporte ce qui regarde chacune de ces especes de Lotterie; & condamnant celles de Jeu comme dangereuses & sujettes à beaucoup de supercheries, il fait voir que les autres peuvent être permises, pourveu qu'elles soient accompagnées de certaines conditions & regles de justice.

Il refute la fausse idée de ceux

qui font des Lotteries un jeu de hazard, & il montre que c'est une espece de contract, qu'il explique selon les sentimens de plusieurs habiles Canonistes. Il donne aussi l'etymologie des mots de *Lotterie* & de *Lots* qui sont en usage pour les partages des biens dans les païs de coutume.

Mais parceque quelques uns condamnent les Lotteries, à raison du sort qui assigne les lots heureux, l'Auteur traite de trois especes de sorts. 1°. Des sorts divins, comme celuy de l'élection de S. Mathias; 2°. Des sorts politiques, soit pour l'élection des Magistrats, soit pour terminer les differends en justice, soit pour faire grace à des Criminels que l'on ne veut pas tous condamner à la mort, soit pour distribuer des prix & des recompenses entre des concurrens d'egal merite. En 3°. lieu des sorts diaboliques, comme la Geomantie la Pyromantie, la Baguette &c. que l'on met en usage pour connoître les choses cachées. L'Auteur à cette occasion expose le sens de divers

passages de l'Ecriture, où il est parlé des sorts. Selon luy les anciens Congiaires des Romains étoient des especes de Lotteries.

L'Auteur donne enfin dix regles à observer dans les Lotteries, & rapporte la maniere dont se font faites celles de Lyon, dans lesquelles l'on a gardé toute l'équité & la bonne foy possible. On les a tirées en présence des Magistrats dans une grande salle ouverte à tout le monde.

C'est le même auteur qui a fait les decorations de la Ville de Grenoble au passage de Monseigneur le Duc de Bourgogne & de Monseigneur le Duc de Berry ; & il prépare sur les Receptions des Princes un assez grand Ouvrage qu'il divise en quatre parties. La premiere traittera des Cerémonies qui s'observent en ces occasions : la seconde des Décorations, machines, Arcs de triomphe &c. la troisième des spectacles, des Feux d'artifice, des Joûtes, des Tournois, des Ballets &c. la quatrième des Présents. Il rapportera plus de trois

cens exemples d'entrées magnifiques faites chez les Egyptiens , les Juifs , les Persans , les Grecs , les Romains , & toutes les nations de l'Europe ; & des receptions de Papes , de Cardinaux , de Legats , d'Evêques , d'Empereurs , d'Imperatrices , de Rois , de Reines , de Princes étrangers , de Gouverneurs ; dans les Provinces , les Villes , les Eglises , les Colleges , les Univerſitez , les Academies , les Maisons particulieres de Seigneurs , les Monasteres , les Arsenaux &c.

NOUVELLES DE LITTERATURE FRANCE.

Paris. **M**onsieur de la Hire a fait une seconde édition de ses tables Astronomiques , dont il avoit donné la premiere partie en 1686. mais dans cette nouvelle édition outre ce qu'il y avoit dans la premiere qu'il a revûë avec soin , il y ajoute ce qui manquoit aux mouvemens de la Lune hors les syzygies & les tables de toutes les planetes.

Cette édition a été achevée le premier d'Octobre de cette année. Il va faire imprimer ensuite l'usage de ces tables & tout ce qui peut être utile & nécessaire dans la pratique de l'Astronomie.

Dom Bernard de Montfaucon, qui fut envoyé il y a trois ans par ses Supérieurs en Italie pour en visiter les Bibliothèques, est revenu depuis peu, après avoir fait une abondante moisson. Il a trouvé plusieurs ouvrages nouveaux de Saint Athanase, quelques-uns desquels sont d'un mérite singulier; ce qui étant joint à quelques dissertations qu'il prépare, fera un quatrième volume des œuvres de ce Pere. De St. Jean Chrysostome, il a apporté plus de 90. nouvelles pièces, & entre - autres quinze Homélies in *Psalmos* qui ne se trouvent point parmi celles qui sont imprimées. Il a bon nombre d'Ouvrages des Peres encore plus considérables que ceux dont on vient de parler. Il travaille incessamment à mettre tout cela en état pour le donner au public. Outre ce qui regarde les

360 *Memoires pour l'Histoire*

Peres de l'Eglise , il a fait un grand Recueil d'autres opusculs anciens tant Grecs que Latins , qu'il donnera en plusieurs volumes in 4°.

On imprime actuellement un livre de Mr. Thiers sur *la veritable Devotion*. Il y a des gens qui songent à faire imprimer le *Recueil des Ouvrages de Mr. l'Abbé Barcos* , & on grave son portrait pour le mettre à la tête de l'édition.

Van-Schuppen grave le portrait du R. P. Noël Alexandre. Il paroîtra à la tête de son *Commentaire Litteral & Moral sur les Evangiles*, qu'on a déjà commencé d'imprimer.

I T A L I E.

Rome. Le P. Bonanni Jesuite Bibliothecaire du College Romain prépare une nouvelle édition de la *Bibliothèque ou Liste des Ecrivains de sa Compagnie*. Ribadeneira avoit commencé cette liste ; & ce n'étoit qu'un petit in 8°. qui fut imprimé en 1602. Ensuite le P. Allegambe y mit la main , & en fit un volume in fol. en 1643. La troisième édition augmentée

augmentée de plus de la moitié, est du P. Sotwel imprimé en 1676 in folio. Cette quatrième du P. Bonanni sera beaucoup plus ample. Il faut vous faire connoître le P. Bonanni si vous ne le connoissez pas déjà. Après quelques cours de Philosophie, le P. Oliva luy donna la charge des Archives qui sont à la Maison Professe de Rome. Il fut ensuite Recteur du College des Maronites. Depuis on luy a donné le soin de la Bibliothèque du College Romain, & des restes du cabinet du fameux P. Kirker. C'est dans ce cabinet qu'il trouva un si grand amas de coquillages de toutes les façons, que cela luy donna envie de composer un livre sur cette matiere : il le fit en Italien sous le titre de *Ricreatione dell' occhio & della mente*, en 1681. in quarto. Quelque-temps après il en fit une édition latine bien plus ample, dont voicy le titre entier, *Recreatio mentis & oculi, in observatione Animalium Testaceorum, curiosæ naturæ Inspectoribus Italico sermone primum proposita à Phil. Bonanno S. J. Nunc denuo ab eodem latine oblata*, Nov. Decemb. 1701. Q

centum additis testaceorum iconibus, circa qua varia problemata proponuntur Romæ 1684. in quarto pagg. 270.

Il y a dans ce livre près de 550. figures differentes de coquillages. L'Auteur en fait trois classes. Il met dans la premiere *Testacea univalvia non turbinata* : dans la seconde *Testacea bivalvia* : dans la troisiéme *Testacea univalvia turbinata*. On m'a dit que cet Ouvrage avoit aussi été imprimé à Paris en François de la Traduction de Mr. François Desseine. Comme le P. Bonanni est Peripateticien de tout son cœur, un Philosophe de Bologne luy avoit fait un crime de s'être trop attaché à la Philosophie d'Aristote dans l'explication qu'il donnoit à quelques phenomenes curieux, & sur tout à la generation des coquillages. Le P. Bonanni luy fit réponse par une lettre dans laquelle il prit le nom de *Godefrigus Fulbertus*. Il pretend dans cette lettre que le sentiment d'Aristote & des Peripateticiens vaut bien du moins autant que celui des nouveaux Philosophes.

Cette dispute engagea le P. Bo-

nanni à des recherches très-curieuses sur la naissance de ces petits animaux que le microscope fait découvrir presque par tout , dans l'eau , dans les autres liqueurs , dans les fleurs & les fruits , & dans les chairs des poissons & de tous les animaux lors qu'elles commencent à se corrompre. Il fit là dessus un livre in 4°. en forme de dialogue, *De viventibus quæ in non viventibus reperiuntur* , où il tache sur tout de prouver la generation spontanée des insectes.

Mais ce que le P. Bonanni a fait de meilleur sont trois volumes in fol. en latin dont le premier est l'Histoire de l'Eglise du Vatican avec les plans anciens & nouveaux. Il a même mis les desseins du Bernin & ceux des autres Architectes qui n'ont point été exécutez. Ce livre parut en 1696. Les deux autres sont un Recueil de Médailles des Papes depuis Martin V. jusqu'à Innocent XII. & à l'année 1699. que ce recueil parut. C'est assurément ce qu'on a fait de meilleur en ce genre , quoy qu'il y ait peut être

Q ij

encore quelques fautes. Le P. Bonanni ramasse ici les Médailles frappées depuis ce temps-là pour la fin d'Innocent XII. & le commencement de Clement XI. qui gouverne maintenant l'Eglise avec tant de sagesse & de pieté.

H O L L A N D E.

On vend à Dordrecht depuis le 20. d'Octobre la Bibliothèque de feu Mr. de Witt, avec les Médailles & autres Antiques ou raretez de son Cabinet. On en a les Catalogues imprimez, celui de la Bibliothèque à Dordrecht chez Goris & Van-Braem; celui du Cabinet à Amsterdam chez Halma.

Mr. Jean de Witt étoit secrétaire de Dordrecht, neveu du fameux Pensionnaire de ce nom, & fils de Jean de Witt. Conseiller & Syndic de Hollande & garde du Grand Sceau. Mr. de Witt n'avoit rien épargné pour avoir une Bibliothèque nombreuse & bien choisie & dans les voyages qu'il avoit faits non seulement aux Pays Bas

mais encore en France , en Italie , en Sicile & à Malte, il avoit profité avec plaisir de toutes les occasions qu'il avoit trouvées d'enrichir sa Bibliothèque ou son Cabinet, Il commençoit à entrer dans le Gouvernement, & ne cessoit point pour cela d'aimer les lettres , & de faire tous les jours de nouvelles acquisitions, lors qu'il est mort dans la fleur de son âge. Cette perte a affligé tous ceux qui avoient l'honneur de le connoître. Sa femme y a été si sensible qu'elle ne lui a survécu que peu de jours. Il laisse trois enfans , qui sont encore trop jeunes pour être en état de profiter sitôt de cette Bibliothèque & de ce Cabinet qui ont tant coûté à remplir : & c'est ce qui a déterminé les Tuteurs à vendre l'un & l'autre.

Aureste il paroît bien par le Catalogue que Mr. de Witt avoit moins d'égard au nombre qu'à la qualité des livres qu'il achetoit , Il n'y a gueres de bons livres qu'il n'eût, sur tout pour la Jurisprudence, l'Histoire , les belles Lettres & la Philosophie. Il en avoit peu des

langues Orientales : mais il avoit un grand choix des Livres , Latins , François , Flamands , Anglois , Italiens. Il en avoit de très-rares en chaque genre , sur tout des anciennes éditions , dont il paroît qu'il a été fort curieux. On doit dire à la gloire de Mr. de Witt qu'il ne peut avoir fait un tel amas de bons livres qu'il n'ait été un parfaitement bon connoisseur. Outre les livres imprimez dont le nombre pouvoit bien monter à 15000. volumes, il avoit près de 280. manuscrits presque tous in folio ou in 4°. parmi lesquels il s'en trouve de Grecs & de Latins très-curieux ; comme le *Quintilien* qu'on prétend être celui là même qui fut transcrit par Pogge Florentin. Les autres sont des *Memoires pour l'Histoire moderne* : comme un Original des *Decisions du Synode de Dordrecht*, avec les signatures des Theologiens du Synode & des Deputez , plusieurs pieces sur les affaires de France , d'Angleterre , de Hollande , & même de Rome , &c.

Pour le Cabinet de Mr. de Witt,

vous en verrez le détail dans le Catalogue. On y compte jusqu'à 640. Medailles en grand Bronze. 193. en argent, & 109. de doubles, de contrefaites, ou qui sont hors de ces suites 97. Antiques gravées sur des Pierres; 58. Bas-reliefs; 30. petites Figures ou Statuës de Marbre, de cire ou de terre; 134. anciens Instrumens qui servoient aux Sacrifices, Lampes Sepulcrales, & semblables pieces de Bronze: Enfin des Pots, des Fioles de verre ou de terre, & autres curiositez en grand nombre.

On ne marque dans ce Catalogue ny Medaillons, ny moyen Bronze, ny Medailles d'Or.

Il se pourroit bien faire que la section seconde, qu'on a omise à la page quatre-vingt trois, seroit la suite du moyen Bronze qu'on auroit oubliée: cependant elle devoit être plus nombreuse de beaucoup que celle du grand Bronze qu'on y donne.

Les Medailles les plus curieuses qu'on remarque dans le grand Bronze, sont celle de *Tibere* avec un

Q. iiii

Temple magnifique, TR. POT. XXVII. S. C. Celle de *Trajan* avec ces mots, VIC. ASSYR. qui peut passer pour unique, si elle est veritable : Celle du même Prince avec une espece de Temple qu'on nous donne pour *Bibliotheca Ulpia*, & qui dans la verité doit être *Basilica Ulpia* : celle de *Plotine* Grecque AMACTPIANON, qu'on a raison d'estimer beaucoup : celle d'*Adrien*, RESTITUTUS AUG. qu'on ne trouve nulle part : celle du même Prince qui rend la liberté à la fille de *Pacorus* Roy des Parthes LIBERT. RESTITUT : celle d'*Antonin* le Debonnaire ; SYRIA un Congiaire de *Caracalle*.

Pour les têtes rares, on y voit *Mathidia*, *Didius Julianus*, *M. Scarrilla*, *Did. Clara*, *Amnia Faustina* femme d'*Heliogabale*, quatre *Gordiens* d'Afrique, *Tranquilline*, *Hostilien* Grec, deux *Emiliens*, *Valerien* avec quatre têtes, sçavoir celle de *Valerien* & de *Gallien* d'un côté ; & du jeune *Valerien* avec *Salonine* de l'autre, la tête du jeune *Valerien* avec son bucher.

Parmi les Medailles d'argent les

plus remarquables sont, *CONCORDIA* *PROVINCIIARUM* de *Galba* ; la *Julia* de *Tite* avec *VENUS AUGUST.* une *Domitia*, une *Barbia Orbiana*, les deux *Cordiens* d'Afrique , & un *Claude* Gothique.

Puisque nous sommes sur le chapitre des Bibliothèques , je vous dirai qu'outre celle de Mr. de Witt. celle de Mr. Frederic Spanheim Professeur de Leyde, mort le 18. de May dernier à l'age de 69. ans qui est très-bien fournie, & celle de Mr. Huyghens qui est beaucoup meilleure, sur tout pour la Physique & la Mathématique ; Outre celles là , dis-je, on devoit commencer le 17. d'Octobre à vendre celle du fameux Historien *Gregorio Leti* J'ay vû dans le Catalogue de ses livres, dont les titres ne tiennent qu'une feuille d'impression, beaucoup d'Historiens Italiens. Il y a aussi quelques autres livres assez bons de toutes les sortes ; mais il y en a bien d'incomplets , ou de très communs. Il mourut le 9. de Juin dernier, à trois heures du soir assez subitement. Car on l'avoit vû se promener dans les rues

Q. v

d'Amsterdam jusqu'à midy. Il étoit âgé de 71. ans. Je ne vous diray rien de sa Religion n'y des aventures de sa vie. Vous en trouverez des particularitez avec un denombrement de ses Ouvrages jusqu'en 1693. dans le Dictionnaire de More-ri de l'édition de Hollande faite par les soins de Mr. le Clerc gendre de Greg. Leti. Ce qu'avoit de bon cet auteur, estoit une application infatigable à lire & à écrire. On compte jusqu'à cent volumes de sa façon. Cependant il prétendoit qu'au lieu de s'étonner de ce qu'il avoit écrit, on devoit plutôt s'étonner de ce qu'il n'avoit pas écrit d'avantage. Si vous avez son *Theatro Belgico* vous y verrez la raison qu'il rend de ce paradoxe dans une es- pece de preface qu'il a mise à la tête du livre. (*Nous avons cru faire plaisir au Public d'en mettre icy l'extrait.*)

„Ceux qui me connoissent, dit-
„il, sçavent que je dors peu, que
„je me leve de grand matin, que
„je fais peu de visites, & fors très
„rarement, que pour l'ordinaire

je ne prens que deux chiques de “
chocolat le matin , & ne mange “
que le soir , que je mets plus de “
douze heures de temps à écrire “
trois jours de la semaine , & les “
autres jours six heures pour le “
moins , que je tâche de m’appli- “
quer à mes affaires , sans me mêler “
de celles d’autrui. Les Medecins “
s’étonnent que de ma vie je n’ay “
pas eu le moindre mal de tête , “
même lorsque j’ay été le plus “
dangereusement malade. Je n’ay “
été malade que trois fois en 60. “
ans (*il écrivoit ceci en 1690.*) deux “
de ces maladies ont duré un mois “
chacune , & l’autre deux mois. “
Hors de là j’ay toujours jouï d’un “
ne parfaite santé sans aucune in- “
commodité : pourquoy donc s’é- “
tonner que j’écrive tant ? Ce nom- “
bre de volumes qui paroît sur- “
prenant à ceux qui ne sçavent pas “
ma maniere de vivre , fait à peine “
la moitié de ce qu’on voit sortir “
de la plume de certains Auteurs , “
qui écrivent beaucoup & travail- “
lent peu.

De plus je garde une methode “

Q vj

„ assez particuliere dans mes com-
 „ positions ; c'est que j'ay tou-
 „ jours trois ouvrages en même-
 „ tems sur le métier. Je travaille à
 „ un ouvrage deux jours de suite,
 „ & j'employe le 3. jour à deux
 „ autres ouvrages. Lorsque je man-
 „ que de memoires pour un ouvra-
 „ ge , je trouve dans les autres de-
 „ quoy m'occuper en attendant.
 „ Ainsi je n'ay pas de peine à choi-
 „ sir l'ouvrage que je veux faire pa-
 „ roître le premier, & quand je m'y
 „ suis déterminé, je mets deux mois
 „ de suite à l'achever avant que de
 „ le donner à l'Imprimeur. Voilà
 „ ma methode ; & si on l'examine à
 „ fonds on trouvera que bien loin
 „ d'avoir fait trop de livres , je
 „ n'en ay pas même fait tant que je
 „ devrois C'est ainsi que pen-
 „ dant six ans J'ay deux jours de
 „ la semaine à achever le *Theatro*
 „ *Belgico.*

Le sieur George Gallet Direc-
 teur de l'Imprimerie de Mrs. Hu-
 guetan d'Amsterdam a commencé
 le grand ouvrage du Pere Petau, de
Doctrina Temporum qui contiendra

quatre Volumes in folio ; parce qu'on y joindra les remarques de plusieurs Sçavans : outre qu'on assure qu'il y aura des additions & corrections du P. Petau lui même, qu'on dit s'être trouvées sur un exemplaire corrigé de sa main. Ce sera un ouvrage environ de la grosseur des Dogmes Theologiques de cet Auteur, dont ledit Sieur Gallet a fait une nouvelle édition depuis peu de temps en 6. vol.

Il a aussi entrepris , avec le secours de quelques Sçavans , de faire une nouvelle édition de *Dion Cassius* & de *Philostate*, dont on corrigera les Versions fautives. en plusieurs endroits , & l'on reverra le texte Grec sur des Manuscrits, qu'il espere avoir d'Angleterre, de France & d'ailleurs. Il invite même les Sçavans qui auront quelque chose à luy communiquer de considerable sur ces auteurs , de luy en vouloir faire part.

Il aura bien tôt achevé la description de l'Archipel de Mr. Dapper in fol. qui n'avoit jamais paru en François. Il y a quantité de figures dans cet ouvrage.

Il avance fort la nouvelle édition de Florus , avec les Notes de Mr. Grævius fort augmentées.

Il a mis sous la presse les Caractere de Theophraste en Grec & en Latin, avec les anciennes notes d'Isaac Casaubon, & les nouvelles de Mr. le Clerc.

Il a nouvellement fini le Dictys de Madame d'Acier fort augmenté.

Il paroît icy (à Amsterdam) un livre nouveau & assez bien écrit. Ce sont *les Memoires de Monsieur le Marquis de Montbrun* enrichis de figures. A Amsterdam chez Nicolas Chevalier & Jacques Tirel 1701. in 12. Dans la preface on se precautionne beaucoup contre l'incrédulité du Lecteur. Ce livre contient en effet bien des faits qui ont un air romanesque : mais on prétend qu'il ny a rien que de vray & dont bien des gens de la Cour de France & même de celle d'Angleterre ne puissent rendre témoignage. On suppose aussi que ces memoires sont écrits par le Marquis de Montbrun luy même ; & c'est toujours luy qui parle en premiere personne.

On a imprimé depuis peu un Recueil des plus belles lettres des Auteurs François. Il y en a de Buffy, de Madame Ferrand, de Madame Lamet, de Scarron & de Boucaud. C'est un autre dessein que celui de Richelet. Les lettres de ces auteurs y sont entieres, & on prétend que le choix en est bon.

On imprime en 3. vol. Les œuvres de Mr. Spanheim Professeur à Leyden, mort depuis peu. Le premier volume contenant son Histoire Ecclesiastique se débite déjà.

On imprime à Amsterdam en 2. volumes. in fol. *l'Histoire Ecclesiastique* du sieur Arnoldus traduite de l'Allemand en Hollandois. L'édition Allemande est de Leipfik en un volume in fol. On ajoûte quelques planches ou figures dans l'édition d'Amsterdam. Il y a bien des auteurs du nom d'*Arnaldus*. Celui-cy est né Catholique Romain. Il a embrassé depuis la Religion Reformée; mais n'en ayant pas été plus content, il l'a quittée : & le but de son Histoire est de justifier toutes les sectes anciennes & nouvelles qu'on traite

ordinairement d'heretiques ou d'heretodoxes. On attribue depuis long temps le même dessein à votre bon ami Mr. le Clerc. *Apparition du Paneg. de Crom. p. 18.* Le Clerc n'a entrepris sa Bibliotheque universelle, qu'à dessein de réhabiliter tous les hérétiques tant anciens que modernes.

Mr. Spars Ministre de Karwyk fait imprimer un livre in 4°. en Hollandois sous le titre de *Naemmel van de Schryvers &c.* c'est-à-dire. Liste de tous les Auteurs ou Ecrivains Hollandois au nombre de 300. depuis Jules Cesar jusqu'à présent. On a fait une nouvelle édition d'un ouvrage du Docteur Richer avec les Notes d'un autre Docteur de Sorbonne : Le titre est, si je ne me trompe *Edmundi Richerii de Ecclesiastica & Politica potestate Libellus, nec non ejusdem libelli per eundem Richerium Demonstratio. Nova editio aucta ejusdem libelli Deffensione nunc primum edita ex Manuscriptis ejusdem Autoris induos tomos divisa cum aliis quibusdam Opusculis. Colonia. 1701. 2. vol. in 4°.*

Voici encore quelques nouveaux livres de ce païs cy :

Hesiodus cum Notis Variorum Græcè & Latinè. Ex revisione Clerici & Gravii, cum eorumdem Animadversionibus, &c. in 8°. 2. vol. fig.

Memoires de Danemark contenant la Vie & le Regne de Chrétienne V. traduit de l'Anglois, 12.

Justinus Variorum. Ex recensione Grævii. Editio quarta prioribus auctior & emendatior, in 8°.

Nouvelle Geographie, ou Description exacte de l'univers, tirée des meilleurs Auteurs tant anciens que modernes, comme de Messieurs de l'Academie des sciences, de Samson, &c. Par Mr. Dupleffis 12. 3. vol. fig.

Histoire de la Medecine, où l'on voit l'origine, & les progrès de cet Art de siecle en siecle, les sectes qui s'y sont formées, les noms des Medecins, leurs découvertes, leurs opinions, & les circonstances les plus remarquables de leur vie, avec des figures en taille-douce tirées des Medailles anciennes par Daniel le Clerc Docteur en Medecine,

378 *Memoires pour l'Histoire*

divisée en 3. parties in 4°. pagg 948.
Ce Mr. le Clerc Medecin est à Geneve d'où Mr. son frere (Jean le Clerc) est sorti pour s'établir en Hollande.

Traitté des Pierres qui s'engendrent dans les Terres & dans les Animaux. Par Nicolas Venette, 12. fig.

Vervvey, Thesaurus cultæ Latinitatis adornatus per clarissimos linguæ Latinæ Observatores, 4°.

Florus cum Notis Variorum. Ex recensione J. G. Grævii cum ejusdem Animadversionibus, 8°. fig. Editio nova ab Auctore recognita & aucta notis integris Freins hemij.

Monsieur Lederlin natif de Strasbourg, & qui s'est établi en ce païs cy (à Amsterdam) va donner au public une nouvelle édition in fol. du Dictionnaire de Julius Pollux. Elle sera plus complete que tout ce qu'on a vû jusqu'à present. En voici le titre : *Julii Pollucis Onomasticum Græco-latinum J. ungermanni Kuhnii, Professoris Argentoracensis, Salmasii, & Valesii variis lectionibus ab Isaaco Vossio collectis, & plurimis Annotationibus*

nibus virorum doctorum hactenus non editis in folio. Opera & studio M. Lederlini Argentoratensis.

J'ay parcouru (M. ***) l'Ouvrage de Mr. Perizonius sur l'Histoire diverse d'Elie. C'est un gros in octavo, le Commentaire me semble très-bon : il contient des remarques de Grammaire & de Critique, quand le sujet le demande, & des remarques Historiques qui éclaircissent beaucoup de choses, & réfutent les erreurs de plusieurs Sçavans. Tout cela est soutenu de beaucoup d'érudition. La version latine de Vulteius a été rectifiée en une infinité d'endroits par Mr. Perizonius. Je ne puis pas vous parler si précisément d'un livre de Mr. Allix imprimé en Angleterre : *De duplici Messia adventu*. Je ne l'ay point parcouru; mais on m'a dit qu'il contient des sentimens fort singuliers : par exemple, que les Juifs se convertiront l'an 1716. & que Jesus-Christ reviendra au monde pour le plus tard l'an 1720. tout cela fondé sur les semaines de Daniel. L'Auteur, qui avoit été si maltraitté par Mr.

Jurieu pour avoir cru que le Pape n'est point l'Antechrist , fait connoître dans ce dernier ouvrage , à ce qu'on m'a dit , qu'il est dans le même sentiment que Mr. Jurieu sur ce point là.

L'on doit imprimer ici (à la Haye) la Traduction Françoisse des Memoires Italiens du Prince Montecuculi , ci-devant Generalissime des armées de l'Empereur. Vous sçavez que le feu Duc Charles de Lorraine faisoit un très-grand cas de ses écrits , qu'il avoit bien lûs , & dont il avouoit que la lecture luy avoit été fort utile. Ils renferment quantité de maximes & de regles dans la pratique de la guerre , tant pour faire les levées des soldats & les campemens , que pour mettre les garnisons en bon état & discipliner les troupes ; pour mettre en œuvre les stratagemes & éluder ceux de l'ennemi ; pour tenir secrets les conseils de guerre , & les exécuter promptement.

S U E D E.

Nous avons ici (à *Upsal*) un fort habile homme, & d'une très-grande application au travail. Il s'appelle Laurent Normannus, & professe la Théologie. Il a déjà imprimé en 1692. ce qu'on appelle les *Rheteurs Grecs*, en Grec & en Latin, & en 1695. la *Confession de l'Eglise Orientale*. Il travaille maintenant à une édition de *Thomas Magister*, & à un Ouvrage qui est d'un travail immense. C'est une liste de tous les mots qui ont été employez par tout ce que nous avons de bons Auteurs Grecs; à peu près comme on a fait pour le Latin dans les Auteurs Latins, *in usum Ser. Delphini*.

Nous avons perdu au mois de Janvier 1699. * Mr. Pierre Lagerloof (*Laurifolius*) Professeur en éloquence à *Upsal*, dont on ramasse tous les discours & harangues pour les imprimer en un volume. On ne sçauroit vous exprimer combien

* *Nova litter. M. Balh. 1699. Febr. p. 43.*

de. Nous avons déjà de sa façon *Samolcis* in 4°. & des Notes sur les anciennes loix des Ostrogoths, dont il a fait imprimer une version Latine. Il a donné aussi en latin les loix de la Province d'Uplande avec des Notes fort sçavantes in fol.

André Spole Professeur des hautes Mathematiques à Upsal est mort il y a un peu plus d'un an. C'est lui qui avoit été avec Mr. Picart dans l'Isle de Fuenen & à Uranisbourg pour verifïer les Observations de Tichobrahé. Il avoit commencé à imprimer son cours de Mathematique; & on continuera l'impression de ce qu'on a trouvé parmi ses papiers, aussi bien que des observations qu'il a faites dans le Nord de la Suede par ordre du Roy avec le sieur Bilberg. Celui cy est assez connu des Sçavans par son livre, intitulé *Refractio solis in occidui*, & par un projet qu'il fit en 1699. d'une nouvelle Reformation du Calendrier.

Eric Benzél Archevêque d'Upsal a déjà fait plusieurs Ouvrages de Theologie; sur tout un abrégé de l'Histoire Ecclesiastique, & des
Dissertations

Disertations sur les vies des Patriarches. Il va faire imprimer ses Decades Theologiques, & quelques autres livres sur la même matiere.

Le Sieur Jean Peringschioeld Assesseur du College Royal des Antiquitez de Suede donnera bien-tôt le second Tome d'une ancienne Histoire du Septentrion écrite il y a plus de 500. ans par Snorron Sturleson, & mêlée de vers, qui ont un goust fort ancien. On y rapporte bien des faits qui paroissent incroyables & qui ont un air romanesque : mais au travers des circonstances fabuleuses, on peut y demêler les faits Historiques des Roys & des Heros du païs. Le premier tome fut imprimé en 1697. avec deux Traductions, l'une en Suedois, & l'autre en Latin. Il en est parlé dans le Journal Latin ^a publié à Utrecht par Messieurs Lud. Neocorus & Henri Sikius, aussi bien que dans celuy de la Mer Baltique ^b (*Nova Litteraria maris Balthici.*)

Mr. Brenner aussi Assesseur du

^a Janv. & Fevr. 1699. p. 57. ^b 1698. Janv. p. 12. Avril. p. 57.

Novemb. Decemb.

R.

College Royal des antiquitez songe a donner une nouvelle édition des Medailles & monnoyes de Suede. La premiere édition a été fort bien reçue du public. C'est Madame la femme (Sophie Elizabeth Brenner) qui se distingue si fort par son esprit & par son sçavoir. Non seulement elle sçait en perfection la langue Suedoise, mais encore les langues sçavantes, & la plus-part des langues vivantes de l'Europe. Elle a fait des vers en Hebreu, en Grec, en Latin, en Allemand, en Italien, en Espagnol & en François. C'est à elle qu'on a l'obligation de la description des tableaux de David Klocker Ehrenstrahl, ce fameux Peintre du Roy de Suede, qui s'est acquis ici tant de gloire dans sa profession, & qui est mort il y a trois ans.

On vient d'imprimer ici (à Stockholm) les Ouvrages de Mr. le Baron Raulamb sous le titre de *Exercitationes nobiles*. Ce sont la plupart des Traitez de Mathematique.

ALLEMAGNE.

LISTE DE QUELQUES
Livres nouveaux d'Allemagne
& du Nord.

Othonis Sperlingii Regii Juris-
consulti de Nummorum Bracte-
torum & Cavorum nostra ac Superioris
etatis Origine & Progressu, ad R. Domi-
num Jacobum à Mellen Epistola. 1700.

Ce Mr. à Mellen est l'Auteur
d'un livre qui parut il y a deux ou
trois ans sous ce titre, *Jacobi à Mel-
len Lubecensis sylloge Nummorum ex
argento uncialium*, vulgo *Thalerorum*
seu *Imperialium*, quos Imperatores &
Reges Romanorum nec non Austriae Ar-
chiduces signari jusserunt. 1698. in
quarto.

Thomæ Borderi Bircherod Jac. F.
*Specimen antiquæ rei Monetariæ Dano-
rum*, ab antiquissimis temporibus in-
vestigatæ, cum figuris æneis, præsertim
à tempore Christianissimi in Daniâ ad
initium auspiciatissimum Imperii stirpis
Oldenburgicæ 1700. in 4°.

Opera Mathematica continentia Ele-

R ij

378 *Memoires pour l'Histoire*

menta Geometria, Discursum de Motu locali, Staticam & duas Machinas ad conficienda Horologia Solaria habiles. Per R. Patrem Ignatium Gast. Pardies Soc. Jesu. Latino sermone donata 1701. in 8°.

De veteris Numismatis potentia & quantitate Lucubratio occasione rubrica codicis de eodem argumento, sive Cognitio totius rei Nummaria ad intelligentiam Juris accommodata. Accessit Dissertatio Juridica de nummo unico, cum multis aliis cognitioni Nummorum conducentibus. 1701. in 4°.

Gasparis Bartholini Thom. F. Specimen Philosophiæ Naturalis, præcipua Physices capita exponens in gratiam juventutis Academica. Accedit de Fontium Fluviorumque Origine ex pluviis Dissertatio Physica 1701. in 4°.

Joannis Petri Ludovici Tractatus de Auspicio Regum in 4°.

Joh. Lundy Alte Judische heylighthumer, &c. Id est, Antiqua Judæorum Sancta Sacrificia & Consuetudines in exacta Descriptione totius Sacerdotii Levitici. Hamb. per Joann. Lundium. an. 1701. in fol.

Hoher Potentaten abgefertigte

heldenbriesfe di der Cron Sueden
&c. Id est, litteræ Principum Heroum
quos sibi hostes fecit Corona Suecica,
pertinentes ad Livonia negotia.

Gibellini de Lindensfels nobilis Batavi
Epistola ad Amicum exhibens contro-
versias circa nonum Electoratam, &
quatenus circa illius erectionem plura-
litas votorum obtineat. Germanopoli
1700. 4°.

Jacobi Brunnemanni Jurisprudentia
publica in qua status S. Rom. Germ.
Imp. præsens juxta leges novissimas, in
specie capitulationes Leopoldi & Jose-
phi delineatur & hodierna illustriores
controversia Principum adjiciuntur. Hal.
Magdeb. 1701 4°.

Henrici Leonh. Schurz Fleischii Hi-
storia Ensisferorum Ordinis Teutonici Li-
vonorum. Vitteberge.

Parergon Philologicum difficiliora nec
dum satis enodata Sacrarum Littera-
rum loca, quibus explicandis Philoso-
phia atque Mathesis usui esse possunt
exhibens 28. Dissertationibus Franco-
furti & Lipsiæ.

Christ. Wirdurgel de jure Fæstorum.
Francf. 4°.

Planerr Historia Varisia & sigilla-
R iiij

380 *Memoires pour l'Histoire*
tim urbis Curie. 4°. *Witteb.*

Aller insonder heitaber derer Europäischen Potentaten &c. C'est-à-dire, Abregé Historique de tous les Princes de l'Europe, où l'on voit les noms & les principales actions des Empereurs, des Papes, des Roys, des Electeurs & des autres Princes de l'Europe, le jour de leur naissance & celui de leur mort, le commencement de leur regne, leur mariage, leurs enfans leurs guerres, leurs alliances, & leurs traittez de paix, & les autres choses curieuses qui se sont passées en Europe tant par mer que par terre depuis l'an 1600. jusqu'en 1701. par Alexandre Gotfrid. Beren. Leiplik. in 8°.

J'apprens de Marpurg que les Docteurs Mieg & Nebel ont donné au public quelques Monumens de l'Histoire Palatine avec diverses lettres de *Hyppolitus à Collibus*, de *Lingelshem*, & de quelques autres sçavans. Il a aussi mis au jour la Relation de l'Ambassade du sieur Fabricius à la Porte Ottomane de la part du Roy de Suede. Cette Rela-

tion a pour titre, *Monumenta Pietatis & Litteraria Virorum in Republica Litteraria Illustrium Francofurci ad Manum. 1701. in 4°.*

Regius Pannonico-Mysius Danubius ex Catio monte in Austria ad flumen Tantra usque in Bulgaria, confluentium aquarum agmine decurrens Geographicè, Hydrographiè, Historicè & Physicè descriptus: Regionum qualitatibus, aquarum decursibus, Romanorum Antiquitatibus, Mineralium, vegetabilium & animantium nativis productionibus delineatus & explanatus: Astronomicis, Mathematicis, eruditis & naturalibus principiis illustratus. Opus ab Aloys. Ferdin. Com. Marsigli S. C. R. Majest. Actuali Camerario, Excubitorum campi Prefecto Generali, fervente novissimo Turcico bello in castris collectum in VI. tomis digestum, ac Leopoldo Romanorum Imperatori consecratum. Ce livre ne peut manquer d'être très-curieux & d'être très-bien reçu, Monsieur le Comte Marsigli ayant toute l'érudition nécessaire pour mettre a profit les occasions qu'il a eues de s'informer exactement de tout ce qui regarde l'Ou-

vrage qu'il entreprend sur le *cours du Danube*.

Voici le titre d'un livre nouveau sur les demêlez de la Suede & de la Pologne. *Eubuli Aquilonii Epistola ad Amicum , quâ cum latrone non esse paciscendum , clarissimis argumentis evincitur.* 1701. *Nonis Aprilibus.* L'Auteur traite cette matiere en general , & vient ensuite au fait particulier , c'est-à-dire à l'invasion du Roy de Pologne dans la Livonie.

Un Libraire de Leipfik nommé Fritsch a publié un avis pour faire un Dictionnaire Universel en Allemand à l'exemple de ceux de Moreri & de Hofman. Il prie les sçavans de contribuer à ce travail.

Le Sieur Eysenmenguer Professeur des Langues Orientales dans l'Université d'Heidelberg, mais qui est actuellement employé dans la Chancellerie de cette ville a fait imprimer un très-grand Ouvrage Allemand sur le Judaïsme. Les Juifs en ayant eu avis , ils se sont adressez à la Cour de Vienne , où ils ont obtenu trois *Mandata inhibitoria*:

Ainsi les exemplaires du livre sont encore actuellement en sequestre. On ne sçait pas les raisons de la Cour ; mais on ne doute pas qu'elles ne soient bonnes.

F I N.

R v

TABLE

Des Memoires pour l'Histoire des
Sciences & des beaux Arts, des
mois de Novembre & Decembre
1701.

Historia Ptolemæorum Ægypti
Regum &c. *Histoire des Pro-
lomées Rois d'Egypte selon les Me-
dailles, par Monsieur Vaillant Doc-
teur en Medecine & Antiquaire de
Monseigneur le Duc du Maine. p. 3.*
*Conferences Ecclesiastiques du Diocese
de Condom. p. 23.*

Institutiones Physicæ ad usum Scho-
læ accommodatæ &c. *Cours de
Physique à l'usage de l'Ecole par
François Baile de Bologne au Dioce-
se de Comminges, Docteur en Me-
decine de la faculté de Bologne,
Professeur ès arts dans l'université de
Tolozé. p. 38.*

Divers Traitez de Controverse dediez
à Madame de Maintenon par Mr.
l'Abbé de Cordemoy. p. 68.

An Argument proving that accor-
ding the convenant &c. *C'est-à-
dire, Argument qui prouve que se-*

T A B L E.

- Ion le contract de la vie éternelle
 revelé dans l'Ecriture, l'homme peut
 être transferé à cette vie éternelle
 sans passer par la mort, quoy que la
 nature humaine de Jesus-Christ n'ait
 pû jouir de ce privilege.* p. 79.
- La Rhetorique ou l'art de parler. Par le
 R. P. Bernard prêtre de l'Oratoire.
 Quatrième édition.* p. 90
- Suite des Dissertations de Monsieur
 Schupart touchant les Carraïtes.*
 p. 117.
- Histoire des Empereurs &c. par. M.
 le Nain de Tillemont Tom. 5. p. 132.*
- La science Ecclesiastique suffisante à
 elle-même sans le secours des scien-
 ces profanes, par Mr. Carrel Prêtre,
 Docteur en Theologie.* p. 167.
- Deux Traitez, l'un de la Flatterie &
 des louanges, l'autre de la Médisan-
 ce.* p. 178.
- La sainteté de l'état Monastique où
 l'on fait l'Histoire de l'Abbaye de
 Marmoutier & de l'Eglise Royale de
 S. Martin de Tours, depuis leur fon-
 dation jusqu'à nôtre temps, pour ser-
 vir de réponse à la vie de S. Martin
 composée par Mr. l'Abbé Gervaisse
 Par D. E. B. P. E. M. D. L. C. D. S. M.*
 p. 189.

T A B L E.

Primitive Baptism.&c. C'est-à-dire
Le Baptême de l'Eglise primitive
p. 200.

Discours du Pape au Sacré College
la mort de Jacques II. Roy de
grande Bretagne. p. 20

Bref du Pape au Roy sur le même sujet
p. 213,

Memoire touchant la vie & les Ouvr
ges de Mr. Ulric Obrecht. p. 21

Liste de ses Ouvrages outre ceux de
Memoire precedent. p. 23

Dissertationes historicas del cultu
immemorial del B. Raymund
Lullio &c. C'est-à-dire, Dissert
tions Historiques touchant le cul
rendu de temps immemorial au
Raimond Lulle Docteur très-éclairé
& martyr, que sa doctrine n'a jamais
été censurée, avec l'abregé de sa vie
p. 236.

Tractatus de libero arbitrio in tre
decim disputationes divisus. C'est
à-dire, Traité du libre arbitre divi
sé en treize disputes. Par le Docteur
Dom Jean Fernandez de Prado Exa
minateur Synodal dans l'Evêché de
Toledo. p. 239

Tractatus de SS. Trinitatis myste

T A B L E.

- rio &c. C'est-à-dire, *Traité du mystere de la très-Sainte Trinité.* Par Emmanuel Navarro General des Benedictins Anglois établis en Espagne &c. p. 243.
- Decouverte d'une Medaille Antique du Tyran Amandus & la description de quelques autres Medailles curieuses.* p. 245.
- Mort de Mr. l'Abbé Nicaise.* p. 251.
- Discours Philosophique sur la creation & l'arrangement du monde par M. J. F. V. D. E. M.* p. 255.
- Convulsions fort extraordinaires.* p. 261.
- Sentiment de Mr. Leibnitz sur le calcul différentiel.* p. 270.
- Diverses apparences de Saturne, remarquées en Provence au mois de Juillet 1701.* p. 272.
- Essais pour demonstrier la quatrième regle du mouvement de Mr. Descartes avec les Reflexions sur ces Essais par Jean Molagne Docteur és Arts.* p. 274.
- Description d'un Aimant artificiel.* p. 282.
- L'Atlas curieux ou le Monde représenté dans les cartes particulieres du ciel & de la terre &c. Par N. de Fer Geographe de Mon. le Dauphin.* p. 289.

T A B L E.

Regiæ Scientiarum Academiæ Hi-
storia &c. Histoire de l'Academie
Royale des sciences. Seconde édition
augmentée, par Mr. Iean Baptiste
Duhamel de la même Academie.
 p. 292.

Avertissement touchant les nouvelles
corrections & remarques qu'on pre-
pare sur les poësies d'Anacreon & de
Sapho. p. 307.

Essay d'une nouvelle traduction de Pin-
dare. p. 318.

Eclipses des Satellites de Jupiter obser-
vées à Pau l'an 1701. p. 329.

Fœtus de 21. mois tiré mort du ventre
d'une femme par une operation ce-
sarienne fort extraordinaire. p. 330.

Un corps enterré depuis 12. ans, trouvé
entier. 351.

Disertations des Lotteries par le P. C.
M. de la C. D. 7. p. 354.

Nouvelles de Litterature. p. 358.
France. *ibid.*

Italie. p. 360.

Hollande. p. 364.

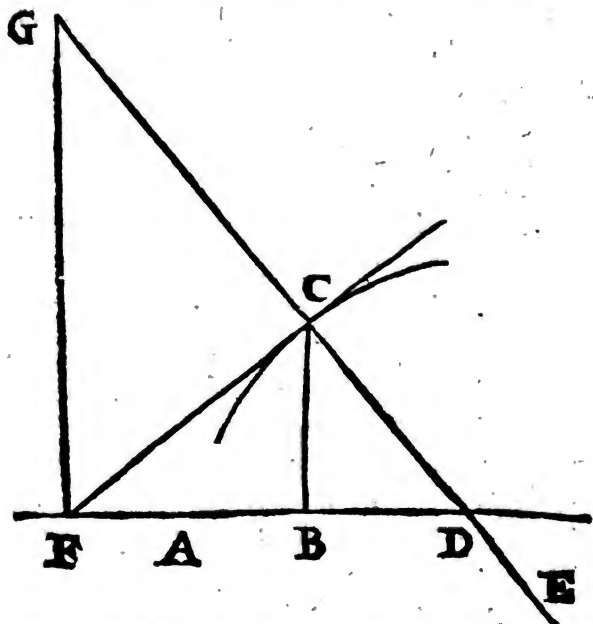
Suede. p. 381.

Allemagne. p. 387.

Fin de la Table.

ANALYSE DE LA NOUVELLE
Methode de M. Bernoulli Professeur à Bâle,
pour déterminer aisément les Rayons de la
Développée dans toutes sortes de courbes Al-
gebraïques, inserée dans les Memoires de Tre-
voux à la fin des mois de May & Juin.

Soit suivant M. Bernoulli, (I.) $fx^m +$
 $gy^n + hx^r y^s + a = 0$ l'équation generale
 de toute sorte de Courbes Algebraïques, dont
 (les coordonnées étant $AB = x$, $BC = y$;



leurs exposans m, n, r, s ; & les coefficients
 f, g, h .) Le premier terme fx^m exprime tous
 I

2. *Memoires pour l'Histoire*
 ceux qui n'ont d'indéterminées que des x ; Le
 second gy , ceux qui n'ont d'indéterminées que
 des y ; Le troisième $hx'y$, ceux qui ont des x
 & des y mêlées ensemble ; & enfin le dernier a ,
 celui qui n'est fait que de constantes.

Il est démontré en general (*Actes de Leipsik*
 de 1694. pag. 264. & *Anal. des Inf. petits*
 p. 78.) qu'en faisant dy constante , & CE per-
 pendiculaire à la Tangente FC , l'on aura (2.)

$$CE = \frac{dx^2 + dy^2 \times \sqrt{dx^2 + dy^2}}{dy ddx} \text{ pour le}$$

Rayon de la Développée de toutes sortes de
 Courbes d'ordonnées CB perpendiculaires à
 l'axe AD , tant Mécaniques que Geomètri-
 ques. Donc en differentiant jusqu'à ddx la
 precedente égalité (1.) en faisant de plus
 $BD \left(\frac{y dy}{dx} \right) = z$, & en substituant ici en (2.) les
 valeurs de ddx & de dx qui en resulteront ; l'é-

$$\text{galité (3.) } CE = \frac{mf x^{m-1} + rhy' x^{r-1} \times \sqrt{yy + zz}}{\left\{ \begin{array}{l} m - mm \times fz y y x^{m-2} + n - nn \times gz \\ + r - rr \times h x x^{r-2} y s + 2 + s - ss \times h z^2 x^r \\ - 2 r s h z z y' x^{r-1} \end{array} \right.}$$

qui en proviendra en termes Analytiques or-
 dinaires , exprimera les Rayons des Dévelop-
 pées de toutes sortes de Courbes Algebrai-
 ques. C'est aussi l'expression que M. Ber-
 noulli, Professeur à Groningue, en a tirée
 dans les Actes de Leipsik du mois de Mars
 dernier, d'une autre formule generale des

Rayons des Développées de toutes sortes de Courbes, tant Mécaniques que Geometriques, qu'il y donne en premieres differentielles seulement.

Pour trouver presentement celle de M. son Frere, il faut considerer que (4.) $\overline{mfx^{m-1}}$

$$+ \overline{rhy^s x^{r-1} \times \sqrt{yy} + zz^3} = \overline{mfyyx^{m-1} +}$$

$$+ \overline{rhx^{r-1}y^s + 2} + \overline{mfzxx^{m-1} + rhzzxy^{s-1}}$$

$$\times \sqrt{yy} + zz. \text{ Or l'égalité (1.) donnant } \overline{mfx^{m-1}dx}$$

$$+ \overline{ngy^{n-1}dy} + \overline{rhy^s x^{r-1}dx} + \overline{shx^r y^{s-1}dy} = 0,$$

$$\text{l'on aura aussi } \overline{ngy^{n-1}} - \overline{shx^r y^{s-1}} = \overline{mfx^{m-1}}$$

$$+ \overline{rhy^s x^{r-1}} \times \frac{dx}{dy} \left(\text{à cause de } z = \frac{ydy}{dx} \right)$$

$$= \overline{mfx^{m-1}} + \overline{rhy^s x^{r-1}} \times \frac{y}{z}, \text{ ou (en multi-}$$

$$\text{pliant le tout par } \overline{zy\sqrt{yy} + zz})$$

$$- \overline{ngzy^n} - \overline{shzx^r y^s \times \sqrt{yy} + zz} = \overline{mfyyx^{m-1}}$$

$$+ \overline{rhy^{s+2}x^{r-1} \times \sqrt{yy} + zz}. \text{ Donc en substituant}$$

$$\text{ceci dās l'égalité (4.) l'on aura } \overline{mfx^{m-1} + rhy^s x^{r-1}}$$

$$\times \sqrt{yy} + zz^3 = \overline{mfzxx^{m-1} + rhzzxy^{s-1}}$$

$$- \overline{ngzy^n} - \overline{shzx^r y^s \times \sqrt{yy} + zz}; \text{ ce qui}$$

$$\text{étant de même substitué dans l'égalité (3.)}$$

$$\text{donnera}$$

$$\left\{ \overline{mfzx^{m-1} + rhzy^s x^{r-1}} \right\} \times \sqrt{yy + zz}$$

$$CE = \frac{\left\{ \overline{m - mm} \times \overline{fy}yx^{m-2} + \overline{n - nn} \times \overline{gz}zy^{n-2} \right.}{\left\{ \overline{-tr - rr} \times \overline{hxx^{r-2}y^{s+2}} + \overline{-ss} \times \overline{hzzx^r y^{s+2}} \right.}$$

$$\left. \overline{-2rshzy^s x^{r-1}} \right\} \quad \text{I ij}$$

$$\begin{cases} m f z x^{m-1} + r h z y^s x^{r-1} \\ - n g y^n - s h x^r y^s \end{cases}$$

ou

$$\begin{cases} m - m m \times f y y x^{m-2} + n - n n \times g z z y^{n-2} \\ + r - r r \times h x^{r-2} y^s + s - s s \times h x z x^r y^{s-2} \\ - 2 r s h z y^s x^{r-1} \end{cases}$$

$$= \frac{C E}{\sqrt{y y + z z}} = \frac{C E}{C D}.$$

C'est à dire qu'en toute Courbe Geometrique, $C D$ sera toujours au Rayon $C E$ de sa Développée, comme le Dénominateur de cette derniere fraction Analytique, est à son Numerateur, ainsi que M. Bernoulli de Bâle l'a trouvé.

On transformera de même toutes les autres formules differentielles des Tangentes, des Inflexions, des Rebroussemens, des unes & des autres Caustiques, &c. en d'autres de pure Algebre ordinaire, pour toutes les Courbes Geometriques: Cela est trop aisé pour s'y arrêter davantage.

DETERMINATION GEOMETRIQUE
*du Rayon incident, lequel dans les gouttes de
 pluye qui forment l'Arc-en-ciel, sépare la
 lumiere de l'ombre, & détermine en sortant
 le plus grand angle sous lequel l'Arc-en-ciel
 interieur est vû. Par Monsieur Saurin.*

UN des principales recherches dans l'explication de l'Arc-en-Ciel est celle des Rayons incidens, qui sortant de la goutte de pluye après deux refractions, & une reflexion entre-deux, ou après deux reflexions entre deux refractions, déterminent le plus grand angle sous lequel l'Arc-en-Ciel interieur est vû, & le plus petit sous lequel est vû l'exterieur. M. Descartes, & après luy M. Rohault, & M. Mariotte, les seuls Auteurs que je connoisse qui aient écrit sur cette matiere avec exactitude, ne font cette recherche qu'en tâtonnant; je veux dire en examinant plusieurs Rayons incidens, dont ils composent une Table. Je n'ay trouvé que dans les Leçons d'Optique de M. Barrow la Resolution Geometrique de ce Problème, à l'égard de l'Arc-en-Ciel interieur, en particulier; c'est-à-dire à l'égard du Rayon incident qui sépare dans la goutte la lumiere de l'ombre, & qui forme en sortant le plus grand angle sous lequel est vû cet Arc-en-Ciel.

On sera peut-estre bien-aise de voir icy avec quelle facilité cette resolution se tire de

la doctrine des Caustiques par refraction, traitée en si peu de mots, mais d'une manière si belle & si generale dans l'Analyse des Infiniment Petits de M. le Marquis de l'Hospital. Pour cela on a besoin du Lemme suivant, que M. Barrow ^a ne démontre qu'avec quelque peine, & par le moyen d'un autre Lemme.

^b *AML*, est un quart de cercle dont le point *C* est le centre, & *CM* le demi-diametre. *NME*, *nme* sont deux rayons incidens infiniment proches : *MF*, *mF*, sont leurs rayons rompus qui se coupent au point *F*, qui est à la Caustique par refraction. *CE*, *CG* sont des perpendiculaires menées du point *C*, l'une sur le rayon incident *ME*, & l'autre sur le rayon rompu *MF*. Les choses étant ainsi ; la proposition qu'on veut démontrer est que $MF \cdot GF :: MG \times CE \cdot ME \times CG$; ou (en nommant *ME*, *a* ; *MG*, *b* ; *GF*, *z* ; *CE*, *m* ; *CG*, *n*) $b \div z \cdot z :: b m \cdot a n$.

Démonstration.

On sçait ^c que dans le cas proposé, la valeur du rayon de la Caustique est $\frac{bbm}{bm - an}$.

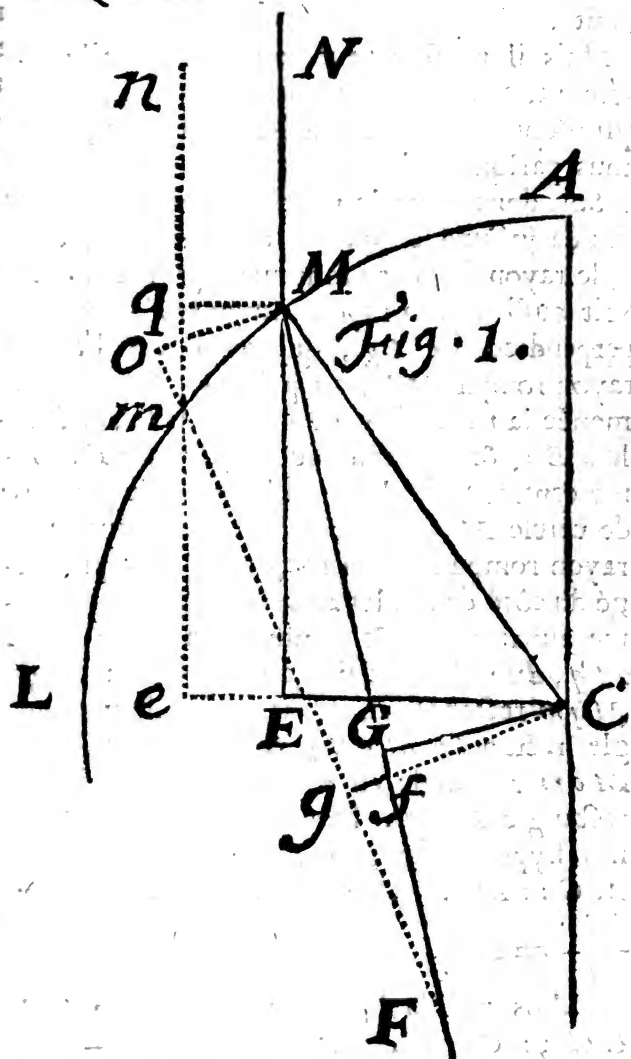
On a donc $\frac{bbm}{bm - an} = b \div z$; & $bbm = bbm \div b \div z$; ou, $anb \div anz = bmx$; & en réduisant cette égalité en

^a Leç. xii. p. 82.

^b FIG. 1.

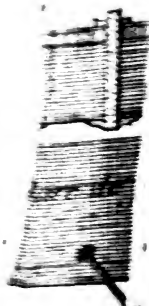
^c Anal. des Infin. Pet. Sect. 7. Prop. 1.

proportion, il vient $b + x. x :: bm . an$;
C. Q. F. D.



On voit que cette proposition, assez difficile chez Barrow, n'est qu'un Corollaire tres-
I iiij

Frederick



02-12

12 12 12

On: date

$$+ \text{H}^+ = \text{H}_2\text{O}$$


et de la même manière
 on peut démontrer que



cette proposition. et de
 même qu'on conclut que
 l'air

aisé de ce qui est enseigné sur les **Cauſtiques** par refraction dans l'Analalyſe des Infiniment Petits.

Mais il ne ſera peut-eſtre pas inutile de démonſtrer immédiatement en faveur de ceux qui n'ont pas lû cet excellent Ouvrage, dont nous parlons.

Soit donc dans la même figure **CE**, continuée juſqu'à ce qu'elle rencontre au point **e**, le rayon incident infiniment proche **nme**; Soit auſſi ſur ſon rayon rompu **mF** menée la perpendiculaire **Cg**, qui rencontre l'autre rayon rompu **MF**, au point **F**; Soit encore menée la petite droite **Mq** parallèle, & égale à **Ee**; & ſoit enfin décrit du point **F** comme centre, & de l'intervalle **FM**, le petit arc de cercle **MO**, qui rencontre au point **O** le rayon rompu infiniment proche **mF** prolongé du côté de **m**, les autres choſes étant comme auparavant; & nommant la petite droite **Mq**, dx ; il eſt clair que le petit triangle **Mqm** rectangle en **q**, eſt ſemblable au triangle rectangle **MEC**; & le petit triangle **Mo** rectangle en **o**, ſemblable au triangle rectangle **MGC**. Donc à cauſe des communes hypotenuſes **MC**, **Mm**, on a, $ME.MG :: Mq.Mo$; ce qui eſt, $a.b :: dx.$
 $\frac{b dx}{a} = Mo.$

Mais par la loy de la refraction **CE**. $CG :: Ce.Cg$; Donc auſſi $Ce - CE.Cg - CG :: CE.CG$; Or $Ce - CE = Ee = Mq$; & $Cg - CG = fg$; Donc

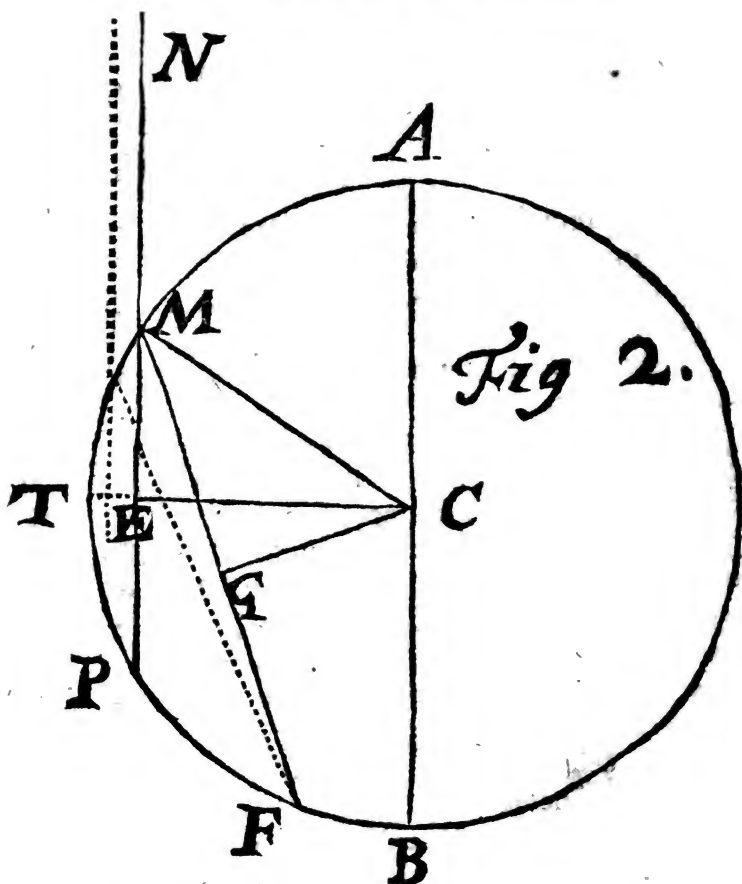
$$CE(m) \cdot CG(n) :: Mq(dx) \cdot fg\left(\frac{ndx}{m}\right)$$

mais à cause des triangles semblables FMo , Ffg , on a $Mo \cdot fg :: MF \cdot GF$; ce qui est $\frac{bdx}{a} \cdot \frac{ndx}{m} :: b + z \cdot z$; & multipliant les deux premiers termes par le produit de leurs Dénominateurs, & les divisant par dx , il vient, $bm \cdot an :: b + z \cdot z$; ce qui étoit proposé.

Venons maintenant au Problème que nous avons à résoudre.

* Soit le cercle $ATBA$ la section d'une goutte de pluie; AB le diamètre de ce cercle, lequel diamètre je suppose parallèle aux rayons qui partant du centre du Soleil, tombent sur la convexité de la goutte. Il faut trouver le rayon incident NME , dont le rompu MF termine dans la goutte la partie éclairée; c'est-à-dire qui coupe la circonférence dans un point F plus éloigné du point B , que celui où tout autre rayon rompu d'un autre incident quelconque la coupe. Or il est évident que ce Problème se réduit à celui-ci.

* FIG. 2.



TROUVER le rayon incident NME , dont le rompu ME soit coupé par un autre rayon rompu infiniment proche, au point où il coupe lui-même le cercle. Ou, ce qui est la même chose, trouver le rayon incident NME , dont le rompu ME touche la *Causlique* par refraction au point où cette *Causlique* coupe le cercle.

S O L.

Ayant mené du centre C , les perpendiculaires CE , CG sur les rayons incidens, & rompu ME , MF ; nommé le Demi-diametre a ; ME , x ; CE , y ; & pris la raison de m , a , n , pour celle de la refraction; on aura par la loy de la refraction, $m . n ::$

$CE (y) . CG . \left(\frac{ny}{m} \right)$; & les triangles rectangles MEC , MGC donneront

$$ME (x) :: \sqrt{aa - yy}; \text{ \& } MG :: \sqrt{aa - \frac{nnyy}{mm}}$$

MF étant une corde dans le cercle coupée également en deux par la perpendiculaire CG ; on a, $MF . GF :: 2 . 1$; mais par le Lemme précédent, $MF . GF :: MG$

$$\times CE \left(\sqrt{aa - \frac{nnyy}{mm}} \times y \right) . ME \times CG$$

$$\left(\sqrt{aa - yy} \times \frac{ny}{m} \right); \text{ Donc } y \sqrt{aa - \frac{nnyy}{mm}}$$

$$= \frac{2ny}{m} \sqrt{aa - yy}; \text{ \& en quarrant de part, \&}$$

$$\text{d'autre; } aayy - \frac{nny^4}{mm} = \frac{4nnaayy - 4nny^4}{mm}$$

& en multipliant par mm , & divisant par yy , il vient, $aamm - nnyy = 4nnaa - 4nnyy$; ou, $3nnyy = 4nnaa - aamm$; &

$$yy = \frac{4nnaa - aamm}{3nn} = aa - xx; \text{ d'où l'on}$$

$PS = m$; & sur le point S soit élevée la perpendiculaire indéfinie SI , terminée en R par la rencontre de PR , qu'il faut prendre $= a = 2n$. Du point R soit encore menée Rq parallèle, & égale à $SP (m)$; & Pq parallèle, & égale à SR : Il est évident que Rq étant égale à m , & PR à $2n$, on aura $Pq = \sqrt{4nn - mm}$. Maintenant, si du point A , par le point q , l'on mene la droite AE terminée en E par la rencontre de la perpendiculaire CE élevée sur le point C ; il est clair que $CE = y$: car on a, $AP . Pq :: AC . CE$; ce qui est $\sqrt{3nn}$. $\sqrt{4nn - mm} :: a . y$. Ainsi EMN menée du point E parallèlement à AC , sera le rayon incident qu'il falloit trouver.

Si l'on veut avoir par le calcul l'angle d'incidence du rayon NME dont $CE (y)$ est le Sinus, en prenant $CM (a)$ pour Sinus total ; & en déduire l'angle sous lequel son rayon rompu MF sort de la goutte après une reflexion, & une seconde refraction, on n'a qu'à calculer sur l'analogie trouvée $3nn$; $4nn - mm :: aa . yy$.

Par exemple, si $m = 4$, & $n = 3$; * & si le sinus total (a) $= 100000$, on aura $3nn$ (27) . $4nn - mm$ (20) :: aa (10000000000) : yy ; Donc $yy = \frac{20 \times 10000000000}{27}$,

* La raison de 4 à 3 pour la refraction de l'air dans l'eau n'est pas exacte ; mais on la prend pour la facilité du calcul.

$= 7407407407^*$, dont la racine quarrée est 86066. On a donc y qui est CE Sinus de l'arc $AM = 86066$; ce qui donne $59^d. 23'$ pour l'arc AM qui mesure l'angle d'incidence, on neglige les secondes. Les $\frac{3}{4}$ de

86066 sont $64549 \frac{1}{2}$, qui donnent $40^d. 12'$

pour l'angle rompu; & si de $59^d. 23'$ on ôte $40^d. 12'$, il reste $19^d. 11'$ dont le double $38^d. 22'$ est la valeur de l'arc PF sur lequel appuyent les côtez qui comprennent l'angle de refraction. Si du quart de cercle AT de 90^d on ôte l'arc AM de $59^d. 23'$, on aura l'arc MT de $30^d. 37'$; & l'arc MTP double de MT de $61^d. 14'$. Maintenant si de la demie circonference ATB , on ôte l'arc AM de $59^d. 23'$; l'arc MTP de $61^d. 14'$; & l'arc PF de $38^d. 22'$, il restera pour l'arc FB $21^d. 1'$, dont on sçait que le double $42^d. 2'$ est la valeur de l'angle sous lequel le rayon MF que l'on considere icy comme partant du centre du Soleil, sort de la goutte de pluye; & en ajoutant $16'$ pour le rayon qui part du bord du Disque du Soleil, on aura $42^d. 18'$ pour le plus grand angle sous lequel l'Arc-en-Ciel interieur est vû².

* On neglige la fraction $\frac{11}{27}$; & l'on negligera

toutes celles qui seront au dessous de $\frac{1}{2}$

² M. Mariotte y ajoute encore 20 ou 25', pour l'écart des rayons.

$$\begin{array}{rcl}
 59^{\text{d}}. 23' = \text{arc } AM & \text{De} & 180^{\text{d}}. \\
 61^{\text{d}}. 14' = \text{arc } MTP & \text{ôtez,} & 158^{\text{d}}. 59' \\
 38^{\text{d}}. 12' = \text{arc } PF & \text{Reste} & 21^{\text{d}}. 1' \\
 \hline
 158^{\text{d}}. 59' = \text{arc } ATF & \text{Doublez} & 42^{\text{d}}. 2' \\
 & \text{Ajoutez,} & 16' \\
 & \text{Il vient} & 42^{\text{d}}. 18'
 \end{array}$$

Si $m=3$, & $n=2$, qui est la raison de la refraction de l'air dans le verre; on aura $mm=9$; $3nn=12$; $4nn=16$; $4nn-mm=7$. Ainsi l'analogie sera, $3nn (12) : 4nn - mm (7) :: aa (10000000000) : 70000000000$
 $\frac{70000000000}{12} = 5833333333 = yy$; on a

donc, $y = \sqrt{5833333333} = 76376$, qui donne $49^{\text{d}}. 48'$ pour l'arc AM . Les $\frac{2}{3}$ de 76376 sont 50917 , sinus de l'angle rompu de $30^{\text{d}}. 37'$, dont le double est $61^{\text{d}}. 14'$; & si l'on en ôte l'angle d'incidence de $49^{\text{d}}. 48'$, * il reste $11^{\text{d}}. 26'$ pour l'arc PB dont le double $22^{\text{d}}. 52'$ joint à $16'$ pour le rayon qui part du bord du Disque, fait $23^{\text{d}}. 8'$, valeur de l'angle sous lequel l'Arc-en-Ciel interieur seroit vû, si les gouttes de pluye étoient de petits globes de verre.

* On démontre aisément que le double de l'angle rompu, moins l'angle d'incidence, est la valeur de l'arc FB . On aura de même l'arc FB , si de l'angle d'incidence on ôte le double de l'angle de refraction.

$= 7407407407$
 est 86066. On a do
 l'arc $AM = 86066$
 pour l'arc AM qu

dence, on neglige le

86066 sont $64549 \frac{1}{2}$

pour l'angle rompu; &
 $40^d. 12'$, il reste $19^d. 11'$
 est la valeur de l'arc PF
 les côtez qui comprenne
 ction. Si du quart de cer
 ôte l'arc AM de $59^d. 23'$,
 de $30^d. 37'$; & l'arc MT
 de $61^d. 14'$. Maintenant f
 conference ATB , on ôte
 $59^d. 23'$; l'arc MTP de 6
 PF de $38^d. 22'$, il restera
 $21^d. 1'$, dont on sçait que le
 est la valeur de l'angle sous
 MF que l'on considere icy
 du centre du Soleil, sort de
 pluye; & en ajoutant $16'$ pour
 part du bord du Disque du So
 $42^d. 18'$ pour le plus grand angle
 l'Arc-en-Ciel interieur est vû².

* On neglige la fraction $\frac{11}{27}$;

toutes ces

est

des Incidences: par les angles: etc.

.13' = arc AM	Is: 12'
.14' = arc MTF	sort: 15'
.12' = arc FF	leur: 27'
.53' = arc ATF	Double: 62'
	Moins: 21'
	I rest: 41' 12"

$m = 3$ & $n = 2$ qui est le même en
 refraction de l'air dans le verre. $m = 3$, $3m = 9$, $4m = 12$, $4m$
 $mm = 12$, ainsi l'angle d'incidence $3m$ est
 $12 = mm$...
 22

$x, y = \sqrt{76376} = 276$, qui
 est $49^{\circ} . 48'$ pour l'arc AM. Les $\frac{2}{3}$ de

76376 sont 50917, sinus de l'angle au
 de $30^{\circ} . 37'$, dont le double est $61^{\circ} . 14'$
 Si l'on en ôte l'angle d'incidence
 $3^{\circ} . 48'$, * il rest: $57^{\circ} . 26'$ pour l'arc
 B dont le double :: pour l'angle
 rayon qui part de A, & qui
 $3^{\circ} . 8'$, valeur de l'angle d'incidence
 l'angle intérieur sera
 l'angle étoient de 60°

* On démontre aisé-
 ompu, moins l'angle
 l'arc FB. On
 gle d'incidence
 fraction.

ERRATA.

Page 17. ligne 11. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ
lisez ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ.

Pag. 23. l. 11. Pepié, *lis.* Pepie.

P. 31. l. 23. pour, *lis.* par.

P. 38. l. 17. Bayle, *lis.* Baylé, & ainsi par tout
dans la suite.

P. 56. l. 15. surprenant, *lis.* surprenans.

P. 59. l. 17. rarefaction, *lis.* rarefaction.

P. 64. l. 3. rafraîchir, *lis.* refroidir.

P. 128. l. 29. par ignorance, *lis.* par une igno-
rance.

P. 133. l. 15. Prince, *lis.* Princes.

P. 164. l. 18. brûlée, *lis.* brûlé.

P. 184, l. 4. naît dans, *lis.* naît de.

C O M M E ce Tome auroit été trop
gros, on a été obligé de le partager en
deux. La seconde Partie suivra de près
la premiere.

